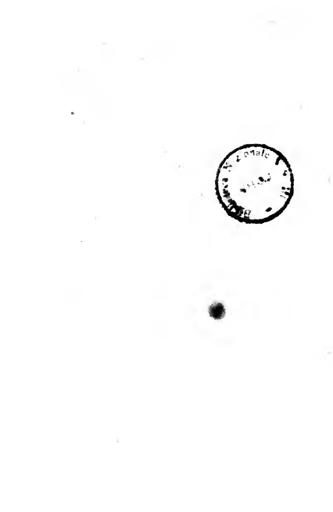

L.N.






F. Maradan Sculp


LE
CABINET DU NATURALISTE
OU
Esquisses intéressantes
DE
l'Histoire des Animaux
TOME I.
à Paris
Chez Maradan Libraire
NAPOLI



LE CABINET
DU JEUNE NATURALISTE
OU
TABLEAUX INTÉRESSANTS
DE L'HISTOIRE DES ANIMAUX;

OFFRANT LA DESCRIPTION
DE LA NATURE, DES MOEURS ET HABITUDES DES QUADRUPEDES,
OISEAUX, POISSONS, AMPHIBIES, REPTILES, etc.
LES PLUS REMARQUABLES DU MONDE CONNU,
ET CLASSÉS DANS UN ORDRE SYSTÉMATIQUE:

OUVRAGE ENRICHI DE SOIXANTE-CINQ BELLES GRAVURES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE M. THOMAS SMITH.

Par Mlle Alyon, et MM. Bertin et Mandar

Qui peut ouvrir les yeux sur ce champ de merveilles,
Et, tel que Galien en ses savantes veilles,
Ne se pas écrier, plein d'amour et de foi :
« C'est Dieu même, il se montre ; adore et soumets-toi? »



TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS AUGUSTINS, nº 9.
M. DCCC. X.

TABLE

DU TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

Il est peu de sujets littéraires d'une aussi grande importance que ceux qui ont rapport à l'Histoire Naturelle, science également propre à satisfaire une louable curiosité, à procurer une source inépuisable d'amusements, et à donner la plus haute idée du souverain dispensateur des choses, dont la volonté suprême créa l'univers, et dont la puissance infinie, jointe à sa bonté ineffable, conserve la vie de tous les êtres, et pourvoit à leurs besoins.

L'étude des animaux semble être du ressort de la jeunesse comme de tous les âges, en ce que chacune de ses branches est féconde en instruction, et qu'un examen contemplatif des objets qu'elle embrasse, tend à épurer le cœur de l'homme, à éclairer son jugement, enfin à faire naître dans son esprit un goût et un penchant irrésistibles pour des recherches et des méditations profondes.

On ne peut néanmoins se refuser à convenir que cette science, malgré l'attrait qu'elle présente, s'est montrée dans une infinité de cas sous les formes les moins séduisantes. Les femmes, sur-tout, ont sou-

vent été détournées de la lecture des meilleurs ouvrages sur l'Histoire Naturelle, parcequ'on n'a pas pu y éviter des détails sur lesquels la modestie ne sauroit s'arrêter. Mais l'auteur du Cabinet du Naturaliste assure avec confiance qu'il n'est pas dans son livre une seule expression dont la délicatesse la plus scrupuleuse doive s'alarmer.

Ce traité, sans être fondé sur aucun système particulier, est divisé en classes distinctes; les quadrupedes, les oiseaux, les poissons et les animaux amphibies, les reptiles et les insectes, dont les principales especes sont représentées par des figures gravées d'après des dessins précieux et propres à faciliter l'explication des faits piquants, anecdotiques, curieux et singuliers, répandus dans le cours de l'ouvrage.

Je me bornerai à ajouter à ces observations, que les formes, la taille, la couleur, les habitudes et les mœurs des animaux sont décrits dans cette histoire d'une maniere abrégée, et que le corps entier de l'ouvrage ne se compose que de relations exactes, et de détails constatés qui m'ont paru les plus dignes de fixer l'attention du lecteur, et les plus propres à rendre le sujet qu'il traite généralement intéressant et instructif.

LE CABINET
DU
JEUNE NATURALISTE.

CHAPITRE I.

What if the lion in his rage I meet! —
Oft in the dust I view his printed feet!
And fearful, oft, when day's declining light
Yields his pale empire to the mournful night,
By hunger rous'd, he scours the groaning plain,
Gaunt wolves, and sullen tigers in his train:
Before them death, with shrieks, directs their way,
Fills the wild yell, and leads them to their prey.

Collins.

LE LION.

Un célebre naturaliste (1) a remarqué que les formes extérieures de ce quadrupede ne démentent pas ses grandes qualités intérieures. « Le lion, dit cet illustre écrivain, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fiere, la voix terrible. Sa taille n'est pas excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du buffle, ni trop

(1) M. de Buffon.

ramassée comme celle de l'hyene ou de l'ours; elle est, au contraire, si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modele de la force jointe à l'agilité. »

La taille du lion varie; elle est de 8 à 9 pieds, depuis le mufle jusqu'à l'origine de la queue, qui elle-même est longue d'environ 4 pieds; sa tête est couverte de poils longs et touffus, et son cou est orné d'une criniere qui lui couvre le poitrail; mais sur le reste du corps son poil est ras et lisse; la couleur générale de ce pelage est fauve sur le dos, blanchâtre sur les côtés et sur le devant.

La lionne est d'un quart environ plus petite que le lion, et dépourvue de cette criniere qui constitue si sensiblement l'extérieur majestueux du mâle.

La lionne met bas au printemps, époque où elle se retire dans les endroits les plus écartés; produit quatre ou cinq petits de la grosseur d'une belette, et qui restent à la mamelle presque l'année entiere: pendant ce laps de temps néanmoins la mere leur apprend à sucer le sang et à déchirer la chair des animaux qu'elle leur apporte.

La lionne est un parfait modele d'affection maternelle; quoique naturellement plus foible et moins courageuse que le mâle, elle se montre également formidable, et même plus féroce. La lionne, ainsi que le lion, a beaucoup d'agilité: « Elle ne touche, pour emprunter le style élégant « de M. Lacépède, la terre que par l'extrémité de

« ses doigts; ses jambes, élastiques et agiles, paroissent en quelque sorte quatre ressorts toujours « prêts à se détendre pour la repousser loin du « sol, et la lancer à de grandes distances. Elle « saute, bondit, s'élance, comme le mâle, franchit « comme lui des espaces de 12 ou 15 pieds; sa « vivacité est même plus grande, sa sensibilité « plus ardente, son desir plus véhément, son repos « plus court, son départ plus brusque, son élan « plus impétueux. » Quand elle a des petits, elle est extrêmement soigneuse de cacher l'endroit de sa retraite, dans la crainte d'être découverte; elle efface même avec sa queue la trace de ses pas; et souvent, lorsqu'elle conçoit quelques alarmes pour la sûreté de ses lionceaux, elle les transporte ailleurs : s'il s'agit de les défendre, elle ne connoît plus le danger, et se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux.

Lorsqu'elle a perdu ses petits, elle poursuit ceux qui les lui ont enlevés, et les suit même à quelque distance dans la mer, à travers les précipices les plus dangereux.

Le rugissement du lion, lorsqu'il cherche sa proie, ressemble au bruit du tonnerre; il est répété au loin par l'écho des rochers et des montagnes : il épouvante tous les animaux du désert, qui cherchent alors leur salut dans une fuite précipitée.

On prétend qu'en liberté il mange beaucoup à-la-fois, et qu'il se sustente pour deux ou trois jours.

Sa langue est armée de pointes si dures, qu'elles

suffisent seules pour entamer la chair de sa victime. Lorsqu'il est en colere ou affamé, il agite sa criniere, et se bat les flancs de sa queue : dans cet état, la mort est certaine pour tout ce qui l'approche; mais lorsque sa criniere et sa queue sont tranquilles, et que l'animal est d'une humeur calme, les voyageurs peuvent passer à côté de lui en toute sûreté.

Le lion ne chasse que de l'œil, parcequ'il a le flair moins délicat que celui de la plupart des autres animaux. Ce fut probablement à ce défaut de flair chez les lions que Mungo-Park dut son salut dans son périlleux voyage à travers le continent intérieur de l'Afrique.

Ce voyageur rapporte qu'en traversant un désert il apperçut un lion énorme étendu sur le sable, reposant son mufle sur ses pattes alongées, et dormant à l'ardeur du soleil, les yeux à demi ouverts : quoiqu'il fût très effrayé de cette rencontre, il eut cependant la précaution de se détourner de sa route, et de retourner sur ses pas pour se cacher derriere des buissons. Mungo-Park n'en eût pas été quitte, suivant toutes les apparences, pour la peur, si ce terrible animal eût été doué de cet odorat exquis que possedent la plus grande partie des quadrupedes.

Les naturalistes ont fait observer, en parlant de la force musculaire du lion, qu'un seul coup de sa patte suffit pour casser les reins d'un cheval, et qu'un seul coup de fouet de sa queue renverse l'homme le plus fort. Kolben a fait la remarque que, lorsque le lion est parvenu à surprendre sa

proie, il commence par la terrasser, et que rarement il l'entame avant de l'avoir assommée d'un coup mortel qu'il porte toujours en poussant des rugissements affreux.

On a vu au Cap de Bonne-Espérance un lion prendre dans sa gueule un veau, le porter avec la même facilité qu'un chat porte une souris; il franchit un fossé très large avec beaucoup d'aisance, quoique tenant toujours cet animal entre ses dents.

L'exemple suivant prouve encore, plus que celui que nous venons de citer, l'étendue de la force du lion; il a été rapporté au docteur Sparrman par deux personnes respectables appartenant à la colonie, et sur la véracité desquelles on peut se reposer.

En faisant un jour une partie de chasse avec plusieurs Hottentots, ils apperçurent un lion qui traînait un buffle, d'une plaine vers un bois situé sur une montagne voisine; ils l'obligerent bientôt à quitter sa proie, dans le dessein de s'en emparer eux-mêmes, et reconnurent que cet animal avoit eu la sagacité d'enlever du buffle ses entrailles, pour emporter plus facilement les restes du cadavre. Aussitôt que le lion vit, de la lisiere du bois où il se tenoit blotti, que les Hottentots avoient commencé à transporter la chair du buffle à un fourgon qu'ils avoient amené avec eux, il leur lança plus d'un coup-d'œil à travers les taillis, et, suivant toutes les apparences, ce ne fut pas sans témoigner beaucoup de regrets de se voir ainsi dépouillé.

Les forces du lion néanmoins ne suffisent pas



pour triompher d'un animal aussi gros et aussi vigoureux que le buffle; mais, pour s'assurer de sa proie, il a recours à la ruse et à l'agilité : s'élançant à l'improviste, il applique ses pattes sur les narines et le museau de sa victime, et continue de la *coëffer* jusqu'à ce que la pauvre bête se trouve suffoquée et qu'elle expire.

On rapporte qu'un des colons de ce pays fut témoin d'un fait pareil, et qu'il l'a garanti.

Diverses personnes ont été portées à croire que cette assertion étoit exacte, d'après la découverte qu'elles avoient faite de buffles échappés à la griffe du lion, dont les ongles étoient parfaitement empreints sur leur mufle et leur nez. Elles assurent néanmoins que le lion lui-même risquoit sa vie dans de pareilles entreprises, surtout si un autre buffle se trouvoit à portée de venir au secours de celui qui étoit attaqué. Un voyageur a assuré aussi que la femelle d'un buffle, accompagnée de son veau et acculée contre une riviere, tint tête à cinq lions qui l'avoient pour ainsi dire cernée, et qui n'avoient pas osé l'attaquer, pendant tout le temps, du moins, que le voyageur avoit mis à les considérer.

Le lion, lorsqu'il n'est pas pressé par la faim, se tient en embuscade, tapi sur le ventre, comme le chat ou le tigre, et attend patiemment sa proie: lorsqu'elle approche, il s'élance sur elle d'un bond prodigieux; et s'il manque son coup, il cesse de la poursuivre, ainsi que les Hottentots l'ont déclaré à M. Sparrman; mais il tourne autour de l'endroit où il étoit caché, et mesure pour

ainsi dire l'exact intervalle qui existe entre son point de départ et sa victime, comme pour s'assurer de combien il a été au-delà ou en-deçà du but.

Le docteur Sparrman soutient que ce n'est pas dans la magnanimité, comme on l'a prétendu, que consiste le caractere général du lion, mais dans un certain penchant à la ruse et à la lâcheté, mêlé d'orgueil, et que la faim doit naturellement inspirer à un animal aussi fort et aussi agile une intrépidité et un courage extraordinaires. « Il « m'est permis, je pense, de conclure de tous les « rapports que j'ai pu recueillir sur le lion, con- « tinue cet auteur, et de tout ce dont j'ai été témoin « moi-même, que cette bête féroce donne souvent « des marques de timidité, et qu'elle n'est nulle- « ment pourvue d'une audace proportionnée à ses « forces. Cependant elle donne quelquefois des mar- « ques d'une intrépidité extraordinaire; je vais en « citer un exemple tel qu'on me l'a fourni à moi- « même.

« Un lion s'étoit introduit dans un enclos fermé « de murs où paissoient des bestiaux, et y avoit « fait un dégât considérable. Les gens de la ferme « ne douterent nullement qu'il n'y revînt par le « même endroit, c'est-à-dire par une porte grillée « en bois, à travers laquelle il s'étoit forcé un pas- « sage. Ils tendirent en conséquence devant cette « porte une corde, à laquelle ils fixerent plusieurs « fusils disposés de maniere que, dès qu'il pous- « seroit la corde avec son poitrail, ils se décharge- « roient dans le corps de l'animal; mais le lion, « qui arriva avant qu'il fût nuit, concevant, sui-

« vant toutes les apparences, quelques soupçons « sur cet appareil, abaissa la corde avec sa patte, « et sans témoigner la moindre peur de la déto« nation des fusils, il s'avança, comme si de rien « n'étoit, et alla se jeter sur ce qu'il avoit laissé de « sa proie dans l'enclos. »

Il est un fait établi par le témoignage de différents écrivains, c'est que le lion préfere la chair du Hottentot à celle de toute autre créature, et qu'on en a vu choisir un de ces sauvages parmi un grand nombre de Hollandais.

Un des Hottentots de Namaaqua, qui ont leur demeure établie à environ 80 lieues du nord du Cap de Bonne-Espérance, voulant conduire le troupeau de son maître dans un marais situé entre deux chaînes de rochers, découvrit un lion tapi au milieu des joncs et des roseaux. Saisi de frayeur à la vue de cet animal, il prit aussitôt la fuite, et eut assez de présence d'esprit pour traverser le troupeau, dans l'espoir que, si le lion le poursuivoit, il s'arrêteroit pour attaquer le premier animal qu'il rencontreroit sur ses pas: le lion s'élança au milieu du bétail en allant droit au Hottentot, qui, s'appercevant que cette terrible bête l'avoit choisi pour victime, grimpa à demi mort, et pouvant à peine respirer, sur un aloès, dans le tronc duquel on avoit creusé quelques marches pour parvenir plus aisément à des nids supportés par son branchage.

Il est bon d'observer que ces nids appartenoient à une espece d'oiseaux du genre des *loxia,* qui vivent en état de société, et établissent en masse

et sous un seul abri une république entiere, logée sur des aires de 10 pieds de diametre, et qui comprend une population de plusieurs centaines d'individus.

Le Hottentot se plaça derriere un groupe de ces nids, pour se dérober à la vue de son implacable ennemi. Au moment où il grimpoit sur l'arbre, le lion s'élança vers lui; mais ayant manqué son but, il se promena tout autour de l'arbre dans le plus morne silence, en jetant par intervalles un regard effrayant sur le pauvre Africain. Celui-ci, après être resté long-temps immobile, se hasarda à vouloir regarder à travers les branches de l'arbre, dans l'espoir que son ennemi s'étoit éloigné; mais, à son grand étonnement, ses yeux effrayés rencontrerent ceux de l'animal, qui lui semblerent, comme il l'assura depuis, étinceler de rage. Le lion se coucha alors au pied de l'arbre, où il resta, sans bouger de place, pendant vingt-quatre heures; mais, pressé par la soif, il alla se désaltérer à une source située à une certaine distance de là. Le Hottentot, saisissant cette occasion, descendit de l'arbre en tremblant, et se rendit avec toute la vîtesse dont il étoit capable à sa maison, qui n'étoit éloignée que d'un mille de l'arbre où il s'étoit tenu blotti, et y arriva sain et sauf. Il paroît que son ennemi étoit revenu auprès de l'arbre, et que, le voyant échappé, il lui avoit donné la chasse jusqu'à près de trois cents pas de sa demeure.

Dans les parties septentrionales du continent africain qui sont infestées de cette espece d'ani-

maux, les naturels du pays font preuve d'une adresse et d'une intrépidité extraordinaires en les attaquant. Claude Jannequin, dans son Voyage au Sénégal, donne la description de l'un de ces combats sur les bords du Niger, entre un lion et un chef des Negres. Le prince emmena Jannequin et sa suite dans un endroit voisin d'une forêt considérable fréquentée par un grand nombre de bêtes féroces, et leur ordonna de grimper sur des arbres; puis, montant sur son cheval, et prenant avec lui trois javelots et un cimeterre, il entra dans la forêt, où il rencontra bientôt un lion, et le blessa à la cuisse. L'animal, furieux, s'élança vers son assaillant, qui, par une fuite simulée, l'attira à l'endroit où la compagnie devant laquelle il vouloit combattre cet animal s'étoit retirée. Tournant alors tout-à-coup la bride de son cheval, il lança à son antagoniste un javelot qui l'atteignit au corps. Il descendit alors de cheval; et le lion, écumant de rage, s'avança vers lui, la gueule béante, comme pour le dévorer: mais il reçut l'animal avec la pointe de son troisieme javelot, qu'il lui enfonça dans le gosier; puis, d'un bond sautant à cheval sur son corps, il lui coupa la gorge avec son cimeterre. Le Negre fit preuve en ce combat de tant d'adresse et d'agilité, qu'il ne reçut qu'une légere égratignure à la cuisse.

Toutes les fois que le lion s'est trouvé à portée de connoître la supériorité de l'homme sur lui, il a tellement perdu de son courage, qu'un seul cri humain a suffi pour l'effrayer. Dans l'état apprivoisé, ce farouche animal a été vaincu

par un bouc, comme le prouve l'exemple suivant : Un lion privé, appartenant à M. Bruce, gouverneur des établissements de la compagnie du Sénégal sur la côte d'Afrique, se trouva près de lui lorsque l'on conduisoit dans sa maison un troupeau de chevres dont il avoit fait l'acquisition. La vue du lion les effraya à un tel point, que toutes prirent la fuite, à l'exception d'un seul bouc. Ce dernier, regardant d'un air hardi le lion, se mit à frapper du pied d'une maniere menaçante; puis, reculant de quelques pas, il fondit sur lui, et le frappa d'un coup de corne si violent sur la tête, que l'animal en fut étonné. Le bouc répéta cette attaque plusieurs fois, sans que son adversaire eût le temps de se reconnoître ; et le lion se trouva tellement intimidé, qu'il fut obligé de se retirer derriere son maître pour se soustraire à de nouvelles atteintes.

Malgré la férocité du lion dans l'état de nature, on l'éleve souvent avec des animaux domestiques, parmi lesquels on le voit jouer et folâtrer très innocemment ; et telle est la générosité de son caractere, que souvent il dédaigne des ennemis trop foibles, et leur pardonne des insultes qu'il étoit en son pouvoir de venger.

L'anecdote suivante en fournit un exemple bien remarquable :

Un chien fut servi, il y a quelques années, pour pâture à un lion dont la loge étoit dans la tour de Londres : loin d'exercer sa fureur sur un être aussi peu dangereux, le majestueux animal lui épargna la vie, et vécut avec ce chien, pendant

un temps considérable, dans une parfaite harmonie, paroissant avoir pour lui la plus grande affection. Quelquefois le chien avoit l'impudence de grogner contre son bienfaiteur, et de lui disputer la nourriture que l'on jetoit dans la loge; mais le roi des animaux, au lieu de châtier l'insolente témérité de son commensal, le laissoit manger très tranquillement avant de commencer son repas.

Cette magnanimité naturelle et ce dédain pour des ennemis inférieurs en force, ont porté plusieurs personnes à raconter des histoires merveilleuses et incroyables sur ce noble quadrupede.

« Un religieux jacobin du couvent de Marseille, « appelé le frere Joseph Colombot, m'a assuré, dit « le pere Labat, qu'étant esclave du roi de Maroc, « et sans espérance de sortir jamais de cette dure « captivité, il résolut avec un de ses compagnons « de se sauver: il le fit en effet; l'art de naviguer « qu'il savoit en perfection, étant un des meilleurs « pilotes de son pays, lui faisoit espérer de trouver « le chemin de la Roche, place appartenante aux « Portugais, où ils vouloient aller. Ils ne mar- « choient que de nuit, et se reposoient le jour « dans des bois ou sur des arbres quand ils en « trouvoient, ou quand ils n'en trouvoient point, « ils s'enterroient dans le sable avec quelques « broussailles pour se garantir le visage des ardeurs « du soleil. Le défaut d'eau étoit ce qui les fai- « soit souffrir davantage. Il y avoit deux jours qu'ils « souffroient la soif, lorsqu'une nuit ils se trouve- « rent inopinément au bord d'une mare: c'étoit

« tout ce qu'ils pouvoient desirer dans le pressant « besoin où ils étoient; mais ils apperçurent un « lion qui sembloit en être le gardien; après avoir « un peu consulté, ils s'aviserent de se mettre à « genoux devant cet animal, en prenant un ton de « voix propre à exciter la compassion; ils lui re- « présenterent l'état malheureux de leur escla- « vage, le besoin extrême qu'ils avoient d'eau pour « pouvoir continuer leur chemin, et la reconnois- « sance éternelle qu'ils lui auroient s'il vouloit bien « leur laisser prendre de l'eau. Il sembloit que le « lion prenoit plaisir à cette harangue, car il re- « cula quelques pas comme pour leur donner la « liberté d'en approcher, et continua à les regar- « der d'un air plus gracieux, du moins ils crurent « le voir ainsi à la foible lumiere que la lune leur « prêtoit; cela obligea le plus hardi de s'appro- « cher de la mare, et pendant que son compagnon « continuoit de haranguer le lion, il but à son aise « et largement, et remplit des vessies de bœuf dans « lesquelles ils mettoient leur eau; il revint en- « suite auprès de son camarade, et prenant la pa- « role, il fit ses remerciements au lion, pendant « que celui-ci, qui n'avoit pas bu, s'approcha hum- « blement de la mare, but comme avoit fait le « premier, et remplit ses vaisseaux; après quoi « il fit à son tour ses compliments au lion, qui, « content de leurs bonnes manieres, ne voulut « pas retarder leur voyage plus long-temps; il eut « la discrétion de se retirer pour leur ouvrir le « passage; ils arriverent le lendemain à la Roche ».

Cette histoire racontée par deux moines su-

perstitieux est trop ridicule pour qu'on puisse y ajouter foi, relativement aux motifs qui déterminerent l'animal à tenir une pareille conduite; il est plus raisonnable de l'attribuer à ce que le lion s'étoit complètement reposé avant leur arrivée, et que dans ce moment, il étoit devenu trop indolent pour chercher à leur faire du mal. Sa retraite, au récit de leurs doléances, n'avoit d'autre but que de prendre ses aises, et de suivre ses goûts sans être interrompu (1).

On cite beaucoup d'anecdotes intéressantes sur l'attachement et la reconnoissance de cet animal pour l'homme. L'ancienne histoire d'Androclès et du lion, telle qu'elle a été rapportée par Dion-Cassius, ne peut qu'être familiere à tous nos lecteurs, mais il est possible qu'ils ne connoissent pas celle-ci, qui est d'une date plus récente. Sous le regne de Jacques Ier, M. *Henri Archer*, horloger de son état, résidant à Maroc, avoit deux

(1) Un fait recueilli par l'histoire, et devenu tout récemment le sujet d'une fort belle estampe, sembleroit cependant confirmer l'assertion des moines. Vers la fin du dix-huitieme siecle, un lion s'étoit échappé de la ménagerie du grand duc de Florence, et couroit dans les rues de la ville ; l'épouvante se répand de tous côtés et tout fuit devant lui. Une femme qui emportoit son enfant dans ses bras le laisse tomber en courant ; le lion le prend dans sa gueule, la mere éperdue, se jette à genoux devant l'animal, et lui demande son enfant avec des cris déchirants. Le lion s'arrête, la regarde fixement, remet l'enfant à terre sans lui faire aucun mal et s'éloigne. Cette estampe, gravée par Casenave, d'après Monsiau, se trouve chez Bance, rue S. Denis n° 214, et chez Noël. (*Note du trad.*

lionceaux dont on lui avoit fait présent, et qui avoient été enlevés à une lionne près du mont Atlas. C'étoient un mâle et une femelle, et jusqu'à la mort de cette derniere, on les avoit tenus ensemble dans les jardins de l'empereur. Après cette époque, *Archer* garda constamment le mâle dans son appartement jusqu'à ce qu'il eût atteint la grosseur d'un chien de haute taille; il étoit parfaitement privé, et d'un caractere fort doux; l'horloger étant sur le point de retourner en Angleterre, donna cet animal à un négociant de Marseille, qui en fit présent au roi de France; il fut envoyé par ce souverain au monarque d'Angleterre, et détenu depuis pendant sept ans à la tour de Londres. Un homme qui avoit été au service de M. *Archer*, y alla par hasard avec quelques uns de ses amis voir les animaux; le lion le reconnut aussitôt, et témoigna par ses manieres, les signes de joie les moins équivoques, à la vue de son ancienne connoissance. L'homme également satisfait de cette rencontre, pria le gardien d'ouvrir la loge du lion, et y entra : cet animal le combla de caresses, comme eût fait un épagneul; lorsque l'homme s'en alla, le lion poussa des rugissements effroyables pour exprimer sa douleur, et refusa pendant quatre jours entiers de prendre aucune nourriture.

Une pareille anecdote est rapportée par M. Hope, dans ses Pensées en prose et en vers. Un jour, dit cet écrivain, j'eus l'honneur de dîner avec sa grace la duchesse de Hamilton; lorsqu'on fut sorti de table, la compagnie alla voir, avec cette duchesse,

un lion qu'elle faisoit nourrir dans sa cour ; tandis que nous contemplions la voracité de cet animal, et que nous l'excitions avec nos cannes pour lui faire abandonner sa proie et l'attirer vers nous, le portier vint nous trouver pour nous dire qu'un sergent qui étoit à la grille avec quelques recrues, demandoit la permission d'examiner le lion. La duchesse, avec la plus grande obligeance et la plus grande affabilité, invita la compagnie à lui permettre de laisser entrer ces voyageurs pour qu'ils eussent la satisfaction de voir l'animal se repaître. Le sergent s'approchant de la cage, s'écria tout-à-coup : *Néron! Néron! pauvre Néron! est-ce que tu ne me reconnois plus?* Le lion aussitôt tourna la tête pour le regarder, puis se leva, laissa sa proie, et vint auprès de la grille de sa loge en se mettant de travers contre ses barreaux ; l'homme le caressa en lui passant la main sur le dos ; il nous dit ensuite qu'il y avoit près de trois ans qu'ils ne s'étoient vus, que la garde de ce lion lui avoit été confiée dans sa traversée de Gibraltar en Angleterre, et qu'il étoit fort content de voir cette pauvre bête lui témoigner tant de reconnoissance des attentions qu'il avoit eues pour lui. Le lion en effet paroissoit extrêmement satisfait ; il alloit, revenoit en se frottant contre les barreaux en face de son bienfaiteur, et léchoit de temps à autre la main du sergent, qui la lui tendoit avec complaisance. L'homme témoigna le desir d'entrer dans sa loge, mais il en fut empêché par la compagnie, qui

n'étoit pas entièrement convaincue de la sûreté d'une pareille tentative.

Les Français avoient autrefois au fort S.-Louis, une lionne qu'ils tenoient enchaînée; mais le pauvre animal avoit été réduit à un tel état de maigreur par un gonflement de la mâchoire, que les habitants du fort s'imaginerent qu'elle alloit mourir; ils lui ôterent en conséquence sa chaîne, et la jeterent dans un champ voisin.

Là, elle fut trouvée par M. Compagnon, auteur des Voyages de la Natolie, qui passoit par hasard dans ce champ à son retour de la chasse. M. Compagnon fut touché des souffrances de cette bête, et après avoir lavé sa gueule avec de l'eau fraîche, il lui versa dans la gorge une petite quantité de lait. Ce breuvage produisit un effet sensible sur la lionne, qui fut reconduite au fort et recouvra par degrés sa santé. L'obligeance de son bienfaiteur fit concevoir à la lionne un tel attachement pour lui, qu'elle ne voulut plus rien prendre qu'il ne vînt de sa main, et lorsqu'elle fut parfaitement guérie, il lui arriva plus d'une fois de le suivre dans l'isle, en laisse comme le chien le plus familier.

M. Brown nous apprend que, pendant son séjour à Darfur, en Afrique, il acheta deux lionceaux de quatre mois. Ce voyageur rendit ces animaux si familiers, qu'ils avoient la plupart des habitudes d'un chien. Ils alloient deux fois la semaine se nourrir d'issues aux boucheries, et dormoient ensuite pendant plusieurs heures; quand

on donnoit de la chair à ces deux lionceaux, ils manifestoient une voracité qui les irritoit l'un contre l'autre, ainsi que contre toute autre personne qui les approchoit. Mais ces circonstances exceptées, M. Brown ne les a jamais vus mal ensemble, ni témoigner la moindre animosité contre l'espece humaine. Telle étoit l'aménité de leur caractere, qu'un agneau auroit pu passer impunément à côté d'eux. Le sultan de Darfur avoit aussi un lion apprivoisé qui alloit avec son gardien au marché pour se nourrir.

On ne peut pas réfléchir sans étonnement à la patience avec laquelle ce noble animal laisse son gardien jouer avec lui, tirer sa langue hors de sa gueule, et même lui infliger assez injustement des punitions. Il est cependant des exemples de lions qui ont tiré vengeance de ces provocations, mais ils sont très rares; Labat parle d'un particulier qui gardoit un lion dans sa chambre. Le domestique qu'il employoit pour avoir soin de lui, faisoit souvent succéder des coups à ses caresses; le lion supporta pendant quelques mois ce traitement injuste, mais un jour le maître fut réveillé par un bruit extraordinaire qu'il entendit dans sa chambre, et en tirant les rideaux de son lit, il vit avec effroi le lion jouer avec une tête d'homme qu'il avoit séparée du tronc, et qu'il faisoit rouler dans la chambre. Il se précipita dans une piece voisine, appela du secours, et des précautions furent prises pour que l'animal ne pût causer aucun autre mal.

On rapporte néanmoins différentes anecdotes

de lions, qui se sont bornés à châtier des gens dont ils étoient poursuivis, sans les tuer; c'est ainsi qu'un Hottentot du cap de Bonne-Espérance reçut au visage une meurtrissure d'un lion, qui après cette correction prit la fuite, et qu'un planteur fut pendant quelque temps au pouvoir de cet animal, qui lui épargna la vie après lui avoir donné quelques gourmades. On est incertain si cette disposition apparente à la pitié est l'effet de la compassion, ou si elle procede seulement d'un pur caprice de l'animal et de son défaut d'appétit.

Nous sommes informés par le voyageur Tavernier que les habitants de quelques contrées du Levant ont une maniere d'apprivoiser le lion qui n'est pratiquée dans aucune autre partie du globe. On réunit quatre ou cinq de ces animaux, et on les attache par leurs pattes de derriere à des pieux séparés les uns des autres d'environ 12 pieds; une autre corde est pareillement attachée autour de leur cou, et tenue par des hommes qui sont derriere les pieux. En face de ces animaux, mais hors de leur portée, est une corde contre laquelle s'appuient différents spectateurs qui les harcelent en leur jetant des pierres et des bâtons. Irrités par ces mauvais traitements, les lions s'élancent avec fureur en avant; mais les hommes qui tiennent la corde attachée autour du cou de ces animaux les ramenent en arriere. Au moyen de cette pratique; dont Tavernier lui-même a été témoin, on parvient avec le temps à les rendre familiers.

Dans les états du Grand-Mogol, c'étoit autrefois une prérogative royale que celle de chasser-

le lion, et personne n'osoit s'arroger ce privilege sans une permission expresse du souverain.

Un lion et une lionne, amenés d'Afrique en Angleterre il y a environ quatorze ans, furent placés dans la même loge à Exeter-Change. Ces animaux avoient à-peu-près dix-huit mois ; leur gardien, qui les avoit élevés dès l'âge le plus tendre, et qui les avoit accompagnés à Londres, étoit parvenu à les rendre tellement familiers, que souvent il lui arrivoit de s'asseoir et de fumer sa pipe dans leur loge avec une table et des verres devant lui, tandis que ces animaux jouoient et folâtroient en sa présence. Si leur gaieté devenoit trop bruyante, il leur imposoit silence en frappant du pied ou en témoignant du mécontentement. Cependant cet homme choisissoit les instants pour entrer dans leur loge, et se gardoit bien de le faire lorsque ces animaux avoient été irrités par les spectateurs ; il ne s'exposoit pas non plus à les approcher pendant qu'ils prenoient leur refection. Il est bon d'ajouter que, lorsque leur gardien quitta la ménagerie, la lionne fut tellement affectée de cette séparation qu'elle en prit de la mélancolie, et mourut quelque temps après.

Il existe maintenant à Exeter-Change un lion et une lionne ; le premier n'a que trois ans, et l'autre en a quatre. Le lion, amené par le général Dundas dans le paquebot *le Favori*, est remarquable par sa beauté : il étoit jadis très soumis aux ordres de son gardien, qui entroit souvent dans sa loge pour le peigner et faire sa litiere ; mais depuis le mois de septembre 1805, il a cessé

de lui permettre de pareilles libertés, et il n'a même pas souffert qu'il entrât dans sa loge. Le gardien m'a informé que cet animal consomme ordinairement six livres de chair crue pour sa subsistance journaliere, mais que la moitié de cette quantité suffit à sa femelle.

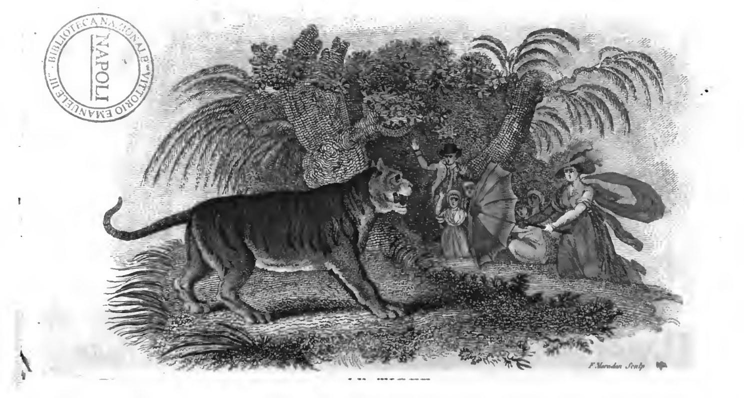
Les lions, comme nous l'avons déja dit, permettent quelquefois aux chiens de partager leur habitation dans l'état de captivité. J'ai moi-même vu, dans la tour de Londres, un chien avec une lionne qui avoit tant d'attachement pour lui, que toutes les fois qu'il cherchoit à passer à travers les barreaux de sa loge, elle le tiroit par la croupe, et passoit doucement sa patte sur son dos, comme pour l'inviter à ne pas se séparer d'elle. Cette lionne, autant que je me le rappelle, avoit été amenée en Angleterre dès le bas âge; elle étoit si privée que, pendant tout le temps du voyage, les matelots, à bord du navire qui la transportoit, étoient dans l'habitude de se reposer sur son corps comme sur un traversin. Arrivée à Londres, elle fut conduite à la tour par une personne qui la tenoit en laisse, et à laquelle elle étoit singulièrement attachée. Lorsque cette personne la quitta, la pauvre bête en devint fort chagrine, et refusa de prendre aucune nourriture jusqu'au moment où, le gardien étant entré un jour dans sa loge avec un petit chien, la lionne le prit aussitôt en affection; et il s'établit depuis entre eux la plus parfaite harmonie.

Il ne paroît pas que le lion ait vécu amicalement, ou même qu'il se soit familiarisé avec d'autres animaux que le chien. Un lion nommé Hec-

tor, et qui est depuis peu à la tour, avoit été malade pendant à-peu-près une semaine. Dans l'intention d'égayer sa solitude, on avoit mis un lapin dans sa loge. Le petit animal resta une nuit et un jour auprès du lion, sans éprouver la moindre insulte de sa part; de sorte que le gardien commençoit à espérer qu'il lui permettroit de partager sa loge en pleine sécurité : le lendemain matin néanmoins on le trouva mort; et lorsqu'on l'eut dépouillé, on apperçut sur son corps des marques évidentes de la colere du lion, quoiqu'il n'y eût pas le moindre signe extérieur de violence. Dans une autre circonstance, une chatte, qui s'étoit par hasard glissée dans la loge de ce lion, s'étoit fourrée dans la paille sur laquelle il reposoit; mais du moment qu'elle eut été apperçue par ce féroce animal, elle devint victime de son ressentiment; mais, comme dans le premier cas, il n'avoit pas cherché à en dévorer le corps.

Le lion de la tour de Londres commence à rugir un peu avant la nuit. Miss Fanny Howe, très belle lionne, qui a mis bas le 1er juin 1794, rugit avec la plus grande régularité tous les jours, à six heures du soir, été comme hiver. Cette habitude paroît avoir dû son origine au bruit des tambours qui, pendant l'hiver, battent la retraite à six heures du soir; mais il est assez singulier que la lionne l'ait conservée toute l'année, à cette même heure, attendu que, pendant plusieurs mois, la retraite ne bat qu'à huit heures du soir. Ces animaux rugissent invariablement à l'approche des temps pluvieux, et à Londres plus particulièrement le







dimanche que les autres jours, parceque, abandonnés ce jour-là, ils sont presque entièrement livrés à eux-mêmes.

LE TIGRE.

Cet animal peut être rangé à juste titre parmi les plus beaux des quadrupedes; sa peau, d'un fauve très vif sur toutes les parties du corps, est blanche à la gorge et au ventre, et élégamment marquée de longues bandes transversales sur les flancs. Le tigre tient la seconde place parmi les animaux carnassiers; mais on observe avec beaucoup de raison que, tandis qu'il n'a aucune des bonnes qualités du lion, il en a toutes les mauvaises. « A « la fierté, au courage et à la force », pour nous servir des expressions de M. de Buffon, dont notre auteur emprunte souvent le langage, « le lion joint « la noblesse, la clémence et la magnanimité, tan- « dis que le tigre est bassement féroce, cruel sans « justice, c'est-à-dire sans nécessité; il ne craint « ni l'aspect ni les armes de l'homme; il désole le « pays qu'il habite; il égorge, il dévaste les trou- « peaux d'animaux domestiques, met à mort tou- « tes les bêtes sauvages, attaque les petits élé- « phants, les jeunes rhinocéros, et ose quelquefois « braver le lion ».

Lorsqu'il vient de déchirer le corps de sa victime, c'est pour y plonger la tête et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir

la source, qui tarit toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Le tigre, pour s'assurer de sa proie, se cache à tous les regards, et s'élance d'un bond prodigieux sur sa victime, en poussant des rugissements affreux. On prétend qu'à l'instar du lion, s'il manque son but, il s'en va sans renouveler l'attaque : il semble préférer la chair de l'homme à celle de toute autre proie; mais il s'expose rarement à attaquer de vive force tout être dont il n'est pas sûr de triompher.

Il y a quelques années qu'une compagnie, assise à l'ombre sur les bords d'une riviere dans le Bengale, fut alarmée par l'apparition subite d'un tigre qui se préparoit à s'élancer sur elle ; mais une dame de la société ayant eu l'incroyable présence d'esprit de déployer son parasol sous le nez de l'animal, il prit aussitôt la fuite, comme s'il eût été saisi d'effroi à la vue de cet objet extraordinaire pour lui, et leur fournit l'occasion de s'échapper.

Un trompette, qui dormoit pendant la nuit près de la tente d'un général dans une guerre de la Russie contre la Perse, ayant été saisi par un tigre, dut aussi son salut à la présence d'esprit qu'il eut de sonner de son instrument. Le tigre, étonné de ce bruit qui lui étoit étranger, lâcha sa proie, et disparut.

Mais la fortune ne s'est pas toujours montrée aussi favorable envers les personnes attaquées par le tigre : on en a un exemple bien déplorable dans la funeste catastrophe qui arriva, il y a quelques

années dans les Indes orientales; il est encore présent à la mémoire de tous ceux qui ont lu la relation qui en a été donnée par un témoin oculaire de cet événement tragique.

Des marins descendirent un jour sur la côte de l'isle de Sangar pour chasser des daims dont ils avoient vu de nombreuses pistes, ainsi que de tigres. Ils continuerent leur partie de chasse jusqu'à près de trois heures du soir: s'étant assis alors à côté d'un Jungle pour prendre quelques rafraîchissements, ils entendirent des rugissements semblables au bruit du tonnerre, et aussitôt après un tigre d'une taille prodigieuse vint fondre sur M. Monro, fils du sir Hector Monro, baronet, et l'enleva en se précipitant dans le Jungle, et en l'entraînant à travers d'épais buissons. Tout cédait à la force de ce monstrueux animal; la femelle accompagnoit scs pas.

Un sentiment d'horreur, de regrets et de crainte s'empara aussitôt des amis de cette victime infortunée; un d'eux déchargea son fusil sur le tigre, qui manifesta quelque agitation; un second fit feu sur cette bête féroce; et quelques moments après le malheureux jeune homme revint joindre sa compagnie, baigné dans son sang. Tous les secours de l'art lui furent prodigués en vain, et il expira dans l'espace de vingt-quatre heures, après avoir reçu des blessures si profondes des dents et des griffes de l'animal, qu'il étoit impossible que la cure pût s'en opérer. Il est à remarquer qu'un grand feu, consistant en dix ou douze corps d'arbres entiers, étoit allumé près de l'endroit

où cette catastrophe arriva, et que les chasseurs avoient avec eux douze naturels du pays. L'imagination, dit ce témoin oculaire, ne peut pas se figurer cette scene effroyable. A peine avions-nous détaché notre canot de cette côte, que la tigresse vint se présenter, écumante de rage, et qu'elle resta sur la rive pendant tout le temps qu'elle continua de nous appercevoir.

La force musculaire de ce quadrupede est excessive; l'anecdote suivante en offrira la preuve :

Un paysan des Indes orientales avoit un buffle qui venoit de tomber dans une mare; tandis qu'il étoit allé, avec quelques gens de son village, chercher du secours, un tigre se présenta sur les lieux, et tira aussitôt du bourbier l'animal, quoique plusieurs hommes eussent fait auparavant d'inutiles efforts pour l'en dégager. A leur retour, le premier objet qu'ils virent fut le tigre portant le buffle sur ses épaules, et s'en allant du côté de sa taniere : en appercevant ces villageois, néanmoins, il laissa tomber sa proie, et s'enfuit dans les bois; mais il avoit eu la précaution auparavant de tuer le buffle et d'en sucer le sang.

Il est bon de faire observer ici que quelques buffles de l'Inde sont deux fois aussi gros que la plupart de nos bêtes à cornes. On peut se former par là une idée de la force prodigieuse d'un animal qui peut porter sans gêne un poids aussi énorme.

Une lutte très opiniâtre s'engage quelquefois entre cette bête féroce et l'éléphant, et M. d'Obsonville a été témoin de l'un de ces combats dans le camp d'Hyder Ali. Un tigre, qui n'étoit pas

encore dans sa force, puisqu'il n'avoit que quatre pieds de hauteur, fut amené dans l'arène, et attaché à un pieu, autour duquel sa chaîne pouvoit tourner librement. Un éléphant très gros et très bien dressé y fut introduit aussi par son cornak; un triple rang de lanciers bordoit l'amphithéâtre. L'action, dans le début, fut très chaude; mais l'éléphant, après avoir reçu de profondes blessures, remporta la victoire.

Il sera facile d'apprécier la vigueur du tigre dans l'état de liberté, quand on voit un animal de cette espece, qui n'étoit pas encore parvenu à sa force ordinaire, et qui d'ailleurs se trouvoit contrarié dans ses mouvements par des chaînes, se mesurer contre un colosse comme l'éléphant.

M. d'Obsonville fait l'observation que quoique quatre ou cinq éléphants n'aient rien à redouter d'un pareil nombre de tigres, il pensoit, d'après ses propres réflexions sur ce combat, qu'un tigre, en pleine jouissance de ses facultés, seroit supérieur en force à un éléphant.

On prétend que quelquefois le tigre et le crocodile se font une guerre sanglante, dans laquelle ils périssent tous les deux. Lorsque le tigre va sur les bords d'un fleuve ou d'un lac pour se désaltérer, le crocodile leve sa tête au-dessus de la surface de l'eau pour le saisir, comme il le fait des autres animaux; alors le tigre fixe ses ongles dans les yeux du crocodile, seule partie de cet animal qui soit vulnérable, et ce dernier, se plongeant aussitôt dans son élément naturel, en-

traîne avec lui le tigre au fond de l'eau, où ils se noient tous les deux.

Cet animal carnassier, lorsqu'il est pris jeune, devient, jusqu'à un certain point, susceptible de s'apprivoiser et d'obéir à ses gardiens.

Un très beau tigre, que l'on voit maintenant à la tour de Londres, a été amené du Bengale en 1793, dans le vaisseau de la compagnie des Indes appelé le *Pitt.* L'échevin M. Malauley le donna à M. Nepean, à condition qu'il en feroit présent à sa majesté, ce qui eut lieu. Tout le temps de sa traversée pour l'Angleterre, cet animal montra le naturel le plus doux, et parut aussi innocent et aussi enjoué qu'un petit chat; il souffroit quelquefois que deux ou trois matelots reposassent leurs têtes sur son corps comme sur un oreiller. Il grimpoit aussi fort souvent le long de la mâture du vaisseau de la maniere la plus divertissante; et un jour qu'il fut battu par le charpentier du navire pour avoir dérobé un morceau de bœuf, il endura ce châtiment avec la patience d'un chien de chasse; il est digne de remarque que cet animal, qui depuis quinze ans est captif dans sa loge, continue toujours à être singulièrement privé, qu'il n'a jamais donné de preuve d'un mauvais naturel, ni fait de mal à personne: il paroît extrêmement attaché à son gardien, auquel il obéit de la maniere la plus soumise; ce quadrupede fait une exception bien évidente à la regle générale posée par M. de Buffon, que « le tigre est « peut-être le seul des animaux dont on ne peut « fléchir le naturel; que ni la force, ni la crainte,

« ni la violence ne peuvent le domter; qu'il s'irrite « des bons traitements comme des mauvais; que « la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien « sur cette nature de fer; que le temps, loin de « l'amollir en tempérant ses mœurs féroces, ne « fait qu'aigrir le fiel de sa rage; qu'il déchire « la main qui le nourrit, comme celle qui le « frappe. »

En l'année 1801, le gardien mit un jour dans la loge du tigre, un instant après qu'il s'étoit repu, un chien basset noir fort vilain; le tigre ne lui fit aucun mal, et conçut par la suite tant d'attachement pour lui, qu'il montroit de l'humeur toutes les fois qu'on lui enlevoit cet animal pour lui donner à manger, et qu'il témoignoit sa joie à son retour, en le léchant sur toutes les parties du corps avec beaucoup de ménagement. Le basset fut laissé deux ou trois fois dans sa loge et toujours pendant qu'on servoit au tigre sa nourriture, il se hasardoit à manger avec lui, sans que cet animal féroce témoignât le moindre mécontentement de cette liberté; le basset, après un séjour de plusieurs mois avec le tigre, en fut séparé pour faire place à une petite chienne carline, que l'on eut la précaution d'enfermer pendant deux ou trois jours au milieu de bottes de paille destinées à faire la litiere du tigre, pour purger cette petite bête de toute espece d'odeur qui auroit pu offenser l'odorat de l'animal. L'échange se fit après que le tigre eut pris sa nourriture; il parut très content de sa nouvelle compagnie, et se mit aussitôt à lécher la chienne

comme il avoit fait du basset. Cette petite bête témoigna d'abord les plus vives alarmes de se trouver avec un être aussi formidable; mais avant la fin du jour elle s'accoutuma à sa situation.

On l'a vue souvent jouer avec le tigre, aboyer après lui, et même le mordre à la patte et au mufle, sans exciter en lui le moindre ressentiment et le moindre déplaisir. Pendant le temps que cette chienne étoit dans l'habitude de faire sa visite journaliere au tigre, il arriva qu'elle devint pleine, et lorsqu'elle mit bas, elle fut obligée de faire une absence de deux ou trois jours. Dans cet intervalle, le tigre parut très agité et de fort mauvaise humeur, comme il le fut toujours depuis, toutes les fois qu'elle mettoit plus de temps qu'à l'ordinaire à allaiter ses petits. Le gardien de ce tigre, nommé Greenfield, assure que l'on peut mettre toute espece de chien dans la loge de cet animal après qu'il a mangé.

Le charpentier du vaisseau, qui fit la traversée avec ce tigre, vint un jour le voir à la tour, après une absence de plus de deux ans. Le tigre, qui le reconnut parfaitement, alla et revint dans sa cage en se frottant contre ses barreaux, et parut très satisfait. Malgré l'invitation que le gardien fit au charpentier de ne pas s'exposer imprudemment à quelque danger, cet homme le pressa tellement de lui ouvrir la porte, qu'à la fin il le laissa entrer.

L'animal parut éprouver des émotions qui tenoient de la plus vive reconnoissance, il se frotta contre lui, lécha ses mains, lui fit des caresses

à la maniere des chats, et ne tenta en aucune façon de lui faire du mal. L'homme resta avec lui pendant plus de deux à trois heures, et s'apperçut enfin qu'il éprouveroit quelques difficultés à sortir seul de la loge. Telle étoit l'affection de l'animal pour son ancienne connoissance; il se tenoit si près de sa personne, que le charpentier voyoit l'impossibilité la plus absolue de s'en aller. A la fin cependant il parvint à faire entrer le tigre dans le passage qui sert de communication aux deux loges, et le gardien, saisissant cette occasion, tira adroitement la coulisse, et vint à bout de séparer le tigre du charpentier.

On fit dernièrement à Edimbourg l'expérience de placer dans la loge d'une tigresse une chienne prête à mettre bas; il étoit naturel de s'attendre à ce qu'une bête aussi foible seroit à l'instant dévorée par un animal aussi féroce qu'une tigresse; celle-ci cependant parut ne faire aucune attention à sa nouvelle compagne, et non seulement elle ne lui fit aucun mal, mais elle la laissa manger avec elle, et se coucha sur son dos; au bout de quelque temps la chienne fit cinq petits, qui resterent intacts dans l'un des coins de la loge. La tigresse témoigna même, en marchant avec précaution pardessus leurs corps, qu'elle n'avoit aucunement l'intention de les blesser; un grand nombre de spectateurs furent témoins de cette circonstance; et elle m'a été racontée par la personne qui a fait l'expérience.

Quelque temps après, trois des petits chiens s'étant malheureusement écartés de la loge, furent

dévorés par une autre tigresse, et les deux autres paroissent avoir été enlevés par quelques curieux qui s'empressoient de les voir. On assure que la chienne est encore existante, et qu'elle vit toujours dans la plus parfaite intimité avec sa terrible compagne.

La tour de Londres renferme maintenant un très bel animal fort jeune, appelé le tigre à queue bouclée, et qui répond au nom de tipoo. Dans sa traversée, on le vit courir sur le tillac du vaisseau, et donner des preuves qu'il étoit parfaitement apprivoisé; l'amiral Rennier en fit présent à sa majesté, et un jeune homme qui étoit domestique de ce lord le conduisit à la tour, et le mit dans un chenil. Ce jeune homme, l'ayant ensuite pris dans ses bras pour le porter dans une loge, témoigna les plus vifs regrets de quitter son protégé, et resta un temps considérable à caresser l'animal, et à lui faire ses adieux de la maniere la plus touchante.

Ce tigre, à la recommandation de l'amiral, est nourri avec de la viande bouillie, mais pour l'ordinaire, les quadrupedes de son espece se nourrissent de chair crue dont ils consomment environ six livres par jour, avec trois pintes d'eau.

La chasse de ces animaux est le passe-temps favori des princes orientaux, qui vont à leur poursuite accompagnés d'une troupe considérable d'hommes bien montés et armés de lances; aussitôt qu'ils ont fait lever un tigre, ils l'attaquent de toutes parts avec des piques, des javelots, des fleches et des sabres, qui lui portent en un

instant le coup de la mort; ce passe-temps les expose toujours à quelque danger, car si l'animal se sent blessé, il se retire rarement sans sacrifier à sa vengeance un de ses assaillants. Il est des gens qui, couverts d'une cotte d'armes ou munis seulement d'un bouclier, de deux poignards, et d'un court cimeterre, se hasardent à attaquer seuls ces animaux sanguinaires, et à lutter corps-à-corps avec eux; on ne peut pas porter plus loin la témérité, car dans ces especes de combats, il n'est pas d'autre alternative que de vaincre ou de périr.

La tigresse donne quatre ou cinq petits par chaque ventrée: elle est en général furieuse en tout temps; mais lorsqu'on lui a dérobé ses nourrissons, sa rage est extrême; elle brave alors toute espece de danger, et poursuit sans relâche leurs ravisseurs. Ceux-ci sont quelquefois obligés d'en poser un par terre pour ralentir sa marche. Elle s'arrête alors, le ramasse avec sa gueule, et le porte sous l'abri le plus voisin; mais elle revient aussitôt sur ses pas, renouvelle ses poursuites même jusqu'aux portes des villes et des villages, ou sur les côtes de la mer; et lorsqu'elle a perdu toute espérance de recouvrer sa progéniture, elle exprime son désespoir par les hurlements les plus affreux et les plus terribles.

Le rugissement de ces animaux est effrayant; il commence d'abord par des intonations et des inflexions lentes, puis il devient tout-à-coup aigu, et se change subitement en un cri perçant, interrompu par des frémissements qui font sur l'esprit une impression déchirante. Ce rugissement se

fait principalement entendre dans la nuit, lorsque le silence et l'obscurité ajoutent à l'horreur de ce bruit, et qu'il est répété par l'écho des rochers et des montagnes.

Les médecins indiens attribuent des vertus médicinales à différentes parties du corps du tigre, et sa fourrure est singulièrement estimée dans tous les pays orientaux, où on l'emploie à beaucoup d'objets d'utilité et d'ornement.

LE LÉOPARD.

Cet animal a environ quatre pieds de long sans compter la queue, qui est ordinairement de deux pieds; il a un très beau pelage fauve marqué de taches noires et annelées. On le trouve principalement au Sénégal, près la côte de Guinée, et dans les parties intérieures de l'Afrique. Il se plaît dans les bois les plus fourrés, dans les forêts les plus impénétrables, et fréquente les bords des rivieres pour y surprendre les animaux qui vont s'y désaltérer. Il habite aussi quelques contrées de la Chine, et les montagnes du Caucase, depuis la Perse jusqu'à l'Inde.

L'apparence extérieure des léopards est caractérisée par une extrême férocité; leurs yeux sont toujours inquiets, leurs regards effrayants, leurs mouvements précipités; ils attaquent indis-

tinctement tous les êtres qu'ils rencontrent, n'épargnant ni l'homme ni les animaux; et lorsqu'ils ne trouvent pas de quoi assouvir leur faim dans les forêts, ils descendent par bandes de leurs repaires, et commettent des dévastations horribles parmi les nombreux troupeaux qui paissent dans la plaine.

Kolbe nous apprend que, dans l'année 1708, deux léopards mâle et femelle, avec trois petits, entrerent un jour dans un parc de brebis, au Cap de Bonne-Espérance. Les premiers y étranglerent près de cent moutons, et s'enivrerent de leur sang; lorsque la soif du carnage fut chez eux appaisée, ils dépecerent le cadavre d'un mouton en trois parts, qu'ils distribuerent à leurs petits; le pere et la mere se chargerent chacun d'une brebis, et se retirerent. Les gens du pays les ayant observés, leur tendirent des pieges à leur retour, et tuerent la femelle avec trois petits, mais le mâle parvint à s'échapper. Le même écrivain nous informe que leur chair est blanche et nourrissante, qu'elle a même plus de saveur que le meilleur veau.

Les negres prennent souvent ces animaux dans des fosses légèrement couvertes de claies et de feuillages, et se régalent de leur chair. Les négresses font des colliers de leurs dents, auxquelles elles attribuent des vertus particulieres, et leurs peaux sont envoyées en Europe, où elles sont tellement estimées, que les belles se vendent jusqu'à dix livres sterling la piece.

Feu sir Ashton Lever garda à Leicester-House un léopard dans une cage, où il devint si familier, qu'il se montroit fort sensible aux caresses et aux attentions; il murmuroit comme un chat, et se frottoit contre les barreaux de sa cage. Il fut ensuite donné à la ménagerie royale de Londres.

Une personne qui étoit très familiere avec lui alla le voir au bout d'un an, et malgré cet intervalle de temps l'animal le reconnut et lui renouvela ses caresses.

Il existe maintenant (1806) à la tour de Londres deux très beaux léopards, mâle et femelle; l'un a été donné à sa majesté par M. Devaynes, banquier, et l'autre par sir Charles Mallet. On y voit aussi un léopard femelle *noir*, donné à la ménagerie par M. J. Hutchinson, écuyer. Cet animal est très curieux, en ce que, quoique la peau soit noire, ses taches sont d'une teinte si foneée, qu'elles sont très visibles.

Il existe une variété de cette espece appelée le léopard chasseur, qui est à-peu-près de la taille d'un lévrier. Sa robe est d'une couleur brune, légèrement foncée, et marquée, comme celle des premiers, de taches noires et rondes.

Cet animal, qui habite principalement dans l'Inde, s'apprivoise facilement, et on l'emploie alors à la chasse des gazelles ou antilopes. Pour cet effet, on le transporte dans une espece de petite cariole, enchaîné et encapuchonné, de peur qu'en voyant le troupeau il ne se montre trop empressé et ne fasse un mauvais choix. Lorsqu'il est mis en liberté, il ne saute pas immédiatement sur

sa proie, mais il fait des détours et s'arrête par intervalles, en ayant soin de se tenir en embuscade jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente. Il s'élance alors sur le troupeau avec une vîtesse étonnante, et l'atteint aussitôt par la rapidité de ses bonds; si néanmoins dans le premier assaut, qui consiste en cinq ou six bonds prodigieux, il ne réussit pas dans son entreprise, il s'arrête tout essoufflé et reste un instant à reprendre haleine; puis, renonçant pour le moment à toute attaque, il revient auprès de son maître.

LA PANTHERE.

La panthere est plus forte que le léopard, en ce qu'elle a communément de cinq à six pieds de long, tandis que, comme on l'a déja fait observer, le léopard en a rarement plus de quatre; la couleur générale de la panthere est le fauve, dont les nuances sont foncées sur le dos, et pâles vers la poitrine et le ventre, qui sont blancs; le dos et les flancs sont généralement marqués de taches noires formées en anneaux et dispersées par groupes, au milieu desquels est une moucheture noire. Les oreilles de cet animal sont courtes et pointues, ses yeux hardis et inquiets; son extérieur paroît extrêmement féroce. On croit qu'il est absolument impossible de le domter. Dans l'état de captivité, il pousse des rugissements presque continuels. La panthere se trouve principale

ment en Afrique, où l'espece s'étend depuis la Barbarie jusqu'à la partie la plus reculée de la Guinée. On voit maintenant à la tour de Londres une panthere dont le dey d'Alger a fait présent à sa majesté britannique.

La panthere, heureusement pour l'humanité, préfere la chair des brutes à celle de l'homme; mais lorsqu'elle est pressée par la faim, elle attaque sans distinction toute créature qui a vie; elle s'assure de sa proie par surprise ou en rampant sur le ventre jusqu'à ce qu'elle se trouve à portée de fondre sur elle. Elle gravit sur les arbres pour attraper les singes et autres animaux, de sorte qu'aucun être sur la terre n'est à l'abri de ses atteintes.

Les anciens paroissent avoir eu une connoissance parfaite de ces animaux, et les Romains faisoient figurer un grand nombre de pantheres dans leurs spectacles publics. Ces quadrupedes alors étoient fort nombreux dans les parties septentrionales de l'Afrique, et ils abondent encore aujourd'hui dans les régions de ce continent qui approchent du tropique.

LE LYNX.

Les oreilles étroites et longues du lynx, qui sont ornées à leurs extrémités d'un pinceau de longs poils noirs, le distinguent de tous les animaux de l'espece féline; la longueur de son corps est de plus de quatre pieds, et celle de sa queue d'envi-

ron six pouces. Son poil est long et soyeux, il est marqué de taches brunâtres, dont la couleur varie suivant son âge. Il est bas sur ses jambes, et ses yeux sont d'un jaune pâle. Sa robe est très estimée, à raison de ce qu'elle est très chaude et très moëlleuse. On tire des fourrures de lynx en quantités considérables des parties septentrionales de l'Europe et de l'Amérique. Plus ces animaux sont près du nord, et plus leur pelage est beau : il est bon de faire observer aussi que la fourrure des lynx pris en hiver est plus garnie, plus luisante et plus douce que celle qu'on en obtient en été.

Le lynx, quand il poursuit sa proie, grimpe sur les arbres les plus élevés, et ni les belettes, ni les hermines, ni les écureuils ne peuvent lui échapper.

Il se met en embuscade pour surprendre le daim, le lievre, et autres animaux; et lorsque l'occasion est favorable, il s'élance du branchage de l'arbre où il se tenoit caché, et les saisit à la gorge; mais après avoir sucé le sang et mangé la cervelle de sa victime dont il ouvre la tête, il la laisse pour aller chercher une nouvelle proie. Il est par conséquent fort destructeur, très altéré de carnage, et commet de grandes dévastations parmi les troupeaux.

Lorsque le lynx est attaqué par un chien, il s'étend sur le dos, se défend en désespéré avec ses griffes, et il lui arrive quelquefois dans cette posture de repousser son adversaire.

Le lynx habite toutes les parties septentrionales de l'ancien et du nouveau monde. On le rencontre

rarement dans les pays chauds ou même dans les climats tempérés. Les plus beaux et les plus forts de ces animaux se trouvent près du lac Balkash, en Tartarie, où une petite peau de lynx se vend communément une guinée.

Des fables de toute espece ont été inventées par les anciens relativement à ce quadrupede. Ils ont prétendu, par exemple, que sa vue pénétroit à travers un mur, que son urine devenoit solide et se changeoit en une pierre appelée *lapis lyncurius:* mais ces contes sont trop absurdes pour avoir besoin d'une réfutation sérieuse.

L'OCELOT.

Cet animal ressemble au chat par sa configuration, mais il est beaucoup plus fort: il est de ces quadrupedes qui ont deux pieds et demi de haut sur quatre pieds de long. Il est très beau, à raison de ce que sa fourrure, sur-tout chez le mâle, est élégamment variée. La couleur générale de l'ocelot est le fauve, le front et les jambes sont tachetés de noir, et une bande de la même couleur s'étend le long du sommet du dos. L'ocelot a les côtés, les épaules et la croupe marbrés ou marqués de longues raies noires, qui forment des figures ovales, dont le centre est rempli de petites taches noires. Sa queue est mouchetée de la même maniere. Les couleurs de la femelle sont moins vives et moins symétriquement disposées.

L'ocelot vit principalement sur les montagnes et se cache dans le feuillage des arbres, d'où il s'élance sur les animaux qui s'approchent de lui. Quelquefois il reste étendu sur les branches en contrefaisant le mort, jusqu'à ce que quelque singe poussé par sa curiosité naturelle vienne auprès de lui, et ressente les funestes effets de sa témérité. L'ocelot est indigene de l'Amérique méridionale.

On assure que cet animal préfere le sang à la chair de sa victime.

«Un mâle et une femelle d'ocelot, dit M. de Buffon, ont été apportés vivants à Paris, par M. Lescot, et on les a vus à la foire S.-Ovide au mois de septembre 1764; ils venoient des terres voisines de Carthagene, et ils avoient été enlevés tout petits à leur mere au mois d'octobre 1763. A trois mois d'âge, ils étoient déja devenus assez forts et assez cruels pour tuer et dévorer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice. A un an d'âge, lorsque nous les avons vus, ils avoient environ deux pieds de longueur, et il est certain qu'il leur restoit encore à croître, et qu'ils n'avoient pris que les deux tiers de leur entier accroissement.»

Un de ces animaux, que l'on faisoit voir à Newcastle, manifestoit, quoique très vieux, des signes d'une indomtable férocité: loin de souffrir aucune familiarité à son gardien, il grognoit continuellement, et paroissoit toujours très agité.

L'HYENE.

L'HYENE est-à-peu près de la grosseur d'un chien de forte taille ; elle a le poil d'un brun grisâtre, marqué de différentes bandes tirant sur le noir ; sa tête est large et plate, et ses yeux ont l'expression d'une grande férocité ; cet animal a le poil du cou rebroussé et qui forme, en se hérissant, une criniere oblongue et prolongée jusque sur le dos. L'aspect général de l'hyene dénote une sombre disposition à la méchanceté, et ses mœurs s'accordent parfaitement avec cette apparence ; son cou est si roide, que, pour regarder derriere lui, l'animal est obligé de tourner tout son corps à la maniere du pourceau.

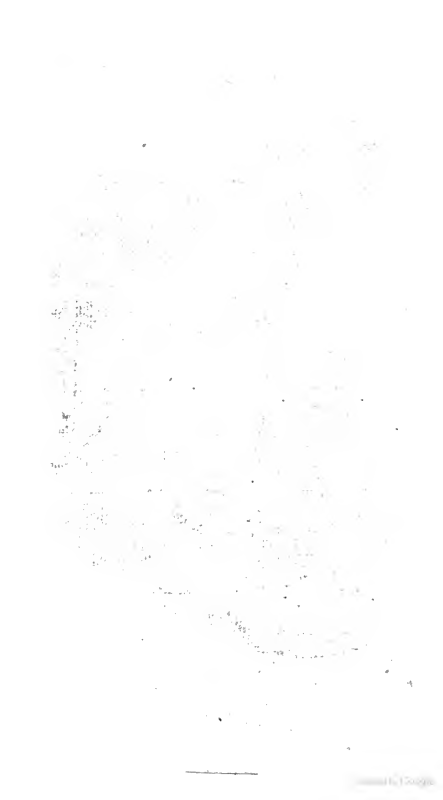
Les hyenes habitent, en général, les cavernes et les lieux garnis de rochers, d'où elles sortent par troupeaux pendant la nuit pour se nourrir de charogne, ou de tous les animaux vivants dont elles peuvent s'emparer ; elles commettent souvent de grands ravages parmi les bestiaux dont elles forcent les étables ; elles violent aussi l'asile des morts pour dévorer des cadavres putréfiés, et se plaisent au milieu de l'infection des tombeaux. « Quand « l'hyene ne peut satisfaire, dit Poiret, son appétit « carnassier, elle devient frugivore et se nourrit « de racines, principalement de rejettons des pe- « tits palmiers en éventails. »

On prétend que son courage égale sa férocité,


Nazionale V.E. III
NAPOLI

P. Maradan Sculp

L'HYÈNE.



car un individu de son espece se défend quelquefois avec beaucoup d'obstination contre des animaux beaucoup plus forts; et Kempfer rapporte qu'il a vu souvent de ces animaux attaquer l'once ou la panthere.

« Ces quadrupedes, dit M. Bruce, sont un véritable fléau pour l'Abyssinie; on en voit partout, dans « les villes, comme dans les campagnes; et je suis « sûr qu'il y en a plus que de moutons; du matin « au soir, Gondar est rempli d'hyenes qui viennent « dévorer les cadavres que les habitants de cette « ville, aussi cruels que malpropres, laissent sans « sépulture, dans la persuasion que ces animaux « sont les falasha ou mauvais génies transformés « par un pouvoir magique, et qui descendent des « montagnes voisines pour se nourrir, dans l'obscurité et sans crainte, de chair humaine. Souvent « la nuit, lorsque le roi m'avoit retenu très tard dans « son palais, que je n'étois pas de service pour y « coucher, et qu'ensuite je voulois me retirer en « traversant une place qui n'étoit éloignée que de « trois à quatre cents verges, je craignois qu'elles « n'accourussent pour me mordre les jambes: elles « venoient gronder autour de moi en grand nombre quoique je fusse entouré de plusieurs hommes « armés qui, toutes les nuits, tuoient ou blessoient « quelques unes de ces bêtes féroces (1).

(1) M. Castera, en traduisant le même passage, fait au contraire tuer ou blesser quelqu'un toutes les nuits par ces hyenes; c'est une erreur que je ne puis m'empêcher de relever, sans m'exposer à être moi-même accusé d'inexactitude. (*Note du traducteur.*)

« Une nuit j'étois, dans la province du Maïf-« sha, très occupé à faire une observation astro-« nomique, lorsque j'entendis passer quelque « chose derriere moi près de mon lit; je me re-« tournai et ne pus rien voir. Ayant achevé ce que « je faisois, je sortis de ma tente bien résolu d'y « retourner très promptement. En effet, j'y ren-« trai tout de suite, et j'apperçus deux gros yeux « bleus attachés sur moi; je criai à mon domes-« tique de m'apporter de la lumiere, et nous « vîmes une hyene à côté du chevet de mon lit, « tenant dans sa bouche deux ou trois paquets de « chandelles. Tirer sur cette bête, c'eût été m'ex-« poser à briser mon quart de cercle ou quelque « autre instrument: comme l'animal avoit la « bouche pleine, et qu'il avoit aussi les griffes « embarrassées, je n'eus pas peur de lui, et d'un « coup de lance je le frappai aussi près du cœur « que je le pus; jusqu'alors il n'avoit pas montré « le moindre signe de fureur, mais dès qu'il se « sentit blessé, il laissa tomber les chandelles et « chercha à remonter le long du fût de la lance « pour arriver jusqu'à moi. Je me vis obligé de « tirer un de mes pistolets de ma ceinture et « de lui lâcher mon coup; presqu'aussitôt mon « domestique lui fendit la tête d'un coup de hache. « Les hyenes en un mot, faisoient le tourment de « ma vie et de celle de mes compagnons de voyage; « elles jettoient la terreur parmi nous, dans nos « promenades nocturnes, et dévoroient sans cesse « quelques uns de nos mulets et de nos ânes,

« qu'elles recherchent de préférence à toute autre « nourriture. »

A Darfur, royaume situé dans l'interieur de l'Afrique, ces quadrupedes vont, en troupeaux de six, huit et quelquefois plus, enlever pendant la nuit dans des villages ce qu'ils peuvent saisir. Ils tuent les chiens et même les ânes dans l'intérieur des habitations, et toutes les fois qu'on jette à la voirie une bête morte, ils s'assemblent, et réunissant leurs forces, l'entraînent à une distance considérable. Ils ne se laissent intimider ni par l'approche des hommes ni par le bruit des armes à feu.

On voit de ces animaux aujourd'hui dans toutes les expositions de bêtes féroces : en Angleterre, leurs gardiens s'accordent tous à assurer qu'ils sont très indociles et très méchants quand ils sont vieux; mais il y a eu des exemples de jeunes animaux de cette espece qui ont été apprivoisés. M. Pennant déclare qu'il a vu une hyene qui étoit aussi privée qu'un chien. M. de Buffon parle d'un de ces animaux que l'on faisoit voir à Paris à la foire Saint-Germain, et qu'on étoit parvenu à dépouiller entierement de sa férocité naturelle. Le gardien d'Exeter-Change m'a prévenu qu'il avoit maintenant en sa possession une hyene qui étoit si privée lorsqu'elle n'avoit que six mois, que souvent on la laissoit courir dans la salle de l'exposition. Elle aimoit à jouer avec tous les chiens qui se trouvoient dans la piece, et permettoit aux étrangers de l'approcher et de la frapper du plat de la

main sur le dos, sans manifester le moindre déplaisir ; cependant, ajoute-t-il, on remarqua alors dans elle un caractere dur et farouche qui s'accrut avec l'âge, et on est obligé aujourd'hui de la tenir enfermée. Cet animal avoit été amené à Londres dans le vaisseau de la compagnie des Indes, appelé *le Manship*, et il a aujourd'hui près de sept ans.

M. John Hunter avoit à *Earle's-Court* une hyene, âgée de près de dix-huit mois, et qui étoit si privée, qu'elle se laissoit toucher par les spectateurs. A la mort de M. Hunter, elle fut vendue au propriétaire d'une ménagerie ambulante. Quelque temps avant son transport dans les provinces, elle fut logée à la tour de Londres, où elle continua de rester passablement traitable ; mais lorsqu'on la mit dans une cage pour voyager, elle manifesta des signes de férocité pareils à ceux de l'hyene la plus sauvage. Elle fut enfin tuée par un tigre enfermé dans une cage voisine ; elle en avoit brisé la cloison avec ses dents, dont la force est inconcevable.

Dans l'état de captivité, l'hyene consomme trois à quatre livres de viande crue par jour, et boit environ trois pintes d'eau.

Il y a une particularité singuliere aux hyenes, c'est qu'au moment, comme le dit M. de Buffon, « qu'on les force à se mettre en mouvement, elles sont boiteuses de la jambe gauche ; cela dure pendant environ une centaine de pas, et d'une maniere si marquée, qu'il semble que l'animal aille culbuter du côté gauche comme

un chien auquel on auroit blessé la jambe gauche de derriere. »

L'HYENE MOUCHETÉE.

L'HYENE mouchetée ou riante a une très forte ressemblance avec l'espece précédente ; mais elle est plus grosse, et marquée de nombreuses taches noires. Le tôn de la couleur de son poil est un brun rougeâtre ; la face et la partie supérieure de la tête sont noires, et le cou est fourni d'une criniere hérissée et de la même couleur. Elle a reçu le nom d'hyene *riante* d'un bruit qui ressemble à un éclat de rire, qu'elle tire du gosier lorsqu'on lui apporte à manger, ou lorsqu'on l'interrompt quand elle prend ses repas.

Ces animaux se trouvent dans plusieurs contrées de l'Afrique ; mais leur nombre est considérable au Cap de Bonne-Espérance, où ils sont extrêmement cruels, et très formidables ; ils entrent fréquemment dans les huttes des Hottentots pour chercher leur proie, et quelquefois il leur arrive d'enlever des enfants. Barbas rapporte qu'une de ces hyenes entra dans la maison d'un negre, sur la côte de Guinée, se saisit d'une jeune fille, malgré sa résistance, la chargea sur son dos, en la tenant par une jambe, et fut sur le point de s'enfuir avec ce fardeau. Les cris de l'infortunée attirerent heureusement quelques hommes à son secours. L'animal, aussitôt qu'il les apperçut, lâcha sa proie, et prit la fuite ;

mais la jeune fille fut cruellement mutilée dans différentes parties du corps par les dents de cette bête carnaciere.

Des troupeaux d'hyenes rôdent presque toutes les nuits dans les boucheries du Cap, pour enlever des issues d'animaux laissées par les habitants, qui permettent à ces quadrupedes d'aller et de venir sans leur faire aucun mal. Les chiens même, qui dans toute autre occasion sont leurs mortels ennemis, ne leur font rien, parceque l'on a fait la remarque que, dans ces circonstances, les hyenes ne se sont jamais rendues coupables de la moindre offense.

Elles poussent dans leurs excursions nocturnes les hurlements les plus affreux en cherchant leur proie, et cette habitude est si naturelle chez ces quadrupedes, qu'une jeune hyene qu'on avoit élevée au Cap, et qu'on étoit parvenu à apprivoiser, poussoit souvent la nuit de ces hurlements effroyables.

Quelques habitants du Cap assurent que l'hyene a la faculté d'imiter le cri des autres animaux, et qu'au moyen de cet artifice elle réussit à attirer de leurs étables les moutons, les veaux et toute sorte de bétail : ils prétendent encore qu'un troupeau d'hyenes parvient quelquefois à détourner au loin les chiens d'une ferme, et que pendant ce temps là d'autres hyenes sortent de leurs repaires, et enlevent leur proie avant que les chiens ne soient arrivés à temps pour les en empêcher.

Les habitants de la Guinée tuent ces bêtes féroces en fixant, hors de leurs villages, des fusils

à un morceau de charogne disposé de maniere qu'aussitôt que ces animaux viennent y toucher les détentes des fusils partent, et que ces armes à feu, dont le bout est tourné du côté de l'appât, se déchargent sur ces animaux.

La force musculaire du cou et de la mâchoire de l'hyene est extrêmement considérable, ainsi que le prouve l'anecdote suivante.

La loge de cet animal, qui est maintenant à la tour de Londres, ayant eu besoin de réparations, le charpentier les termina en fixant sur le plancher un ais de chêne fort épais, de sept ou huit pieds de longueur, avec au moins une douzaine de clous plus longs que le doigt. Il y avoit au bout de cet ais un nœud plus élevé que le plancher; et l'ouvrier n'ayant pas un ciseau convenable pour le couper, retourna à sa boutique, à l'effet de chercher cet instrument. Pendant son absence, quelques personnes vinrent voir l'animal, et le gardien ouvrit la cloison qui séparoit l'hyene de cette partie de sa loge dans laquelle on avoit fait des réparations. A peine fut-elle entrée qu'elle découvrit le nœud qui formoit saillie au bout de la planche, et que le saisissant avec les dents, elle la mit en pieces, et arracha avec une extrême facilité tous les clous qui l'attachoient au plancher.

Il est à remarquer que l'hyene n'attaque pas ouvertement un homme; je donnerai pour preuve de cette assertion, que M. Greenfield ayant lâché cette bête dans la cour de la ménagerie qui est sous sa direction, elle n'osa se jeter sur personne.

L'hyene mouchetée est plus douce que la plu-

part des individus de l'autre espece, et son gardien peut entrer en tout temps dans sa loge, sans courir aucun danger, à l'exception des moments où elle est affamée, et de ceux où elle est occupée à manger. En souffrant ces libertés, néanmoins elle paroît céder à l'influence de la terreur, et non à son inclination naturelle; car, tout en la caressant, le gardien a toujours la précaution de s'armer d'un bâton. L'hyene n'a pas les mêmes égards pour les animaux qui approchent d'elle: un soldat qui alla voir, il y a quelques années, la ménagerie royale, y mena avec lui un petit chien basset, et le présenta comme par dérision à l'hyene qui étoit dans sa loge; le petit chien en voyant cet animal prit de l'humeur, et dans sa colere passa la tête au travers des barreaux de la loge; la bête sauta sur lui avec fureur, l'arracha des mains du militaire, et le dévora en un instant.

L'on voit aujourd'hui un quadrupede de cette espece à la ménagerie d'Exeter-Change, où il est depuis environ six ans.





LE LOUP.

CHAPITRE II.

By wintry famine rous'd, from all the tract
Of horrid mountains which the shining Alps
And wavy Appenines and Pyrenees
Branch out stupendous into distant lands,
Cruel as death! and hungry as the grave!
Burning for blood! bony, and gaunt, and grim!
Assembling wolves, in raging troops, descend;
And, pouring o'er the country, bear along.
Keen as the north wind sweeps the glossy snow:
All is their prize.

THOMSON.

LE LOUP.

Cet animal est beaucoup plus gros et plus musculeux que le chien; la longueur de son corps est ordinairement de trois pieds et demi, tandis que celle du chien le plus fort excede rarement celle de trois pieds : en général la couleur de son poil est un mélange de noir, de brun, et de gris de fer, quoique dans le Canada il soit entièrement noir, et presque tout blanc dans quelques autres contrées. Le loup a la tête longue, le nez effilé, les dents énormes, et des oreilles étroites et pointues; ses yeux obliquement relevés sont étincelants et d'une couleur verte : son aspect annonce une extrême férocité. La longueur du poil de ce

animal augmente la grosseur apparente de son volume, et sa queue est longue et touffue.

« Le loup, dit M. de Buffon, est un de ces « animaux dont l'appétit pour la chair est le plus « véhément; et quoiqu'avec ce goût il ait reçu « de la nature les moyens de le satisfaire, qu'il lui « ait été donné des armes, de la ruse, de l'agilité, « de la force, tout ce qui est nécessaire, en un « mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et « dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de « faim, parceque l'homme lui ayant déclaré la « guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête « à prix, le force à fuir, et à demeurer dans les « bois, où il ne trouve que quelques animaux sau-« vages qui lui échappent par la vîtesse de leur « course, et qu'il ne peut surprendre que par ha-« sard ou par patience, en les attendant long-temps, « et souvent en vain, dans les endroits où ils doi-« vent passer. Il est naturellement grossier, pol-« tron, mais il devient ingénieux par besoin, et hardi « par nécessité; pressé par la famine, il brave le « danger, vient attaquer les animaux qui sont sous « la garde de l'homme, ceux sur-tout qu'il peut « emporter aisément, comme les agneaux, les pe-« tits chiens, les chevreaux. »

Dans le pays où les loups sont nombreux, ils descendent par troupeaux des montagnes, ou sortent des bois par bandes pour commettre d'horribles dévastations. Ces attroupements infestent tous les villages, enlevent de vive force les moutons, les agneaux, les cochons, les veaux, et même les chiens; car dans ces circonstances toute espece

de nourriture animale leur convient. Le cheval et le bœuf, seuls quadrupedes domestiques qui puissent opposer quelque résistance à ces ennemis, succombent souvent sous leur nombre et leurs assauts répétés : souvent l'homme lui-même, dans ces occasions, est victime de leur voracité; on ne parvient à les expulser que lorsque l'on en a tué un grand nombre; et quand ils sont obligés de fuir, ils reviennent bientôt à la charge. Ceux qui ont goûté une fois de la chair humaine cherchent toujours ensuite à attaquer l'homme, et préferent évidemment le berger à son troupeau.

Quoique le loup soit si glouton qu'il remplit quelquefois son estomac de fange ou de terre, et dévore sa propre espece quand il est pressé par la faim, cependant sa férocité ne triomphe jamais de l'extrême sagacité et de l'extrême finesse dont il est doué; toujours soupçonneux, toujours défiant, il s'imagine que tout ce qu'il voit est un piege dressé pour le prendre : s'il trouve une chevre qu'on a attachée à un poteau pour la traire, il n'ose en approcher craignant qu'on n'ait placé là cet animal pour lui jouer piece; mais la chevre n'est pas plutôt mise en liberté qu'il la poursuit et la dévore.

Dans l'année 1764, un animal de cette espece, appelé la bête du Gévaudan, commit les ravages les plus terribles dans quelques cantons du Languedoc, et devint bientôt la terreur de tout le pays.

Nos lecteurs n'apprendront pas sans quelque intérêt l'aventure singuliere qui se passa

dans l'Amérique septentrionale, entre le général Putnam et l'un de ces animaux féroces. Quelque temps après que ce général se fut retiré dans le Connecticut, les loups, qui alors étoient fort nombreux dans cette province, entrerent un jour dans un parc à moutons, et tuerent soixante-dix de ces bêtes à laine, tant brebis que beliers, sans compter le massacre qu'ils firent de plusieurs agneaux et cabris. Cet affreux ravage fut commis par une louve qui, avec ses louveteaux de chaque portée, infestoit depuis plusieurs années le voisinage; ces nourrissons étoient en général détruits par la vigilance des chasseurs, mais la mere avoit trop de sagacité et de finesse pour venir à portée de fusil, et lorsqu'on la poursuivoit de près, elle avoit l'habitude de s'enfuir dans les forêts occidentales du pays, et de revenir la saison suivante avec une autre ventrée.

Cet animal à la fin causa des dommages tellement considérables, que M. Putnam et ses voisins convinrent entre eux de lui donner alternativement la chasse jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à la tuer. Personne n'ignoroit dans le pays que cette louve ayant eu le doigt d'un pied coupé, dans un piege d'acier, faisoit une enjambée plus courte que l'autre; les chasseurs reconnurent à cet indice ses traces sur la neige. Après l'avoir suivie jusqu'à la riviere du Connecticut, et s'être assurés qu'elle étoit retournée à son point de départ, ils revinrent sur leurs pas, et le lendemain matin, les chiens la forcerent de se réfugier dans une caverne située à environ trois milles de

la maison de M. Putnam. Tous les gens du canton se réunirent aussitôt, accompagnés de leurs chiens, armés de fusils, et munis de paille, de feu et de soufre, pour attaquer leur ennemi commun: différentes tentatives furent faites pour le déloger de cet antre sauvage, mais les chiens revinrent blessés ou intimidés, et ni la fumée de la paille à laquelle on avoit mis le feu, ni les vapeurs du soufre enflammé, ne purent parvenir à lui faire quitter sa retraite. Fatigués de tous ces essais inutiles, et qui duroient depuis près de douze heures, M. Putnam proposa à son negre de descendre dans ce souterrain, et de tirer un coup de fusil à la louve; mais sur le refus de ce domestique de remplir une mission aussi périlleuse, le général prit la résolution de tuer de ses propres mains ce cruel animal, de peur qu'il ne parvînt à s'échapper par quelque fente ou crevasse inconnues du rocher.

S'étant pourvu en conséquence de plusieurs bandes d'écorce de bouleau pour s'éclairer dans cette caverne ténébreuse, il quitta ses habits, et s'étant attaché aux jambes une corde au moyen de laquelle il étoit possible de le tirer en arriere, à un signal convenu, il entra dans cette grotte, la tête la premiere, tenant à la main une torche allumée. L'ouverture de la caverne, qui donne sur le côté oriental d'une haute chaîne de rochers, est d'environ deux pieds carrés; elle forme d'abord une descente oblique de quinze pieds, puis s'étend horizontalement à dix de plus, et ensuite s'éleve par degrés de seize pieds vers son extré-

mité. Les côtés de cette grotte consistent en deux fragments de roc solides et très unis, qui semblent avoir été séparés l'un de l'autre par un tremblement de terre: la voûte et la base de l'antre sont en pierre, de sorte que son entrée, qui dans l'hiver est couverte de glace, est très glissante. Il n'y a aucun endroit de ce souterrain dans lequel un homme puisse se tenir debout, ou qui ait plus de trois pieds de largeur. Lorsque M. Putnam se fut traîné jusqu'à la partie horizontale de la caverne, les plus épaisses ténebres se manifesterent devant la pâle lumiere produite par la flamme de sa torche, et tout, dans ce séjour obscur, étoit silencieux comme l'antre de la mort: en avançant avec précaution, il parvint à la hauteur dont nous venons de parler, et la monta sur ses mains et sur ses genoux jusqu'à un endroit d'où il apperçut les yeux de la louve qui étoit cachée à l'extrémité de l'antre. Réveillée par la lueur de la flamme, elle grinça des dents, et poussa un hurlement affreux; sur quoi le général secoua la corde comme pour avertir de le ramener dehors. Les gens placés à l'ouverture de la grotte, en entendant les hurlements de la louve, s'imaginerent que M. Putnam couroit un danger imminent, et le tirerent à eux avec tant de promptitude que sa chemise se releva sur sa figure, et qu'il eut la peau du ventre cruellement déchirée. Quoi qu'il en soit, il persista courageusement dans sa résolution, et, après s'être rajusté et avoir chargé de lingots son fusil, il descendit une seconde fois dans la grotte. A sa seconde approche,

la louve prit une contenance féroce et terrible en hurlant, roulant ses yeux enflammés, faisant craquer ses dents et baissant sa tête entre ses jambes; mais au moment où elle alloit s'élancer sur le général, il lui déchargea un coup de fusil dans le crâne, et fut aussitôt retiré de la caverne. Après s'être reposé un instant, et avoir donné le temps à la fumée de se dissiper, il descendit de nouveau dans la grotte: appliquant alors sa torche au museau de l'animal, il le trouva sans vie; puis le saisissant par les deux oreilles, et agitant de nouveau la corde, il le ramena avec lui au grand étonnement de tous les spectateurs.

Les loups causoient jadis de si grands dommages en Angleterre que des récompenses furent proposées pour leur destruction, et heureusement la race en est extirpée depuis fort longtemps. Le roi Edgar chercha à atteindre ce but desiré, en accordant la grace pour des crimes légers, sous la condition que l'on apporteroit un certain nombre de langues de loups; et dans la principauté de Galles, certaines taxes furent commuées en un tribut annuel de têtes de loups. Quelques siecles après le regne d'Edgar, ces animaux pullulerent à un tel point, qu'ils exciterent l'attention la plus sérieuse du gouvernement, et que de grandes récompenses furent accordées pour la destruction de ces quadrupedes; Cambden nous informe que certaines terres furent affermées sous la condition de chercher à détruire les loups qui infestoient le pays. Sous le regne d'Athelstan, les loups abondoient à un tel point dans le comté

d'Yorck, qu'un édifice fut construit à Flixton, près de Scarborough, pour servir d'asile ou de refuge contre l'atteinte de ces animaux.

Les ravages de ces bêtes féroces se faisant sentir de la maniere la plus terrible en hiver lorsque les champs sont couverts de neige, les Saxons, nos ancêtres, distinguerent le mois de janvier par la dénomination de *mois de loup;* un proscrit ou un homme mis hors la loi, portoit chez eux le nom de gibier de loup, c'est-à-dire d'un homme qui étoit hors de la protection de la société humaine, et fait pour devenir la proie des loups.

Les loups continuerent à infester l'Irlande, plusieurs siecles après leur extinction en Angleterre; mais aujourd'hui la race en est entièrement anéantie dans cette isle, et leur nombre diminue considérablement dans la plupart des contrées de l'Europe, ce qui est une conséquence naturelle de l'accroissement de la population et de l'extension donnée à l'agriculture.

La chasse des loups est un passe-temps favori des grands seigneurs dans beaucoup de pays, et on a fait observer avec beaucoup de justesse que cette chasse ne fait pas honte à la raison, et qu'elle n'arrache aucunes larmes à l'humanité; c'est un acte vraiment méritoire que celui de purger la terre d'un fléau aussi dévastateur; et c'est pour y parvenir qu'on a eu recours à la force et à des stratagêmes de toute espece.

Un des moyens de les prendre, consiste à tendre des filets dans lesquels ils viennent s'enlacer eux-mêmes, quand ils sont poursuivis par des chas-

seurs qui les cernent ou qui font des battues en poussant de grands cris, en sonnant du cor ou en battant du tambour.

On place aussi dans des endroits retirés un morceau de charogne sur la branche d'un arbre, après en avoir fait une traînée, en laissant à des intervalles convenables de petits morceaux de cette même charogne; car le loup, dont l'odorat est très fin, évente de fort loin. Les chasseurs alors attendent l'approche de la nuit, et s'avancent avec la plus grande circonspection vers l'endroit où souvent ils trouvent deux ou trois loups réunis, sautant et s'efforçant de prendre l'appât; et tandis que ces animaux sont ainsi occupés, ils les tuent avec leurs armes.

Il est à remarquer que, dès que le loup se voit pris dans une embûche, et qu'il ne voit aucune possibilité de s'échapper, son courage l'abandonne, et que la peur le rend pendant quelques instants si stupéfait, qu'on peut le tuer ou le prendre en vie sans aucune difficulté, que même dans ce moment il est possible de le museler et de le mener en laisse comme un chien; sa consternation paroissant éteindre en lui toute espece de férocité et de ressentiment.

On a vu des exemples d'un loup et d'un villageois tombés dans une fosse, où le premier s'étoit trouvé tellement déconcerté par le sentiment de sa captivité, qu'il ne fit aucune tentative pour attaquer le paysan, qui néanmoins se seroit trouvé fort heureux de se voir délivré d'un compagnon aussi formidable.

Dans la partie septentrionale de l'Amérique, les loups vont quelquefois sur les glaces à la quête des jeunes veaux marins qui y restent endormis. Cette découverte cependant leur devient quelquefois funeste, car la glace en se détachant du rivage, les entraîne à une distance considérable de la terre avant qu'ils s'en apperçoivent, et l'on a vu des exemples de cantons fort étendus, qui par ce moyen ont été délivrés de ces pernicieux animaux.

La durée de la gestation d'une louve est de trois mois et demi; et pour me servir des expressions de M. de Buffon, « lorsque les louves sont prêtes à met-« tre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, « un endroit bien fourré, au milieu duquel elles « applanissent un espace assez considérable, en « coupant et en arrachant les épines avec les « dents; elles y apportent ensuite une grande « quantité de mousse, et préparent un lit com-« mode pour leurs petits; elles en font ordinaire-« ment cinq ou six, quelquefois sept ou huit, et « même neuf, et jamais moins de trois; ils naissent « les yeux fermés, comme les chiens; la mere les « allaite pendant quelques semaines, et leur ap-« prend bientôt à manger de la chair, qu'elle leur « prépare en la leur mâchant; quelque temps « après elle leur apporte des mulots, des levrauts, « des perdrix, des volailles vivantes. Les louve-« teaux commencent par jouer avec elles, et finis-« sent par les étrangler; la louve ensuite les dé-« plume, les écorche, les déchire, et en donne « une part à chacun. Ils ne sortent du fond où ils « ont pris naissance qu'au bout de six semaines

« ou deux mois ; ils suivent alors leur mere, qui « les mene boire dans quelque tronc d'arbre, ou « à quelque mare voisine ; elle les ramene au gîte, « ou les oblige à se receler ailleurs, lorsqu'elle « craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pen- « dant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle « les défend de toutes ses forces, et même avec « fureur, quoique dans les autres temps elle soit, « comme toutes les femelles, plus timide que le « mâle. Lorsqu'elle a des petits, elle devient in- « trépide, semble ne rien craindre pour elle, et « s'expose à tout pour les sauver ; aussi ne l'aban- « donnent-ils que quand leur éducation est faite, « quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus « besoin de secours ; c'est ordinairement à dix « mois ou un an, lorsqu'ils ont refait leurs pre- « mieres dents, qui tombent à six mois, et lors- « qu'ils ont acquis de la force, des armes, et des « talents pour la rapine. »

Malgré le naturel sauvage de ces animaux, ils sont susceptibles d'être privés quand ils sont jeunes ; nous en avons eu une preuve bien singuliere dans un loup appartenant à feu sir Ashton Levers, et qui, par une éducation convenable, parvint entièrement à le dépouiller de son caractere et de ses mœurs féroces.

« Dans la Perse et dans diverses contrées orien- « tales, les loups figurent dans les spectacles qui « se donnent au peuple ; quand ils sont jeunes, « on leur apprend à danser, et à lutter contre un « certain nombre de personnes. Chardin fait l'ob- « servation qu'un loup bien dressé vaut cinq cents

« écus de France. Ce fait, dit M. de Buffon, « prouve au moins qu'à force de temps et de con« trainte ces animaux sont susceptibles de quelque « espece d'éducation. J'en ai fait élever et nourrir « quelques uns chez moi : tant qu'ils sont jeunes, « c'est-à-dire dans la premiere et la seconde année, « ils sont assez dociles, ils sont même caressants, « et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur « la volaille, ni sur les autres animaux ; mais à « dix-huit mois ou deux ans ils reviennent à leur « naturel ; on est obligé de les enchaîner pour les « empêcher de s'enfuir et de faire du mal. J'en ai « vu un qui, ayant été élevé en toute liberté dans « une basse-cour, avec des poules, pendant dix« huit ou dix-neuf mois, ne les avoit jamais atta« quées, et qui, pour son coup d'essai, les tua « toutes dans une nuit, sans en manger aucune. »

Un loup qui existe maintenant dans la tour de Londres a été envoyé en présent, par l'amiral espagnol, à l'amiral le lord Saint-Vincent, par un vaisseau parlementaire, lorsque le lord bloquoit Cadix. Comme cet animal étoit fort jeune, on lui permettoit de courir dans la chambre du capitaine, où il ramassoit les miettes de la table comme un chien. Il y a six ans environ que le lord Saint-Vincent en fit cadeau à sa majesté ; et depuis qu'il habite la ménagerie royale, on a introduit dans sa loge une chienne qui a eu avec lui trois petits, c'est-à-dire un mâle et deux femelles. Ils ont tous les trois un caractere prononcé de l'espece du loup. J'ai vu moi-même ces petits, et les



LE RENARD

ai comparés avec leur pere, vers la fin de 1805, où ils paroissoient très forts et bien portants.

On ne voit que très rarement ces animaux dans les parties habitées de l'Amérique ; cependant le gouvernement de la Pensylvanie a offert, il y a quelques années, une récompense de vingt schelings, et celui de New-Jersey une autre de la même somme pour la tête de chaque loup. On prétend que dans l'enfance des colonies on vit souvent descendre des montagnes de ce pays des loups attirés par l'odeur d'une foule innombrable de malheureux Indiens qui périrent de la petite vérole ; mais ces animaux ne se bornerent pas à insulter lss morts, ils dévorerent aussi les malades et les naturels qui se mouroient dans leurs cabanes.

Il existe aujourd'hui dans la ménagerie de M. Pidcock, à Exeter-Change, un jeune loup des Alpes ; et je tiens de son gardien qu'il consomme régulièrement trois ou quatre livres de chair crue par jour.

LE RENARD.

Le renard a les formes plus déliées que le loup, et il est beaucoup moins gros que cet animal ; sa queue est plus longue et plus touffue, mais la direction oblique de ses yeux et la forme de ses oreilles sont semblables à celles du loup. Sa tête paroît proportionnellement plus forte. Il a l'hu-

meur folâtre, mais on ne peut jamais parvenir à l'apprivoiser entièrement, et comme tous les animaux à demi privés, il mord, à la plus légere offense, les personnes avec lesquelles il est le plus familier; il languit lorsqu'on le prive de sa liberté, et si on le tient trop long-temps dans la captivité, il périt d'ennui.

Le renard est le plus fin et le plus rusé de tous les animaux de proie; « le choix du lieu de son « domicile, l'art de faire ce manoir, de le rendre « commode, d'en dérober l'entrée, fait observer « M. de Buffon, sont autant d'indices d'un sentiment « supérieur. Le renard en est doué, et tourne tout à « son profit; il se loge au bord des bois, à portée « des hameaux; il écoute le chant des coqs et le cri « des volailles; il les savoure de loin; il prend ha- « bilement son temps, cache son dessein et sa « marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rare- « ment des tentatives inutiles; s'il peut franchir « les clôtures, ou passer par-dessous, il ne perd « pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met « tout à mort, se retire ensuite lestement en em- « portant sa proie, qu'il cache sous la mousse, « ou qu'il porte à son terrier; il revient quelques « moments après en chercher une autre, qu'il em- « porte et cache de même, mais dans un autre « endroit; ensuite une troisieme, une quatrieme, « etc., jusqu'à ce que le jour ou le mouvement « dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et « ne plus revenir ». Il fait la même manœuvre dans les pipées et dans les boqueteaux, où l'on prend

les grives et les bécasses au lacet; il devance le pipeur, va de très grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différents endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous de la mousse, sous un genievre, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés; déterre les lapereaux dans les garennes; découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier. Le loup nuit plus aux paysans, le renard nuit plus au gentilhomme.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup, elle est plus facile et plus amusante; tous les chiens ont de la répugnance pour chasser les loups, tous au contraire chassent volontiers le renard, et même avec plaisir; car, quoiqu'il ait l'odeur très forte, ils le préferent souvent au cerf, au chevreuil et au lievre; on peut le chasser avec des bassets, des chiens courants, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément.

Cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits. Pendant qu'elle se défend et combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante, avec des pinces. Mais

comme les terriers sont souvent dans des rochers, sous des troncs d'arbres et quelquefois très enfoncés sous terre, on ne réussit pas toujours.

La façon la plus ordinaire, la plus agréable, et la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant il essuie une premiere décharge, s'il échappe à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour, et revient encore à son terrier, où on le tire une seconde fois, et trouvant l'entrée fermée, il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courants lorsqu'on veut le poursuivre; il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le suivre, et que quand il prend la plaine il va très loin sans s'arrêter.

Pour détruire les renards, il est encore plus commode de tendre des pieges, où l'on met pour appât, de la chair, un pigeon, une volaille vivante, etc. Je fis un jour suspendre à neuf pieds de hauteur sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la premiere nuit, les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre étoit battu comme une aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier, il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, et sur-tout des raisins: lorsque les levrauts

et les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpents, les lézards, les crapauds, etc. il en détruit un grand nombre, c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très avide de miel, il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite en le perçant de mille coups d'aiguillon; il se retire en effet, mais c'est en se couchant pour les écraser, et il revient si souvent à la charge, qu'il les oblige à abandonner le guêpier; alors il le déterre, en mange le miel et la cire. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, et les force à s'étendre. Enfin, il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, etc.

Le renard montre beaucoup de pénétration dans les moyens qu'il emploie pour tirer les lapereaux de leur terrier; il n'entre pas par leur ouverture, car dans ce cas il lui faudroit faire une fouille de plusieurs pieds sous terre, mais il suit à la superficie du sol les émanations de leurs corps, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'endroit où ils sont cachés, et grattant ensuite la terre, il descend facilement au-dessus d'eux.

Pontoppidam assure que quand le renard apperçoit une loutre qui se jette à l'eau pour pécher, il se cache derriere une pierre, et que, lorsque la loutre revient vers le rivage avec sa proie, il s'élance sur elle d'un bond si vigoureux, que l'animal effrayé s'enfuit en abandonnant sa conquête.

« Cet auteur prétend qu'un renard avoit mis par « rangées plusieurs têtes de poisson à quelque dis« tance d'une cabane de pêcheur; qu'on ne pou-

« voit juger d'avance son but, mais que peu de « temps après, un corbeau qui vint fondre sur ces « têtes de poisson, fut la proie de cet animal. »

On a vu il y a quelques années à Chelmsford, dans le comté d'Essex, un exemple singulier de l'affection de ce quadrupede pour sa progéniture; une femelle de renard qui n'avoit qu'un petit fut débusquée d'un bois et vivement poursuivie par la meute d'un particulier. La pauvre bête après s'être exposée à toutes sortes de dangers pour soustraire son nourrisson à la fureur des chiens, le prit dans sa gueule, et se déroba, en fuyant, à la poursuite des veneurs, pendant plusieurs milles; enfin, traversant la cour d'une ferme, elle fut attaquée par un gros matin, et obligée de laisser tomber son petit, qui fut ramassé par le fermier. Cette pauvre bête parvint à s'échapper et à regagner son gîte.

Le révérend pere Daniel parle d'une femelle de renard qui fut chassée près de S.-Yves, pendant trois quarts d'heure, tenant dans sa gueule un petit, qu'elle fut enfin obligée d'abandonner à ses ennemis.

La femelle du renard produit une fois par an, et a deux ou trois petits par portée; si elle s'apperçoit que l'endroit de sa retraite est découvert, elle transporte aussitôt ses nourrissons dans un asile plus sûr. Les petits des renards naissent aveugles comme ceux des chiens, et ont le poil d'un brun foncé. Ils croissent jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de dix-huit mois, et vivent

treize à quatorze ans; dans l'hiver ces animaux aboient presque sans interruption, mais en été, et quand leur poil mue, ils gardent constamment le silence.

LE RENARD DU POLE ARCTIQUE.

Il est plus petit que l'espece ordinaire, et d'un gris bleuâtre, qui quelquefois blanchit entièrement; son pélage est très foncé et très lisse. Il a le museau fort pointu, les oreilles courtes et presque cachées dans sa fourrure, sa queue aussi est plus courte et plus touffue que celle du renard ordinaire. On ne trouve ces animaux que dans les régions situées près du pôle arctique, et dans les isles des mers glaciales, où ils sont extrêmement nombreux.

Dans l'hiver, ces renards s'enterrent dans la neige, où ils restent cachés tant qu'elle se conserve dans une épaisseur suffisante, et l'on assure qu'ils traversent les rivieres à la nage avec beaucoup de facilité; leur nourriture varie suivant les contrées qu'ils habitent; on a observé que dans la nouvelle Zemble et à Spitzberg, ils font leur proie de petits quadrupedes; dans le Groënland, ils satisfont leur appétit avec des baies de différents arbres, et avec tout ce qui est rejeté sur le rivage par la mer; mais dans la Laponie et dans les parties septentrionales de l'Asie, ils trouvent une nourriture abondante dans les troupeaux

de marmottes, qui couvrent quelquefois la surface du pays. Le moyen qu'ils emploient pour pêcher du poisson, annonce une finesse et une intelligence extraordinaires : ils se jettent à l'eau et remuent la vase avec leurs pieds pour troubler ces habitants des ondes, et quand ceux-ci viennent à fleur d'eau, ils les saisissent avec avidité. Ils font preuve aussi d'une sagacité étonnante dans leur maniere de prendre le gibier aquatique de toute espece : ils avancent un peu dans l'eau et se retirent ensuite en folâtrant sur le rivage ; le gibier s'approche, et lorsqu'il est près du renard, celui-ci cesse de jouer pour ne pas l'effrayer, en se contentant d'agiter sa queue, et le gibier, dit-on, se montre assez simple pour venir la béqueter. Le renard aussitôt se retourne en sautant sur sa victime imprudente.

D'un autre côté, cet animal lui-même périt souvent sous la griffe des animaux de proie ; et M. Pennant fait observer que ce quadrupede est d'une si grande simplicité, qu'on a vu des renards attendre qu'un piege fût tendu, et y fourrer un instant après leur tête pour mordre à l'appât qu'il lui présentoit.

Un écrivain digne de foi, et témoin des aventures qu'il raconte, nous a donné une description très détaillée et très amusante des mœurs des renards. « Pendant mon infortuné séjour dans l'isle « de Bering, dit Steller, je n'ai eu que trop d'occa« sions d'étudier la nature de ces animaux, dont la « sagacité surpasse infiniment celle des renards or« dinaires ; une relation des différents traits qu'ils

« nous ont joués seroit aussi divertissante que « l'histoire des singes par Albertus Julius, dans « l'isle de Saxenbourg.

« Ils pénétroient de force dans nos habitations, « la nuit comme le jour ; nous enlevoient tout ce « qu'ils pouvoient emporter, même des choses « qui ne leur étoient d'aucune utilité, telles que « des couteaux, des cannes, des habits ; ils étoient « si ingénieux, qu'ils rouloient au loin nos ton- « neaux de provisions, et en retiroient ensuite « les viandes avec tant de dextérité, que, dans les « commencements, nous ne pouvions nous ré- « soudre à croire qu'on pût leur en attribuer le « larcin. Pendant que nous étions occupés à dé- « pouiller un animal pour le faire cuire, il nous « est souvent arrivé de ne pouvoir pas nous em- « pêcher de tuer deux ou trois renards, à cause de « la voracité avec laquelle ils nous en enlevoient « la chair des mains. Si nous l'enterrions et pre- « nions soin de la couvrir, non seulement ils « grattoient la terre, et en écartoient les pierres, « en les poussant avec leurs épaules, en se glis- « sant sous elles, et en s'aidant les uns et les « autres dans cette opération. Si, pour mettre nos « provisions en sûreté, nous les placions sur le « sommet d'un pieu fort élevé, ou ils fouilloient la « terre au pied de cet appui et le faisoient tomber « avec ce qu'il supportoit, ou l'un d'eux grimpoit « sur le pieu, et avec une adresse extraordinaire « il jetoit par terre ce qu'il soutenoit.

« Ils épioient tous nos mouvements, et nous ac- « compagnoient par-tout où nous allions. Si la

« mer jettoit sur la rive quelque animal, ils le « dévoroient avant que nous eussions le temps « d'aller le leur arracher ; et s'ils ne pouvoient pas « le consommer tout entier à la fois, ils le traî- « noient par lambeaux sur les montagnes où ils « l'enterroient sous des pierres en notre présence, « courant çà et là jusqu'à ce qu'il n'en restât plus « rien à transporter. Tandis que les choses se pas- « soient ainsi, d'autres se tenoient sur leurs gardes « et nous observoient ; s'ils voyoient quelqu'un « s'approcher à une certaine distance, toute la « troupe combinoit ses forces pour creuser pro- « fondément dans le sable, afin qu'un castor, « ou même un ours marin, dont ils se seroient « emparés, pût être complètement enterré sous sa « superficie, et qu'on n'en pût découvrir aucune « trace. La nuit, lorsque nous dormions dans les « champs, ils venoient auprès de nous, nous « arrachoient nos bonnets, voloient nos gants que « nous avions cachés sous notre tête, ainsi que les « couvertures de castor et les peaux sur lesquelles « nous étions couchés.

« Cette rapacité fut cause que nous n'étions cou- « chés jamais sans tenir dans nos mains un bâ- « ton en forme de massue, avec lequel, s'ils venoient « nous éveiller, nous pouvions les chasser ou les « assommer.

« Lorsque nous faisions une halte pour nous re- « poser, ils s'amusoient à jouer et folâtrer sous « nos yeux, et ils s'avançoient assez près de nous « pour ronger les cordons de nos souliers; si

« nous nous étendions par terre, comme si nous « avions l'intention de dormir, ils venoient flai- « rer notre haleine pour s'assurer si nous étions « morts ou vivants.

« A notre arrivée, ils mordirent le nez et les « doigts de nos morts pendant que nous prépa- « rions leurs fosses, et se réunirent en si grand « nombre autour des malades et des infirmes, que « ce fut avec la plus grande difficulté que nous « parvînmes à les éloigner.

« Tous les matins, nous voyions ces audacieux « animaux errer sur le sable au milieu des lions et « des ours marins, flairant ceux qui dormoient « pour découvrir s'il n'y en auroit pas quelques « uns parmi eux qui fussent privés de la vie; « s'il s'en trouvoit, ils se mettoient à les dissé- « quer, et ensuite ils en traînoient au loin les « lambeaux. Les lions marins étouffant quelque- « fois leur progéniture en dormant, les renards « se montroient soigneux tous les matins d'en « examiner le troupeau, comme s'ils eussent été « instruits de cette particularité, et enlevoient « aussitôt ces petits étouffés par leurs meres.

« A raison de ce qu'ils ne nous laissoient tran- « quilles ni le jour ni la nuit, ils exciterent notre « ressentiment à un tel point que nous les massa- « crâmes, jeunes comme vieux, et les harcelâmes « par tous les moyens que nous pûmes imaginer. « Lorsque nous nous réveillions, le matin, nous « en trouvions toujours à côté de notre lit deux ou « trois que nous avions assommés pendant la nuit; « et je puis assurer que pendant mon séjour dans

« l'isle, j'ai tué de mes propres mains plus de deux « cents de ces animaux ; le sur-lendemain de mon « arrivée, j'en abattis avec mon bâton au moins « trente, et je couvris ma hutte de leurs peaux ; « ils étoient si voraces, que nous pouvions d'une « main leur tendre un morceau de chair, et de « l'autre les tuer à coups de massue.

« D'après toutes les circonstances que nous « avons remarquées pendant notre séjour dans cette « isle, il est évident que ces animaux n'avoient « jamais connu l'espece humaine, et que la crainte « de l'homme n'est pas innée dans les brutes, mais « qu'elle est fondée sur une longue expérience.

« Ces renards, comme ceux de l'espece ordi- « naire, avoient le poil très fourni dans les mois « d'octobre et de novembre ; en avril et en mai, « ils commençoient à muer ; et les deux mois sui- « vants, ils n'avoient plus qu'une laine ou un du- « vet très court, et paroissoient, si l'on peut s'ex- « primer ainsi, comme s'ils eussent été *en veste* (1). « Les femelles mettoient bas au mois de juin, dans « des trous ou fentes de rochers, et chaque portée « étoit de neuf ou de dix petits. Ces animaux sont « tellement attachés à leurs nourrissons, que, pour « nous tenir éloignés d'eux, ils glapissoient et « aboyoient comme des chiens, ce qui nous fai- « soit découvrir leurs retraites ; mais à peine s'ap- « percevoient-ils qu'elles étoient connues, que « sur-le-champ, à moins qu'ils n'en fussent empê- « chés, ils emportoient leurs petits dans leurs

(1) And appeared as they were in waistcoats.

« gueules, et cherchoient à les cacher dans un en« droit plus secret et plus retiré ; un de nous ayant « tué un renardeau, la mere se mit à suivre sans « relâche le meurtrier, en poussant des hurlements « affreux, et ne cessa de le faire, que lorsqu'elle « fut parvenue à lui causer du mal, ou à se faire « tuer elle-même.

« Quelque nombreux que ces renards soient « maintenant dans cette isle, il est à présumer qu'ils « y ont été apportés du continent sur des glaçons « flottants, et qu'ayant ensuite trouvé une nour« riture abondante dans une grande quantité de « subsistances animales rejettées par la mer, ils « s'y sont multipliés à un point étonnant.

« On tue ces animaux pour avoir leur peau « dont le pelage est très léger et très moëlleux. « Les Groenlandois se nourrissent de la chair du « renard, qu'ils préferent à celle du lievre, et en « divisent les muscles ou tendons, qu'ils mangent « en guise de pain. »

LE CHACAL.

Le corps de cet animal a environ trente pouces de longueur, et une très grande ressemblance avec celui du renard ; mais il a la tête plus courte, le nez moins pointu et les jambes plus longues. La queue du chacal est épaisse au milieu et marquée de noir à son extrémité. Ce quadrupede a le poil long et dur, d'une couleur fauve mêlée de blanc sur le dos, et jaunâtre sous le ventre. Les

mœurs du chacal ont beaucoup d'analogie avec celles du chien ; quand il a été pris jeune, on le fait passer facilement à l'état de domesticité ; il s'attache à l'homme, et distingue son maître de toute autre personne ; il aime à être caressé ; si on l'appelle par son nom, il saute sur une chaise ou sur une table ; il mange avec beaucoup de voracité dans la main, et boit en lappant ; il est de ces quadrupedes qui aiment à jouer avec les chiens, bien différent en cela de beaucoup d'autres animaux de la même espece, qui les fuient.

« Ces animaux, dans l'état sauvage, dit M. de « Buffon, se font redouter des plus puissants par « le nombre ; ils attaquent toute espece de bétail « ou de volaille, presque à la vue des hommes ; « ils entrent insolemment, et sans marquer de « crainte, dans les bergeries, les étables, les « écuries ; et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre « chose, ils dévorent le cuir des harnois, des » bottes, des souliers, et emportent les lanieres « qu'ils n'ont pas eu le temps d'avaler. Faute de « proie vivante, ils déterrent les cadavres des « animaux et des hommes ; on est obligé de battre « la terre sur les sépultures, et d'y mêler de « grosses épines, pour les empêcher de la gratter « et fouir, car une épaisseur de quelques pieds ne « suffit pas pour les rebuter. Ils travaillent plu- « sieurs ensemble ; ils accompagnent de cris lu- « gubres cette exhumation ; et lorsqu'ils sont « une fois accoutumés aux cadavres humains, ils

« ne cessent de courir les cimetieres, de suivre les « armées, de s'attacher aux caravanes. Ce sont « les corbeaux des quadrupedes ; la chair la plus « infecte ne les dégoûte pas ; leur appétit est si « constant, si véhément, que le cuir le plus sec « est encore savoureux, et que toute peau, toute « graisse, toute ordure animale, leur est également bonne. »

Dans le jour ils gardent le silence, mais la nuit ils poussent des hurlements effroyables, et si bruyants, que les personnes qui ne se trouvent pas éloignées d'eux, ne s'entendent point parler.

Dillon assure que leur voix ressemble aux cris de plusieurs enfants de différents âges mêlés ensemble, et que lorsqu'un chacal commence à hurler, il est imité de toute la bande. Les animaux des forêts sont réveillés par ces cris, et les lions, ainsi que toutes les bêtes féroces, les écoutent par une espece d'instinct comme le signal de la chasse, et s'emparent de tous les animaux timides auxquels ce bruit fait prendre la fuite. C'est à raison de cette circonstance que le chacal a obtenu le titre de pourvoyeur du lion.

Les chacals font des terriers, et n'abandonnent leurs habitations que la nuit pour chercher leur proie : les femelles ne mettent bas qu'une fois par an, et donnent six à huit petits par portée.

Ces quadrupedes existent dans tous les climats tempérés de l'Asie, et dans la plupart des contrées de l'Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Quand le chacal ne trouve pas

de nourriture animale, il mange des racines, des fruits et d'autres productions végétales ; dans l'état de domesticité, il paroît très friand de pain.

« Cet animal, dit Dumont de la Haie, put si « extraordinairement, qu'il ne peut se coucher un « moment dans un endroit, sans infecter......... Il « est extrêmement féroce et hardi......... Il ne craint « pas d'entrer dans les maisons. Lorsqu'il ren- « contre un homme, au lieu de fuir d'abord « comme les autres bêtes, il le regarde fièrement, « comme s'il vouloit le braver, et prend ensuite « sa course. Il est d'un naturel méchant, et tou- « jours prêt à mordre, quelque soin que l'on « prenne de l'adoucir par des caresses, ou en lui « donnant à manger, ce que j'ai peu remarqué en « celui duquel nous venons de parler, qui avoit « été trouvé fort jeune, et que l'on avoit pris « plaisir à élever comme un chien qu'on aime- « roit beaucoup ; cependant il ne s'apprivoisa « point parfaitement ; il ne pouvoit souffrir les « attouchements de personne, il mordoit tout le « monde, et jamais on ne put l'empêcher de mon- « ter sur la table et d'y enlever tout ce qu'il pou- « voit prendre. Toute la campagne de la Natolie « est peuplée de ces chacals : on les entend toutes « les nuits faire un bruit fort grand autour des « villes, non pas en aboyant comme les chiens, « mais en criant d'un certain cri aigre qui leur est « particulier. »

LE CHACAL DE BARBARIE, OU L'ADIVE.

Le chacal de Barbarie est à-peu-près de la grosseur du renard, et d'une couleur brunâtre; de chaque côté des oreilles, part une raie noire qui se divise en deux parties et s'étend jusqu'au cou; sa queue est buissonneuse et annelée de cercles brunâtres.

« L'adive ou le thaleb, dit M. Sonnini, est d'un « naturel plus fin et plus rusé que le chacal ou le « deib; celui-ci éloigne sa proie par ses attroupe- « ments, au lieu que l'adive ne s'associe pas; il « marche seul, approche même en plein jour des « lieux habités, autour desquels il établit sa de- « meure souterraine et soigneusement cachée sous « des buissons épais, se glisse sans bruit, surprend « les volailles, emporte les œufs, et ne laisse d'au- « tres traces de ses dégâts que ses dégâts mêmes; « il emploie toute l'agilité, toute la ruse possible, « dans la chasse qu'il fait habituellement aux oi- « seaux; il n'en est guere qui puisse lui échapper; « ses yeux sont aussi vifs que ses mouvements, et sa « physionomie est celle de l'astuce et de la perfidie; « l'un des plus jolis entre les quadrupedes, il seroit « peut-être aussi l'un des plus aimables, si ses ta- « lents pour la petite guerre ne portoient une em- « preinte trop marquée de fourberie et de fausseté.

« Je crois que les thalebs et les chacals ont soin « de couvrir leurs ordures de sable ou de terre « comme les chats, car j'ai rencontré plusieurs de

« ces cachettes dans les sables et les terrains cul-« tivés de l'Égypte, et elles ne pouvoient être que « l'ouvrage de ces animaux. Une pareille propreté « rendroit l'adive encore plus intéressant, s'il « n'étoit pas si frippon.

« La démarche de l'adive approche beaucoup « de celle du renard; lorsqu'il est surpris, il s'a-« longe, se traîne plutôt qu'il ne marche, et sou-« tient horizontalement sa belle queue très four-« rée, et rayée circulairement de bandes noires « et grises. »

Du temps de Charles IX, les femmes de la cour avoient des adives au lieu de petits chiens.

LE CASTOR.

La longueur de cet animal porte environ trois pieds. Sa queue est d'une configuration ovale, longue de onze pouces, et horizontalement comprimée dans sa partie inférieure; mais elle prend une forme convexe à la surface supérieure; elle est dépourvue de poils, si ce n'est à sa base, et couverte d'écailles comme celle d'un poisson; elle sert à ce quadrupede de gouvernail pour le diriger dans l'eau, et devient pour lui un instrument fort utile dans d'autres opérations. Son poil est doux, lisse, luisant, châtain, et quelquefois noir. On a vu des castors qui étoient tout-à-fait blancs, d'autres d'un blanc de lait; il en est de mouchetés. Le castor a les oreilles courtes et presque cachées

dans sa fourrure; ses pieds de devant sont petits et à-peu-près semblables à ceux d'un rat; ceux de derriere sont larges et tous les doigts en sont réunis par une membrane. Il a les dents incisives, très fortes et très propres à couper le bois; aussi ce quadrupede ne fait-il sa nourriture que d'écorces et de feuilles d'arbres.

Aucun animal ne paroît posséder autant de sagacité naturelle que ces quadrupedes. L'industrie est leur caractere distinctif; et les travaux des castors semblent être le résultat d'une espece de contrat social formé entre eux pour leur conservation et leur soutien mutuels. Ils vivent ordinairement en communauté de deux à trois cents individus, occupant des habitations qu'ils élevent à la hauteur de six ou huit pieds au-dessus de l'eau. Ils choisissent, si cela leur est possible, un grand étang, dans lequel ils construisent leurs maisonnettes sur pilotis, en ayant soin de leur donner une forme ovale ou circulaire. Ces maisonnettes se terminent par une voûte, qui donne extérieurement à l'édifice la forme d'un dôme, et intérieurement celle d'un fort. Le nombre de ces constructions varie de dix à trente.

Si ces animaux ne peuvent pas parvenir à trouver un étang qui convienne à leurs vues, ils font choix d'un terrain uni, traversé par un courant d'eau, et les opérations auxquelles ils se livrent pour rendre cette localité propre à leurs habitations, prouvent une sagacité, une intelligence et une mémoire qui approchent des facultés humaines.

Lorsque les castors se sont divisés par tribus ou par compagnies, leur premier soin est de construire une digue, et ils l'établissent toujours dans l'endroit le plus favorable à leurs desseins, en abattant des arbres d'une grosseur considérable, en enfonçant dans la terre des pieux de cinq ou six pieds de hauteur, en les alignant sur plusieurs rangées, et en les entrelaçant de petites branches d'arbres. Ils remplissent aussi les intervalles de ce pilotis, de pierres, de sable, et de glaise, qu'ils maçonnent avec tant de solidité que, quoique cette chaussée ait souvent cent pieds de long, un homme peut se promener dessus en toute sûreté. Cette chaussée, de dix à douze pieds de large à sa base, se réduit considérablement au sommet, qui a rarement plus de deux à trois pieds de diametre.

Le pilotis, composé comme nous l'avons dit de plusieurs rangs de pieux, est exactement de niveau d'un bout à l'autre, perpendiculaire du côté de l'eau, et en talus du côté qui soutient la charge, de sorte que l'herbe y croît bientôt et rend l'ouvrage plus compact et plus solide. Après avoir terminé cette jetée, les castors s'occupent à construire leurs cabanes. Ces maisonnettes sont bâties en terre, en pierres et en bois, arrangés avec beaucoup de solidité, et revêtus d'un enduit à l'extérieur.

Les murs ont environ deux pieds d'épaisseur, et le plancher est tellement élevé au-dessus de la surface de l'eau, qu'il ne court jamais le danger d'être submergé. Quelques unes de ces cabanes n'ont qu'un étage, d'autres en ont trois, et Du-

pratz nous informe qu'il a trouvé dans une de celles qu'il a examinées quinze cellules différentes les unes des autres. Le nombre des castors qui habitent ces maisonnettes varie de dix à trente. On prétend que chaque individu forme son lit de mousse, de feuilles, et d'autres substances légeres, et que chaque famille met en réserve des provisions d'hiver, qui consistent principalement en écorce et en branches d'arbres fort tendres, coupées dans une certaine longueur, et entassées avec beaucoup d'ordre et de propreté.

Chacune de ces cabanes a deux issues, l'une du côté de la terre et par laquelle ils sortent pour aller chercher leurs provisions; l'autre, sous l'eau, est toujours plus basse que l'épaisseur ordinaire des glaces, ce qui les met à l'abri des effets de la gelée. Lorsqu'ils ont séjourné trois ou quatre ans dans le même endroit, il leur arrive très fréquemment d'élever un nouveau bâtiment, si voisin du premier, qu'ils établissent une communication de l'un à l'autre; et cet arrangement a probablement donné lieu à l'idée qu'ils avoient plusieurs appartements. Dès que leurs maisonnettes sont complètement terminées, ils établissent de nouveaux ouvrages, et ne les interrompent même pas lorsque l'étang est entièrement pris. Ils continuent leurs travaux à travers un trou pratiqué dans la glace, et qu'ils entretiennent ouvert à cet effet. Souvent dans l'été ils abandonnent leurs cabanes, courent de places en places, et passent les nuits à l'abri des buissons ou sur le bord de l'eau. Dans ces circonstances, ils ont des sentinelles qui,

par un certain cri d'alarme, les avertissent de l'approche du danger. Dans l'hiver, ils ne sortent jamais, si ce n'est pour aller à leurs magasins établis sous l'eau, et ils deviennent excessivement gras pendant cette saison.

Il arrive fréquemment que des castors non accouplés vivent isolément dans des fosses qu'ils creusent sur les bords des rivieres, beaucoup au-dessous de la surface de l'eau, et qui s'étendent à plus de cent pieds de longueur; les chasseurs nomment ces castors *hermites* ou *terriers*, et on a fait l'observation que leur fourrure se distinguoit toujours par une tache noire sur le dos.

M. Dupratz, dans un de ses voyages dans la partie septentrionale de la Louisiane, a eu occasion d'observer les travaux d'une colonie de castors. Ayant trouvé près de la source d'une riviere une chaussée construite par des castors, il établit, avec les personnes qui l'accompagnoient, non loin de cette chaussée, mais sans être vu de ces animaux, une cabane pour être à portée d'examiner à loisir leurs opérations. Ils attendirent jusqu'à ce que la lune éclairât parfaitement l'horizon, puis ceux qui étoient au premier rang s'étant munis de branches d'arbres pour cacher leur marche, ils approcherent de la digue, et y ayant pratiqué, avec le plus grand soin et dans le plus profond silence, une rigole ou gouttiere d'environ un pied de large, ils se retirerent aussitôt dans leur embuscade.

A peine l'eau commençoit à faire du bruit en coulant à travers cette rigole, que M. Dupratz et

ses compagnons entendirent un castor sortir d'une des maisonnettes, et plonger dans l'eau. Ils le virent monter sur la chaussée et examiner le dégât qui y avoit été fait. Il frappa alors de toutes ses forces quatre coups très distincts avec sa queue. A ce signal, la société entiere des castors se précipita tout-à-coup dans l'eau, et arriva sur la chaussée. Lorsqu'ils furent réunis, l'un d'eux parut donner certains ordres, car tous quitterent aussitôt l'endroit et se séparerent dans différentes directions sur les bords de l'espece d'étang formé par cette chaussée; ceux qui se tenoient le plus près des voyageurs étoient entre leur poste et la jetée, et par conséquent ces observateurs furent à même d'examiner leurs travaux. Quelques uns de ces castors formerent une substance qui ressembloit à du mortier, d'autres la charrierent sur leur queue, qui leur servoit comme de traîneau. On a remarqué que ces animaux se mettoient deux à deux, et que l'un chargeoit l'autre. Quelques-uns traînerent le mortier, qui étoit passablement ferme, jusqu'à la chaussée où d'autres l'attendoient pour le recevoir; ceux-ci le mirent dans la gouttiere et l'y enfoncerent à grands coups de queue. Le bruit que faisoit l'eau en coulant par la chaussée cessa bientôt; un des castors frappa alors deux coups avec sa queue, aussitôt ils se jeterent à l'eau sans faire de bruit, et disparurent. Notre auteur et ses compagnons de voyage allerent ensuite se reposer. Le lendemain matin ils retournerent à la jetée, en observerent la construction, et furent obligés à cet effet d'en abattre une partie.

L'abaissement de l'eau qui résulta de cette opération et le bruit qu'ils firent, jeta l'alarme parmi les castors, et l'un d'eux vint près des travailleurs comme pour voir ce qui se passoit. M. Dupratz, craignant qu'ils ne prissent la fuite et ne s'esquivassent dans le bois, si on les troubloit davantage, se retira avec ses compagnons dans l'endroit qui leur servoit de cachette. Un des castors s'exposa alors à venir sur la breche, après s'en être approché et éloigné tour-à-tour plusieurs fois, comme un espion ; il examina les lieux, et frappa quatre coups de sa queue, ainsi qu'il avoit fait auparavant; un des castors qui alloit travailler passa à côté de M. Dupratz; et, comme ce voyageur avoit besoin d'un échantillon de ce qu'il portoit pour l'examiner, il le tua. Le bruit du coup de fusil les fit décamper plus vîte que ne l'auroient fait cent coups de queue de leur inspecteur.

Différents coups de fusil qui leur furent tirés ensuite les forcerent à fuir promptement dans le bois, en laissant leurs perturbateurs à même d'examiner leurs habitations. Les cabanes de ces animaux étoient faites avec des pieux fixés en terre et effilés à leur extrémité supérieure; au milieu de ces pieux se trouvoit le plancher, qui étoit solidement fixé sur des entailles faites dans leur épaisseur. M. Dupratz et ses compagnons trouverent sous l'un des planchers quinze brins de bois dont l'écorce avoit été enlevée, et qui, suivant toutes les apparences, étoient destinés à la nourriture de ces castors.

Ces amphibies ont deux especes de poil; l'un,

qui est fin comme du duvet, court, et touffu, revêt immédiatement la peau; l'autre, qui est plus rare, plus long et plus fort, recouvre le premier. Ce dernier a très peu de valeur; mais le premier sert à faire des chapeaux, des bas, des bonnets, et autres objets d'habillement. La peau du castor forme un article de commerce fort important dans l'Amérique et les contrées septentrionales de l'Europe: plus de dix mille fourrures de cette espece ont été vendues dans un seul marché par la compagnie de la baie d'Hudson, et dans l'année 1798 cent six mille peaux de castors ont été recueillies dans le Canada et envoyées en Europe et en Chine. Celles qui ont été prises dans l'hiver sont préférables, sur-tout si elles ont été portées quelque temps par les Indiens, qui usent le poil long et laissent le duvet sans mélange, et dans un état propre à être manufacturé. La substance médicinale, appelée castoreum, se trouve en un état liquide dans les glandes inguinales de ces animaux, et chaque individu en produit environ deux onces.

Les femelles des castors mettent bas vers la fin de juin, et donnent par portée deux petits, qui restent avec leurs pere et mere jusqu'à ce qu'ils aient trois ans. A cet âge ils se séparent, et construisent des maisonnettes pour eux-mêmes : si cependant ils ne sont pas troublés et s'ils ont des provisions en abondance, ils restent avec eux, et forment un double ménage. Il n'est pas surprenant que des animaux aussi sociables donnent des preuves d'un grand attachement les uns pour les autres.

Deux jeunes castors qui avoient été pris vivants et amenés à un facteur de la baie d'Hudson, se porterent bien pendant quelque temps, et grossirent à vue d'œil, jusqu'au moment où l'un d'eux fut tué par accident. Celui qui lui survécut fut si sensible à cette perte, qu'il s'abstint volontairement de toute nourriture, et mourut peu de temps après.

On est parvenu quelquefois à apprivoiser ces animaux. Le major Roderfort de New-York avoit un castor privé, de l'âge de six mois, dans sa maison, où il couroit librement et sans être attaché; on le nourrissoit de pain, et quelquefois de poisson, dont il étoit fort avide. On avoit soin de ne pas le laisser manquer d'eau; il portoit dans l'endroit où il avoit coutume de se coucher tous les chiffons et les choses douces au toucher qui se trouvoient sur son chemin, et en composoit son lit; une chatte de la maison, qui avoit des petits, prit possession de ce coucher; il n'y mit aucune opposition: quand la chatte s'éloignoit, le castor prenoit souvent les petits entre ses pattes et les serroit tendrement contre sa poitrine, comme pour les échauffer, et dès que la chatte revenoit, il lui remettoit le dépôt dont il s'étoit chargé. Il lui arrivoit souvent de grogner, mais jamais il ne lui prit envie de mordre.

La saison de l'hiver est celle que les chasseurs adoptent de préférence pour aller à la recherche des cabanes des castors. Ils en bouchent l'issue qui donne sur l'eau, et agrandissent celle qui donne sur la terre; après quoi ils y introduisent un chien

dressé, de maniere qu'il se saisit du castor avec ses dents, et se laisse ensuite retirer en dehors par les pattes de derriere.

Les Indiens du voisinage de la baie d'Hudson commencent par retirer l'eau de l'écluse établie par les castors, puis ils couvrent de filets les cabanes de ces animaux, à l'exception d'un trou qu'ils laissent libre à leur dôme; ils pénetrent dans leurs maisonnettes par cette ouverture, et les castors effrayés, qui cherchent à s'échapper par les issues, se trouvent aussitôt pris dans des lacs.

Dans quelques parties de la Laponie, les chasseurs prennent les castors avec des branches de sapin auxquelles ils adaptent des nœuds coulants; mais il est à observer que toutes les fois qu'il y en a deux de pris à-la-fois et à proximité l'un de l'autre, ils se mettent réciproquement en liberté. Le castor est originaire de presque toutes les parties septentrionales de l'Europe et de l'Asie; mais on le trouve principalement dans le nord de l'Amérique. Il paroît aussi avoir habité autrefois la Grande-Bretagne, car Girald de Cambrai assure que ces animaux fréquentoient la riviere de Tiévi dans le Candiganshire, et que les habitants de la principauté de Galles leur avoient donné un nom qui signifioit *animaux à queue large*. Leurs peaux étoient taxées par la loi de Howel-le-Bon, dans le dixieme siecle, à la somme de 120 pence chacune, et elles paroissent avoir composé la parure à la mode de ces temps reculés.

Il existe maintenant (1806) dans la ménagerie

d'Exeter-Change deux castors amenés de la baie d'Hudson par le capitaine Turners, qui avoit aussi à bord un mâle et une femelle de ces animaux, avec trois petits; mais ayant malheureusement employé du plomb au lieu d'étain pour doubler l'auge dans laquelle ils buvoient, ils furent empoisonnés dans une nuit, pour avoir rongé ce métal. Les castors qui sont aujourd'hui dans la possession de M. Pidcock sont singulièrement privés, et se laissent même facilement toucher; mais quand on en approche, ils poussent un petit cri plaintif qui ressemble exactement à celui d'un enfant nouvellement né. Ils sont quelquefois excessivement gais et enjoués; ils folâtrent et jouent l'un avec l'autre; et si on leur donne quelque objet avec lequel ils puissent s'amuser, ils paroissent fort contents, et le traînent aussi loin que les limites de l'endroit où ils sont renfermés peuvent le permettre. Leur gardien m'a dit que souvent il leur arrive d'élever un petit échafaud avec des branches de saule, qu'on leur donne pour leur nourriture, et de la paille qui leur sert de litiere, et que si on ne les arrêtoit pas dans la confection de ces travaux, ils s'échapperoient bientôt, en élevant cet échafaudage au-dessus de la cloison. Ils rongent aussi avec tant de persévérance le bois de leur loge, qu'on est contraint de la recouvrir de plaques d'étain ou de fer.

Leur nourriture se compose de branches de saule, de feuilles de choux, et de pain; ils trempent toujours le dernier dans leur auge avant de le

manger ; ils se tiennent souvent debout pour se repaître, et quelquefois on les voit laver leurs pieds et se curer les dents : en un mot, leur naturel est parfaitement doux, et la plus grande propreté regne autour d'eux.

CHAPITRE III.

There through the piny forest half absorpt,
Rough tenant of those shades, the shapeless bear,
With dangling ice all horrid, stalks forlorn:
Slow-pac'd, and sourer as the storms increase,
He makes his bed beneath th' inclement drift;
And, with stern patience, scorning weak complaint,
Hardens his heart against assailing want.

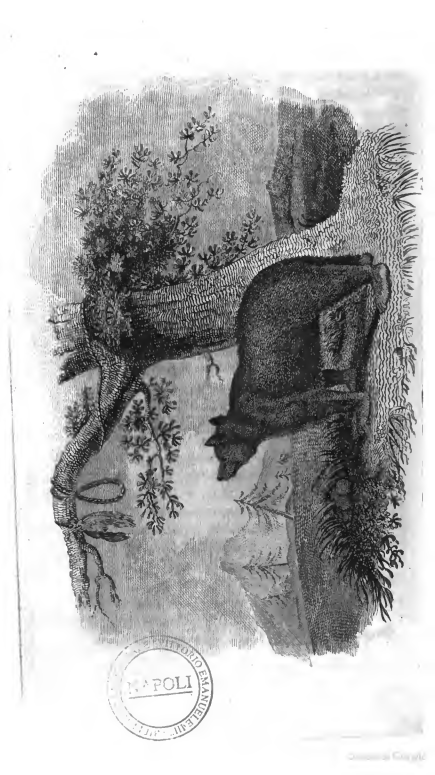
THOMSON.

OURS COMMUN.

C'EST un animal sauvage et solitaire qui habite les excavations les plus inaccessibles des montagnes, ou fixe son séjour dans les endroits les plus retirés et les plus impénétrables des forêts. Il a les oreilles courtes, arrondies, les yeux petits et pourvus d'une membrane clignotante; son museau est saillant, et il a l'organe de l'odorat extrêmement fin. Dans tous les animaux de cette espece, les jambes et les cuisses sont fortes et musculeuses, les pieds singulièrement longs, et les griffes si aiguës qu'ils peuvent grimper sur les arbres avec assez de facilité. La voix de l'ours consiste en un grondement sourd et un gros murmure qu'il fait souvent entendre sans la moindre provocation.

Les ours sont si communs dans le Kamtschatka


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



qu'on les voit souvent errer dans les plaines en nombreuses compagnies, et ils auroient depuis long-temps dépeuplé le pays, si dans ces contrées ils n'étoient pas d'un naturel plus traitable et plus doux qu'ils ne le sont en général dans les autres parties du globe. L'hiver, ils habitent principalement les montagnes; mais au printemps, ils descendent en foule dans les plaines, et se rendent vers les embouchures des rivieres pour prendre des poissons qui abondent dans toutes les eaux de cette péninsule: s'ils en trouvent en grande quantité, ils n'en mangent que la tête; et toutes les fois que le hasard leur fait rencontrer un filet ou une nasse de pêcheur, ils la retirent de l'eau avec beaucoup d'adresse en s'emparant de ce qu'elle contient.

Lorsqu'un Kamtschadale apperçoit un de ces animaux, il cherche à gagner de loin ses bonnes graces, en accompagnant ses gestes de paroles engageantes; les ours sont, à la vérité, si familiers dans son pays que les femmes, et même les jeunes filles, vont chercher des herbes, des racines, et de la tourbe pour leur feu, au milieu d'un troupeau d'ours qui ne leur font aucun mal; et si quelqu'un de ces animaux s'approche d'elles, c'est seulement pour manger quelque chose dans leurs mains. Jamais on ne les a vus attaquer un homme, à moins que ce ne fût lorsqu'ils avoient été réveillés en sursaut, et il arrive rarement qu'ils se jettent sur le chasseur, soit qu'ils soient blessés, ou qu'ils ne le soient pas.

Cette douceur dans le naturel de l'ours du

Kamtschatka ne le met cependant pas à l'abri de la persécution: armé d'une massue ou d'une lance, le Kamtschadale va à la quête de cet animal paisible, et le cherche jusque dans le calme de sa retraite; l'ours, qui dans son intérieur ne médite aucun projet d'attaque, et qui ne songe qu'à sa défense, prend gravement les fagots que son ennemi lui présente, et s'en sert pour boucher l'entrée de sa caverne: cette ouverture une fois bien close, le chasseur en perce le faîte, et enfonce sans danger, par le trou qu'il a fait, sa lance au travers du corps de l'animal. Quelquefois les Kamtschadales étendent sur le passage fréquenté par un ours, une planche hérissée de clous, et placent auprès de cette planche quelque chose de lourd que l'animal fait tomber en passant. Alarmé par le bruit de cette chûte, il court sur la planche avec plus de précipitation qu'il ne l'auroit fait sans cela; et sentant une de ses pattes fixée par les clous, il cherche à la dégager, en appuyant fortement avec l'autre; mais ses blessures et sa douleur ne faisant que s'accroître, il se lève sur ses mains de derriere, et ramène ainsi devant ses yeux la planche clouée à ses mains de devant. Cet aspect le désole tellement qu'il se jette à terre, pousse des hurlements affreux, et meurt dans les souffrances les plus vives.

Dans quelques cantons de la Sibérie, les chasseurs élèvent un échafaud composé de plusieurs madriers posés les uns sur les autres, qui tombent ensemble, et écrasent l'ours quand il pose le pied sur une trape établie sous cet amas de charpente.

Une autre méthode de prendre les ours est de creuser des fosses, au milieu desquelles est enfoncé un pieu lisse et pointu par son extrémité supérieure, qui s'éleve à environ un pied de terre. Ce fossé est soigneusement couvert de gazon, et l'on dispose au milieu du sentier que l'ours a coûtume de suivre une petite corde, à laquelle est fixée une figure élastique en bois ; aussitôt que l'animal touche cette corde, la figure de bois se dresse et paroît debout ; l'ours, qui en a peur, cherche à se sauver en prenant la fuite ; mais il tombe avec violence dans la fosse, et est éventré par le pieu fixé en terre. S'il échappe à ce piege, des tiges de fer pointues, semblables à celles qui incommodent la cavalerie d'une armée ennemie, et placées à une petite distance de la fosse, attendent l'animal, qui se trouve effrayé de nouveau par une autre figure de bois placée au milieu de ces especes de chevaux de frise. Plus le malheureux ours s'efforce de se délivrer de ces lieux, et plus il s'y fixe lui-même ; et le chasseur, qui se tient en embuscade, l'a bientôt mis à mort.

Les Koriaques prennent ces animaux par le procédé suivant : Ils cherchent quelque arbre tortu qui a pris en croissant une forme arquée, et attachent à son extrémité courbée un nœud coulant et un appât : l'ours affamé convoite cet objet, et grimpe avec précipitation sur l'arbre ; mais dès qu'il agite ses branches, le nœud coulant se serre, et la suffocation qu'éprouve l'animal le fait tomber de l'arbre, auquel il reste suspendu.

Dans les parties montueuses de la Sibérie, les

gens qui font la chasse à l'ours attachent un billot très pesant à une corde, dont l'autre extrémité se termine par un nœud coulant. Cet appareil est auprès d'un précipice, sur le chemin que l'ours a coûtume de fréquenter. Ce quadrupede, qui, après avoir fourré son cou dans le nœud coulant, se trouve embarrassé par l'obstacle, s'en saisit avec fureur, et jette dans le précipice le billot, qui l'entraîne avec lui au fond de ce gouffre, où il meurt de sa chûte. Si la chose ne se passe pas ainsi, il traîne le billot au haut de la montagne, et répete ses efforts jusqu'à ce que sa rage étant portée à l'extrême, il succombe de fatigue, ou met un terme à ses maux en se précipitant dans l'abyme.

L'ours est friand de miel, et ce penchant a donné aux Russes l'idée d'un moyen de prendre cet animal : ils suspendent à une longue courroie un billot le long du tronc de l'arbre où des mouches à miel ont déposé leur ruche. Quand l'ours grimpe sur cet arbre pour parvenir au rayon de miel, se trouvant gêné par ce billot, il le pousse de côté et cherche aussitôt à gravir ; mais le billot, en revenant sur lui, le frappe si fort, que dans un mouvement de colere, l'animal le jette loin de lui avec force, ce qui le fait encore retomber avec plus de violence, et il continue quelquefois cette manœuvre jusqu'à ce qu'il devienne victime de sa propre simplicité.

Dans quelques contrées du nord, un seul homme attaque en plaine un ours, sans autres armes qu'un couteau bien affilé, et un stylet pointu des deux bouts, attaché à une courroie.

Il passe cette courroie à l'entour de son bras droit, et prenant son stylet d'une main et son couteau de l'autre, il s'approche hardiment de l'animal, qui se dresse sur ses jambes de derriere pour l'attaquer. Au moment où il ouvre la gueule, le chasseur lui enfonce son stylet dans la gorge, et lui fait un mal si horrible, que dès ce moment l'animal renonce à toute espece de résistance, et que cette victime peut, au choix du chasseur, être poignardée ou amenée par lui vivante dans sa maison.

Il n'est pas de quadrupede qui rende autant de services aux Kamtschadales, après sa mort, que l'ours; ils font avec sa peau des lits, des couvertures, des bonnets et des gants, ainsi que des colliers pour les chiens qui tirent les traîneaux. Ceux qui vont sur les glaces pour faire la chasse aux animaux marins font les semelles de leurs souliers de ce même cuir, qui ne glisse jamais sur la glace. La graisse de l'ours est très estimée à raison de ce qu'elle est d'une saveur agréable et fort nourrissante; quand elle est fondue, on s'en sert au lieu d'huile.

La chair de cet animal, sur-tout celle de l'ourson, est aussi fort délicate, et ses intestins, quand ils sont bien dégraissés et nettoyés, servent à préserver le visage des femmes des effets du soleil, qui, lorsqu'il est réfléchi par la neige, est sujet à noircir la peau. C'est ainsi que les belles du Kamtschatka conservent la fraîcheur de leur teint.

Les Russes de cette contrée font, avec les intes-

tins de l'ours, des panneaux de croisées qui sont aussi transparents que le verre de Moscou; ses omoplates servent de faucilles pour couper l'herbe; et les naturels du pays suspendent à leurs huttes des cuisses et des têtes d'ours, comme autant de trophées et d'ornements.

Les Kamtschadales sont aussi redevables aux ours du peu de progrès qu'ils ont fait jusqu'à ce jour dans les connoissances de la médecine. En observant le genre d'herbes que ces animaux appliquent à leurs blessures, et dont ils font des tentes, ainsi que les autres moyens curatifs qu'ils emploient quand ils sont malades, ils ont appris à distinguer la plupart des simples auxquels ils ont eux-mêmes recours dans les applications de remedes internes. Il est encore certain que les ours sont leurs maîtres de danse; et dans ce qu'ils appellent la danse de l'ours, ils imitent si fidèlement les gestes et les attitudes de cet animal, qu'il n'est pas permis de douter qu'ils ne tiennent de lui cette partie de leur éducation : ils imitent la démarche nonchalante et stupide de cette bête, ainsi que ses différentes positions et tous ses mouvements; ils figurent les jeux des oursons avec leurs meres, et la maniere dont le mâle s'amuse à folâtrer avec la femelle, ainsi que l'agitation dans laquelle ils se trouvent quand ils sont poursuivis.

Toutes leurs autres danses tiennent à beaucoup d'égards des gambades de l'ours, et elles sont d'autant plus estimées qu'elles sont plus fidèlement copiées d'après les manieres de ce quadrupede.

Il est très facile d'apprivoiser cet animal, et

de le rendre obéissant et docile ; on lui apprend à marcher debout, à tenir un bâton avec ses mains, et à faire différents tours pour plaire à la multitude, qui s'amuse beaucoup de la maladresse avec laquelle il semble se mettre en mesure au son grossier d'un instrument, ou à la voix rustique de son maître ; mais les cruautés qu'exercent les chasseurs envers l'ours, pour lui donner cette espece d'éducation, font frémir ; on lui creve souvent les yeux, et, après lui avoir passé à travers le cartilage du nez une tige de fer que l'on courbe en anneau pour le conduire, on le prive de toute nourriture ; et on l'assomme de coups jusqu'à ce qu'il se montre soumis aux volontés barbares de ceux qui l'instruisent. Il est des ours auxquels on apprend à danser en leur faisant poser les pieds sur des barres de fer rouge, et en leur jouant des airs d'un instrument quelconque pendant qu'ils sont dans cette position douloureuse.

Il n'y a rien d'étonnant, dit M. Bewick, à ce que ces cruautés servent d'amusement à une populace stupide, qui les paie et qui se presse autour de cet animal pour le voir grossièrement imiter les manieres humaines ; mais il seroit à desirer que les magistrats défendissent sévèrement tout spectacle de ce genre ; qu'en Angleterre au moins on ne pût pas nous faire le reproche de tolérer des amusements qui déshonorent l'humanité.

L'affreux spectacle des combats de l'ours faisoit autrefois un des passe-temps favoris des An-

glais, et même des gens de la premiere distinction. Sous le regne d'Élisabeth, on le regardoit comme un divertissement qui n'étoit pas indigne de la présence d'un ambassadeur étranger; et lorsque cette souveraine se rendit au château de Kenelworth, ce fut un des amusements que l'on prépara pour sa réception.

La femelle de l'ours porte environ six mois, et donne en général deux petits à-la-fois; ils sont, en naissant, ronds et presque sans aucune forme, et ont le museau pointu; mais il est faux qu'ainsi que l'ont prétendu les anciens naturalistes, la mere leur donne une forme réguliere en les léchant. Ils ont à-peu-près huit pouces de long quand ils naissent, et sont privés de la lumiere pendant environ l'espace d'un mois. Les ours sont très gras lorsqu'ils vont habiter leur séjour d'hiver; mais, à raison de ce qu'ils ne prennent aucune subsistance pendant cette saison, ils sortent de leurs retraites excessivement maigres au printemps; et comme à cette époque on a trouvé dans l'estomac de ces animaux qu'on avoit tués une substance écumeuse, on a supposé qu'ils se soutenoient l'hiver en léchant leurs pattes.

Les ours noirs sont tellement attachés entre eux que les chasseurs n'osent jamais tirer sur un petit en présence de la mere; si cet ourson est tué, elle devient furieuse et cherche à le venger ou à périr dans son entreprise; si au contraire la mere succombe, le petit reste auprès d'elle en exprimant par tous les signes possibles ses regrets et son affliction. Il y a quelques années qu'un chasseur

pensa perdre la vie dans une province d'Allemagne en tirant sur un ourson, en présence de la mere, que quelques buissons déroboient à sa vue; car d'un coup de griffe elle lui arracha une grande partie de la peau du crâne.

Cet animal se sert rarement de ses dents comme d'une arme offensive; mais il frappe ordinairement son ennemi avec ses griffes de devant, à la maniere du chat, ou, s'il le peut, il le serre entre ses bras, et l'étouffe.

OURS D'AMÉRIQUE.

CET ours differe principalement de celui de l'Europe en ce qu'il est plus petit, qu'il a le museau plus pointu, et les oreilles plus longues; son poil aussi est plus doux, plus lisse et plus luisant; il a le pelage de la mâchoire et de la gorge d'un brun fauve.

Les ours d'Amérique arrivent dans la Louisiane à la fin de l'automne, chassés par les neiges des climats plus septentrionaux. A cette époque ils sont toujours très maigres, attendu qu'ils n'abandonnent le nord que lorsque la terre est entièrement couverte de frimas, et que la nourriture y est par conséquent fort rare.

Dans le pays qui avoisine le Mississipi, ils ne s'éloignent que très peu des bords de cette grande riviere; mais des deux côtés, le rivage est tellement empreint de leurs pas, que les personnes aux-

quelles ces traces ne sont pas familieres les prennent pour celles des hommes.

Dupratz dit qu'il fut dupe un jour d'une de ces pistes d'après lesquelles il s'étoit imaginé que des milliers d'hommes avoient passé dans un sentier, quoiqu'à plus de deux milles de distance de toute habitation humaine.

« Il est bon de faire observer, ajoute-t-il, que « l'ours ne se pique pas de politesse, et qu'il ne cede « le pas à personne. La prudence exige donc qu'un « voyageur n'ait aucun démêlé avec cet animal « pour un point aussi peu important. »

Vers la fin de décembre, lorsque les ours sont devenus si gras et si indolents qu'ils peuvent à peine marcher, et qu'ils sont en état de fournir une grande quantité d'huile, les sauvages américains leur font la chasse. Quelques uns d'entre eux observent dans cette circonstance des cérémonies si singulieres que la relation qui en est donnée dans le voyage de Charlevoix (1) pourra peut-être procurer quelque agrément à nos lecteurs.

« Voici, dit-il, ce qui se pratique encore aujourd'hui dans cette chasse parmi ceux qui ne sont pas chrétiens :

« C'est toujours un chef de guerre qui marque le temps de la chasse de l'ours, et qui a soin d'inviter les chasseurs. Cette invitation, qui se fait en grande cérémonie, est suivie d'un jeûne de huit

(1) Voyage de Charlevoix dans l'Amérique septentrionale.

jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau : je vous dirai en passant, madame, que ce que les sauvages appellent jeûner, c'est ne rien prendre du tout. Ce n'est pas tout; malgré l'extrême foiblesse qu'une si excessive abstinence ne sauroit, ce semble, manquer de leur causer, ils ne cessent de chanter tant que le jour dure. Ce jeûne s'observe pour obtenir des esprits qu'ils fassent connoître où l'on trouvera beaucoup d'ours. Plusieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vu se découper la chair en plusieurs endroits du corps pour se rendre propices leurs jeûnes. Mais il est bon de savoir qu'ils ne leur demandent point leur secours pour venir à bout de ces furieux animaux; il leur suffit de savoir où il y en a : comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît victorieux de ses ennemis, mais seulement assez de jours pour achever de les vaincre. Les sauvages adressent aussi pour le même sujet des vœux aux mânes des bêtes qu'ils ont tuées dans les chasses précédentes; et, comme ils ne sont occupés que de cette pensée tandis qu'ils veillent, il est naturel que pendant leur sommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des estomacs vides, ils rêvent souvent aux ours. Mais ce n'est pas encore assez pour les déterminer; il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, aient vu des ours dans le même canton; le moyen que tous les rêves s'accordent sur cela! Toutefois pourvu qu'un habile chasseur ait cru voir en songe deux ou trois fois de suite des ours dans un lieu marqué, soit

complaisance, car rien n'est plus complaisant que nos sauvages, soit qu'à force d'en entendre parler leurs cerveaux en prennent enfin l'impression, tout le monde y rêve bientôt, ou fait semblant d'y avoir rêvé, et la résolution est prise d'aller de ce côté-là.

« Le jeûne fini, et le lieu de la chasse arrêté, le chef choisi pour la partie de chasse donne à tous ceux qui en doivent être, un grand repas, et personne ne s'y présente sans avoir pris auparavant le bain, c'est-à-dire sans s'être jeté dans la riviere, quelque temps qu'il fasse, pourvu que la riviere ne soit point glacée. Ce festin n'est pas comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger, quoiqu'on ait long-temps jeûné; et peut-être par cette raison on y mange sobrement. Celui qui en fait les honneurs ne touche à rien, et toute son occupation, tandis que les autres sont à table, est de raconter ses anciennes prouesses à la chasse : de nouvelles invocations aux mânes des défunts ours terminent la fête. On se met ensuite en marche, barbouillé de noir, équipé comme pour la guerre, et parmi les acclamations de tout le village. Aussi la chasse n'est-elle pas moins noble parmi ces peuples que la guerre : l'alliance d'un bon chasseur est même plus recherchée que celle d'un guerrier fameux, parceque la chasse fournit à toute la famille la vie et le vêtement, et que les sauvages ne souhaitent rien au-delà. Mais un homme n'est pas réputé grand chasseur, s'il ne tue douze grandes bêtes en un jour.

« Ces peuples ont pour cet exercice deux grands

avantages sur nous: car, en premier lieu, rien ne les arrête, ni buissons, ni fossés, ni ravins, ni étangs, ni rivieres; ils vont toujours devant eux, par la ligne la plus droite. En second lieu, il est peu, ou plutôt il n'est point d'animaux qu'ils ne gagnent à la course. On en a vu arriver dans un village conduisant avec une houssine des ours qu'ils avoient chassés, comme ils auroient mené un troupeau de moutons; en ce sens le plus agile ne l'est pas plus qu'eux. Au reste le chasseur doit profiter peu pour lui-même de sa chasse; il est obligé d'en faire de grandes libéralités; si on le prévient et qu'on la lui enleve, il faut qu'il se laisse dépouiller sans rien dire, et qu'il se contente de la gloire d'avoir travaillé pour le public. On ne trouve pourtant pas mauvais que, dans la distribution qu'il fait de sa chasse, sa famille soit partagée la premiere. Mais il faut avouer que ceux avec qui nous avons plus de commerce ont déja un peu perdu de cette antique générosité et de cet admirable désintéressement; et rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

« Le temps de la chasse de l'ours est l'hiver. Dès qu'un ours est tué, le chasseur lui met entre les dents le tuyau de sa pipe allumée, souffle dans le fourneau, et, remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier de sa bête, il conjure son esprit de n'avoir aucun ressentiment de ce qu'il vient de faire à son corps, et de ne point lui être contraire dans toutes les chasses qu'il fera dans la suite: mais comme l'esprit ne répond point, le chasseur, pour savoir si sa priere a été exaucée, coupe le

filet qui est sous la langue de l'ours, et le garde jusqu'à ce qu'il soit de retour au village. Alors tous jettent en grande cérémonie, et après bien des invocations, ces filets dans le feu. S'ils y pétillent et se retirent, comme il ne peut guère manquer d'arriver, cela est pris pour une marque certaine que les esprits des ours sont appaisés; sinon, on se persuade qu'ils sont irrités, et que la chasse de l'année suivante ne sera pas heureuse, à moins qu'on ne trouve le secret de se réconcilier; car enfin il y a remede à tout.

« Les chasseurs font bonne chère tant que dure la chasse; et pour peu qu'elle ait réussi, ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs amis, et nourrir long-temps leurs familles. Ce n'est pas à la vérité un grand ragoût que cette viande boucanée, mais tout est bon pour des sauvages. A voir la réception qu'on leur fait, les louanges qu'on leur donne, l'air content et suffisant qu'ils prennent, vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande expédition, chargés des dépouilles de toute une nation détruite. Il faut être homme, leur dit-on, et disent-ils sans façon euxmêmes, pour combattre et pour vaincre les ours. Une autre chose, qui ne leur attire pas de moindres éloges, et dont ils ne tirent pas moins de vanité, c'est de ne rien laisser du grand repas que leur donne encore au retour de la chasse celui qui y a commandé. On y présente pour premier service le plus grand ours qui ait été pris, et on le sert tout entier avec ses entrailles: il n'est pas même

écorché; on s'est contenté de lui griller la peau, comme on fait aux porcs. »

Les sauvages de l'Amérique méridionale apprivoisent les petits de l'ours, que quelquefois ils prennent si jeunes, qu'ils ne peuvent pas encore manger ; et dans ce cas, ils obligent leurs femmes à les élever au biberon.

Plusieurs écrivains, d'une autorité respectable, ont unanimement assuré qu'aucun Européen, ni aucun sauvage, n'a tué un ours femelle américaine pendant le temps de sa gestation. Dans une seule affaire, il a été tué en Virginie plus de cinq cents de ces animaux, parmi lesquels il n'y avoit que deux femelles, encore n'étoient-elles pas pleines : on attribue la cause de cette singularité à ce que les mâles ont pour leur progéniture l'aversion qui est commune à quelques autres quadrupedes, et que les femelles, dès qu'elles ont conçu, se retirent dans le fond des forêts ou des rochers, pour se soustraire aux recherches de ces bêtes féroces.

OURS BLANC.

CET animal différe de l'ours commun en ce qu'il a la tête et le cou d'une forme plus alongée, et le corps plus long proportionnellement à son volume ; ses oreilles et ses yeux sont petits, et ses dents singulièrement grosses ; il a le poil long, dur au toucher et d'un blanc jaunâtre ; ses membres sont d'une très grande force ; le bout de son

museau et de ses ongles est entièrement noir.

Ces quadrupedes habitent les parties les plus hyperboréennes du globe, qui sympathisent parfaitement avec leur caractere sauvage : on les voit dans les régions polaires en troupes prodigieuses, non seulement sur la terre, mais encore sur les glaçons flottants, à plusieurs lieues de la mer ; ils sont quelquefois transportés de cette maniere jusqu'en Islande ; et après la longue abstinence qu'ils ont nécessairement soufferte dans ce trajet, ils attaquent indistinctement le premier être qui se présente à eux ; mais on prétend que les naturels du pays échappent aisément à leurs poursuites, s'ils peuvent jeter sur leur chemin quelque chose qui les amuse.

« Un gant, dit M. Horrebow, est très propre « à produire cet effet, car l'ours ne bouge pas « qu'il n'ait retourné chacun des doigts de ce gant, « et cette opération exige assez de temps pour « que la personne puisse s'évader. »

Il arrive fort souvent que lorsqu'un Groenlandais et sa femme sont à naviguer dans un canot sur la mer, et qu'ils approchent de trop près d'un glaçon flottant, un ours blanc saute dans leur frêle esquif, et s'il ne le renverse pas, il s'assied tranquillement dans l'endroit où il a sauté, et se laisse mener comme un passager.

Le Groenlandais n'est pas fort satisfait de cet hôte monstrueux ; mais il fait de nécessité vertu, et le conduit charitablement à bord.

Les ours blancs sont naturellement féroces, et on en a vu dans la nouvelle Zemble attaquer des

matelots, les prendre dans leur gueule, les emporter avec la plus grande facilité, et les dévorer même à la vue de leurs camarades. Quand ils sont irrités ou provoqués, ils montrent la persévérance la plus opiniâtre à se venger, ainsi qu'on en jugera par l'anecdote suivante.

Il y a quelques années que l'équipage d'un canot appartenant à un navire de la pêche de la baleine, tira à un petite distance sur un ours, et le blessa; l'animal poussa aussitôt un hurlement affreux, et courut le long de la glace vers le bâtiment afin de l'atteindre; on tira sur lui un second coup qui l'atteignit; cela néanmoins ne servit qu'à augmenter sa fureur; il se jeta à la nage pour rejoindre le canot, plaça une des pattes de devant sur le *plat-bord* de ce batelet; mais un matelot, qui tenoit une hache d'abordage, la lui coupa: l'ours continua toujours de nager derriere eux, jusqu'à ce qu'il fût arrivé près du navire, et on tira sur lui plusieurs coups de fusil dont il fut blessé; parvenu au vaisseau, il grimpa sur le tillac, et l'équipage ayant fui dans les haubans, il alloit l'y poursuivre, lorsqu'un nouveau coup de mousquet l'étendit par terre.

L'honorable Robert Boyle nous a donné une relation très intéressante de la sagacité dont ces quadrupedes font preuve en cherchant leur proie. « Un vieux capitaine de vaisseau, dit notre au-« teur, m'a assuré que les ours qui se trouvent « au Groenland et dans les environs de ce pays, « ont le flair excellent, malgré le froid extrême « qui regne dans ces contrées, et que quelquefois,

« lorsque les bouchers avoient jeté à la mer la car-
« casse d'une baleine, et qu'ils la laissoient flotter sur
« les vagues à trois ou quatre lieues de la côte, dis-
« tance à laquelle il étoit impossible de la voir, ces ani-
« maux s'approchoient de l'eau autant que cela leur
« étoit possible, que se tenant debout sur leurs
« pieds de derriere, ils respiroient fortement l'air,
« et qu'avec leurs pattes de devant ils faisoient
« comme s'ils l'attiroient contre leurs narines :
« lorsqu'ils s'étoient assurés (à ce que suppose
« cet écrivain) de l'endroit d'où venoit l'odeur,
« ils se jettoient aussitôt à la mer, et nageoient en
« droite ligne vers la baleine, ainsi que l'avoient
« observé cette personne, et beaucoup d'autres té-
« moins qui avoient eu la curiosité de les suivre
« dans des canots, pour être certains si le nez
« de ces animaux pouvoit leur servir de guide
« quand l'organe de la vue ne pouvoit leur rendre
« cet office. »

La nourriture favorite de l'ours blanc se compose de phoques, de morses, de carcasses de baleines et d'autres poissons de mer. Il attaque aussi fréquemment le walrus ou cheval marin; mais cet animal, à raison de la force prodigieuse de ses défenses, sort ordinairement vainqueur du combat.

Lorsque les ours sont à quelque distance de la mer, ils vont à la chasse aux daims, aux lievres, aux oiseaux dans leurs nids, et ils mangent différentes especes de baies qu'ils rencontrent dans leur chemin : pendant l'hiver, ils font principalement leur résidence dans les isles situées sous la zone glaciale, en passant fréquemment de l'une à

l'autre. M. Bewick (1) prétend qu'ils peuvent faire six à sept lieues à la nage ; mais M. de Buffon assure qu'ils ne peuvent pas faire, en nageant, plus d'une lieue à la fois ; qu'en Norvege, on les suit facilement dans des batelets, et qu'ils sont bientôt fatigués ; que quelquefois ils font le plongeon, mais qu'ils ne restent sous l'eau que pendant quelques secondes, et que, de peur de s'y noyer, ils s'exposent à se faire tuer à la surface de l'eau.

Lorsque des masses énormes de glace sont détachées par la violence des vents ou des courants, les ours se laissent entraîner avec elles, et comme ils ne peuvent pas regagner le rivage, ni abandonner la glace sur laquelle ils se sont embarqués, il leur arrive souvent de périr en pleine mer.

L'ours blanc porte deux petits à la fois ; et l'affection qui regne entre ces oursons et leur mere est si forte, qu'ils aiment mieux périr que de se séparer dans les plus grands périls : l'anecdote suivante offrira une preuve incontestable de la vérité de cette assertion. « Lorsque le navire *la Carcasse*, qui fit voile, il y a quelques années, pour tenter quelques découvertes vers le pôle septentrional, se trouva engagé dans les glaces, le pilote donna avis un matin à l'équipage, que trois ours s'avançoient vers la mer Glaciale, et qu'ils n'étoient pas fort éloignés du vaisseau.

(1) Auteur de l'Histoire naturelle des quadrupedes et des oiseaux, 2 vol. in-8, avec figures en bois, dessinées et gravées avec beaucoup de talent, par lui-même.

Ils avoient indubitablement été attirés par l'odeur de l'huile d'un veau marin tué depuis quelques jours, à laquelle les matelots avoient mis le feu, et qui brûloit sur la glace. Il se trouva que c'étoit un ours et deux petits presque aussi forts que la mere. Ils se précipiterent vers le feu, retirerent du milieu des flammes une partie de la chair d'un morse qui n'étoit pas encore consumée, et la dévorerent. L'équipage du vaisseau jetta sur la glace des lambeaux de chair de ce morse qui leur restoient encore ; la mere vint les chercher les uns après les autres, les posa devant ses petits à mesure qu'elle les apportoit, et les leur partagea en n'en réservant qu'une très petite portion pour elle. Comme elle s'avançoit pour en emporter le dernier morceau, les marins mirent en joue les oursons, les tuerent tous les deux, et attaquerent la mere sans néanmoins la blesser mortellement : les gens les plus insensibles auroient versé des larmes de compassion en voyant le tendre intérêt que cette pauvre bête prit au sort de ses petits dans leurs derniers moments, quoiqu'elle eût reçu elle-même une blessure si grave qu'elle put à peine se traîner à l'endroit où ils étoient. Elle leur apporta, comme elle avoit déjà fait, d'autres morceaux de chair qu'elle étoit allée chercher, les plaça devant eux ; et quand elle vit qu'ils n'y touchoient pas, elle étendit ses pattes d'abord sur l'un, et ensuite sur l'autre, en cherchant à les faire relever, et en poussant les gémissements les plus plaintifs. Lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvoit les faire mouvoir, elle s'éloigna d'eux ; et quand elle

fut à une certaine distance, elle regarda en arriere et se mit à hurler de toutes ses forces ; mais ne pouvant les déterminer à la suivre, elle revint sur ses pas, se mit à flairer autour d'eux, et les regarda de nouveau en poussant les mêmes hurlements qu'auparavant. Surprise de ce que ses petits ne la suivoient toujours pas, elle revint encore auprès d'eux, et donna des marques d'une extrême sensibilité ; voyant enfin qu'ils étoient sans chaleur et sans vie, elle leva sa tête du côté du vaisseau, et fit entendre un grognement de désespoir auquel les matelots répondirent par une décharge de coups de fusil. Elle tomba alors au milieu de ses petits, et expira en léchant leurs plaies.

Les mâles, à une certaine époque de l'année, sont si attachés à leurs femelles, que M. Hearne assure en avoir fréquemment vu étendre leurs pattes sur leurs compagnes qui avoient été tuées, et, dans cet état, préférer la mort à se séparer de leurs cadavres.

L'hiver, ces animaux s'endorment dans la neige ou sous des monceaux de glace, et ils y restent dans un état de torpeur jusqu'à ce que les régions du pôle arctique soient vivifiées par les rayons du soleil. De tous les quadrupedes, l'ours est celui qui paroît avoir la plus grande aversion pour la chaleur. Le professeur Pallas parle d'un ours qui ne voulut pas rester dans sa maison pendant l'hiver, quoiqu'il habitât la Sibérie, dont le climat est excessivement froid ; et un de ces quadrupedes, au muséum du jardin des plantes de Paris, se

trouvoit si incommodé par la chaleur, que ses gardiens étoient obligés de lui jetter sur le corps, pendant tout le cours de l'année, soixante et dix seaux d'eau par jour pour le rafraîchir.

LE RATON.

Cet animal est un peu moins gros que le blaireau; il n'a que deux pieds de longueur sans compter celle de sa queue, qui est à-peu-près de onze pouces. Le dos de cet animal est un peu voûté, et ses pattes de derriere sont plus longues que celles de devant. Sa tête ressemble à celle du renard; mais ses oreilles sont beaucoup plus courtes que celles de cet animal; et sa mâchoire supérieure est très effilée et plus grande que la mâchoire inférieure. La couleur de son poil est d'un gris foncé; mais sa face est blanche, et ses yeux sont surmontés d'un bandeau noir d'où part une raie brune, qui se prolonge jusqu'au nez.

Le raton se trouve en Amérique et dans différentes isles de l'Inde occidentale.

La nourriture de cet animal, dans l'état de nature, se compose principalement de maïs, de cannes de sucre, et de différentes especes de fruits. On présume aussi qu'il dévore les oiseaux et leurs œufs. Lorsqu'il habite près des côtes de la mer, il mange beaucoup de poissons à écailles, et surtout des huitres. On prétend qu'il épie le moment où leurs écailles s'ouvrent, qu'il introduit adroi-

tement ses ongles entre ces écailles, et en retire le poisson par lambeaux. Quelquefois cependant l'huitre se ferme tout-à-coup, et les pattes de l'animal se trouvent prises; il ne peut plus courir, et il est bientôt atteint par les flots de la mer qui le noient.

Le raton montre aussi beaucoup d'adresse à prendre les crabes. Brickwell prétend que cet animal se tient sur les bords des marais, et qu'il plonge dans l'eau sa queue, que les crabes prennent pour quelque appât, et qu'ils saisissent; et qu'aussitôt que l'animal les sent, il les enleve d'une seule secousse, et les transporte à une petite distance des bords de l'eau. Lorsqu'il veut les manger il a grand soin de les mettre de travers dans sa gueule, de peur d'être atteint par leurs pinces. Une espèce de crabes de terre, que l'on rencontre au fond des trous sablonneux dans la Caroline septentrionale, fait souvent la nourriture du raton; il les prend en enfonçant une des pattes de devant dans le sable, et en les ramenant à la surface de la terre. Cet animal se repaît principalement pendant la nuit, attendu qu'il dort une partie du jour, excepté pendant les temps couverts. Le raton est très gai et très actif; ses griffes, qui sont très aiguës, le mettent à même de monter avec beaucoup de facilité sur les arbres, et même de s'élever à l'extrémité de leurs branches. Lorsqu'il est privé, il a le naturel enjoué et folâtre; mais il est presque toujours en mouvement, aussi espiegle et aussi malin qu'un singe, palpant tout avec ses pattes qui lui servent

de mains pour tenir ce qu'on lui donne, et pour porter sa nourriture à sa gueule : il se tient debout pour manger, aime beaucoup les friandises, et si on le laisse faire, il s'enivre de liqueurs fortes.

M. Blanquart des Salines a écrit au comte de Buffon, au sujet de cet animal, dans les termes suivants :

« Mon raton a vécu toujours enchaîné avant « qu'il m'appartînt ; dans cette captivité, il se « montroit assez doux, quoique peu caressant ; « les personnes de la maison lui faisoient toutes « le même accueil, mais il les recevoit différem- « ment ; ce qui lui plaisoit de la part de l'une le « révoltoit de la part d'une autre, sans que jamais « il prît le change. Sa chaîne s'est rompue quel- « quefois, et la liberté le rendoit insolent; il s'em- « paroit d'un appartement, et ne souffroit pas « qu'on y abordât ; ce n'étoit qu'avec peine « qu'on raccommodoit ses liens. Depuis son séjour « chez moi, sa servitude a été fréquemment sus- « pendue; sans le perdre de vue, je le laisse pro- « mener, avec sa chaîne; et chaque fois, mille gen- « tillesses m'expriment sa reconnoissance. Il n'en « est pas ainsi quand il s'échappe de lui-même ; « alors il rôde quelquefois trois ou quatre jours de « suite sur les toits du voisinage, et descend la « nuit dans les cours, entre dans les poulaillers, « étrangle la volaille, lui mange la tête, et n'é- « pargne pas sur-tout les pintades. Sa chaîne ne « le rendoit pas plus humain, mais seulement plus « circonspect : il employoit alors la ruse, et fami- « liarisoit les poules avec lui, leur permettoit de

« venir partager ses repas ; et ce n'étoit qu'après « leur avoir inspiré la plus grande sécurité, qu'il « en saisissoit une et la mettoit en pieces ; quelques « jeunes chats ont de sa part éprouvé le même « sort.... Cet animal, quoique très léger, n'a que « des mouvements obliques ; et je doute qu'il « puisse attraper d'autres animaux à la course. Il « ouvre merveilleusement les huîtres ; il suffit d'en « briser la charniere, ses pattes font le reste. Il « doit avoir le tact excellent dans toute sa petite « besogne ; rarement se sert-il de la vue ni de l'o-« dorat ; pour une huître, par exemple, il la fait « passer sous ses pattes de derriere, puis, sans re-« garder, il cherche de ses mains l'endroit le plus « foible, il y enfonce ses ongles, entr'ouvre les « écailles, arrache le poisson par lambeaux, n'en « laisse aucun vestige, sans que, dans cette opé-« ration, ses yeux ni son nez, qu'il tient éloignés, « lui soient d'aucun usage.

« Si le raton n'est pas fort reconnoissant des ca-« resses qu'il reçoit, il est singulièrement sensible « aux mauvais traitements : un domestique de la « maison l'avoit un jour frappé de quelques coups « de fouet ; vainement cet homme a-t-il cherché « depuis à se réconcilier ; ni les œufs, ni les saute-« relles marines, mets délicieux pour cet animal, « n'ont jamais pu le calmer ; à son approche, il « entre dans une sorte de rage, ses yeux etince-« lent, il s'élance contre lui, pousse des cris de « douleur ; tout ce qu'on lui présente alors, il le « refuse, jusqu'à ce que son ennemi disparoisse. « Les accents de la colere sont chez lui singuliers ;

« on se figureroit entendre tantôt le sifflement du « courli, tantôt l'aboiement enroué d'un vieux « chien.

« Si quelqu'un le frappe, s'il est attaqué par un « animal qu'il croit plus fort que lui, il n'oppose « aucune résistance; semblable à un hérisson, il « cache sa tête et ses pattes entre ses jambes, et « forme de son corps une boule; aucune plainte « ne lui échappe; dans cette position il souffriroit « la mort.

« J'ai remarqué qu'il ne laissoit jamais ni foin « ni paille dans sa niche; il préfere de coucher sur « le bois. Quand on lui donne de la litiere, il l'é- « carte dans l'instant même. Je ne me suis point « apperçu qu'il fût sensible au froid : de trois hi- « vers, il en passa deux exposé à toutes les ri- « gueurs de l'air; je l'ai vu couvert de neige, « n'ayant aucun abri, et se porter très bien.... Je « ne pense pas qu'il recherche beaucoup la cha- « leur; pendant les gelées dernieres, je lui faisois « donner séparément de l'eau tiede et de l'eau gla- « cée pour détremper ses aliments; celle-ci a cons- « tamment eu la préférence. Il lui étoit libre de « passer la nuit dans l'écurie, et souvent il dor- « moit dans un coin de ma cour.

« Le défaut de salive, ou son peu d'abondance, « est, à ce que je m'imagine, ce qui engage cet « animal à laisser pénétrer d'eau sa nourriture; il « n'humecte point une viande fraîche et sanglante; « jamais il n'a mouillé une pêche ni une grappe « de raisin; il plonge au contraire tout ce qui est « sec au fond de sa terrine.

« Les enfants sont un des objets de sa haine ; « leurs pleurs l'irritent , il fait tous ses efforts « pour s'élancer sur eux : une petite chienne, qu'il « aime beaucoup, est séverement corrigée par lui « quand elle s'avise d'aboyer avec aigreur. Je ne « sais pourquoi plusieurs animaux détestent éga- « lement les cris. En 1770 , j'avois cinq souris « blanches, je m'avisai par hasard d'en faire crier « une, les autres se jetterent sur elle ; je conti- « nuai, elles l'étranglerent. »

On ne fait la chasse à cet animal que pour son pelage, que les chapeliers emploient et qu'ils estiment le plus de tous les feutres, après celui du du castor. On s'en sert aussi pour doubler des vêtements. Sa peau, quand elle est bien apprêtée, fait de très bons gants et des dessus de souliers. La chair du raton plaît beaucoup aux negres, qui en font souvent leur nourriture.

Il y a maintenant (1806) à la tour de Londres un raton femelle qu'on y conserve depuis quatorze ans; l'âge l'a rendu aveugle. Le mâle, qui partageoit autrefois sa loge, entra par hasard un jour dans celle de l'ours du Groenland, qui le dévora.

On assure généralement que le raton trempe dans l'eau sa nourriture ; mais M. Greenfield m'assure qu'aucun des animaux ci-dessus n'a manifesté un pareil penchant. Un raton de l'Amérique septentrionale est maintenant dans la ménagerie d'Exeter-Change, et l'on dit qu'il consomme environ une demi-livre de chair crue par jour.

LE BLAIREAU.

La longueur ordinaire de cet animal est d'environ deux pieds et demi, et celle de sa queue de six pouces. Il a les yeux et les oreilles fort petits, et les ongles de ses jambes de devant sont longs et droits. Il est d'une couleur grise sur le dos et entièrement noire sous le ventre. La face du blaireau est blanche, et de chaque côté de la tête regne une bande noire pyramidale qui surmonte ses yeux et ses oreilles. Il a le poil rude, et ses dents ainsi que ses griffes sont d'une force remarquable. Ce quadrupede habite presque toutes les parties tempérées de l'Europe et de l'Asie.

Le blaireau est un animal très innocent, qui vit principalement de racines, de fruits, et d'autre nourriture végétale; mais il est pourvu de telles armes qu'il y a très peu d'animaux qui puissent l'attaquer impunément. L'adresse et le courage avec lesquels il se défend contre les bêtes féroces, sont la cause que, souvent, les combats qu'on lui fait livrer à des chiens deviennent un amusement populaire; et, dans ces circonstances, quoique d'un naturel indolent, il montre la plus vigoureuse résistance, et fait quelquefois des blessures très profondes à ses adversaires. Sa peau est si flasque et en même temps si dure que, non seulement elle résiste à l'impression de leurs dents,

mais qu'elle lui permet, même quand ils le tiennent, de tourner autour d'eux et de les mordre dans les endroits les plus sensibles. C'est ainsi qu'il a la faculté de résister aux attaques répétées des chiens, jusqu'à ce que, succombant sous le nombre, et affoibli par ses blessures, il soit enfin obligé de se soumettre.

Ces animaux vivent ordinairement par couple, et produisent quatre à cinq petits tous les ans. Ils habitent les endroits boisés, des fentes de rochers, ou des terriers qu'ils pratiquent sous terre, se tiennent dans leurs retraites pendant le jour, et ne sortent que le soir: il est des temps où, à raison de leur indolence et de ce qu'ils se livrent trop long-temps au repos, ils deviennent excessivement gras.

Durant les grands froids des hivers rigoureux, ils restent dans une espece de torpeur, et dorment commodément sur un lit d'herbages desséchés. Le blaireau porte près de l'anus une bourse dans laquelle se fait la secrétion d'une substance fétide et blanche, qui suinte continuellement à travers son orifice, en exhalant une odeur fort désagréable.

Les blaireaux ne causent du mal à l'homme qu'en ce qu'ils grattent et fouillent la terre pour chercher leur nourriture, ce qu'ils font toujours dans leurs excursions nocturnes. Le dégoût qui en résulte a donné naissance à un des moyens employés pour les prendre.

Aussitôt que leur terrier est découvert, on at-

tache pendant la nuit, en leur absence, un sac à son entrée, et une personne reste tout près de là tandis qu'une autre fait une battue autour des champs, avec un chien, pour forcer ces animaux à se réfugier dans leurs retraites. Aussitôt que la personne placée à l'entrée du terrier s'apperçoit qu'un blaireau s'est renfermé dans le sac, elle en lie l'ouverture et emporte l'animal. Si les blaireaux sont pris avant d'être parvenus à leur croissance, on peut facilement les apprivoiser.

La peau de ce quadrupede apprêtée sert à différents usages, et l'on fait des pinceaux avec son poil. Il est des gens qui prétendent que, lorsque les blaireaux sont en bon état, leur chair fait d'excellents jambons.

LE GLOUTON.

Cet animal tire son nom de son appétit vorace, et se trouve en Sibérie ainsi que dans les parties septentrionales de l'Europe et de l'Amérique; la longueur de son corps porte environ trois pieds, sans compter celle de la queue, qui est ordinairement d'un pied; la couleur générale du glouton est d'un brun rougeâtre sur le corps, et d'un noir brillant le long du dos.

Les jambes du glouton sont très courtes, et le rendent peu propre à la course; mais ses griffes sont admirablement taillées pour lui donner

la faculté de grimper sur les arbres, où il reste tout le jour à attendre sa proie ; le renne et l'élan sont sa nourriture favorite ; et lorsqu'il en voit venir un, il s'élance sur son dos, le saisit par le bois, lui creve les yeux, et le tourmente si fort, que ce malheureux animal, pour mettre fin à ses peines et se débarrasser de son ennemi, heurte de la tête contre un arbre et tombe mort sur la place : s'il ne meurt pas dans l'instant, son ennemi, pour l'achever, lui suce le sang ; il en mange ensuite la chair jusqu'à ce qu'il tombe dans un engourdissement léthargique à côté de sa victime. Il reste dans cet état jusqu'à ce qu'il retrouve ses sens et son appétit, et alors il recommence à se repaître de sa proie qu'il consomme entièrement.

Les gloutons se nourrissent aussi de lievres, de souris, d'oiseaux et même de chair pourrie.

---

(1) M. de Buffon prétend qu'aussitôt que l'animal sur lequel le glouton s'est jeté est mort, celui-ci le dépece par morceaux, cache la chair dans la terre pour empêcher que les autres animaux ne la mangent, et qu'il n'y touche pas qu'il ne l'ait mise en sûreté.

CHAPITRE IV.

Peaceful beneath primeval trees, that cast
Their ample shade o'er Niger's yellow stream,
And where the Ganges rolls his sacred wave:
Or mid the central depth of black'ning woods,
High rais'd in solemn theatre around;
Leans the huge elephant, wisest of brutes!
O truly wise! with gentle might endow'd;
Though powerful, not destructive!

THOMSON.

L'ÉLEPHANT.

L'ÉLÉPHANT est le plus gros de tous les quadrupedes, et, sous une infinité de rapports, il mérite toute notre attention. Quand il est parvenu à sa croissance, il a environ dix à douze pieds de hauteur, depuis les pieds jusqu'à la partie la plus élevée du dos, qui lui-même est large de six ou sept pieds, et un peu protubérant. L'éléphant a le corps ramassé, une grosse tête, le cou très court, une trompe qui descend jusqu'à terre, une petite gueule étroite, avec deux défenses qui tiennent à la mâchoire supérieure, des deux côtés de la trompe, sans compter huit grosses dents mâchelieres; de petits yeux perçants et spirituels, et de grandes oreilles pendantes; ses jambes sont rondes et massives, et lui servent pour ainsi dire de piliers pour soutenir un poids aussi énorme;

ses pieds sont courts, ceux de devant sont plus larges et plus ronds que ceux de derriere; il a la peau très dure, principalement sur la poitrine; sa couleur est d'un brun foncé, tirant sur le noir. La trompe de l'éléphant, dit M. de Buffon, « est « composée de membranes, de nerfs et de mus- « cles; c'est en même temps un membre capable « de mouvement, et un organe de sentiment; « l'animal peut non seulement la remuer, la flé- « chir, mais il peut aussi la raccourcir, l'alonger, « la courber, et la tourner en tous sens. L'extré- « mité de la trompe est terminée par un rebord « qui s'alonge par dessus en forme de doigt. C'est « par le moyen de ce rebord que l'éléphant fait « tout ce que nous faisons; il ramasse à terre les « plus petites pieces de monnoie; il cueille les « herbes et les fleurs, en les choisissant une à une; « il dénoue un cordon, et ferme les portes en « tournant les clefs et en poussant les verroux. »

C'est une merveille que la facilité avec laquelle l'éléphant fait mouvoir cette trompe, qui a six ou sept pieds de long, et est d'un volume considérable à son origine, quoiqu'elle aille en diminuant jusqu'à son extrémité. Le peu d'étendue du cou de ce quadrupede est compensé par la longueur de sa trompe, dont la structure est admirable, et qu'il applique avec tant d'agilité à ses besoins, que le docteur Derham la regarde comme une preuve manifeste de la sagesse divine.

Les dents mâchelieres de l'éléphant sont d'une telle grosseur, tant à la mâchoire inférieure qu'à la mâchoire supérieure, qu'elles contribuent à

rendre sa gueule étroite; mais il lui seroit inutile de l'avoir plus large, parceque la force de ses dents est telle qu'il broye du premier coup les aliments, et que par conséquent il n'a pas besoin de les porter de çà et de là dans sa gueule pour leur faire subir une plus longue mastication, comme cela arrive à la classe des autres brutes. Sa langue est, par la même raison, petite, courte et ronde, et non plate et mince comme celle des animaux en général; la surface en est unie.

Les défenses de ce quadrupede, qui produisent l'ivoire, varient par la grosseur et l'étendue; les plus longues qu'on ait importées en Angleterre sont de sept à huit pieds, et pesent de cent à cent cinquante livres. On n'en voit que très rarement aux femelles; lorsqu'elles en ont, ces défenses sont très petites, et leur direction est tournée vers la terre.

« Dans l'homme et les animaux, pour nous « servir des expressions de M. de Buffon, car rien « ne peut remplacer le style de ce grand natura- « liste, l'épiderme est par-tout adhérent à la peau; « dans l'éléphant, il est seulement attaché par « quelques points, comme le sont deux étoffes « piquées l'une sur l'autre. Cet épiderme est na- « turellement sec, et fort sujet à s'épaissir; par- « tout où cette peau n'est pas calleuse, dans les « gerçures, et dans les autres endroits où elle ne « s'est ni desséchée, ni durcie, la piqûre des « mouches se fait si bien sentir à l'éléphant, qu'il

« emploie non seulement ses mouvements, mais « même les ressources de son intelligence pour « s'en délivrer; il se sert de sa queue, de ses « oreilles, de sa trompe pour les frapper; il fronce « sa peau par-tout où elle peut se contracter, et « les écrase entre ses rides; il prend des branches « d'arbres, des rameaux, des poignées de longue « paille pour les chasser; et lorsque tout cela lui « manque, il ramasse de la poussiere avec sa « trompe, et en couvre tous les endroits sensibles. « On l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois par « jour, et se poudrer à propos, c'est-à-dire en « sortant du bain. »

La principale nourriture de l'éléphant est l'herbe; et quand il n'en peut pas trouver, il déterre des racines avec ses défenses : il a un odorat très fin, au moyen duquel il parvient facilement à découvrir sa nourriture, et à éviter toute espece de plantes nuisibles; lorsqu'il est apprivoisé, il mange du foin, de l'avoine et de l'orge, et boit une quantité d'eau considérable, qu'il aspire avec sa trompe, et qu'il porte ensuite à sa gueule. Il paroît qu'on étoit dans l'usage de donner aux éléphants des liqueurs spiritueuses, pour les enivrer et les rendre furieux, lorsqu'on s'en servoit dans les combats.

On prétend que l'éléphant fournit une très longue carriere, et qu'il vit depuis cent, cent vingt, jusqu'à trois cents ans. Tavernier, qui a voyagé dans l'Inde, dit qu'il n'a jamais pu s'assurer de la durée positive de la vie d'un éléphant,

mais qu'un cornae lui a déclaré en connoître un qui avoit été sous la garde du *pere du grand-pere de son grand-pere*, ce qu'il calcula devoir s'élever à cent vingt ou cent trente ans. Il est généralement reconnu que cet animal parvient à un âge très avancé, quoiqu'il soit sujet à beaucoup de maladies.

Les éléphants prennent le plus grand soin de leurs petits, et préferent mourir à leur voir perdre la vie. D'après M. de Buffon, « ils marchent ordinairement de compagnie; le plus âgé conduit « la troupe; le second d'âge les fait aller, et « marche le dernier; les jeunes et les femelles « sont au milieu des autres; les meres portent « leurs petits, et les tiennent embrassés de leurs « trompes. »

Lorsque les éléphants rencontrent quelque individu de leur espece mort dans les bois, ils couvrent son cadavre de branches d'arbres, d'herbages, et de tout ce qu'ils peuvent trouver; et si l'un d'eux est blessé, les autres en prennent soin; ils lui apportent de la nourriture, et se réunissent tous pour le sauver de la poursuite des chasseurs.

On croyoit autrefois que la femelle suçoit elle-même son propre lait, et qu'elle le transmettoit à ses petits par le moyen de sa trompe; mais cette assertion est absolument erronée; car J. Corse, écuyer, nous apprend, dans ses Recherches asiatiques, qu'il a vu des jeunes éléphants de deux ou trois ans teter leurs meres; et ce voyageur assure qu'ils tettent constamment avec leur gueule

sans se servir jamais de leur trompe, si ce n'est pour presser la mamelle. Nous devons encore ajouter ici que les observations récentes des écrivains modernes ont renversé de fond en comble les anciennes théories sur l'accouplement du mâle et de la femelle, sur leur chasteté (1) supposée, ainsi que sur une foule d'hypotheses également dénuées de toute espece de fondement.

« L'éléphant une fois domté, continue M. de « Buffon, devient le plus doux et le plus patient « de tous les animaux; il s'attache à celui qui le « soigne, il le caresse, le prévient, et semble de« viner tout ce qui peut lui plaire; en peu de « temps il vient à bout de comprendre les signes « et même d'entendre l'expression des sons; il « distingue le ton impératif, celui de la colere ou « de la satisfaction, et il agit en conséquence; il « ne se trompe pas à la parole de son maître; il « reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec « prudence et empressement, sans précipitation; « car ses mouvements sont toujours mesurés, et

(1) Il est pénible d'être forcé aujourd'hui, par de nouvelles observations, de ne plus reconnoître, à cet égard, dans l'éléphant, des sentiments élevés au-dessus de la nature commune des bêtes; des sentiments, dis-je, si bien décrits en ces termes par la plume élégante de M. de Buffon. « Ressentir les ardeurs les plus vives et refuser en même « temps de se satisfaire, entrer en fureur d'amour et con« server la pudeur, sont peut-être le dernier effort des « vertus humaines, et ne sont dans ce majestueux animal « que des actes ordinaires auxquels il n'a jamais manqué ». (*Note du traducteur.*)

« son caractere paroît tenir de la gravité de sa « masse ; on lui apprend aisément à fléchir le « genou, pour donner plus de facilité à ceux qui « veulent le monter ; il caresse ses amis avec sa « trompe, et salue les gens qu'on lui fait remar- « quer ; il s'en sert pour enlever des fardeaux, « aide lui-même à les charger ; il se laisse vêtir, « et semble prendre plaisir à se voir couvert de « harnois dorés et de housses brillantes. On l'at- « tache par des traits à des charriots, des navires, « des cabestans ; il tire également, continuement, « et sans se rebuter, pourvu que l'on ne l'insulte « pas par des coups donnés mal à propos, et « qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne « volonté avec laquelle il emploie ses forces. Son « cornac, ou celui qui le conduit ordinairement, « est monté sur son cou, et se sert d'une verge « de fer, dont l'extrémité fait le crochet, et qui « est armée d'un poinçon avec lequel on le pique « sur la tête et à côté des oreilles pour l'avertir de « détourner, ou le presser ; mais souvent la parole « suffit, sur-tout s'il a eu le temps de faire con- « noissance complete avec son conducteur, et de « prendre en lui une entiere confiance. »

Un de ces animaux, dans l'état de domesticité, rend autant de services à son maître que six chevaux ; mais il exige beaucoup de soins, et une quantité considérable de bonne nourriture.

Pour donner une idée de ses services, fait observer M. de Buffon, il suffira de dire « que tous « les tonneaux, sacs, paquets qui se transportent « d'un lieu à un autre dans l'Inde sont voiturés

« par des éléphants; qu'ils peuvent porter des far-
« deaux sur leurs corps, sur leurs cous, sur leurs
« défenses, et même avec leurs gueules, en leur
« présentant le bout d'une corde, qu'ils serrent
« avec leurs dents; que, joignant l'intelligence à
« la force, ils ne cassent ni n'endommagent rien
« de ce qu'on leur confie; qu'ils font tourner et
« passer ces paquets du bord des eaux dans un
« bateau, sans les laisser mouiller, les posent dou-
« cement, et les rangent où l'on veut les placer;
« que quand ils les ont deposés dans l'endroit
« qu'on leur montre, ils essaient avec leurs trompes
« s'ils sont bien situés, et que quand c'est un ton-
« neau qui roule, ils vont d'eux-mêmes chercher
« des pierres pour le caler et l'établir solide-
« ment. »

Le P. Philippe s'exprime ainsi au sujet de cet animal : « Voici ce que j'ai vu moi-même de l'é-
« léphant; il y a toujours à Goa quelques éléphants
« pour servir à la construction des navires. Je vins
« un jour au bord du fleuve proche duquel on en
« faisoit un très gros. Dans la même ville de Goa,
« où il y a une grande place remplie de poutres
« pour cet effet, quelques hommes en lioient de
« fort pesantes par le bout avec une corde qu'ils
« jetoient à l'éléphant, lequel se l'étant portée à la
« bouche, et en ayant fait deux tours à sa trompe,
« les traînoit lui seul, sans aucun conducteur, au
« lieu où l'on construisoit ce navire, qu'on n'avoit
« fait que lui montrer une fois, et quelquefois il
« en traînoit de si grosses que quarante hommes et
« possible encore davantage ne les eussent pu re-

« muer ; mais ce que je remarquai de plus étonnant « fut que lorsqu'il rencontroit en son chemin d'au« tres poutres qui l'empêchoient de tirer la sienne, « en y mettant le pied dessous, il en enlevoit le « bout en haut, afin qu'elle pût aisément courir « par dessus les autres. Que pourroit faire davan« tage le plus raisonnable homme du monde » ? *Voyage d'Orient* du P. Philippe de la très sainte Trinité, édition de Lyon de 1669, page 367.

Fouché d'Absonville, dans son *Essai sur les mœurs des divers animaux étrangers*, page 182, dit qu'il a vu dans l'Inde deux éléphants occupés à abattre des pans de murailles. Leur gouverneur, en leur montrant cette tâche, les avoit encouragés par la promesse de quelques fruits et d'arrak. Ces deux animaux paroissoient combiner leurs forces, ils poussérent le mur du gros de leurs trompes repliées en dessous et garnies d'un morceau de cuir, et ils l'ébranlerent peu à peu par des secousses réitérées ; enfin, considérant avec attention le balancement de la muraille, ils donnerent une plus forte et derniere secousse, et se jeterent en arriere ensemble et avec promptitude, afin de n'être pas blessés par les décombres.

On employoit autrefois, dans l'Inde, les éléphants à lancer des vaisseaux. Un d'eux reçut un jour l'ordre de pousser dans la mer un bâtiment d'un port considérable, mais cette tâche excéda ses forces. Son maître, d'un ton ironique, invita le cornac à emmener cette bête *indolente*, et à lui en amener une autre en sa place. Ce pauvre ani-

mal renouvela aussitôt ses efforts avec tant de violence, qu'il se fracassa le crâne et mourut dans l'instant. Avant l'usage des armes à feu, ces quadrupedes étoient employés avec beaucoup de succès aux armées; mais dans le système actuel des batailles, ils ne contribueroient qu'à jeter du désordre et de la confusion dans un camp; ils sont cependant très utiles pour traîner l'artillerie sur les montagnes, et dans ces circonstances, leur attention et leur sagacité sont dignes de remarque. On s'en sert aussi pour transporter des bagages des bords d'une riviere à l'autre; après que le conducteur les a chargés du poids de plusieurs quintaux, il leur attache des cordes au cou, et les soldats se tiennent après ces cordes, soit pour nager, soit pour être traînés au milieu de l'eau.

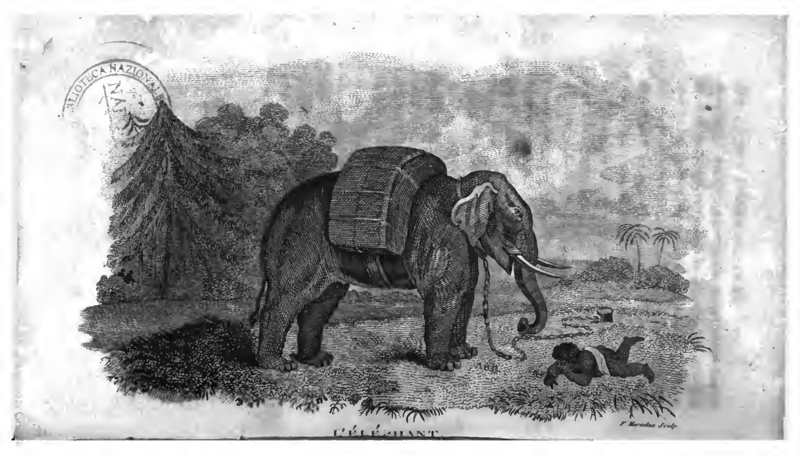
Une autre fonction de ces animaux en temps de guerre, est de foncer les portes d'une ville ou d'une place assiégée; ils parviennent à les briser en appuyant leur croupe contre ses battants, et en avançant et reculant pour les casser, jusqu'à ce qu'ils en aient détaché les ferrements. Pour prévenir ce danger, la plupart des forteresses orientales ont de très grosses piques enfoncées dans leurs portes, et qui se projettent en dehors à une certaine distance.

Dans différentes contrées de l'Inde, les grands ont de ces animaux, plutôt par ostentation que par besoin, et leur entretien occasionne des dépenses considérables, attendu qu'ils consomment une provision immense de fourrage, et qu'il faut quelquefois les traiter à discrétion de cannelle dont ils sont très friands. C'est une chose fort

ordinaire chez les Nababs, quand ils veulent ruiner un simple particulier, de lui faire présent d'un éléphant; cet homme est obligé alors de faire des dépenses au-dessus de ses facultés pour soigner cet animal, et s'il cherchoit à s'en défaire, il s'exposeroit à encourir la disgrace de son supérieur, et se priveroit de l'honneur qu'il retire d'un présent aussi magnifique.

Il est quelques contrées orientales où les éléphants remplissent les fonctions d'exécuteurs des hautes-œuvres : ils brisent les membres des criminels avec leurs trompes, les écrasent avec leurs pieds, ou les empalent avec leurs défenses, suivant l'ordre qu'ils en reçoivent.

L'histoire rapporte beaucoup de traits de fidélité, de reconnoissance et de sagacité de ces animaux. AElien nous apprend que lorsque Porus, roi de l'Inde, fut vaincu par Alexandre le Grand, il se trouva blessé de plusieurs dards qu'un éléphant retira de son corps avec sa trompe, et que lorsque cet animal s'apperçut que son maître alloit tomber en foiblesse à raison de la perte considérable de sang qu'il faisoit, il se coucha tout doucement par terre afin que son cavalier ne se fît pas de mal en descendant. Athénée parle de la reconnoissance d'un éléphant envers une femme qui lui avoit rendu quelques services, et qui avoit coutume de mettre son enfant auprès de lui lorsqu'il étoit tout petit. A la mort de la mere, l'éléphant prit tant d'affection pour l'enfant, qu'il manifestoit le plus vif mécontentement lorsqu'on l'éloignoit de sa présence, et qu'il ne vouloit pas



L'ÉLÉPHANT.

prendre d'aliments que la nourrice n'eût mis sa barcelonnette entre ses jambes, et alors il mangeoit de grand appétit pendant que cet enfant dormoit. Il chassoit les mouches d'autour de lui avec sa trompe, et lorsque l'enfant pleuroit, il agitoit son berceau jusqu'à ce qu'il fût assoupi.

A Adsmeer, un éléphant qui passoit souvent dans le marché à côté d'une marchande de légumes, recevoit toujours d'elle une poignée d'herbes. Un jour il fut saisi d'un accès de rage périodique, brisa ses fers, traversa le marché en courant, et mit en fuite tout ce qui se trouvoit devant lui, et entre autres personnes, cette femme, qui, dans sa précipitation, oublia un petit enfant qu'elle avoit avec elle. L'animal se rappelant l'endroit où se tenoit ordinairement sa bienfaitrice, enlaça sa trompe autour de l'enfant avec beaucoup de précaution, et le porta sain et sauf sur l'étal d'une boutique du voisinage.

« Un éléphant, dit M. de Buffon, venoit de « se venger d'un cornac en le tuant ; sa femme, « témoin de ce spectacle, prit ses deux enfants et « les jetta aux pieds de l'animal, en lui disant ; « puisque tu as tué mon mari, ôte-moi la vie ainsi « qu'à mes deux enfants. L'éléphant s'arrêta tout « court, s'adoucit, et comme s'il eût été touché « de regret, prit avec sa trompe le plus grand de « ces deux enfants, le mit sur son dos, l'adopta « pour son cornac, et n'en voulut pas souffrir « d'autre. »

Le docteur Darwin a été informé par des gens

très dignes de foi, que les éléphants qui sont employés à porter les bagages des armées dans l'Indostan, sont mis sous la surveillance d'un des naturels du pays. Cet homme et sa femme, avant d'aller dans les bois ramasser des feuilles et des branches d'arbre pour sa nourriture, l'attachent à un pieu fixé en terre, et laissent ordinairement sous sa protection un enfant qui n'est pas encore en état de marcher; non seulement cet intelligent animal lui sert de défenseur, mais, lorsqu'en se traînant à terre, l'enfant parvient à l'extrémité de la chaîne, il l'enveloppe fort doucement de sa trompe, et le reporte dans le centre du cercle.

Tavernier raconte qu'un des rois de l'Inde étoit un jour à chasser avec son fils sur un éléphant, lorsque, cet animal étant tombé dans un accès de fureur, il fut de toute impossibilité de le gouverner. Le cornac dit alors au roi que, pour calmer la rage de cet animal, qui sans cela alloit les mettre en pieces à travers les arbres, il falloit qu'un d'eux fît le sacrifice de sa vie, et qu'il étoit lui-même tout prêt à s'immoler au salut des deux autres; il demanda au roi pour toute récompense de ce dévouement, sa promesse de pourvoir aux besoins de sa femme et de ses enfants. La parole lui en ayant été donnée, il se jeta aussitôt sous les pieds de cet animal, qui le saisit de sa trompe et l'étouffa, puis lui marcha sur le ventre. L'éléphant se repentit aussitôt de cette action criminelle, et devint calme et soumis; le monarque reconnoissant accorda un traitement magnifique à l'épouse et à la famille

de ce fidele sujet qui avoit si généreusement sacrifié sa vie pour conserver celle de son souverain et de son auguste fils.

Si ce quadrupede est fantasque, il n'en est pas moins reconnoissant. M. de Bussi rapporte qu'un soldat de Pondichéry, qui avoit coutume de porter à un éléphant une certaine mesure d'arrak chaque fois qu'il touchoit son prêt, ayant un jour bu plus que de raison, et se voyant poursuivi par la garde qui le vouloit conduire en prison, se réfugia sous cet animal et s'y endormit. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asile, l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain le soldat, revenu de son ivresse, frémit à son réveil de se trouver couché sous un animal d'une grosseur aussi énorme : l'éléphant, qui sans doute s'apperçut de son effroi, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, et lui fit entendre qu'il pouvoit s'en aller.

M. le baron de Lauriston eut envie, pendant une des dernieres guerres de l'Inde, d'aller à Lacknaor, à une époque où une maladie épidémique causoit les plus grands ravages parmi les habitants. La principale rue qui conduisoit aux portes du palais étoit couverte de malades étendus sur le pavé au moment même où le nabab devoit passer. Il paroissoit inévitable que l'éléphant pût faire autrement que de marcher sur le corps de ces malheureux et de les écraser, à moins que le prince ne voulût consentir à retarder sa marche jusqu'à ce qu'on eût rendu la voie libre ; mais il étoit pressé, et une

pareille marque de sensibilité eût été au-dessous de la dignité d'un personnage indien de cette importance. Cet animal plein de sagacité, sans paroître ralentir sa marche, et sans en avoir reçu l'ordre, écarta les uns, releva les autres avec sa trompe, et enjamba par dessus le reste avec tant d'adresse et de précaution, que personne ne fut blessé.

Quoique les éléphants soient remarquables par leur affection, leur reconnoissance et leur sensibilité, ils sont sujets à éprouver du ressentiment. Acosta dit que dans Cochin, ville de la côte de Malabar, un soldat ayant jeté une noix à un éléphant, l'animal la ramassa aussitôt et la cacha, et que quelques jours après, en voyant passer ce militaire, il lui jetta cette noix, et s'en alla en sautant et en dansant.

Un autre soldat de la même ville ayant rencontré un jour un éléphant avec son cornac, se refusa à leur céder le pas ; le cornac se plaignit de cet affront à l'éléphant qui, quelque temps après, ayant apperçu le soldat sur les bords d'une riviere dont la ville est traversée, courut à lui, l'enleva avec sa trompe, et le plongea plusieurs fois dans son cours, après quoi il le retira de l'eau et l'exposa à la risée de tous les spectateurs.

Le capitaine Hamilton nous informe que, lorsqu'il étoit à Achem, dans l'isle de Sumatra, il vit un éléphant qu'on y gardoit depuis plus de cent ans, et qui passoit pour en avoir plus de trois cents. Il avoit à peu près onze pieds de haut,

et l'on remarquoit en lui une intelligence, une sagacité extraordinaires; Hamilton en cite un exemple dans un trait singulier de vengeance que nous allons raconter.

En 1692, dit-il, un vaisseau, nommé *La Dorothée*, commandé par le capitaine Thwaits, s'arrêta devant Achem pour prendre des vivres; et deux Anglais, résidant dans cette ville, vinrent à bord pour faire emplette de marchandises européennes dont ils avoient besoin. Ils acheterent entre autres choses du drap de Norwich. Comme il n'y avoit pas de tailleur anglais à Achem, ils employerent un homme de Surate qui tenoit un magasin dans la place du marché, et qui occupoit ordinairement plusieurs ouvriers dans sa boutique. L'éléphant en question étoit dans l'usage d'alonger sa trompe dans les allées ou aux fenêtres des maisons quand il passoit dans les rues, comme pour demander des fruits gâtés ou des racines, que les habitants se faisoient un plaisir de lui donner. Un matin, en allant à la riviere pour se laver, monté de son cornac, il présenta l'extrémité de sa trompe aux fenêtres du tailleur; cet homme, au lieu de lui donner ce qu'il desiroit, le piqua avec son aiguille; l'éléphant parut ne faire aucune attention à cette insulte, mais il alla tranquillement à la riviere et se lava, après quoi il en remua le limon avec l'un de ses pieds de devant, et aspira une grande quantité de cette eau fangeuse dans sa trompe, puis passant nonchalamment du côté de la rue où étoit la boutique de cet ouvrier,

il s'avança vers la fenêtre et lui lança une fusée d'eau avec une force si prodigieuse que le coupable et ses garçons furent renversés de leur établi et jetés dans une terreur panique.

« Un peintre, dit M. de Buffon, vouloit dessiner l'éléphant de la ménagerie de Versailles « dans une attitude extraordinaire, qui étoit de tenir sa trompe levée et la gueule ouverte. Le « valet du peintre, pour le faire demeurer en cet « état, lui jetoit des fruits dans la gueule, et le « plus souvent faisoit semblant d'en jeter ; il en « fut indigné, et comme s'il eût connu que l'envie que le peintre avoit de le dessiner étoit la « cause de cette importunité, au lieu de s'en « prendre au valet, il s'adressa au maître, et lui « jeta par sa trompe une quantité d'eau dont il « gâta le papier sur lequel le peintre dessinoit. »

Au cap de Bonne-Espérance, on chasse et on tue ces animaux pour avoir leurs défenses; et dans ces occasions, trois cavaliers bien montés et armés de lances attaquent à tour de rôle l'animal, se secourant les uns les autres à mesure qu'ils se voient pressés, jusqu'à ce que la victime soit entièrement subjuguée.

Trois freres, Hollandais, qui avoient amassé une fortune considérable à ce métier, prirent la résolution de se retirer en Europe pour jouir du fruit de leurs travaux, et résolurent, avant de partir, d'aller encore une fois à la chasse, comme pour passer le temps ; ils rencontrerent bientôt un éléphant, et se mirent à l'attaquer à leur maniere ordinaire ; mais malheureusement

un de leurs chevaux s'abattit et renversa son cavalier ; l'animal furieux se saisit aussitôt de son ennemi, le jeta en l'air à une hauteur prodigieuse, et le reçut sur une de ses défenses, puis se tournant vers les deux freres, il leur présenta le malheureux empalé, qui souffroit toutes les horreurs de l'agonie sur cet ivoire ensanglanté.

« Un factionnaire, exact à sa consigne, au « Muséum d'histoire naturelle de Paris, ne manquoit pas, lorsqu'il étoit de garde auprès des « éléphants, d'avertir le public de ne leur rien « donner à manger. Une telle conduite n'étoit pas « propre à le faire aimer des éléphants ; la femelle en particulier le regardoit d'un très « mauvais œil, et déja elle lui avoit fait éprouver les effets de sa mauvaise humeur en lui aspergeant la tête avec sa trompe : ce militaire « ne se corrigeoit pas ; et un jour que l'affluence « des spectateurs étoit plus grande qu'à l'ordinaire, il reçut d'abord une fusée d'eau à la figure ; mais comme il ne s'obstinoit pas moins « à défendre tous dons de morceaux de pain, la « femelle irritée se saisit du fusil du rigide surveillant, le fit tourner dans sa trompe, le foula « aux pieds, et ne le rendit qu'après l'avoir tordu comme un tirebourre. (*Décade philosoph. Tome* 22, *page* 164.)

Le lecteur peut se former une idée de l'attachement mutuel de ces animaux, d'après l'exemple que nous allons citer. Deux éléphants mâle et femelle furent en 1786 envoyés au Stathouder de Hollande par la compagnie des Indes hol-

landaises ; ils furent depuis séparés pour être conduits de la Haye à Paris, où l'on prépara un vaste emplacement pour leur réception ; il étoit séparé en deux loges qui communiquoient entre elles par une grande porte à coulisses.

Le jour de leur arrivée, ils furent conduits dans cet emplacement : le mâle y fut amené le premier ; il entra avec défiance dans l'endroit qui lui étoit destiné, reconnut les lieux, et essaya avec sa trompe la force de chaque barreau de fer qui lioit ensemble les palissades dont l'enceinte étoit fermée. Il s'efforça même de dévisser à l'extérieur les écrous qui assujétissoient ces barreaux ; mais il ne put y parvenir.

Ces deux animaux avoient été séparés pour la commodité de leur transport, et ne s'étoient pas vus depuis plusieurs mois.

« L'instant où ils se retrouverent pour la pre-
« miere fois fut pour eux celui de la plus grande
« joie, et pour l'observateur un événement cu-
« rieux. Lorsque la femelle entra dans la loge
« qui lui étoit destinée, elle jeta d'abord un cri
« qui exprimoit le plaisir de se voir en liberté ;
« elle n'apperçut pas le mâle qui étoit déjà dans
« la seconde loge, occupé à manger; celui-ci ne
« se doutoit pas non plus que sa compagne fût
« si près de lui; mais le cornac l'ayant appelé, il
« se tourna, et à l'instant ces deux animaux cou-
« rurent l'un à l'autre, et se mirent à faire des cris
« de joie si vifs et si bruyants que toute la salle en
« étoit ébranlée. Ils pousserent en même temps par
« leurs trompes un souffle qui ressembloit à un vent

« impétueux. La joie de la femelle étoit plus vive ; « elle l'exprimoit sur-tout par le battement précipi- « té de ses oreilles, qu'elle faisoit mouvoir comme « les ailes d'un oiseau et avec une vîtesse extrême. « Elle passoit sa trompe sur le corps du mâle « avec tendresse ; elle la portoit principalement « à son oreille, où elle la tenoit long-temps. Sou- « vent aussi, après l'avoir promenée sur tout le « corps du mâle, elle la reportoit à sa propre « bouche ; de son côté, le mâle passoit aussi sa « trompe sur le corps de la femelle ; mais sa joie « étoit plus concentrée, et il sembloit l'expri- « mer par des larmes qui couloient en abondance « de ses yeux ». (*Décade philosophique. Tome* 17, *page* 45.)

La maniere de prendre les éléphants sauvages à Tipury aux Indes orientales, telle qu'elle a été donnée dans les recherches asiatiques par J. Corse, écuyer, est très digne de l'attention du lecteur.

« Au mois de novembre, lorsque le temps est « rafraîchi et que les marais sont desséchés, les « éléphants mâles sortent de leurs retraites des « forêts, et font des excursions nocturnes dans « les plaines, où ils détruisent les travaux de l'a- « griculteur, en dévorant ou en foulant aux pieds « le riz, les cannes à sucre et autres productions « végétales.

« Ces dévastations obligent les fermiers et la- « boureurs du pays à exercer une surveillance très « réguliere sous un petit abri pratiqué sur le « faîte de quelques bambous élevés d'environ qua- « torze pieds au-dessus du sol : de cette position,

« l'alarme est facilement répandue, au moyen « d'une cresselle, parmi les villageois, qui écar- « tent les éléphants en poussant des cris réité- « rés : on les empêche encore d'avancer, en allu- « mant un grand nombre de feux. Pour s'empa- « rer d'un des mâles, on emploie les mêmes « moyens que ceux dont on se sert pour se rendre « maître d'une tribu entiere de ces animaux, c'est- « à-dire qu'on s'assure des premiers avec des femelle, « d'éléphants privées et dressées à cet exercice. »

« Comme les chasseurs connoissent parfaitement les endroits où les éléphants viennent chercher leur pâture, ils s'avancent vers eux avec quatre femelles privées, nombre dont chaque partie de chasse se compose. Lorsque la nuit est très obscure, ils découvrent les éléphants au bruit qu'ils font en nettoyant les substances dont ils se nourrissent, et qu'ils frappent contre leurs jambes de devant; et le clair de lune permet de les appercevoir à une distance considérable.

« Aussitôt qu'ils ont fixé leur choix sur le *Goondah* ou éléphant mâle dont ils veulent s'emparer, ils amenent avec lenteur et dans le plus profond silence trois des femelles privées vers l'endroit où il se repaît; lorsque le mâle les voit approcher, s'il prend l'alarme ou s'il est mécontent, il frappe la terre avec sa trompe, et donne des marques évidentes de déplaisir; si elles approchent plus près de lui, il les attaque aussitôt et les meurtrit avec ses défenses; mais s'il est disposé à l'amour, comme cela arrive ordinaire-

ment, il laisse approcher ces séductrices, et va quelquefois au-devant d'elles.

« Lorsque, d'après ces apparences, les chasseurs s'imaginent qu'il deviendra leur proie, ils conduisent deux des femelles auprès de cet animal, et font en sorte qu'elles lui pressent, chacune de leur côté, le cou et les épaules de leurs trompes, et la troisieme femelle, qu'ils font approcher en même temps, se place immédiatement de travers derriere lui. Dans cette situation, le *goondah*, au lieu de soupçonner aucun dessein contre sa liberté, se met à folâtrer avec les femelles et à les caresser de sa trompe. Pendant qu'il est ainsi occupé, on pousse vers lui la quatrieme femelle, et des gens, se traînant sous le ventre de la troisieme, passent une corde très foible autour des jambes de derriere du *goondah*. Pour peu qu'il bouge, elle se rompt facilement. Dans ce cas, si l'éléphant ne soupçonne en aucune maniere l'intention des chasseurs, on attache ses jambes avec une espece de cable appelé *bundah*, que l'on passe alternativement d'une jambe à l'autre. Comme ces cables sont très courts, on en emploie ordinairement six ou huit pour pouvoir en enlacer plus promptement les jambes de l'animal, et les *bundahs* sont arrêtés par une corde dans l'endroit où ils se croisent. Un autre cable avec un nœud coulant est mis alors autour de chaque jambe de derriere de l'animal, et on fixe de nouveau au dessus de ces cordes différents autres *bundahs* de la maniere qu'on a fait des autres.

« L'arrangement de ces cordages emploie environ vingt minutes, espace de temps pendant lequel le plus profond silence est observé, et les chasseurs, qui se tiennent à plat-ventre sur le cou des éléphants femelles, sont dérobés aux regards du *goondah* par une couverture d'une couleur foncée.

« Pendant que les chasseurs sont occupés à garotter les jambes du *goondah*, l'animal caresse tantôt l'une, et tantôt l'autre de ses séductrices, et il est si bien barricadé par les trois femelles privées, dont deux le pressent par les côtés, et l'autre par la croupe, qu'il peut à peine se tourner, ou voir les gens qui se tiennent sous le ventre de la troisieme; si cependant il arrive que le *goondah* parvienne à se débarrasser, les chasseurs, au premier soupçon qu'ils en ont, montent au moyen d'une corde disposée à cet effet, sur le dos d'une des femelles, et se soustraient ainsi aux effets de sa fureur. Cette circonstance néanmoins est fort rare.

« Lorsque les jambes de derriere du *goondah* sont convenablement assujetties, les chasseurs se retirent à une petite distance, et l'animal cherche naturellement à suivre les femelles; mais, trouvant ses jambes empêtrées, il a aussitôt le sentiment de sa situation, et se retire vers le jungle; les chasseurs le suivent sur des éléphants privés, accompagnés d'un grand nombre de gens, qui, aussitôt que le *goondah* passe auprès d'un gros arbre, font à l'entour de son tronc plusieurs tours des cables qu'il traîne derriere lui. Comme alors

sa marche est arrêtée, il exerce toutes ses forces pour se débarrasser, et sillonne quelquefois la terre avec ses défenses; si par ses efforts il parvient à briser ces cables, et s'il s'échappe dans le jungle, les chasseurs n'osent pas l'y suivre, de peur d'être attaqués par d'autres éléphants sauvages; mais si les cables résistent, et si l'animal se consume en efforts inutiles, les femelles sont ramenées de nouveau et placées dans leur premiere position.

« Après avoir fait avancer le *goondah* plus près de l'arbre, les chasseurs passent le bout des grands cables autour de ses jambes, et ensuite autour de l'arbre, à trois reprises différentes, de maniere à pouvoir l'empêcher de se sauver; pour plus de sûreté, ils assujettissent ses jambes de devant de la même maniere que les jambes de derriere, et les cordages qui ont été placés au-dessous du bundah, sont attachés de chaque côté de l'animal à des pieux plantés en terre ou à des arbres.

« Pendant qu'on attache les jambes de ce quadrupede, les personnes employées à cette opération ont le plus grand soin de ne se pas mettre à la portée de sa trompe; et s'il cherche à les saisir, ils passent de l'autre côté des femelles privées, ou montent sur elles au moyen des cordes dont nous avons parlé.

« Lorsque le *goondah* est en quelque sorte calmé, et qu'il a pris un peu de la nourriture qui lui est fournie par les chasseurs, un nombre considérable de cordes très solides passées autour de son cou et de son corps, et deux des gros cables sont attachés à deux des femelles privées, à l'effet de

le conduire à sa destination; tout étant ainsi disposé, et un passage ayant été pratiqué dans le jungle, on ôte les cordes qui empêtrent les jambes de l'animal, et des éléphants privés le poussent en avant, tandis que des personnes l'excitent par derriere à marcher. Au lieu cependant d'avancer dans la direction qu'on veut lui faire prendre, il emploie toutes ses forces pour rentrer dans le jungle, laboure la terre avec ses défenses, et se fait quelquefois tant de mal, qu'il ne survit pas plus de deux ou trois jours à ces efforts; en général cependant il se résigne à son sort, et si cela est nécessaire, on le conduit hors du jungle aussitôt que le passage en est ouvert.

« Une fois amené à sa destination, et mis en sûreté, l'éléphant captif est traité avec un mélange de douceur et de sévérité; et au bout de quelques mois il devient privé et soumis à son conducteur; c'est une chose singuliere que, quoique le *goondah* emploie tous ses efforts à se dégager, lorsqu'il est pris, et qu'il frapperoit de mort quiconque se trouveroit à sa portée, il cherche rarement à faire du mal aux femelles qui l'ont séduit; qu'au contraire, il paroît satisfait toutes les fois qu'on les amene auprès de lui, et qu'il semble se complaire dans la perte de sa liberté.

« Les femelles des éléphants ne sont jamais prises seules, mais dans des bandes ou troupeaux qui consistent ordinairement en cinquante ou cent animaux des deux sexes, et sont toujours sous la direction de la femelle la plus âgée, et d'un des plus gros mâles.

« Lorsqu'un troupeau a été découvert, cent personnes se partagent en plusieurs groupes ou petits pelotons, à la distance de trente toises les unes des autres, et forment un cercle irrégulier, dans lequel les éléphants sont renfermés ; chaque groupe allume des feux et prépare un chemin qui conduit à la station ou au rendez-vous le plus prochain, par lequel une communication est aussitôt établie pour toute la circonférence, et des renforts peuvent être amenés sur tous les points.

« Le premier cercle étant ainsi formé, le reste du jour et la nuit entiere sont employés par les chasseurs à faire le guet, à cuire les provisions, et à s'occuper de beaucoup d'autres préparatifs.

« Le lendemain matin de très bonne heure, un homme se détache de chaque groupe pour former un cercle dans la direction où il est à desirer que les éléphants viennent. Lorsque cette opération est terminée, les gens qui composent le nouveau cercle éteignent leurs feux, et défilent de droite et de gauche, laissant ainsi une ouverture par laquelle passe le troupeau. Au moyen de cette manœuvre, l'ancien et le nouveau cercle se trouvent réunis et forment une enceinte oblongue.

« Les gens qui sont à la premiere extrémité de l'ovale, font du bruit avec leurs cresselles pour faire avancer les éléphants, et aussitôt qu'ils sont parvenus au nouveau cercle, les chasseurs le ferment, prennent leurs positions, et passent la nuit comme auparavant.

« Le matin, le même procédé se renouvelle : les éléphants alors s'avancent lentement dans la direc-

tion où ils se trouvent le moins incommodés par les clameurs de ceux qui les entourent, et se nourrissent, en marchant, de feuilles de bambou, de branches d'arbres et de tout ce qui se trouve sur leur passage. Comme les gens employés dans ces circonstances sont très lents dans leurs opérations, ils parviennent rarement à faire passer en un jour le troupeau au-delà du premier cercle, à moins que ce ne soit dans un cas de nécessité; alors ils font tous les efforts dont ils sont capables, et réussissent à les faire promptement entrer dans le second cercle. Ils n'ont d'autres tentes et d'autres abris que le feuillage des bois, qui dans le jour les garantit des ardeurs du soleil; et la nuit, ils se couchent sur des nattes, enveloppés d'un morceau de drap grossier et entourés de leurs feux.

« Des sentinelles entretiennent ces feux avec du bois et particulièrement avec des bambous verts, qui par le pétillement et le bruit qu'ils font en brûlant, détournent les éléphants d'approcher de trop près, de sorte qu'en général le troupeau reste au milieu du cercle. Si cependant les éléphants s'exposoient à s'en approcher, on répandroit l'alarme, et les gens les forceroient de se retirer en les effrayant par leurs cris et par le bruit de leurs cresselles.

« Le keddah, enceinte de pieux qui se termine par une impasse ou cul de sac dans lequel on doit se saisir du troupeau, consiste en trois enclos qui communiquent les uns aux autres par des sentiers étroits. L'enclos extérieur est le plus grand; celui du milieu est après lui le plus vaste,

et le troisieme est le plus petit. Ces enclos sont fermés de palissades assez solides; mais le dernier est celui qui est le plus capable de résistance, et les éléphants ne sont regardés comme étant en sûreté que lorsqu'ils y sont passés. Comme les deux autres enclos, celui-ci est entièrement bordé d'un fossé très profond; et sur le banc de terre provenant de la fouille ou de l'excavation de ce fossé, est planté un rang de fortes palissades faites de corps d'arbres d'une moyenne grosseur, consolidées par des traverses, et soutenues à l'extérieur par des piliers placés en arcs-boutants, dont une des extrémités est fichée en terre et l'autre appuyée contre ces traverses auxquelles ils sont fixés. Je ferai observer ici que les balustrades et les chemins sont masqués par des branches d'arbres et des bambous plantés en terre, et disposés de maniere à leur donner l'apparence d'un jungle naturel.

« Il semble que la plus grande difficulté consiste à faire entrer le troupeau dans le premier enclos; car, malgré toutes les précautions qui ont été prises, l'éléphant qui est à la tête du troupeau manifeste le soupçon de quelque piege, par la répugnance avec laquelle il y pénetre; mais aussitôt qu'il y est entré, tout le troupeau le suit aveuglément. Dès qu'il ne reste plus un seul éléphant hors de cet enclos, on allume des feux autour d'une grande partie de sa circonférence, et surtout à son entrée, pour empêcher ces animaux de revenir sur leurs pas; et les chasseurs font en dehors un bruit épouvantable en criant, ou en

battant leurs tambours, appelés *tam-tams* et en brûlant des pétards, pour forcer le troupeau à entrer dans le second enclos.

« Les éléphants, se voyant tombés dans un piege, poussent des hurlements affreux; mais s'appercevant en même temps que l'entrée par laquelle ils viennent de passer est barricadée, et qu'il ne leur reste d'autre ouverture que le passage qui conduit au second enclos, ils le prennent, et sont bientôt forcés de pénétrer dans la derniere enceinte. Ces animaux, se voyant alors complètement cernés et privés de tous moyens de s'échapper, deviennent furieux, et se précipitent du côté du fossé pour en renverser les palissades, en poussant des cris plus aigus que le son d'une trompette, et en imitant quelquefois par leurs hurlements le bruit du tonnerre; mais toutes les fois qu'ils méditent de franchir ce fossé, ils en sont empêchés par les feux et par les cris triomphants des chasseurs. Enfin, s'ils s'apperçoivent que leurs efforts sont absolument inutiles, ils prennent un air pensif, et semblent méditer de nouveau des moyens d'évasion; mais les chasseurs forment un campement autour d'eux; des gardes sont placés contre les palissades, et toutes les précautions sont prises pour les empêcher de s'échapper.

« Lorsque le troupeau est resté pendant quelques jours dans le keddah, on ouvre les portes d'une issue appelée *la roomée*, et on détermine un éléphant à y passer, en lui jetant de la nourriture à l'entrée et ensuite le long de cette issue. Lorsque

l'animal en a dépassé la porte, une personne du dehors la ferme en tirant un cordon, et l'assujettit par deux barres en croix, jetées devant et derriere cette porte, et ensuite en passant des chevrons horizontaux à travers les palissades, devant et derriere ces barres en croix.

« Alarmé par le bruit que l'on fait en fermant la porte, l'éléphant se retire brusquement en arriere, et se trouvant emprisonné, il se jette contre les palissades de la *roomée*, qu'il cherche à briser en frappant avec ses pieds de devant, ou en les battant en brêche avec sa tête; mais malgré tous ses efforts, il est garotté avec des cordes et conduit de force à sa destination par deux femelles privées et assistées des chasseurs.

« Aussitôt que chaque éléphant est conduit à l'endroit qui lui est réservé, on le met sous la surveillance d'un gardien qui est chargé de le soigner et de l'instruire. Cet homme a sous ses ordres trois autres personnes qui l'aident à donner du fourrage et de l'eau à cet animal, jusqu'à ce qu'il soit devenu assez traitable pour se nourrir lui-même. Une foule de ruses sont employées dans les commencements pour l'apprivoiser. D'abord on le flatte et on le caresse. Le cornac emploie quelquefois ensuite les menaces, et le pique avec une perche armée d'une pointe de fer, mais plus souvent il le chatouille en lui grattant la tête et la trompe avec un long bambou fendu par une de ses extrémités en plusieurs parties; et en chassant les mouches de ses plaies et de ses

meurtrissures; il l'asperge d'eau sur tout le corps pour le rafraîchir, en ayant soin de se tenir hors de la portée de sa trompe.

« Au bout de quelques jours, il approche avec précaution de ses flancs en le frappant légèrement de la paume de la main et en lui parlant d'une voix caressante ; quelque temps après ces bons traitements, l'animal commence à reconnoître son gardien et à obéir à ses commandements. Cet éléphant devient peu à peu si familier que le cornac passe sur son dos de celui d'une des femelles privées. La familiarité augmente au point que le conducteur a la liberté de s'asseoir sur son cou et de diriger tous ses mouvements. Pendant qu'on apprivoise ainsi les éléphants, ceux qui sont privés emmenent les autres dehors pour leur faire prendre de l'exercice, et pour les délivrer des cordes qui les blessent, à moins qu'elles ne soient régulièrement relâchées et changées. Après cinq ou six semaines, l'éléphant obéit à son conducteur ; on lui ôte ses chaînes par degré, et il se laisse facilement conduire d'un lieu à un autre. Il faut avoir soin cependant de ne pas le laisser approcher des endroits qu'il étoit dans l'habitude de fréquenter, de peur que le souvenir qu'il en auroit ne le porte à tenter de recouvrer sa liberté. »

La maniere de chasser l'éléphant dans l'Abyssinie est ainsi décrite par M. Bruce. « Les gens qui font leur état de la chasse de l'éléphant demeurent constamment dans les bois, faisant leur nourriture journaliere de la chair des animaux

qu'ils tuent, c'est-à-dire de celle de l'éléphant ou du rhinocéros. On les appelle *agageers*, nom tiré du mot *agar* qui signifie *coupe-jarrets* ; mais pour parler d'une maniere plus convenable, cette expression indique l'amputation du tendon ou muscle du talon, et caractérise la maniere dont on s'y prend pour tuer l'éléphant. Deux hommes montent à cheval, entièrement nus, de peur d'être accrochés par leurs vêtements à des arbres ou des buissons, en cherchant à se soustraire à leur vigilant ennemi ; le premier, qui souvent monte à cru, et qui quelquefois a une selle, tient d'une main une baguette ou un bâton court, et de l'autre la bride de son cheval, qu'il gouverne avec beaucoup d'attention. Derriere lui est son compagnon armé d'un cimeterre ; de la main gauche celui-ci tient son sabre par la poignée, tandis que de l'autre main il en tient la lame dont environ quatorze pouces sont couverts de ficelle ; et quoique l'extrémité inférieure de cette lame soit aussi tranchante que celle d'un rasoir, il la porte toujours sans fourreau. »

A la rencontre d'un éléphant, l'homme qui conduit le cheval s'approche de lui autant qu'il est possible de le faire, et tandis qu'il le croise en tous sens, il s'écrie : « *Je suis un tel, un tel* « *et un tel; voilà mon cheval qui porte tel nom ;* « *j'ai tué ton pere dans tel endroit et ton grand* « *pere dans tel autre ; je viens pour te tuer, toi* « *qui n'es rien en comparaison d'eux.* »

L'éléphant, qui, en Abyssinie, est supposé

comprendre ce bavardage, furieux d'entendre le bruit qui se fait devant lui, cherche à se saisir, avec sa trompe, de l'*agageer*, suit dans cette intention tous ses pas, fait autant de tours que lui, et néglige de se sauver en courant sur une ligne droite, seul moyen qu'il auroit de pourvoir à sa sûreté. Après avoir fait faire plusieurs tours au quadrupede, le cavalier se presse contre lui, et fait glisser par derriere son camarade de l'autre côté du montoir, tandis qu'il occupe l'attention de l'éléphant sur son cheval. L'autre le frappe d'un coup de son sabre au dessus du talon, à l'endroit qui, dans un sujet humain, se nomme tendon d'Achille : c'est le moment critique; le cavalier tourne autour de l'animal, reprend son compagnon et court avec lui après le reste du troupeau, s'ils ont apperçu plus d'un éléphant : quelquefois un adroit *agageer* en tue trois dans une seule chasse. Si l'homme n'est pas d'un caractere timide, et si son sabre a bien le fil, le tendon est entièrement séparé; au reste, s'il n'est pas totalement disjoint, il est tellement entamé que l'animal, en appuyant dessus, a bientôt achevé de le briser; dans l'un et l'autre cas, l'animal est dans l'impossibilité de faire un seul pas, jusqu'à l'arrivée du cavalier et de ses compagnons, qui le percent de coups de piques et de lances jusqu'à ce qu'il tombe à terre et expire baigné dans son sang. Aussitôt qu'il est mort, ils coupent sa chair en aiguillettes de l'épaisseur des rênes d'une bride, et les suspendent comme des festons à des branches d'arbres, pour les faire

sécher ; et ensuite ils les serrent pour les manger dans la saison des pluies.

M. Bruce a été témoin dans l'une de ces circonstances d'une singuliere marque d'affection d'un jeune éléphant pour sa mere. « Il ne restoit, dit-il, que deux éléphants de ceux qui avoient été découverts, c'est-à-dire une femelle et son petit. L'*agageer* les auroit volontiers laissé vivre, attendu que les défenses de l'éléphant femelle sont très courtes, et que le petit n'est d'aucune valeur; mais les chasseurs ne voulurent rien perdre de leur partie de plaisir : nos gens ayant remarqué l'endroit où la femelle s'étoit retirée, on la trouva bientôt, et elle fut sur-le-champ mutilée par les *agageers* ; mais quand ils vinrent pour l'attaquer avec leurs dards, comme chacun d'eux le fit effectivement, son petit, qu'on avoit laissé échapper sans s'occuper de lui, s'élança furieux d'un buisson où il s'étoit caché, et se précipita sur les hommes et les chevaux avec toute la violence dont il étoit capable. Je fus très surpris et très affecté en voyant les efforts de ce jeune animal pour défendre sa mere ensanglantée, sans s'occuper de sa propre vie. Je leur criai, en conséquence : « Pour l'amour de Dieu, épargnez la mere ! » Mais il n'étoit plus temps ; et le petit me livra différents assauts, que j'eus toutes les peines du monde à éviter ; je me suis néanmoins, depuis, su bon gré de ne l'avoir pas frappé. Enfin, renouvelant son attaque sur un des chasseurs, il lui fit une légere blessure à la jambe ; sur quoi celui-ci lui perça le ventre

d'un coup de javelot. Les autres imiterent son exemple, et il tomba mort à côté de sa mere qu'il avoit défendue avec tant de zele. Ce petit éléphant étoit de la grosseur d'un âne, mais rond, trapu et d'une forme grossiere. Son emportement et sa fureur paroissoient tels qu'il eût certainement cassé la jambe d'un homme ou d'un cheval, s'il eût pu le joindre et l'ajuster. »

On prétend que l'éléphant est doué d'une mémoire si fidele, que lorsqu'une fois il a été en captivité, et qu'ensuite il est parvenu à s'échapper, on ne peut jamais le reprendre; mais il est reconnu que cette opinion est erronnée, comme il sera facile d'en juger d'après les exemples suivants rapportés dans les Transactions philosophiques de 1799.

« Une femelle d'éléphant fut prise pour la premiere fois dans l'année 1765 par Rajah Kishum « Maunick, qui, six mois après en fit présent à Ab- « door Rezah, homme d'un certain rang dans le dis- « trict; en 1767, le rajah envoya des forces contre « cet Abdoor Rezah pour avoir tenu une con- « duite réfractaire. Celui-ci, dans sa retraite sur « les montagnes, laissa aller l'animal en question « dans les bois après s'en être servi près de deux « ans. Il fut repris depuis, mais c'étoit par une « nuit orageuse, et il s'échappa de nouveau. En « 1782, c'est-à-dire plus de dix ans après sa se- « conde fuite, cette femelle d'éléphant fut attirée « par les chasseurs d'éléphants appartenants à « M. Leeke de Longfordhal Spropshire, dans un « enclos où les éléphants sont mis en sûreté; et le

« lendemain, lorsque M. Leeke alla voir le trou-
« peau qui avoit été pris, les chasseurs lui mon-
« trerent cet éléphant femelle, qu'il se remit fort
« bien. L'animal fut appelé par son nom, auquel
« il parut donner quelque attention, en regardant
« les personnes qui le répétoient. Cette femelle
« d'éléphant, en un mot, ne ressembloit en rien
« aux autres éléphants qui couroient perpétuel-
« lement dans cette enceinte, en donnant des signes
« de fureur; elle parut, au contraire, se résigner
« patiemment à son sort.

« Pendant l'espace de dix-huit jours, elle ne
« voulut pas approcher de l'impasse où elle avoit
« été arrêtée, parcequ'elle se rappeloit sans doute
« ce qu'elle y avoit souffert deux fois : M. Leeke
« entra dans l'enclos tandis qu'il n'y avoit qu'elle,
« une autre femelle sauvage et huit petits élé-
« phants. Lorsqu'on se fut assuré de l'autre fe-
« melle par le moyen des éléphants privés qu'on
« avoit envoyés auprès d'elle, les chasseurs reçu-
« rent l'ordre d'appeler la nouvelle par son nom;
« elle vint aussitôt sur les bords du fossé dans l'inté-
« rieur de l'enceinte. Quelques chasseurs alors
« furent invités à introduire dans l'enclos un ba-
« nanier. Non seulement elle en prit de leurs
« mains les feuilles avec sa trompe, mais elle
« ouvrit la gueule pour qu'on y en fourrât; ce
« qu'ils firent en lui passant la main sur la peau
« et en la caressant. Alors on fit avancer près
« d'elle un des éléphants privés, et on ordonna à
« un cornac de la prendre par l'oreille et de lui
« ordonner de se coucher. D'abord elle commen-

« ça par s'éloigner à une certaine distance en mon-
« trant de la colere ; mais lorsque le cornac l'ap-
« pela, elle vint aussitôt auprès de lui, se laissa ca-
« resser comme auparavant, et au bout de quel-
« ques minutes elle permit aux éléphants privés
« de devenir familiers avec elle. Un chasseur at-
« tacha, de dessus un de ces éléphants, une corde
« autour de son corps, et lui sauta aussitôt sur le
« dos, ce que dans le premier moment elle n'ai-
« ma pas beaucoup ; mais elle s'y prêta bientôt.
« On arrangea ensuite un cordeau autour de son
« cou, pour que le conducteur pût s'en servir
« comme d'étrier. Il se mit à cheval à la maniere
« ordinaire sur cette partie de son corps, et la mena
« tout à l'entour de l'enceinte. Après cela il lui or-
« donna de se coucher, ce qu'elle fit sur-le-champ, et
« elle ne se releva que lorsqu'il le lui eut permis.

« Il lui servit de la nourriture sans se déranger
« de sa place, lui donna à tenir son bâton, qu'elle
« prit avec sa trompe, mit dans sa gueule, gar-
« da et rendit quand on le lui commanda, et comme
« elle avoit eu coutume de le faire.

« Enfin, elle devint si privée, que, s'il se fût
« trouvé plus d'éléphants sauvages dans l'enceinte,
« elle auroit servi à les prendre. »

En juin 1807, un éléphant mâle, pris un an auparavant, voyageoit avec quelques autres sur la route de Chittigang, chargé de bagages. Parvenu sur les traces d'un tigre, que les éléphants découvrent facilement à l'odeur, il fut saisi d'une frayeur panique, et s'enfuit dans un bois, malgré tous les efforts de son cornac. A peine entré dans ce bois,

le cornac sauva sa vie en sautant de dessus l'animal pour s'accrocher à une branche d'arbre sous laquelle il passoit. Lorsque l'éléphant fut parvenu à se délivrer de son conducteur, il trouva bientôt le moyen de se débarrasser de son fardeau. On détacha après lui un éléphant femelle, mais elle ne put le joindre à temps pour l'empêcher de s'échapper.

Environ dix-huit mois après, un troupeau d'éléphants fut pris, et resta plusieurs jours dans l'enclos avant qu'on pût le faire entrer dans l'impasse, le lier, et le conduire à la maniere ordinaire.

Un des conducteurs, en considérant avec beaucoup d'attention un éléphant mâle de ce troupeau, déclara qu'il ressembloit à celui qui avoit pris la fuite; cette assertion excita la curiosité générale: c'étoit à qui le viendroit voir; mais lorsque quelqu'un approchoit de ce quadrupede, l'animal cherchoit à le frapper de sa trompe, et paroissoit aussi intraitable qu'aucun des autres éléphants sauvages. Un vieux chasseur étant entré à cheval dans l'enclos, l'examina attentivement, et déclara que c'étoit le même éléphant qui s'étoit évadé.

Dans cette confiance, il courut à lui à toutes brides, et lui ordonna de se coucher en le tirant par l'oreille; l'animal, qui sembloit se croire arrêté par surprise, obéit aussitôt au mot de commandement, et poussa à travers sa trompe un cri perçant, comme il avoit coutume de le faire; il fut aussitôt reconnu par toutes les personnes qui étoient au fait de cette particularité.

Il existe aujourd'hui (1806) dans la ménagerie à *Exeter-Change* une femelle d'éléphant;

qui a été élevée à Calcutta, et amenée en Angleterre dans l'année 1796 par l'honorable Hugh Lindsey; c'est un très bel animal, de neuf pieds de haut, de vingt ou environ de circonférence, et du poids de deux tonneaux, cinq cents livres; il est singulièrement privé, et se complaît beaucoup avec les dames et les enfants.

En visitant la ménagerie, il y a quelques mois, j'eus tout lieu d'être satisfait de la sagacité et des tours d'adresse vraiment curieux de ce quadrupede. Le gardien ayant demandé combien il y avoit de personnes qui étoient venues le voir, il répondit par deux fortes insufflations de sa trompe, qu'il tenoit dans une position presque perpendiculaire; et lorsqu'on le questionna pour savoir le nombre des lumieres qui existoient dans la piece, attendu qu'il étoit nuit, il répéta ces expirations six fois. Je crus alors qu'il s'étoit trompé; mais en examinant les lanternes de plus près, je reconnus que chacune d'elles renfermoit trois bougies. Il ouvrit et ferma deux portes battantes ainsi que les fenêtres de son logement avec la plus grande promptitude et la plus grande dextérité; enfin il s'agenouilla au commandement de son gardien, pour montrer la maniere dont il pouvoit être chargé.

Tous ces tours d'adresse furent surpassés par un trait qui sembloit exiger la réflexion et l'intelligence de l'homme. Le gardien, après avoir jeté un scheling par terre près de la barriere qui le sépare du public, *et hors de la portée de sa*

trompe, le pria de le ramasser et de me le donner; l'animal, à mon grand étonnement, ayant courbé sa trompe vers la terre, parut mesurer la distance qui existoit entre lui et la piece, souffla coup sur coup avec violence et dans une direction si particuliere que chaque bouffée de vent ramenoit le scheling du mur vers cette barriere, et qu'enfin il se trouva à sa portée. Il le mit alors dans ma main, et à mon ordre, il le déposa dans la poche de la veste de son gardien.

Après ces démonstrations de sagacité et d'obéissance, il épuisa, en trois inspirations, un seau d'eau qu'on lui apporta, et le bruit que fit ce liquide lorsque l'animal vida sa trompe dans sa bouche ressembloit à celui d'un vase d'eau transvasée dans un autre vaisseau. Quelqu'un lui ayant demandé s'il étoit désaltéré, il témoigna par des signes qu'il boiroit bien encore, et aspira la même quantité d'eau que la premiere fois. Alors, sans qu'on le lui commandât, il prit le seau par l'anse, et le remit à son cornac, en faisant une profonde inclinaison de tête. La nourriture journaliere de cet animal consiste dans une botte de foin, une de paille, un boisseau de farine d'orge et de son mêlés ensemble, environ trente livres de pommes de terre, et six seaux d'eau.

LE RHINOCÉROS.

« Après l'éléphant, dit le Pline françois, le rhi-
« nocéros est le plus puissant des animaux qua-
« drupedes. Il a au moins douze pieds de lon-
« gueur, depuis l'extrémité du museau jusqu'à
« l'origine de la queue; six à sept pieds de hau-
« teur, et la circonférence de son corps est à-peu-
« près égale à sa longueur. Il approche donc de
« l'éléphant par le volume et par la masse, et s'il
« paroît plus petit, c'est que ses jambes sont bien
« plus courtes à proportion, que celles de l'élé-
« phant; mais il en differe beaucoup par les fa-
« cultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant
« reçu de la nature que ce qu'elle accorde assez
« communément à tous les quadrupedes. Privé
« de toute sensibilité dans la peau; manquant de
« mains et d'organes distincts pour le sens du
« toucher; n'ayant, au lieu de trompe, qu'une
« levre mobile dans laquelle consistent tous ses
« moyens d'adresse, il n'est guère supérieur aux
« autres animaux que par la force, la grandeur,
« et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui
« n'appartient qu'à lui; cette arme est une corne
« très dure, solide dans toute sa longueur, et
« placée plus avantageusement que les cornes des
« animaux: celles-ci ne munissent que les parties
« antérieures du museau, au lieu que la corne du
« rhinocéros défend toutes les parties antérieures
« du museau, et préserve d'insulte le mufle, la
« bouche et la face. »

La corne du rhinocéros a quelquefois trois pieds de long et huit de circonférence à sa base; elle lui sert à se défendre contre l'attaque de toute espece d'animaux féroces; elle est disposée de maniere qu'elle est susceptible de faire les blessures les plus profondes, et qu'il peut en tirer le plus grand parti; car tandis que l'éléphant, l'ours, le sanglier, et le buffle, sont obligés de frapper de travers avec leurs armes, le rhinocéros applique toutes ses forces à chaque coup qu'il porte; le tigre en conséquence, malgré toute sa férocité, s'expose rarement à attaquer cet animal et à le coiffer, parcequ'en le faisant il courroit risque d'être éventré.

Le corps et les membres du rhinocéros sont défendus par une peau noirâtre, couverte de tubérosités, et si dure qu'elle est impénétrable aux coups de poignards et de lances; elle est plissée par de grosses rides au cou, aux épaules, et à la croupe. On prétend que pour tirer sur un rhinocéros parvenu à toute sa croissance, il faut employer des balles de fer, celles de plomb étant sujettes à s'applatir contre sa peau, qui cependant, entre ses plis et sous le ventre, est molle et d'une couleur de chair tendre.

« La mâchoire supérieure de l'animal, pour nous « servir des expressions de M. de Buffon, avance sur « l'inférieure; la levre de dessus a du mouve- « ment, et peut s'alonger jusqu'à six et sept pouces « de longueur; elle est terminée par un appen- « dice pointu, qui donne à cet animal plus de fa- « cilité qu'aux autres quadrupedes pour cueillir

« l'herbe et en faire des poignées à-peu-près comme « l'éléphant en fait avec sa trompe, mais qui ne « laisse pas de saisir avec force et de palper avec « adresse. »

Le rhinocéros est ordinairement d'un naturel doux et paisible; mais quand on l'attaque ou qu'on le provoque, il devient cruel et fort dangereux; il se montre quelquefois sujet à des accès de fureur qne rien ne peut calmer.

M. de Buffon rend en ces termes les détails qui lui ont été donnés sur un rhinocéros par le docteur Parsons, et que nous regrettons d'être forcés d'abréger. « Le rhinocéros qui arriva à Londres « en 1739 avoit été envoyé du Bengale, quoique « très jeune, puisqu'il n'avoit que deux ans; les « frais de sa nourriture et de son voyage montoient « à près de 1000 liv. sterling. On le nourrissoit « avec du riz, du sucre, et du foin; on lui don- « noit par jour sept livres de riz mêlé avec trois « livres de sucre, qu'on lui partageoit en trois « portions; on lui donnoit aussi beaucoup de « foin et d'herbes vertes, qu'il préféroit au foin; « sa boisson n'étoit que de l'eau, dont il buvoit à- « la-fois une grande quantité. Il étoit d'un naturel « tranquille, et se laissoit toucher sur toutes les « parties de son corps; il ne devenoit méchant « que quand on le frappoit ou lorsqu'il avoit faim; « et, dans l'un et l'autre cas, on ne pouvoit l'ap- « paiser qu'en lui donnant à manger. Lorsqu'il « étoit en colere, il sautoit en avant et s'élevoit « brusquement à une grande hauteur, en poussant « sa tête avec furie contre les murs; ce qu'il faisoit

« avec une prodigieuse vîtesse malgré son air lourd « et sa masse pesante.

« Cet animal, à l'âge de deux ans, n'étoit pas « plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore « porté; mais il avoit le corps fort long et fort épais.»

Un rhinocéros amené d'Atcham et qu'on faisoit voir à Paris en 1748, étoit très doux et très caressant; on le nourrissoit principalement de bled et de foin, et il paroissoit sur-tout friand de plantes épineuses, comme le genêt. Ceux qui en avoient soin lui donnoient souvent des branches d'arbres armées d'épines fort aiguës; mais il les broyoit entre ses dents sans en être incommodé; quelquefois à la vérité elles lui arrachoient des gouttes de sang de la gueule et de la langue; mais ces pointes ne servoient qu'à aiguiser l'appétit de l'animal, et paroissoient assaisonner cette espece de nourriture comme le poivre et les épices assaisonnent les nôtres. Les yeux du rhinocéros sont petits et situés de maniere qu'il ne peut voir que ce qui est placé en ligne directe devant lui; mais le docteur Parsons assure qu'il est dédommagé de ce défaut par une qualité particuliere, c'est d'avoir l'ouïe très fine, d'écouter avec une attention inquiete tous les bruits qu'il entend, de sorte que quoique endormi, ou très occupé à manger, ou enfin à satisfaire d'autres besoins, il leve à l'instant la tête et écoute avec la plus constante attention jusqu'à ce que le bruit qu'il entend ait cessé. Malgré la grosseur et la massive corpulence de ce quadrupede, on prétend qu'il court avec beaucoup de vîtesse, et qu'à l'aide de ses forces, de

l'impénétrabilité de sa peau, et de la dureté de sa corne, il renverse tous les obstacles qu'il rencontre, et fait plier les petits arbres sur son chemin comme des baguettes. Le rhinocéros, dans sa maniere de se nourrir et dans ses habitudes générales, ressemble à l'éléphant; il habite comme ce dernier les lieux frais, situés à la proximité des eaux et au milieu des forêts; mais il imite le cochon en se vautrant comme lui dans la fange.

Dans quelques parties de l'Asie on est souvent dans l'usage d'apprivoiser ces animaux et de les mener à l'armée pour jeter sur le champ de bataille l'épouvante chez l'ennemi; mais en général ils sont si intraitables qu'ils nuisent à la cause qu'ils doivent servir, et que dans leur accès de fureur il n'est pas rare de les voir se tourner contre leurs maîtres.

La chair, le sabot, les dents, la peau, et même les excréments du rhinocéros sont employés en médecine par les Asiatiques. On prétend que sa corne, lorsqu'elle est sciée dans le milieu de son épaisseur, présente de chaque côté l'esquisse grossiere d'un homme, dont les traits sont indiqués par de petits points blancs. Un grand nombre de princes indiens boivent dans des coupes faites de cette corne, dans la persuasion que si ce vase contient quelque poison, la liqueur fermentera jusqu'à ce qu'elle se déborde : les vases formés de cornes de jeunes rhinocéros sont les plus estimés. Le professeur Thunberg fit des expériences avec toutes sortes de poisons dans des cornes de jeunes ou de vieux rhinocéros travaillées ou non travail-

lées en gobelets, et n'y remarqua aucun mouvement ni aucune effervescence; seulement quand il y eut versé une solution de sublimé corrosif, il s'en éleva quelques bulles, qui furent produites par l'air renfermé dans les pores de la corne, et qui alors s'en dégagea.

Les deux seuls animaux de cette espece qu'on ait vus, pendant un intervalle de temps considérable, en Angleterre, ont été achetés pour les salles d'exposition à Exeter-Change. L'un d'eux venoit de Lacknaor, dans les Indes orientales, et avoit été amené par *le Melville-Castle*, vaisseau de la compagnie des Indes, en l'année 1770; c'étoit un présent fait à M. Dundas; mais ce *gentleman*, ne voulant pas avoir l'embarras de garder ce quadrupede, le refusa; et quelque temps après il fut acheté par M. Pidcok d'Exeter-Change. Il ne donna aucun signe de férocité, se montra au contraire très docile aux ordres de son maître, se promena dans la salle, et se fit voir; il se laissoit quelquefois même toucher sur le dos par les nombreux spectateurs qui venoient le considérer. Sa nourriture journaliere consistoit en vingt-huit livres de trefle, sans compter le même poids de biscuit de mer, une quantité prodigieuse d'herbes vertes; il buvoit de dix à quinze seaux d'eau qui lui étoient servis par cinq seaux à-la-fois. Il saisissoit sa nourriture avec sa levre supérieure, et la mettoit dans sa gueule au moyen de cette levre extensible. Il aimoit beaucoup les vins de liqueur, dont il buvoit deux à trois bouteilles dans l'espace de quelques heures. Sa voix ressembloit en quelque sorte au meugle-

ment d'un veau ; il la faisoit principalement entendre lorsqu'il voyoit quelques personnes tenir un fruit ou quelque mets favori dans sa main, et ce grognement indiquoit souvent le desir qu'il avoit qu'on le lui donnât.

Au mois d'octobre 1792, comme cet animal se levoit brusquement sur ses jambes, il se démit le genou; cet accident occasionna un gonflement dans la rotule, et au bout de neuf mois cette inflammation lui causa la mort. Il mourut dans une auberge à *Corsham*, près de *Portsmouth;* mais au moment où la voiture publique arriva dans cet endroit, l'odeur fétide qui s'exhaloit de son corps devint tellement insupportable que le maire ordonna snr-le-champ de le faire enterrer. Onze jours après il fut exhumé par des personnes qui voulurent avoir sa peau et les plus précieux de ses os. Des gens, témoins de cette opération, déclarent que cette fétidité étoit si forte qu'elle se faisoit sentir à plus d'un demi mille de distance, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent venir à bout de leur opération. La peau de cet animal est maintenant empaillée et déposée dans une des salles de l'exposition. L'autre rhinocéros, qui étoit à Exeter-Change, étoit beaucoup plus petit que celui-ci; il avoit été amené à Londres vers l'année 1799. M. Pidcok le vendit à un agent de l'empereur d'Allemagne; mais il mourut environ deux mois après dans la cour d'une hôtellerie du quartier de Drury-Lane.

LE RHINOCÉROS A DOUBLE CORNE.

Cette espece de rhinocéros differe de l'autre par l'apparence de sa peau, qui, au lieu de plis immenses et réguliers ressemblants à une cuirasse, n'a qu'une légere ride à travers l'épaule et le train de derriere, et de très foibles plis sur les côtés, de sorte que, comparé au rhinocéros ordinaire, il semble, pour ainsi dire, avoir la peau lisse. La différence principale cependant qui existe entre eux consiste en ce que le chanfrein de ce dernier est armé de deux cornes, dont l'une est plus petite que l'autre, et située au-dessus d'elle.

Levaillant assure que ces animaux se plaisent toujours sous le vent, qu'ils portent le nez haut afin de découvrir par leur odorat, qu'ils ont très fin, l'approche de leurs ennemis; et que lorsqu'ils sont en colere, ils sillonnent la terre avec leurs cornes.

La description des mœurs de cet animal par M. Bruce est trop intéressante pour qu'on puisse négliger de l'insérer dans cet ouvrage.

« Outre les arbres susceptibles de la plus grande résistance, dit ce voyageur, il en est dans les vastes forêts de l'Inde d'une consistance plus molle et d'une qualité très esculente, qui semblent principalement destinés à la nourriture de ce quadrupede. Sa levre supérieure, pour atteindre les branches elevées de ces arbres est susceptible de s'étendre au point de lui procurer la faculté de les

saisir de la même maniere que l'éléphant le fait de sa trompe; avec cette levre et le secours de sa corne, il abat celles de ces branches qui ont le plus de feuilles, et ce sont les premieres qu'il dévore; quand il en a entièrement dépouillé l'arbre, il ne l'abandonne pas pour cela, mais en enfonçant dans le tronc ses cornes aussi avant qu'elles peuvent entrer, il l'entr'ouvre et le divise en parties aussi minces que des lattes. L'arbre étant ainsi disposé, il saisit de sa gueule monstrueuse tout ce qu'il peut en étreindre, et le tord avec autant de facilité que le feroit un bœuf d'une botte de céleri ou de toute autre plante de ce genre.

« Lorsqu'il est poursuivi ou qu'il conçoit quelque alarme, il fait preuve d'un degré de vîtesse surprenant, vu la grosseur, le poids énorme de son corps et la brièveté de ses jambes. Il a une espece de trot qui, au bout de quelques minutes, acquiert beaucoup de célérité et lui fait faire beaucoup de chemin en peu de temps; cependant il n'est pas vrai, comme quelques gens l'ont prétendu, qu'il surpasse un cheval à la course; je l'ai devancé facilement moi-même, et j'ai vu beaucoup d'autres personnes, plus mal montées que moi, en faire autant: et, quoiqu'il arrive rarement à un cheval de l'atteindre, il faut en chercher la cause, non dans sa grande vîtesse, mais dans la ruse qu'il emploie. Il passe constamment d'un bois à un autre, s'enfonce dans la partie la plus fourrée ou la plus épaisse; et les arbres qui sont morts et desséchés se trouvant brisés par la force colossale de cet animal, comme par un boulet de ca-

non, tombent en tous sens autour de lui. Ceux de ces arbres qui sont plus flexibles, plus forts, et plus remplis de sève, sont pliés par son poids et par la vélocité de sa marche; et dès qu'il est passé, reprenant par leur élasticité leur position naturelle comme des branches vertes, ils enlevent de terre le chasseur imprudent et son cheval, et les écrasent contre les arbres environnants. »

Les yeux du rhinocéros sont très petits; il tourne rarement la tête, et ne voit par conséquent que ce qui est devant lui. Cette particularité est souvent cause de sa mort, et jamais il n'échappe au chasseur, s'il se trouve dans une plaine assez longue pour que son cheval ait le temps de le devancer. Sa fierté et sa fureur lui font dédaigner toute idée de sauver sa vie autrement qu'en triomphant de son ennemi : il s'arrête un instant; puis, prenant son élan, il court droit au cheval, comme un sanglier, auquel il ressemble beaucoup par la maniere de diriger ses mouvements. Le cheval, quoi qu'il en soit, l'évite avec facilité, en tournant brusquement à droite ou à gauche; c'est le moment fatal pour le rhinocéros. L'homme nu, qui est armé d'un sabre, et qui est en croupe derriere le principal chasseur, se glisse à terre, et sans être vu de ce quadrupede, qui ne cherche et ne voit que son ennemi, le cheval, il lui donne un coup de sabre au tendon du talon, et le rend incapable de fuir et d'opposer la moindre résistance.

En parlant de l'immense quantité de nourriture nécessaire pour alimenter cette masse énorme, nous devons considérer la vaste quantité d'eau

dont il a besoin. Il n'y a que le pays des Shangallas, où il habite, pays inondé six mois de l'année d'eau de pluie, et rempli de bassins larges et profonds, taillés dans le roc par la nature, ombragés par des bois touffus, dont l'ombrage s'oppose à l'évaporation, ou arrosés par de larges et profondes rivieres dont le cours ne baisse ou ne tarit jamais, qui puisse fournir de quoi étancher la soif de ce monstrueux animal. Mais ce n'est pas toujours pour se désaltérer qu'il fréquente les lieux humides et marécageux ; car, quelque gros, quelque hardi qu'il soit, il faut qu'il se prémunisse contre le plus foible de ses adversaires.

Le rhinocéros à double corne a pour ennemi formidable une mouche née du noir limon des marais; et cet insecte le persécute avec tant d'acharnement, qu'il finiroit par faire périr ce quadrupede sans un stratagême auquel il a recours pour sa propre conservation : la nuit, lorsque cette mouche sommeille, le rhinocéros choisit un endroit convenable, et là, se vautrant dans la fange, il s'enveloppe d'une espece de croûte qui le met le lendemain à l'abri de toute atteinte de son adversaire; les rides, les tubérosités et les plis de sa peau servent à fixer cette espece d'enveloppe sur toute l'habitude de son corps, à l'exception des hanches (1), des épaules et des jambes, où ses mouvements la font gercer et tomber, en laissant ces parties exposées. Les démangeaisons et les douleurs qu'il ressent alors, le forcent de se

(1) M. Castera a rendu le mot *hips*, hanches, par celui de *levres*.

frotter dans ces endroits contre l'écorce des arbres; et cette habitude est, suivant toutes les apparences, la cause des nombreuses pustules ou des tubérosités que l'on apperçoit sur sa peau.

Le plaisir qu'il éprouve à se frotter et l'obscurité de la nuit le privent entièrement de sa vigilance et de son attention; et le bruit qu'il fait en se frottant est entendu à une distance si considérable, que les chasseurs, qu'il avertit, se glissent secrètement vers lui, et, se couchant par terre, le blessent avec leurs javelots au ventre, partie où la plaie est mortelle.

L'assertion mise en avant, que la peau du rhinocéros est aussi impénétrable qu'une planche de bois de chêne, est très fausse. Ce quadrupede, dans son état sauvage, est souvent tué à coups de javelots lancés à la main, dont quelques uns entrent à une très grande profondeur dans son corps; une balle de mousquet le traversera de part en part, si elle n'est point interceptée par un os; les Abyssiniens le mettent à mort avec des javelines grossièrement faites, et le dépecent ensuite avec de très mauvais couteaux.

On peut se former une idée de la force du rhinocéros, même après qu'il a été grièvement blessé, par la relation que donne M. Bruce d'une chasse de cet animal dont il a été témoin dans l'Abyssinie. « Nous étions, dit ce voyageur, à « cheval dès la pointe du jour, et à la poursuite des « rhinocéros, que nous avions entendu plusieurs « fois pousser un très profond soupir et un cri per- « çant. Un grand nombre d'agageers vinrent nous « joindre; et après avoir fouillé pendant environ

« une heure le plus épais du bois, un de ces ani-
« maux s'élança avec la plus grande violence, et
« traversa la plaine pour aller rejoindre un bois
« de bambous, éloigné d'environ deux milles.
« Quoiqu'il trottât avec une vîtesse surprenante,
« relativement à son énorme grosseur, il fut atteint
« de trente ou quarante javelots, qui le jeterent
« dans un tel désordre, qu'il renonça au projet
« d'aller gagner ce bois, et alla se fourrer dans un
« fossé ou ravin très profond et sans issue, dont
« l'entrée étoit si étroite qu'il ne put s'y introduire
« sans rompre plus de douze des javelots dont il
« étoit percé. Là nous le crûmes pris comme dans
« une trape; car il avoit à peine de la place pour
« se retourner. Un de nos gens, qui avoit un fusil,
« le tira à la tête, et l'animal tomba sur le coup.
« Nous nous imaginâmes qu'il étoit mort. Tous
« ceux qui étoient à pied sauterent aussitôt sur
« lui, avec leurs couteaux à la main, pour le dé-
« pecer; mais ils eurent à peine porté le premier
« coup que l'animal recouvra assez de force pour
« se lever sur ses genoux. Bien en prit à ceux qui
« s'enfuirent; et si l'un des agageers, qui s'é-
« toit lui-même engagé dans le ravin, ne lui eût pas
« coupé le tendon du talon, les chasseurs à pied
« eussent passé un fort mauvais quart-d'heure.
« Lorsqu'on l'eut mis à mort, je voulus voir la
« plaie qu'avoit faite le coup de fusil, pour pro-
« duire un effet aussi violent sur ce monstrueux
« animal. Je me figurai que c'étoit dans la cer-
« velle; mais la balle n'avoit frappé que la pointe
« de la corne de devant, dont elle avoit enlevé

« environ un pouce, et il en étoit résulté une com-
« motion qui l'avoit étonné pendant l'espace d'une
« minute; mais le sang qu'il avoit rendu lui avoit
« fait aussitôt reprendre ses sens. »

M. Sparmann nous apprend qu'ayant ouvert un de ces animaux, il trouva que la longueur de son estomac étoit de quatre pieds sur deux de diametre, et qu'il se terminoit par un tube ou canal de vingt-huit pieds de long sur six pouces de large; le cœur avoit dix-huit pouces de longueur, et les reins autant de largeur. Le foie mesuré de droite à gauche avoit trois pieds et demi de diametre, et environ trente pouces d'épaisseur, tel qu'il est suspendu dans le corps de l'animal quand il se tient debout; la cavité du crâne qui contenoit la cervelle étoit fort petite, et ne présentoit que six pouces de longueur sur quatre de profondeur.

Les Hottentots attribuent beaucoup de vertus médicinales au sang desséché du rhinocéros, et quelques uns d'entre eux paroissent être très friands de sa chair, quoiqu'elle soit dure et fibreuse.

L'HIPPOPOTAME.

Cet animal, quand il est dans sa croissance, est d'une taille égale à celle du rhinocéros, qu'elle excede quelquefois. Il a près de onze pieds de long, et neuf de circonférence; sa forme est très grossiere, massive et ramassée; il a les jambes courtes et épaisses, la tête carrée, la gueule large,

les oreilles et les yeux petits; la queue d'un pied de long et légèrement fournie de crins. Le corps entier de l'animal est couvert d'un poil court, rude, et d'une couleur tirant sur le brun. Sa peau, qui a beaucoup de ressemblance avec celle du cochon, a dans quelques endroits deux pouces d'épaisseur, et son poids seul suffit à la charge d'un chameau.

Cet animal, à raison de ce que sa masse est énorme, et de ce qu'il a les jambes courtes, ne peut pas courir bien vîte sur la terre, où il est extrêmement timide. Lorsqu'il est poursuivi, il se jette à l'eau, descend au fond, et y marche avec beaucoup de facilité; cependant il ne peut pas y rester long-temps sans revenir à la surface. Dans le jour il a si peur d'être découvert, que, lorsqu'il veut respirer l'air, on apperçoit à peine l'endroit où il a hasardé de mettre le nez hors de l'eau.

L'hippopotame, lorsqu'il est blessé, souleve avec violence les canots et les barques, arrache avec ses dents leurs pieces de rebords, et les fait submerger. Il pratique des trous fort creux dans les rivieres qui n'ont pas assez de profondeur pour cacher sa masse immense. Quand il quitte l'eau, il sort ordinairement la moitié de son corps, et évente autour de lui; mais quelquefois il s'élance de la mer avec une grande impétuosité.

Les Egyptiens ont un singulier moyen de se délivrer de cet animal destructeur; ils répandent une grande quantité de pois secs dans l'endroit qu'il fréquente; et lorsqu'il vient à terre, il se met à les manger avec beaucoup de voracité jusqu'à ce

que cette nourriture lui ait causé une soif dévorante; il court aussitôt l'étancher, et boit une telle quantité d'eau, que les pois se gonflent dans son estomac, et le font périr.

L'hippopotame, dit le docteur Sparrmann, n'a pas une marche aussi rapide que la plupart des quadrupedes, quoique cependant elle ne soit pas aussi lourde et aussi lente que M. de Buffon l'assure; les Hottentots, en effet, regardent comme une chose fort dangereuse la rencontre de cet animal, sur-tout lorsqu'il est hors de l'eau, attendu qu'un de leurs compatriotes a été tout récemment poursuivi par un hippopotame, et qu'il a eu toutes les peines du monde à s'échapper.

Les Cafres de l'Afrique méridionale prennent quelquefois ce quadrupede dans des fosses qu'ils creusent au milieu des sentiers où il passe; mais sa marche, lorsqu'il n'est pas inquiété, est en général si lente, et il prend tant de précautions, qu'il lui arrive souvent de découvrir un piege et de l'éviter; le plus sûr moyen de se saisir de cet animal, est de l'épier, le soir, derriere un buisson, près d'un endroit qu'il est dans l'habitude de fréquenter, et au moment où il passe, de le blesser au jarret, ce qui le fait tomber aussitôt et le met hors d'état d'échapper aux nombreux chasseurs qui l'attaquent.

Une personne digne de foi, et qui demeure au cap de Bonne-Espérance, informa le professeur Thunberg, qu'un jour, comme elle étoit d'une partie de chasse, elle avoit observé, ainsi que les gens qui l'accompagnoient, une femelle d'hippopo-

tame qui sortit d'une riviere, et alla mettre bas à une petite distance du rivage; ils se cacherent dans des buissons jusqu'à ce que la mere et le nourrisson vinssent à paroître, et un d'eux alors tira sur la mere et la tua. Les Hottentots, qui s'imaginoient qu'après cela ils pouvoient prendre son nourrisson vivant, sortirent aussitôt de leur embuscade; mais l'animal, quoiqu'à peine voyant le jour, s'échappa de leurs mains, et courut à toute hâte à la riviere, où il se plongea, et parvint à leur échapper. Cette circonstance, comme le fait observer le savant professeur, est une preuve singuliere de l'instinct de ces animaux; car le petit hippopotame courut sans hésiter à la riviere comme à l'endroit qui lui offroit un sûr asile, sans avoir reçu aucune instruction préalable de celle qui venoit de lui donner l'être.

La chair de l'hippopotame est un excellent mets pour les Hottentots, qui la mangent rôtie ou bouillie. M. Levaillant parle de sa partie gélatineuse comme d'un manger délicieux; et sa langue, quand elle est séchée, est considérée au Cap comme un mets délicieux qui est fort rare.

Sa peau coupée en lanieres sert à faire des fouets et est beaucoup plus estimée pour cet usage à cause de sa flexibilité, que celle du rhinocéros. Ses défenses, à raison de ce qu'elles conservent toujours leur pureté originelle, sont regardées comme très supérieures à l'ivoire.

Ce quadrupede paroît susceptible d'être apprivoisé, et Belon nous assure qu'il en a vu un si traitable, qu'on le lâchoit de l'écurie où il étoit, et

qu'il se laissoit conduire par son gardien sans faire de mal à personne.

Les hippopotames habitent les fleuves d'Afrique, depuis le Berg jusqu'au Niger, à plusieurs milles au nord du cap de Bonne-Espérance. Ils abondoient autrefois dans les rivieres les plus voisines du Cap; mais ils en ont été presque entièrement extirpés.

LE TAPIR.

Ce quadrupede paroît être l'hippopotame du nouveau monde, et on l'a souvent pris pour cet amphibie. Il est à-peu-près de la taille d'une petite vache, et a le corps formé comme celui d'un pourceau. Sa peau est d'une couleur brunâtre; son nez, long et effilé, s'étend beaucoup au-delà de la mâchoire inférieure, et forme une espece de trompe qu'il peut raccourcir et alonger à son gré. Il a les oreilles petites et étroites, les jambes courtes et grasses, la queue très menue.

Le tapir a le naturel d'une douceur extrême, et il est d'une si grande timidité, qu'il fuit à l'approche de toute espece de danger. C'est un animal solitaire qui dort le jour, et va chercher pendant la nuit sa nourriture, qui se compose d'herbages de différentes especes, de cannes à sucre et de fruits. On ne le voit jamais s'éloigner des fleuves et des lacs: lorsque ce quadrupede est menacé ou poursuivi, il se jette à l'eau, s'y plonge, et y nage avec

autant de facilité que l'hippopotame. Les tapirs se trouvent principalement dans les bois et dans les rivieres, sur les côtes orientales de l'Amérique meridionale, depuis l'Isthme de Darien jusqu'à la riviere des Amazones; les sauvages font des boucliers de leur peau, qui est très épaisse, et si dure lorsqu'elle est seche, que les dards et les fleches ne peuvent pas la pénétrer.

CHAPITRE V.

There roam the ape, the monkey, and baboon,
Fearless aed fierce amid their native woods.
THOMSON.

L'ORANG-OUTANG.

Cet animal est le plus gros de l'espèce des singes, et à raison de l'apparence extérieure de sa forme humaine on lui a quelquefois donné le nom d'*homme des bois*. Cependant il a le nez plus plat, le front plus oblique, et le menton moins élevé à sa base que celui de l'homme ; ses yeux sont aussi beaucoup plus près l'un de l'autre, et la distance entre son nez et sa bouche est infiniment plus grande : on découvre encore dans sa conformation interne des différences essentielles, qui démontrent que, malgré sa ressemblance apparente avec l'homme, l'intervalle qui sépare les deux especes est immense. Les rapports qui existent dans sa figure, dans son organisation, et dans les mouvements imitatifs qui semblent en résulter, ne le font pas plus approcher de la nature de l'homme, qu'ils ne l'élevent au-dessus de celle de la brute.

Les orang-outangs, examinés jusqu'à ce jour en Europe, ont rarement excédé la hauteur de

trois pieds ; mais les plus grands de ces animaux, que l'on dit être de six pieds, sont très vifs, et d'une force si prodigieuse, qu'elle surpasse celle de l'homme le plus musculeux ; ils sont encore tres vîtes à la course, et on ne peut les surprendre qu'avec la plus grande difficulté : leur pelage est d'un brun foncé ; leurs pieds sont nus, et leurs oreilles, ainsi que leurs doigts, ont beaucoup de ressemblance avec ceux de l'espece humaine.

Ces animaux habitent les bois de l'intérieur de l'Afrique et de l'isle de Borneo ; ils se nourrissent de fruits; et quand ils approchent de la mer, ils mangent du poisson et des crabes. André Battel, voyageur portugais, qui fit sa résidence à Angola, près de dix-huit ans, assure « qu'il est, dans toutes « ses proportions, semblable à l'homme; seule- « ment qu'il est plus grand ; grand, dit-il, comme « un géant; qu'il a la face comme l'homme, les « yeux enfoncés, de longs cheveux aux côtés de « la tête, le visage nu et sans poil, aussi-bien que « les oreilles et les mains, le corps légèrement ve- « lu ; et qu'il ne differe de l'homme, à l'extérieur, « que par les jambes, parcequ'il n'a que peu ou « point de mollets ; que cependant il marche tou- « jours debout, qu'il dort sur les arbres, et se cons- « truit une hutte, un abri contre le soleil et la pluie; « qu'il vit de fruits et ne mange point de chair ; « qu'il ne peut parler, quoiqu'il ait plus d'enten- « dement que les autres animaux ; que quand les « negres font du feu dans les bois, ces pongos « viennent s'asseoir autour et se chauffer, mais « qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour entretenir le

« feu en y mettant du bois; qu'ils vont de compa-
« gnie, et tuent quelquefois des negres dans les
« lieux écartés; qu'ils attaquent même l'éléphant,
« qu'ils le frappent à coups de bâton, et le chas-
« sent de leurs bois; enfin, qu'on ne peut prendre
« ces pongos vivants, parcequ'ils sont si forts, que
« dix hommes ne suffiroient pas pour en domter
« un seul. »

Jobson nous apprend que, sur les bords de la riviere de Gambe en Afrique, ces animaux s'assemblent quelquefois par troupeaux de trois ou quatre mille, marchant par rangs de files, le plus grand se mettant à la tête des autres. Dans ces circonstances, ils se montrent très audacieux et fort méchants. Cet auteur déclare que, lorsqu'il passoit avec son équipage devant eux, ils grimpoient sur des arbres et se mettoient à le regarder; quelquefois ils secouoient de leurs mains ces arbres avec une extrême violence, en faisant craquer leurs dents. Le soir, lorsque le navire étoit à l'ancre, ils venoient prendre place sur des rochers ou sur des hauteurs qui dominent la mer; et quand les gens de l'équipage descendoient à terre, les plus grands de ces singes venoient au-devant d'eux et sembloient leur faire la grimace; mais ils fuyoient toujours avec beaucoup de précipitation lorsqu'on les attaquoit. L'un d'eux fut tué d'un coup de fusil qu'on lui tira du canot; mais les autres l'avoient déjà emporté, que le canot n'étoit pas encore amarré. On trouva dans le bois leurs habitations, qui se composoient de plantes et de branches d'arbres si bien entrelacées, qu'elles

offroient un abri très commode. Les orang-outangs montrent peu de cette vivacité et de ce naturel folâtre qui distinguent particulièrement les singes ; toutes leurs actions sont beaucoup plus calmes et plus réfléchies. Ils sont en état de repousser l'éléphant avec des bâtons, ou seulement avec leurs poings, on en a vu jeter des pierres à des personnes qui les insultoient. Si les orang-outangs parviennent à découvrir un éléphant, ils l'attaquent et le tuent. Bosman nous informe que derriere le fort anglais de Wimba, sur la côte de Guinée, plusieurs de ces animaux tomberent sur les esclaves de la compagnie des Indes, et qu'ils en triompherent. Ils étoient sur le point de leur crever les yeux avec des bâtons, lorsque heureusement une troupe de negres vint à temps pour les secourir. On a vu aussi des orang-outangs enlever des négresses, et les emmener dans les bois. Un négrillon, emporté par un de ces singes dès le plus bas âge, vécut parmi eux pendant plus d'un an ; à son retour, il en dépeignit quelques uns qui étoient aussi grands et aussi gros qu'un homme, et déclara qu'ils ne lui avoient fait aucun mal. Les jeunes tettent leurs meres en se tenant suspendus à leurs mamelles, et en leur serrant le corps avec leurs mains ; et toutes les fois qu'une de ces femelles est tuée, ses petits se laissent prendre sans faire aucune résistance.

Les mœurs de ces animaux, quand on les tient dans l'état de domesticité, sont douces, paisibles et n'ont rien de cette dégoûtante férocité si remarquable dans les gros babouins et les singes ; ils

sont aussi fort dociles, et font une infinité d'actions très amusantes.

Le docteur Tison, qui nous a donné une description fort détaillée d'un jeune orang-outang que l'on fit voir à Londres, il y a environ cent ans, nous assure qu'il paroissoit montrer beaucoup de sagacité, et que son naturel étoit singulièrement traitable : il embrassoit avec une grande tendresse les personnes qu'il avoit connues à bord du vaisseau dans lequel il étoit venu ; et quoiqu'il y eût beaucoup de singes dans le navire, il ne voulut jamais faire société avec eux ; il évitoit au contraire leur approche, et paroissoit leur marquer un profond mépris. Il sembloit se complaire dans les vêtements dont on l'avoit habillé ; il en mettoit quelquefois une partie tout seul, et présentoit le reste aux gens de l'équipage pour qu'ils l'aidassent à s'en revêtir ; il se couchoit dans un lit, posoit sa tête sur un oreiller, et tiroit sur lui la couverture pour se tenir chaudement, comme auroit fait un homme.

M. Vosmaër nous a donné la relation suivante de l'orang-outang amené en Hollande dans l'année 1776. « C'étoit une femelle ; en mangeant, « elle ne faisoit point de poches latérales au go- « sier, comme toutes les autres espèces de singes ; « elle étoit d'un si bon naturel, qu'on ne lui vit « jamais montrer la moindre marque de méchan- « ceté ou de fâcherie ; on pouvoit, sans crainte, « lui mettre la main dans la bouche : son air avoit « quelque chose de triste... Elle aimoit la compa- « gnie, sans distinction de sexe, donnant seule-

« ment la préférence aux gens qui la soignoient « journellement, et qui lui faisoient du bien, « qu'elle paroissoit affectionner davantage ; sou- « vent, lorsqu'ils se retiroient, elle se jetoit à « terre, étant à la chaîne, comme au désespoir, « poussant des cris lamentables, et déchirant par « lambeaux tout le linge qu'elle pouvoit attraper « dès qu'elle se voyoit seule. Son garde ayant quel- « quefois la coutume de s'asseoir auprès d'elle à « terre, elle prenoit du foin de sa litiere, l'arran- « geoit à son côté, et sembloit, par toutes ses dé- « monstrations, l'inviter à s'asseoir auprès d'elle.

« La marche ordinaire de cet animal étoit à « quatre pieds, comme celle des autres singes ; « mais il pouvoit bien aussi marcher debout sur « les pieds de derriere ; et muni d'un bâton, il s'y « tenoit appuyé souvent fort long-temps ; cepen- « dant il ne posoit jamais les pieds à plat à la fa- « çon de l'homme, mais recourbés en dehors ; de « sorte qu'il se soutenoit sur les côtés extérieurs des « pieds de derriere, les doigts retirés en dedans, « ce qui dénotoit une habitude à grimper sur les « arbres... Un matin nous le trouvâmes déchaîné... « et nous le vîmes monter avec une merveilleuse « agilité contre les poutres et les lattes obliques du « toît ; on eut de la peine à le reprendre.... Nous « remarquâmes une force extraordinaire dans ses « muscles ; on ne parvint qu'avec beaucoup de « peine à le coucher sur le dos ; deux hommes vi- « goureux eurent chacun assez à faire à lui serrer les « pieds, l'autre à lui tenir la tête, et le quatrième « à lui repasser le collier par dessus la tête et à le

« fermer mieux. Dans cet état de liberté, l'animal « avoit, entre autres choses, ôté le bouchon « d'une bouteille contenant un reste de vin de « Malaga, qu'il but jusqu'à la derniere goutte, et « remit ensuite la bouteille à sa même place.

« Il mangeoit presque de tout ce qu'on lui pré« sentoit ; sa nourriture ordinaire étoit du pain, « des racines, en particulier, des carottes jaunes, « toutes sortes de fruits, et sur-tout des fraises ; « mais il paroissoit singulièrement friand de plan« tes aromatiques, comme du persil et de sa ra« cine ; il mangeoit aussi de la viande bouillie ou « rôtie, et du poisson. On ne le voyoit point chas« ser aux insectes, dont les autres especes de singes « sont d'ailleurs si avides... Je lui présentai un moi« neau vivant, il en goûta la chair, et le rejetta bien « vîte dans la ménagerie ; et lorsqu'il étoit tant soit « peu malade, je l'ai vu manger tant soit peu de « viande crue, mais sans aucune marque de goût. « Je lui donnai un œuf cru, qu'il ouvrit des « dents, et suça tout entier avec beaucoup d'ap« pétit.... Le rôti et le poisson étoient ses aliments « favoris ; on lui avoit appris à manger avec la « cuiller et la fourchette. Quand on lui donnoit « des fraises sur une assiette, c'étoit un plaisir de « voir comme il les piquoit une par une, et les « portoit à sa bouche avec la fourchette, tandis « qu'il tenoit de l'autre patte l'assiette. Sa boisson « ordinaire étoit l'eau ; mais il buvoit très volon« tiers toutes sortes de vins, et principalement le « Malaga. Lui donnoit-on une bouteille, il en ti« roit le bouchon avec la main, en buvoit très

« bien dehors, de même que hors d'un verre à « bierre; et cela fait, il s'essuyoit les levres comme « une personne.... Après avoir mangé, si on lui « donnoit un cure-dent, il s'en servoit au même « usage que nous; il tiroit fort adroitement du pain « et autres choses hors des poches. On m'a assuré « qu'étant à bord du navire, il couroit librement « parmi l'équipage, jouoit avec les matelots, et « alloit quérir, comme eux, sa portion à la cui- « sine.

« A l'approche de la nuit, il alloit se coucher.. « Il ne dormoit pas volontiers dans sa loge, de « peur, à ce qu'il me parut, d'y être enfermé; « lorsqu'il vouloit se coucher, il arrangeoit le « foin de sa litiere, le secouoit bien, en appor- « toit davantage pour former son chevet, se met- « toit le plus souvent sur le côté, et se couvroit « chaudement d'une couverture, étant fort fri- « leux.... De temps en temps, nous lui avons vu « faire une chose qui nous surprit extrêmement « la premiere fois que nous en fûmes témoins. « Ayant préparé sa couche à l'ordinaire, il prit « un lambeau de linge qui étoit auprès de lui, l'é- « tendit fort proprement sur le plancher, mit du « foin au milieu, en relevant les quatre coins du « linge par dessus, porta ce paquet avec beaucoup « d'adresse sur son lit pour lui servir d'oreiller, « tirant ensuite la couverture sur son corps... Une « fois, me voyant ouvrir à la clef et refermer en- « suite le cadenas de sa chaîne, il saisit un petit « morceau de bois... le fourra dans le trou de la



L'ORANG-OUTANG.

« serrure, le tournant et retournant en tout sens, « et regardant si le cadenas ne s'ouvroit pas.

« A son arrivée, l'animal n'avoit point de poils, « si ce n'est du noir à la partie postérieure du « corps, sur les bras, les cuisses et les jambes.... « A l'approche de l'hiver, il acquit beaucoup de « poils... Le dos, la poitrine et toutes les autres « parties du corps étoient couvertes de poils châ- « tain-clair.... Les plus longs poils avoient trois « pouces. »

Il vécut près de six mois en Hollande, et après sa mort on le plaça dans le musée du prince d'Orange.

M. de Buffon avoit un de ces quadrupèdes qui marchoit toujours sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes : « Son air, dit-il, « étoit assez triste, sa démarche grave, ses mou- « vements mesurés, son naturel doux et très dif- « férent de celui des autres singes : il n'avoit ni « l'impatience du magot, ni la méchanceté du ba- « bouin, ni l'extravagance des guenons ; il avoit « été, dira-t-on, instruit et bien appris ; mais les « autres que je viens de citer et que je lui com- « pare, avoient eu de même leur éducation ; le « signe et la parole suffisoient pour faire agir nôtre « orang-outang ; il falloit le bâton pour le ba- « bouin, et le fouet pour tous les autres, qui n'o- « béissent gueres qu'à la force des coups ; j'ai « vu cet animal présenter sa main pour reconduire « les gens qui venoient le visiter ; se promener « gravement avec eux et comme de compagnie ; je

« l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, « s'en essuyer les levres, se servir de sa cuiller et « de sa fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une « tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y « mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autres instigations que les signes ou la parole de son maître, et souvent de lui-même; il ne faisoit du mal « à personne, s'approchoit même avec circonspection, et se présentoit comme pour demander des caresses; il aimoit prodigieusement les « bonbons, tout le monde lui en donnoit; et « comme il avoit une toux fréquente et la poitrine « attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abréger sa vie; il « ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver « suivant à Londres. »

Un de ces animaux a été vu dans l'archipel des Molusques, et dépeint comme ayant des mœurs semblables à celles que nous venons de décrire; il marchoit debout et se servoit de ses mains et de ses bras comme un homme; ses actions, en général, se rapprochoient tellement de celles de l'espece humaine, ses positions étoient si vives et avoient tant d'expression, qu'une personne muette auroit eu de la peine à les mieux faire comprendre. Il frappoit des pieds pour manifester sa colere. On lui avoit appris à danser, et quelquefois il pleuroit comme un enfant. Tout le temps qu'il a été à bord du vaisseau, il s'amusoit à grimper

dans les agrès, et prenoit toutes sortes de postures grotesques pour amuser la compagnie; il sautoit avec une agilité surprenante d'une corde à l'autre, quoiqu'à la distance de quinze à vingt pieds.

M. Hamilton, lorsqu'il étoit à Java, vit un de ces animaux qu'il a décrit comme étant d'un naturel sérieux et mélancolique; il dit qu'il allumoit du feu et qu'il le souffloit avec sa bouche, qu'il avoit même le talent de faire cuire sur le gril un poisson pour le manger avec son riz bouilli, à l'instar des personnes qui étoient avec lui.

François Pyrard rapporte « qu'il se trouve « dans la province de Sierra-Leone une espèce « d'animaux, appelés *baris*, qui sont gros et membrus, lesquels ont une telle industrie, que si on « les nourrit et instruit de jeunesse, ils servent « comme une personne; qu'ils marchent d'ordinaire sur les deux pattes de derriere seulement; « qu'ils pilent ce qu'on leur donne à piler dans « les mortiers; qu'ils vont quérir de l'eau à la riviere dans de petites cruches qu'ils portent « toutes pleines sur leur tête; mais qu'arrivés à « la porte de la maison, si on ne leur prend bientôt leurs cruches, ils les laissent tomber, et « voyant la cruche versée et rompue, ils se mettent à crier et à pleurer. » *Voy. de Franç. Pyrard de Laval. Paris*, 1619. *Tome II*, *p.* 33.

Barbot prétend aussi qu'on parvient à les rendre utiles, sur la côte de Guinée, en leur apprenant à tourner la broche et à soigner le rôti, ce qu'ils font avec une dextérité incroyable.

« M. Delabrosse, qui avoit acheté d'un negre « deux de ces animaux âgés seulement d'un an, ne « dit pas si le negre les avoit éduqués; il paroît as- « surer, au contraire, que c'étoit d'eux-mêmes qu'ils « faisoient une grande partie des choses que nous « avons rapportées ci-dessus.

« Ces animaux, dit-il, ont l'instinct de s'asseoir « à table comme les hommes; ils mangent de tout, « sans distinction; ils se servent de couteaux, de « la cuiller, de la fourchette, pour couper et « prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette; boivent « du vin et d'autres liqueurs. Nous les portâmes à « bord : quand ils étoient à table, ils se faisoient « entendre des mousses, lorsqu'ils avoient besoin « de quelque chose; et quelquefois, quand ces « enfants refusoient de leur donner ce qu'ils de- « mandoient, ils se mettoient en colere, leur saisis- « soient les bras, les mordoient et les abattoient « sous eux... Le mâle fut malade en rade; il se fai- « soit soigner comme une personne; il fut même « saigné deux fois au bras droit; toutes les fois qu'il « se trouva depuis incommodé, il montroit son « bras pour qu'on le saignât, comme s'il eût su que « cela lui avoit fait du bien. »

Deux orang-outangs furent envoyés des forêts du royaume de Carnate par un vaisseau côtier, en présent au gouverneur de Bombay; ils avoient à peine deux pieds de hauteur, mais ils marchoient debout, et avoient les formes presque humaines. Leurs actions étoient aussi très-imitatives; et ils annonçoient, par leur tristesse, qu'ils regrettoient infiniment la perte de leur liberté. La femelle tom-

ba malade pendant son voyage et mourut ; le mâle, après avoir donné toutes les démonstrations possibles de la douleur qu'il éprouvoit, refusa obstinément de manger, et mourut au bout de quelques jours.

« J'ai vu à Java, dit Leguat, un singe fort « extraordinaire; c'étoit une femelle; elle étoit de « grande taille, et marchoit souvent fort droit sur « ses pieds de derriere : elle avoit le visage sans « autre poil que celui de ses sourcils, et elle res-« sembloit assez en général à ces faces grotesques « des femmes hottentotes que j'ai vues au Cap : « elle faisoit tous les jours proprement son lit, « s'y couchoit, la tête sur un oreiller, et se « couvroit d'une couverture.... Quand elle avoit « mal à la tête, elle se serroit d'un mouchoir, et « c'étoit un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son « lit. Je pourrois en raconter diverses autres petites « choses qui paroissent extrêmement singulieres ; « mais j'avoue que je ne pouvois pas admirer cela « autant que le faisoit la multitude, parceque n'i-« gnorant pas le dessein qu'on avoit de porter cet « animal en Europe pour le faire voir, j'avois beau-« coup de penchant à supposer qu'on l'avoit dres-« sé à la plupart des singeries que le peuple re-« gardoit comme lui étant naturelles : à la vérité, « c'étoit une supposition. Il mourut à la hauteur « du Cap de Bonne-Espérance, dans un vaisseau « sur lequel j'étois. Il est certain que la figure de « ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'hom-« me, etc.

« Gemelli Carreri dit en avoir vu un qui se plai-

« gnoit comme un enfant; qui marchoit sur les deux « pieds de derriere, en portant sa natte sous son « bras, pour se coucher et dormir ; ces singes, « ajoute-t-il, paroissoient avoir plus d'esprit que « les hommes, à certains égards; car quand ils ne « trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils « vont au bord de la mer, où ils attrapent des cra- « bes, des huîtres et autres choses semblables. Il « y a une espece d'huîtres, qu'on appelle *taclovo*, « qui pesent plusieurs livres et qui sont souvent « ouvertes sur le rivage; or, le singe, craignant « que, quand il veut les manger, elles ne lui at- « trapent la patte en se refermant, jette une pierre « dans la coquille qui l'empêche de se fermer, et « ensuite il mange l'huître sans crainte. »

LE MAGOT.

Cet animal est plus maussade, plus vicieux, et plus difficile à apprivoiser que tous les autres singes. Sa tête est large, et sa face approche plus de celle du chien que de celle de l'homme ; son corps est couvert d'un poil brunâtre qui tire sur le fauve. Cet animal, quand il se tient sur ses jambes de derriere, a environ trois pieds de hauteur ; et quand il reste assis, son corps porte sur deux callosités proéminentes; ses joues sont fournies de poches qu'il remplit de nourriture avant de commencer à manger ; il aime mieux marcher sur ses quatre pattes que debout ; ses mœurs sont singuliè-

rement grossieres; et quand on l'irrite, ou que quelque chose lui déplaît, il grince des dents.

Ces quadrupedes sont en général très méchants, et s'assemblent en nombreux troupeaux dans les plaines immenses de l'Inde, où, s'ils apperçoivent quelques femmes qui vont au marché, ils les attaquent et leur enlevent leurs provisions. Tavernier, en parlant de cette espece d'animaux, dit que certains Indiens ont une maniere curieuse de s'amuser à leurs dépens; ils placent cinq ou six corbeilles de riz à la distance de quarante ou cinquante toises les unes des autres, dans un terrain découvert non loin de leur retraite, et à côté de chaque panier un certain nombre de gros bâtons vulgairement appelés gourdins; ils se mettent ensuite en embuscade à quelque distance de là pour examiner ce qui va se passer. Les singes, n'appercevant personne auprès des corbeilles, descendent en foule des arbres pour les examiner; ils se font réciproquement des grimaces, s'avançant et reculant par intervalles, comme s'ils avoient quelque chose à redouter. Enfin les femelles, qui sont beaucoup plus courageuses que les mâles, principalement celles qui ont des petits, se hasardent les premieres à approcher de ces corbeilles; et au moment où elles se disposent à y fourrer leur tête pour manger, les mâles d'un parti avancent pour les en empêcher; dans le même instant ceux du parti opposé s'approchent aussi: la guerre alors s'allume des deux côtés; les combattants s'emparent des bâtons, et il en résulte un engagement sérieux, à l'issue duquel les plus foibles sont chas-

sés dans les bois, avec la tête ou quelque membre cassé; les vainqueurs alors s'empressent de dévorer le prix de leur triomphe.

Le même écrivain rapporte que, dans un voyage qu'il fit aux Indes orientales avec le président de la compagnie anglaise, il observa sur les arbres autour de lui un grand nombre de singes. Le président en fut tellement étonné, qu'il fit arrêter sa voiture, et pria Tavernier de tirer sur l'un d'eux. Les gens de sa suite, qui étoient en grande partie des naturels du pays, et qui connoissoient très bien les mœurs de ces animaux, le prierent de n'en rien faire, de peur que ceux qui n'auroient pas été atteints ne vinssent fondre sur lui pour venger la mort de leurs compagnons. Sur les instances néanmoins que lui fit ce directeur, il tua une femelle qui tomba de branches en branches avec ses petits suspendus à son cou. Dans l'instant tous les autres singes, dont le nombre s'élevoit à plus de soixante, se précipiterent au bas des arbres, et grimperent sur la voiture du président; ils l'eussent infailliblement étranglé, si les stores n'en avoient pas été baissés, et si le nombre des personnes qui composoient sa suite n'eût pas été assez considérable pour les forcer à s'éloigner; ce dont ils ne vinrent à bout qu'avec une peine infinie. Ils continuerent de courir après les domestiques et à les harceler pendant plus de trois milles de l'endroit où leur compagnon avoit été tué.

« Nous avons nourri, dit M. de Buffon, un « magot pendant plusieurs années; l'été il se plai- « soit à l'air, et l'hiver on pouvoit le tenir dans

« une chambre sans feu; quoiqu'il ne fût pas dé-« licat, il étoit toujours triste, et souvent il fai-« soit également la grimace pour marquer sa co-« lere ou montrer son appétit; ses mouvements « étoient brusques, ses manieres grossieres, et sa « physionomie encore plus laide que ridicule; il « aimoit à se coucher pour dormir sur un bureau. « On le tenoit toujours à la chaîne, parceque, « malgré sa longue domesticité, il n'en étoit pas « plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres. »

Ces animaux se trouvent dans la plupart des contrées de l'Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

LE PITHEQUE.

Ce quadrupede marche ordinairement sur ses pieds de derriere, et est beaucoup plus petit que le magot; il a la face très plate, et ses oreilles ont beaucoup de ressemblance avec celles de l'homme. Les couleurs ordinaires de son poil sont l'olive brun sur le dos et les côtés, et le jaune sous le ventre. Il vit dans les bois, et se nourrit principalement de fruits et d'insectes.

En général les animaux de cette espece sont d'un naturel fort doux et s'apprivoisent très aisément; ils boivent dans le creux de la main, imitent le rire ainsi que le froncement des sourcils de leur maître, et, suivant Linnæus, le mode de salutation employé par les Cafres. Ils ont de la mémoire, et se rappellent quelquefois la personne de leur bienfai-

teur pendant plusieurs années. Dans l'état de domesticité, ils sont gais et très folâtres : mais quand on les prend vieux, dans l'état sauvage, ils mordent fort serré pour se défendre.

« Ils vont en troupes, dit Marmol, dérober « dans les jardins ou dans les champs ; mais, « avant que de sortir de leur fort, il y en a un qui « monte sur une éminence d'où il découvre toute « la campagne ; et quand il ne voit paroître per- « sonne, il fait signe aux autres par un cri pour « les faire sortir, et ne bouge pas de là tandis qu'ils « sont dehors ; mais sitôt qu'il voit venir quelqu'un, « il jette de grands cris ; et en sautant d'arbre en ar- « bre, tous se sauvent dans les montagnes ; c'est une « chose admirable que les voir fuir, car les femelles « portent sur leur dos quatre ou cinq petits, et « ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts « de branche en branche. Il s'en prend quantité « par diverses inventions, quoiqu'ils soient très « rusés. Quand ils deviennent farouches, ils mor- « dent ; mais pour peu qu'on les flatte, ils s'appri- « voisent aisément ; ils causent beaucoup de tort « aux fruits et aux blés, parcequ'ils ne font autre « chose que de les cueillir, couper, et jeter par « terre, soit qu'il soient mûrs ou non, et ils en per- « dent beaucoup plus qu'ils n'en mangent et qu'ils « n'en emportent. Ceux qui sont apprivoisés font « des choses incroyables, imitant l'homme en tout « ce qu'ils voient. »

On prétend qu'en Afrique ils établissent leur séjour habituel dans des cavernes ; ils en font de même dans les Indes orientales et dans l'isle de

Ceilan. Les habitants de ces pays adoptent une singuliere maniere de les prendre; ils placent près de la retraite de ces animaux des liqueurs fortes dans des vases, et aussitôt que les pitheques qui se réunissent pour boire cette liqueur deviennent ivres, ils s'endorment et se laissent prendre facilement.

Le P. Caubasson rapporte une anecdote fort plaisante d'un singe qu'il avoit apprivoisé, et qui lui étoit si attaché qu'il l'accompagnoit dans tous les lieux qu'il fréquentoit. Il étoit dans l'usage d'enfermer ce singe lorsqu'il alloit à l'office. Un jour cependant l'animal s'échappa et suivit son maître à l'église: là, montant en silence sur le dais de la chaire à prêcher, il s'y tint parfaitement tranquille, jusqu'à ce que le prône commençât: il s'avança alors sur le devant du dais, et se mettant à considérer le prédicateur, il imita ses gestes d'une maniere si comique, que tout l'auditoire se mit à rire. Caubasson, surpris d'une marque de légèreté si inconvenante, reprocha à ses auditeurs leur insouciance et leur manque d'attention. Ce reproche n'ayant produit aucun effet, le prédicateur, par un transport de zele facile à concevoir, redoubla ses gestes et ses emportements; le singe les imita avec tant d'exactitude, que les spectateurs, perdant toute réserve, pousserent des éclats de rire. A la fin un ami de Caubasson monta vers lui et lui désigna la cause de cette conduite étrange. Ce fut avec beaucoup de peine que ce prédicateur put lui-même garder son sérieux, en ordonnant au sacristain d'emporter l'animal.

Dans la plupart des contrées de l'Inde, les singes sont des objets de culte pour les naturels du pays, qui érigent en l'honneur de ces animaux des temples magnifiques. Le nombre de ces quadrupedes y est considérable; ils viennent par troupeaux dans les villes, et entrent librement dans toutes les maisons. A Calicut, néanmoins, les habitants font en sorte de les éloigner de leurs habitations; mais pour y parvenir, ils sont obligés d'avoir des persiennes à toutes leurs fenêtres.

LE BABOUIN PROPREMENT DIT.

Cet animal a trois à quatre pieds de hauteur, et les parties supérieures de son corps annoncent une grande force musculaire. Lorsqu'il est renfermé dans une cage, il en saisit les barreaux et les secoue avec tant de force qu'il effraie les spectateurs; il est, ainsi que tous les autres babouins, très grêle vers le milieu du corps; son pelage est en général d'un gris tirant sur le brun; et sa figure, qui est très longue, est couleur de chair.

Il a une poche à chaque joue; sa queue est très courte, et ses fesses sont entièrement nues et calleuses. Le naturel de ces animaux est extrêmement féroce, et leur extérieur est à la fois grotesque et effrayant; ils marchent par bandes, et sont des ennemis très dangereux lorsqu'ils se réunissent en un certain nombre.

Dans quelques contrées de l'Inde, ils vont par

troupeaux attaquer les villages pendant que les laboureurs sont occupés à faire la récolte du riz; ils pillent dans leurs demeures toutes les provisions qu'ils peuvent y trouver; le fruit, le blé, et les raisins, font leur principale nourriture, et pour se les procurer ils commettent les plus violents outrages. Leur force athlétique et leurs griffes aiguës les rendent terribles; les chiens ont beaucoup de peine à les vaincre, à moins que l'excès de la nourriture ne les rende pesants et ne leur fasse perdre leur agilité. Un d'eux, s'il est en liberté, peut facilement venir à bout de trois hommes, pourvu qu'ils ne soient pas munis d'armes pour se défendre ou pour l'attaquer.

Les femelles produisent rarement plus d'un petit, qu'elles portent dans leurs bras; et l'on n'en a jamais vu se reproduire dans les pays froids, ni même dans les climats tempérés.

Dans l'état de captivité, ces animaux sont toujours sauvages et mal intentionnés. Un de ces babouins que l'on faisoit voir à Londres, en 1779, présentoit aux spectateurs l'aspect le plus menaçant, et cherchoit même à saisir le bras des personnes qu'il pouvoit atteindre avec sa chaîne.

M. Pennant a vu à Chester un de ces quadrupedes d'une force effrayante, et qui étoit excessivement féroce; sa voix étoit une espece de rugissement qui ressembloit à celui du lion, si ce n'est qu'il étoit plus sourd ou moins sonore; il marchoit sur ses quatre pieds, et ne vouloit jamais se tenir debout sur les jambes de derriere, qu'il n'y fût forcé par son gardien; mais souvent il s'asseyoit

sur les fesses d'une maniere penchée en avant et en croisant ses bras sur son ventre. C'étoit un très bel animal, et il paroît que c'étoit le même que M. Smellie avoit vu à Edimbourg. On ne peut parvenir à faire manger à cette espece de babouins de la viande que lorsqu'elle est cuite; ils aiment singulièrement les œufs; et on a vu un de ces animaux en mettre huit à la fois dans les poches de ses joues ;il finit par casser ces huit œufs,et avala d'un air grave ce qu'ils contenoient. L'animal qui a été examiné par M. Pennant paroissoit très friand de fromage; et toutes les fois qu'on lui donnoit des épis de blé, il en retiroit très adroitement les grains les uns après les autres avec ses dents, et les mangeoit.

Le docteur Goldsmith assure avoir vu un de ces babouins briser avec dessein un service entier de porcelaine, et sans paroître en la moindre chose instruit du mal qu'il venoit de faire. Leur naturel capricieux les porte souvent à faire de pareils traits de méchanceté.

LE BABOUIN A MUSEAU DE CHIEN.

Cet animal, quand il se tient debout, a cinq pieds de haut; sa tête et ses fesses ressemblent beaucoup à celles du chien; son poil est très long et très fourni jusqu'à la ceinture, mais très court au-dessous. Il a la face nue, les oreilles terminées en pointe et presque cachées par sa fourrure; son

int et
a très
que
peut
uins
ient
ani-
de
ala
ii a
nd
it
s
t
s



LE BABOUIN OURSIN.

naturel est féroce et intraitable, sa force si considérable, qu'elle le met à même de terrasser un homme sans la moindre difficulté.

Dans les climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie, ces babouins s'assemblent en troupes et pillent les jardins. Ils sont si hardis et si nombreux, que les habitants qui ont des plantations de café sont obligés d'avoir des gens qui fassent sentinelle pour s'opposer à leurs déprédations.

Lorsque quelqu'un passe devant eux, ils sont assez impudents pour grimper sur des arbres et en secouer les branches avec fureur en grinçant des dents.

LE BABOUIN OURSIN.

Cet animal est plus petit que celui dont nous venons de parler. Il a une grosse tête avec un front proéminent et un nez très long ; son poil est d'une couleur brunâtre, et si long qu'il donne à ce quadrupede l'apparence extérieure d'un ours. Les babouins oursins se réunissent en troupes dans les parties septentrionales de l'Afrique, ainsi que sur les montagnes du cap de Bonne-Espérance ; et lorsque quelqu'un approche de leur retraite, ils font entendre un cri horrible pendant une minute, puis ils se cachent dans leurs repaires et gardent un profond silence ; ils descendent rarement dans la plaine, à moins que ce ne soit avec l'intention de piller les jardins qui sont situés auprès des montagnes ; et dans ces circonstances

ils ont la précaution de placer des sentinelles pour empêcher qu'on ne les surprenne. Ils séparent en plusieurs parties les fruits qu'ils prennent et les fourrent dans la poche de leurs joues pour les manger ensuite à loisir. Si ces sentinelles voient un homme, elles poussent un cri qui dure environ une minute, et toute la troupe se retire avec la plus grande précipitation ; elle le fait même d'une maniere très amusante, à raison de ce que les jeunes grimpent sur le dos de leurs peres et meres. Ils se nourrissent aussi de plusieurs plantes pulpeuses qu'ils arrachent de la terre et pelent avec beaucoup d'adresse.

Ils sont en si grand nombre dans les montagnes de l'Afrique, qu'il devient quelquefois très dangereux pour les voyageurs de passer devant eux, attendu que non seulement ils roulent de grosses pierres du haut des rochers, mais encore que souvent ils en jettent aux passants. Dans ce cas, il est très essentiel d'avoir un fusil pour les tenir éloignés, et afin de n'être pas atteint par ces pierres.

Kolbe rapporte que, lorsque ces babouins découvrent un homme seul qui se repose et qui mange dans les champs, ils se glissent derriere lui, et lui enlevent tout ce qu'ils peuvent emporter ; puis, s'enfuyant à une certaine distance, ils s'asseyent sur leurs fesses et le dévorent en sa présence, et en lui faisant d'horribles grimaces. Quelquefois ils le lui tendent dans leurs griffes, comme s'ils vouloient le lui rendre, et font des gestes si comiques et si burlesques, que, quoique le

pauvre diable perde son dîner, il peut rarement s'empêcher de rire.

M. Lade a donné une description très exacte des mœurs de ces animaux : « Nous traversâmes, « dit-il, une grande montagne dans les environs « du cap de Bonne-Espérance, et nous nous amu- « sâmes à chasser de gros singes, qui sont très « nombreux dans ce pays. Il me seroit impossible « de décrire la ruse de ces animaux, ainsi que « l'impudence et la vîtesse avec lesquelles ils re- « venoient vers nous après avoir été poursuivis ; « quelquefois ils se laissoient approcher, et de si « près, que je me croyois presque assuré de pou- « voir les prendre ; mais quand j'allois essayer de « le faire, ils s'éloignoient de moi, d'un seul bond, « à plus de dix pas, et grimpoient avec la même « agilité sur des arbres, d'où ils nous regardoient « avec la plus grande indifférence, en paroissant « s'amuser de notre étonnement. Il y en avoit par- « mi eux quelques uns de si gros, que, si notre « interprete ne nous eût pas assuré qu'ils n'étoient « ni féroces, ni dangereux, nous ne nous serions « pas crus en force pour résister à leur attaque. « Comme il nous a été parfaitement inutile de le « faire, nous ne nous servîmes pas de nos fusils. « Mais le capitaine mit en joue un de ces animaux « qui étoit au faîte d'un arbre, et que nous pour- « suivions depuis fort long-temps. Cette menace, « dont le babouin avoit probablement été aupara- « vant à même de juger les conséquences, l'effraya « à un tel point qu'il tomba sans mouvement à « nos pieds, et que nous n'eûmes aucune peine à

« le prendre : lorsqu'il revint de cette stupeur, « nous eûmes besoin de toute notre adresse et « de toute notre force pour le garder. Nous lui « attachâmes les pattes; mais il nous mordit avec « tant de fureur que nous fûmes obligés de lui « couvrir la figure de nos mouchoirs.

« Souvent ces animaux sont pris tout jeunes « et élevés par les habitants du cap de Bonne-Es- « pérance, et l'on prétend qu'ils surveillent les « propriétés de leurs maîtres avec autant de zele « que les meilleurs chiens de basse-cour que nous « ayons en Europe. On les attache ordinairement « avec une chaîne à un poteau; et l'agilité qu'ils « montrent à grimper, sauter, et à éluder les at- « teintes de ceux qui veulent les attraper, est « presque incroyable. J'ai vu un de ces animaux « que personne ne pouvoit atteindre avec des « pierres à une distance de quelques verges, quoi- « qu'il fût enchaîné; ou il les attrapoit avec sa « main comme une balle de paume, ou il les évi- « toit de la maniere la plus leste et la plus surpre- « nante, etc. Ils ne sont pas naturellement carni- « vores, mais ils mangent la chair ou le poisson « que l'on a fait cuire. »

Thumberg raconte qu'on les prend quelquefois avec des chiens, mais qu'il est nécessaire d'en avoir un grand nombre ; un chien ou deux peuvent difficilement parvenir à en attraper un : car si le babouin parvient à saisir une de leurs pattes de derriere, il les fait tourner autour de lui jusqu'à ce qu'ils soient entièrement étourdis : ces animaux mordent aussi avec violence, et au moyen

de leurs longues dents ils se défendent avec la plus grande obstination. Quand une personne les irrite, même dans l'état de domesticité, ils cherchent à la prendre par l'oreille, et la coupent d'aussi près que s'ils se fussent servis d'un rasoir.

LE COAÏTA.

Cet animal a environ dix-huit pouces de long, depuis le museau jusqu'à la naissance de sa queue, dont la longueur est de deux pieds; il est très agile et très remuant, s'amusant sans cesse à faire des gambades et des grimaces; il a le naturel doux et docile; sa couleur est noire sur toute l'habitude de son corps, excepté à la face, qui est d'un rose foncé. Ce quadrumane n'a pas de pouces aux mains de devant, mais seulement de petits appendices ou projections qui en tiennent lieu; il habite les forêts de l'Amérique méridionale; et sa femelle produit par chaque ventrée un ou deux petits, qu'elle porte sur son dos : un de ces animaux vécut, dans l'état de domesticité, sur le ton le plus amical avec un écureuil. Lorsqu'on les lie et qu'on leur attache les pattes de devant, ils courent sur celles de derriere avec autant de facilité et aussi long-temps que s'ils étoient dans leur posture ordinaire. Malgré la douceur de leur naturel, ils ne sont pas tout-à-fait exempts de cette malicieuse sagacité qui distingue l'espece entiere. On prétend que dans leur pays, lorsqu'un de ces

singes a été battu, il grimpe avec la plus grande agilité sur un citronnier ou sur un oranger, et que, s'il est poursuivi, il arrache les fruits de ces arbres, et les jette avec une dextérité surprenante à la tête de ses adversaires; que quelquefois même, pour les repousser, il adopte des moyens plus désagréables; dans ces circonstances, il prend aussi une foule d'attitudes burlesques qui sont fort divertissantes. Ces animaux se nourrissent principalement de fruits, de racines, mais à défaut de meilleure nourriture, ils mangent du poisson, qu'au rapport de certains voyageurs ils pêchent avec leurs queues.

A l'exemple de la plupart des singes, lorsqu'ils veulent commettre des déprédations, ils placent des sentinelles sur les hauteurs, au faîte des arbres, pour être avertis de l'approche du danger.

Ulloa assure que, dans les bois du pays qu'ils habitent, lorsqu'ils veulent passer du faîte d'un arbre à un autre, mais à une distance trop considérable pour pouvoir la franchir d'un saut, ils forment une chaîne en s'attachant les uns aux autres par leurs queues, et qu'ils se tiennent suspendus de cette maniere jusqu'à ce que celui qui est à l'extrémité inférieure de cette chaîne puisse saisir une branche de l'arbre le plus voisin, et attirer les autres à lui : on prétend aussi qu'ils traversent de la même maniere les fleuves dont les bords sont escarpés; et quoique Stedman révoque en doute cette assertion, elle est confirmée par Dampierre et par Acosta.

Le capitaine Stedman, se trouvant dans les bois

de Surinam, et manquant de provisions, tua deux de ces animaux, dans l'intention d'en faire du bouillon; mais il raconte que la destruction de l'un de ces singes fut accompagnée de circonstances qui le détournerent pour toujours d'aller à la chasse des quadrumanes. En me voyant, dit-il, près du bord de la riviere dans un canot, ce singe ralentit sa marche et cessa de suivre ses compagnons, puis il grimpa sur un arbre dont les branches pendoient au-dessus de l'eau; il m'examina avec attention et en manifestant les signes d'une extrême curiosité, comme s'il m'eût pris pour un géant de son espece; il grinça des dents, dansa sur l'arbre et en secoua les branches avec une agilité et une force incroyables. Je le mis en joue et le fis tomber de l'arbre dans la riviere; le ciel me préserve à jamais d'être témoin d'une pareille scene! Le malheureux singe n'étoit pas mort, mais mortellement blessé; je le pris par la queue, puis le tenant de mes deux mains, je lui fis faire le moulinet, et lui frappai la tête contre les bords du canot, pour mettre fin à son tourment; mais le pauvre animal respiroit toujours; et comme il me regardoit de la maniere la plus touchante que l'on puisse concevoir, je ne trouvai d'autre moyen, pour terminer ses souffrances, que de le tenir plongé sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé; mais pendant tout ce temps mon cœur saignoit de douleur, car ses petits yeux mourants continuerent de s'attacher sur moi, en paroissant me reprocher ma cruauté, jusqu'à ce que leur lumiere fût entièrement éteinte et qu'il

eût expiré. J'en éprouvai une telle émotion, qu'il me fut impossible de manger de cet animal ni de son compagnon, lorsqu'ils furent apprêtés, quoique les personnes de ma société trouvassent ce mets délicieux.

L'AIGRETTE.

Ce quadrupede a environ deux pieds de long, et est à-peu-près de la couleur du loup ; sa tête est grosse et excessivement laide ; son nez est aplati ; et il a les joues ridées, les sourcils proéminents et hérissés, et la levre supérieure bifide ou doublement fendue. Il porte sur le sommet de sa tête une aigrette, et ses pieds sont noirs. Ce singe a le caractere doux et traitable ; mais il est si sale et si laid, que lorsqu'il fait ses grimaces on ne peut le regarder sans éprouver des sensations d'horreur et de dégoût.

Les aigrettes s'assemblent fréquemment en troupes pour piller les plantations. Bosman raconte que, « ces guenons prennent dans chaque patte « un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs « bras et autant dans leur bouche ; qu'elles s'en « retournent ainsi chargées, sautant continuelle- « ment sur les pattes de derriere, et que quand on « les poursuit, elles jettent les tiges de milhio « qu'elles tenoient dans les mains et sous leurs « bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs « dents, afin de pouvoir fuir plus vîte sur les

« quatre pieds. Au reste, ajoute ce voyageur, elles « examinent avec la derniere exactitude chaque « tige de milhio qu'elles arrachent ; et si elle ne « leur plaît pas, elles la rejettent à terre et en ar- « rachent d'autres; en sorte que, par leur bizarre « délicatesse, elles causent beaucoup plus de dom- « mage encore que par leurs vols. »

Elles habitent l'Afrique méridionale, l'Inde et Java. On les prend souvent dans des pieges cachés parmi les branches d'arbres sur lesquelles elles sont perpétuellement à sauter, et à faire des gambades très comiques et très bouffones.

L'OUISTITI.

Ce petit animal est à-peu-près de la grosseur d'un écureuil ; son corps est d'un gris cendré rougeâtre, sa face est couleur de chair ; il a des deux côtés de la tête, au devant des oreilles, deux toupets de longs poils blancs; ses mains, qui sont velues, ont des ongles très aiguës; sa queue est longue, poilue et annelée de raies alternativement noires et blanches.

On présume que lorsque ces quadrupedes vivent dans leurs forêts, ils se nourrissent d'insectes, de limaces, et autres reptiles.

Un ouistiti, qui avoit été amené en Angleterre dans un vaisseau de la compagnie des Indes, étoit friand des petites araignées et de leurs œufs; mais il refusoit constamment de manger les

grosses, ainsi que de grosses mouches, quoiqu'il aimât beaucoup les petites.

M. Edward dit « qu'il a vu et dessiné un de ces « animaux appartenant à une dame dont il a su « qu'il se nourrissoit de plusieurs choses, comme « biscuits, fruits, légumes, insectes, limaçons, « et qu'un jour, étant déchaîné, il se jeta sur un « petit poisson doré de la Chine qui étoit dans un « bassin, qu'il le tua et le dévora avidement; qu'en- « suite on lui donna de petites anguilles, qui l'ef- « frayerent d'abord en s'entortillant autour de son « cou, mais que bientôt il s'en rendit maître et les « mangea ». Enfin M. Edward ajoute un fait qui prouve que ces petits animaux pourraient peut-être se multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe: « Ils ont, dit-il, produit des petits « en Portugal, où le climat leur est favorable. Ces « petits sont d'abord fort laids, n'ayant presque « point de poils sur le corps; Ils s'attachent for- « tement aux tetines de leur mere : quand ils sont « devenus un peu grands, ils se cramponnent for- « tement sur son dos ou sur ses épaules, et quand « elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse « en se frottant contre la muraille; lorsqu'elle les « a écartés, le mâle en prend soin sur-le-champ, « et les laisse grimper sur son dos pour soulager « la femelle. » Leur voix est une espece de sifflement, et la plupart d'entre eux ont une odeur de musc.

LE CALLITRICHE.

Cet animal est à-peu-près de la grosseur d'un petit chat; la couleur de son corps est un beau verd jaunâtre ; sa gorge et son ventre sont d'un blanc argenté, et sa face est noire ; sa queue a environ dix-huit pouces de long. Les callitriches sont très communs dans les isles du Cap Vert et dans les Indes orientales ; on les voit souvent dans la Mauritanie et dans les terres de l'ancienne Carthage ; ainsi, dit M. de Buffon, « il y a toute ap-« parence que le callitriche étoit connu des Grecs « et des Romains, et que c'étoit l'un des singes « ou guenons à longue queue, auxquels ils don-« noient le nom de *Callitrix*. Il y a d'autres « guenons, de couleur blonde, dans les terres voi-« sines de l'Egypte, soit du côté de l'Ethiopie, « soit de celui de l'Arabie, que les anciens ont « aussi désignés par le nom générique de *Cal-« litrix*. »

M. Adanson rapporte que les environs des bois de Podar, le long du fleuve Niger, sont remplis de singes verts. « Je n'apperçus ces singes, dit « cet écrivain, que par les branches qu'ils cas-« soient du haut des arbres, d'où elles tomboient « sur moi; car ils étoient d'ailleurs fort silencieux, « et si légers dans leurs gambades, qu'il eût été « difficile de les entendre ; je n'allai pas plus loin, « et j'en tuai d'abord un, deux et même trois,

« sans que les autres parussent effrayés ; cependant, lorsque la plupart se sentirent blessés, ils « commencerent à se mettre à l'abri, les uns, en se « cachant derriere les grosses branches, les autres, en descendant à terre ; d'autres enfin, « c'étoit le plus grand nombre, s'élançoient de la » pointe d'un arbre sur la cime d'un autre... Pendant ce petit manege, je continuai toujours à « tirer dessus, et j'en tuai jusqu'au nombre de « vingt-trois en moins d'une heure, et dans une « espace de vingt toises, sans qu'aucun d'eux eût « jeté un seul cri, quoiqu'ils se fussent plusieurs « fois rassemblés par compagnie en sourcillant, « grinçant des dents, et faisant mine de vouloir « m'attaquer. » *Voy. au Sénégal, par M. Adanson, page* 178.

LE BONNET CHINOIS.

Ce singe tire son nom de la disposition singuliere de son poil, qui est séparé au milieu de la tête et s'étend dans une direction circulaire, en prenant une forme semblable au bonnet chinois ; il a une queue longue, et est à-peu-près de la grosseur d'un chat ; la couleur de son poil est d'un brun jaunâtre.

Ces animaux vont par bandes dans les bois de Ceilan, où ils détruisent les jardins situés dans le voisinage de leurs retraites.

« Ils dérobent les fruits, et surtout les cannes de

« sucre; l'un d'eux fait sentinelle sur un arbre « pendant que les autres se chargent de butin; « s'il apperçoit quelqu'un, il crie, *houp, houp, houp,* « d'une voix haute et distincte; au moment de l'a- « vis, tous jettent les cannes qu'ils tenoient dans « la main gauche, et ils s'enfuient en courant à « trois pieds; et s'ils sont vivement poursuivis, ils « jettent encore ce qu'ils tenoient dans la main « droite, et se sauvent en grimpant sur les arbres « qui font leurs demeures ordinaires; ils sautent « d'arbre en arbre; les femelles même, chargées « de leurs petits, qui les tiennent étroitement em- « brassées, sautent aussi comme les autres, mais « tombent quelquefois. Lorsque les fruits et les « plantes succulentes leur manquent, ils mangent « des insectes, et quelquefois ils descendent sur « les bords des fleuves et de la mer, pour attraper « des poissons et des crabes; ils mettent leur « queue entre les pinces du crabe, et dès qu'elles « serrent, ils l'enlevent brusquement et l'empor- « tent pour le manger à leur aise: ils cueillent « des noix de cocos, et savent fort bien en ti- « rer la liqueur pour la boire, et le noyau pour « le manger.

« On les prend par le moyen de ces noix de cocos, « où l'on fait une petite ouverture; ils y fourrent « la patte avec peine, parceque le trou est étroit, « et les gens qui sont à l'affût les prennent avant « qu'ils ne puissent se dégager. »

L'OUARINE.

Cet animal est le plus fort de tous les singes de l'Amérique ; sa grosseur approche de celle du renard ; il a la face très large, les oreilles courtes et rondes, et les yeux noirs et sémillants ; ses narines sont ouvertes de côté et non au-dessous du nez, et sa gorge contient un gros os concave dans lequel le son de sa voix se gonfle et acquiert du volume ; les poils longs qu'il a sous le cou lui forment une espece de barbe ronde ; sa queue est très longue et nue à son extrémité, qui reste constamment enlacée.

L'ouarine est si sauvage et si méchant, qu'on ne peut jamais le domter ni l'apprivoiser ; il mord affreusement, et excite la terreur par sa grande bouche ; son aspect est féroce, et le son effrayant de sa voix ressemble en quelque sorte au bruit du tambour : on prétend qu'il se fait entendre d'une lieue.

« Marcgrave raconte que tous les jours, matin « et soir, les ouarines s'assemblent dans les bois ; « que l'un d'entre eux prend une place élevée et « fait signe des mains aux autres de s'asseoir au- « tour de lui pour l'écouter ; que, dès qu'il les voit « placés, il commence un discours à voix haute « et si précipitée, qu'à l'entendre de loin on croi- « roit que tous crient à la fois ; que cependant il « n'y en a qu'un seul, et que pendant tout le

« temps qu'il parle les autres gardent le plus « profond silence; qu'ensuite, lorsqu'il cesse, il « fait signe de la main à ses camarades de répondre, « et qu'à l'instant tous se mettent à crier ensem- « ble, jusqu'à ce que, par un autre signe de la « main, il leur ordonne de se taire; que, dans le « moment, ils obéissent et restent muets; qu'enfin le « premier reprend son discours ou sa chanson, et « que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien « attentivement qu'ils se séparent et levent la « séance. »

On assure que la chair de ces animaux fait un excellent manger: elle est comme celle du lievre, « dit Dexmelin, mais elle n'a pas le même goût, « étant un peu douceâtre; c'est pourquoi il faut « mettre beaucoup de sel en la faisant cuire: la « graisse en est jaune comme celle du chapon, « et plus même, et a fort bon goût. Nous ne vé- « cûmes que de ces animaux pendant tout le temps « que nous fûmes là, parceque nous ne trouvions « pas autre chose; si bien que tous les jours les « chasseurs en apportoient autant que nous en « pouvions manger. J'étois curieux d'aller à cette « chasse, et surpris de connoître l'instinct qu'ont « ces bêtes de connoître plus particulièrement que « les autres animaux ceux qui leur font la guerre, « et de chercher les moyens, quand ils sont atta- « qués, de se secourir et de se défendre. Lorsque « nous nous approchions, ils se joignoient tous « ensemble, se mettoient à crier, à faire un bruit « épouvantable, et à nous jeter des branches

« seches qu'ils rompoient des arbres. Il y en avoit « même qui faisoient leurs saletés dans leurs pattes, « qu'ils nous envoyoient à la tête. J'ai remarqué « aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais, et qu'ils « sautent d'arbre en arbre si subitement, que cela « éblouit la vue. Je vis encore qu'ils se jetoient à « corps perdu de branche en branche sans jamais « tomber à terre; car avant qu'ils puissent être en « bas, ils s'accrochent ou avec leurs pattes, ou « avec leur queue: ce qui fait que quand on les « tire à coups de fusil, à moins qu'on ne les tue « tout-à-fait, on ne les sauroit avoir. Car lors- « qu'ils sont blessés, et même mortellement, ils « demeurent toujours accrochés aux arbres, où « ils meurent souvent, et ne tombent que par « pieces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre « jours; si bien que fort souvent on en tuoit quinze « ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au « plus. Mais ce qui me parut plus singulier, c'est « qu'au moment que l'un d'eux est blessé, on les « voit s'assembler autour de lui, mettre leurs « doigts dans sa plaie, et faire de même que s'ils « la vouloient sonder; alors, s'ils voient couler « beaucoup de sang, ils la tiennent fermée, pen- « dant que d'autres apportent quelques feuilles, « qu'ils mâchent et poussent adroitement dans « l'ouverture de la plaie. Je puis dire avoir vu « cela plusieurs fois, et l'avoir vu avec admi- « ration. »

Dampierre s'explique ainsi : « Les singes vont « de compagnie rôder dans les bois, où ils sautent

« d'un arbre à l'autre : s'ils trouvent une personne « seule, ils font mine de la vouloir dévorer. Lors « même que j'ai été seul, je n'ai pas osé les tirer, « sur-tout la premiere fois que je les vis; il y en « avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre « en arbre par-dessus ma tête, craquoient des « dents, et faisoient un bruit enragé; il y en avoit « même plusieurs qui faisoient des grimaces de la « bouche et des yeux, et prenoient mille postures « grotesques; quelques uns rompoient des bran- « ches seches, et me les jetoient; d'autres répan- « doient leurs ordures sur moi : à la fin, il y en « eut un plus gros que les autres qui vint sur « une petite branche au-dessus de ma tête, et sauta « tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en « arriere; mais il se prit à la branche au bout de « la queue, et il demeura là suspendu à se bran- « diller et à me faire la moue. Enfin, ils me sui- « virent jusqu'à nos huttes, avec les mêmes pos- « tures menaçantes. Ces singes se servent de leur « queue aussi bien que de leurs pattes, et ils se « tiennent aussi ferme avec elle. Si nous étions « deux ou plusieurs ensemble, ils s'enfuyoient de « nous. Les femelles sont fortes avec leurs petits, « car elles en ont ordinairement deux; elles en « portent un sous un de leurs bras, et l'autre, qui « est assis sur leur dos, se tient accroché à leur « cou avec ses deux pattes de devant. Ces singes « sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, « et il ne nous fut jamais possible d'en apprivoiser « aucun, quelque artifice que nous missions en

« œuvre pour en venir à bout : il n'est guere plus « aisé de les avoir quand on les a tirés, parceque « s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec « la queue ou avec les pattes, ils ne tombent point « à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffle « de vie : après en avoir tiré un, et quelquefois « lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu « compassion de voir cette pauvre bête regarder « fixement, manier la partie blessée, la tourner « d'un côté ou d'autre. Ces singes sont fort rare- « ment à terre ; il y en a même qui disent qu'ils « n'y vont jamais. »

Le même auteur assure qu'ils descendent souvent sur les bords de la mer pour se nourrir de coquillages ; il en a vu plusieurs ramasser des huîtres, les placer sur une pierre, les frapper avec une autre jusqu'à ce qu'ils en eussent brisé les écailles, et dévorer ensuite ce qu'elles contenoient. Les mêmes circonstances ont été observées par Wafer dans l'isle de Gorgone. Les femelles ne donnent qu'un petit par ventrée ; elles les portent sur leur dos de la même maniere que les négresses. Il n'y a pas d'autre moyen de se procurer ces petits que de tuer la mere ; car rien ne peut parvenir à les lui faire quitter tant qu'elle vit ; mais quand on la tue, elle tombe par terre, et il est facile de les prendre.

LE SAJOU.

C'est un des animaux de la plus vive, de la plus adroite et de la plus amusante espece des singes: il est à-peu-près de la grosseur d'un chat; il a le corps brun, la face et les oreilles couleur de chair. On le trouve principalement dans les forêts de l'Amérique; mais sa constitution paroît appropriée à un climat plus tempéré, et on en a vu plusieurs qui ont reproduit leur espece en Europe. En 1764 il exista dans le Gâtinois deux sajous, mâle et femelle, qui produisirent un petit. Rien n'étoit si curieux que de voir le pere et la mere avec ce petit, qu'ils tourmentoient sans cesse, soit en le portant, soit en le caressant. Au reste, ces sajous, dit M. de Buffon, sont fantasques dans leurs goûts et dans leurs affections; ils paroissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes et une grande aversion pour d'autres, et cela constamment. Ce célebre naturaliste parle d'une variété de cette espece appelée le sajou gris; mais elle ne differe de la premiere que par la couleur de son poil.

LE SAÏMIRI.

Ce petit animal, dit M. de Buffon, « par la gentillesse de ses mouvements, par sa petite taille, « par la couleur brillante de sa robe, par la gran-

« deur et le feu de ses yeux, par son petit visage « arrondi, a toujours eu la préférence sur tous les « autres sapajous. »

Son poil brillant a l'éclat de l'or; ses pieds sont de couleur orange; sa face est blanche et marquée au milieu d'une tache brunâtre qui enveloppe la bouche et les narines, et l'arrangement particulier de ses traits lui donne l'air de porter un masque.

Stedman, pendant son séjour à Surinam, a vu de ces singes qui passoient tout le jour sur les bords de la riviere à sauter d'arbre en arbre, en se suivant très régulièrement les uns les autres comme une petite armée, et en portant leurs nourrissons sur leur dos. Voici, suivant cet écrivain, leur maniere de voyager; celui qui est en tête gagne l'extrémité d'une branche d'arbre, d'où il saute à l'extrémité d'une autre branche, quoiqu'à une distance considérable, avec une telle agilité et une telle précision, qu'il ne manque jamais son coup; les autres le suivent à la file ainsi que les femelles, qui, portant leurs petits sur leur dos, font les mêmes sauts avec la plus grande facilité. Cet animal est très délicat, et ne peut pas être transplanté de son pays dans un autre.

LA DIANE (1).

Cet animal est décrit par le professeur Thumberg, comme étant à-peu-près de la grosseur d'un petit chat, et ayant une queue longue et velue, qui se termine en pointe, le corps bien fait, la face noirâtre, nue et très peu ombragée de poils. La barbe de son menton et de ses joues est blanche et couchée en arriere. Le poil de son front est presque hérissé, et couvre entièrement ses oreilles; ses mains et ses pieds sont d'une couleur noirâtre et nus, ses ongles longs et pointus; il a le pouce court et détaché, les éxtrémités de ses oreilles noires et arrondies.

On parvient à apprivoiser les dianes dans plusieurs parties de l'isle de Ceilan, et à les faire passer à l'état de domesticité; alors ils se tiennent droits, les mains croisées l'une sur l'autre; quand ils apperçoivent une personne de leur connoissance, ils s'avancent aussitôt vers elle en témoignant leur joie par des caresses et par une espece particuliere de rire; ils sont d'un naturel fort doux, et ne mordent jamais à moins qu'on ne les irrite. Si quelqu'un embrasse ou caresse un enfant en présence de ces animaux, ils expriment le desir d'en faire

(1) Nous nous servons, autant que cela peut s'accommoder au plan et à la forme de cet ouvrage, de la nomenclature de M. Geoffroi S. Hilaire, professeur au Museum d'histoire naturelle.

autant, et s'ils en voient battre un, ils se dressent sur leurs pattes de derriere, font d'horribles grimaces, par lesquelles ils témoignent l'envie qu'ils ont de le venger, et de se jetter sur celui qui le châtie. Le professeur Thumberg a essayé d'en amener un en Europe, mais cet animal a été victime du changement de climat.

Nous allons dire ici un mot des singes en général. Dans différentes contrées de l'Inde, les anciens temples sont consacrés à servir d'asyle à ces quadrupedes : ils y sont nourris aux dépens du public.

M. d'Obsonville rapporte que dans ses voyages il est quelquefois entré dans ces temples pour se reposer, et que son costume indien ne leur inspiroit aucune alarme; il en a vu plusieurs qui d'abord se sont mis à le considérer, et qui ensuite ont fixé attentivement la nourriture qu'il étoit sur le point de prendre. Leurs yeux et leurs actions exprimoient leur penchant pour la gourmandise, et le violent desir qu'ils avoient de s'approprier une partie de ses aliments. Pour s'amuser dans cette circonstance, il se munissoit toujours d'une certaine quantité de pois secs ; d'abord il en répandoit quelques uns auprès de celui qui étoit leur chef, car ces singes ont toujours un animal de leur espece qui marche à leur tête; ce dernier en approchoit avec circonspection, et les ramassoit avec avidité; M. d'Obsonville leur en présentoit ensuite une poignée, et comme ils sont accoutumés à ne voir que des gens pacifiques, le chef approcha de lui en marchant néanmoins de côté, comme s'il se défioit de quelque stratagême dan-

gereux, puis devenant tout-à-coup plus hardi, il saisit le pouce de la main qui contenoit les pois, tandis qu'il se mit à manger de l'autre, en tenant ses yeux constamment fixés sur ceux de M. d'Obsonville. Si ce voyageur se mettoit à rire ou remuoit un peu, le chef des singes cessoit de manger, agitoit ses levres en faisant entendre une espece de murmure, dont ses longues dents canines qu'il montroit par intervalle expliquoient le sens. Lorsque M. d'Obsonville jetoit de ces pois à quelque distance, il paroissoit content dès que les autres les ramassoient, mais il corrigeoit et battoit quelquefois ceux qui s'approchoient de lui de trop près; ses cris et ses sollicitudes, quoiqu'en partie causés par sa gourmandise, indiquoient la crainte qu'il avoit que M. d'Obsonville ne profitât de leur foiblesse pour leur tendre un piege, et ceux qui s'approchoient de lui étoient des mâles très forts et parvenus à leur état entier de croissance. Les jeunes et les femelles étoient toujours obligés de se tenir à une distance considérable.

Les soins et l'affection que les femelles, dans un état complètement sauvage, prennent de leurs petits, sont remarquables et intéressants; elles allaitent, nétoient et caressent ces nourrissons avec une assiduité sans relâche; puis s'accroupissant sur les jarrets de derriere, elles prennent plaisir à les voir lutter ensemble, ou se poursuivre les uns les autres; elles paroissent néanmoins les tenir dans une certaine contrainte, car toutes les fois que ces petits mêlent de la méchanceté à leurs jeux folâtres, elles les saisissent d'une main par la queue,

et les corrigent très sévèrement de l'autre; dans ces circonstances les petits coupables cherchent à s'échapper; et quand ils sont hors de sa portée, ils reviennent d'une maniere soumise et caressante solliciter leur pardon, quoiqu'ils soient enclins à retomber dans la même faute.

Ces animaux paroissent fort paisibles entre eux dans leurs forêts; lorsque des troupeaux de différentes especes de ces quadrumanes viennent à se rencontrer, ils grincent des dents sans témoigner les moindres dispositions hostiles; quelquefois néanmoins des marodeurs essaient à chercher fortune dans les endroits dont un autre troupeau a pris possession, mais ils sont aussitôt repoussés. M. de Maisonpré et six autres Européens assisterent à une dispute de cette nature dans l'enceinte des pagodes de Cherinam. Un singe fort gras et très fort s'y étoit introduit, mais il fut bientôt découvert; aux premiers cris d'alarme, un grand nombre de mâles se réunirent et coururent attaquer l'étranger; celui-ci, quoiqu'infiniment supérieur en taille et en force, vit le danger, et se réfugia sur le sommet d'une pyramide de la hauteur de sept étages, où il fut immédiatement suivi; mais, lorsqu'il fut parvenu au faîte de ce monument, qui se terminoit par un petit dôme, il s'y cramponna, puis tirant avantage de sa position, il se saisit de trois ou quatre des plus audacieux, et les précipita en bas. Ces preuves de valeur intimiderent les autres, et après avoir fait beaucoup de bruit, ils jugerent à propos de se

retirer. Le vainqueur se maintint dans sa position jusqu'au soir, et se retira alors en lieu de sûreté.

Tel est le penchant de ces animaux pour le vol, que loin de se contenter de la nourriture abondante que leur procurent les bois, ils pillent souvent les maisons, les jardins et les vergers; quand un d'entre eux voit un enfant avec du pain ou des fruits dans sa main, ils accourent aussitôt vers lui, l'effraient, et emportent ce qu'il mange; et s'ils voient une femme indienne faire sécher son grain au soleil, quelques uns d'entre eux s'en vont sautiller autour d'elle, et affecter de vouloir la voler; au moment où elle court pour les battre, d'autres, épiant cette occasion, se jettent sur le grain et l'emportent. L'extrême finesse de ces quadrupedes met les habitants du pays dans l'impossibilité absolue de les prendre avec des pieges. Cependant M. d'Obsonville nous apprend qu'il en a vu un victime d'une invention très simple; l'homme employé à cette sorte de chasse choisit un endroit voisin de leur retraite, et fixa au pied d'un arbre un vaisseau découvert, dont l'orifice avoit deux pouces de diametre; puis, après avoir répandu un peu de grain autour du vase, il se retira à une certaine distance. Ce grain fut bientôt dévoré, et il en porta de nouveau une plus grande quantité; la troisieme fois il en fut encore plus prodigue, et il le jeta autour du vase, ainsi que dans le vase même, à la superficie duquel il avoit disposé cinq ou six nœuds coulans qui se traversoient en tous sens. A peine s'étoit-il caché, que plusieurs singes avec leurs petits accoururent avec la plus grande céléri-

té vers le vase; ils l'eurent vidé en un clin d'œil, mais leurs mains se trouverent engagées; l'homme arriva avant qu'ils eussent eu le temps de se délivrèr, étendit un tapis sur eux, et prit à-la-fois deux femelles avec leurs petits.

Il est peu de personnes qui ne connoissent les imitations burlesques, si justement appelées singeries, de ces animaux, ainsi que leurs traits de souplesse; doués d'une intelligence plus circonscrite dans leur état de domesticité, c'est sur-tout lorsqu'ils sont avec d'autres quadrupedes qu'ils montrent leur astuce et la supériorité de leur instinct. Ils semblent prendre plaisir à les lutiner; et le docteur Goldsmith assure qu'il a vu un de ces animaux s'amuser des heures entieres à troubler la gravité d'un chat. Erasme nous informe qu'un gros singe, folâtrant un jour dans un jardin où l'on élevoit des lapins, fit toutes sortes de tours au milieu de ces animaux, qui ne savoient comment se comporter avec ce nouvel hôte. Quelques jours après, une belette, qui venoit dans une autre intention que celle de se récréer, vint rôder auprès de l'endroit dans lequel on tenoit ces lapins enfermés pour les nourrir, et chercha à y pénétrer en écartant une planche qui en fermoit l'entrée; le singe resta pendant quelque temps spectateur paisible des efforts de cette bête, puis détournant lui-même la planche il entra dans leur gîte, et remit cette porte mobile à sa place. La belette, trompée dans son attente, et fatiguée de renouveler en vain ses tentatives, y renonça.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



LE BOULE-DOGUE ET LE SINGE.

Nous terminerons l'histoire de ces singuliers animaux, en racontant les particularités d'un combat qui eut lieu à Worcester, dans l'année 1799, entre un singe et un boule-dogue. Il se fit différents paris de trois guinées contre une que le boule-dogue tueroit le singe en six minutes, quoiqu'il fût accordé au singe un bâton d'environ un pied de long. Des milliers de spectateurs vinrent assister à ce curieux spectacle, et c'étoit à qui gageroit pour le chien, qu'on avoit la plus grande peine à retenir; à la fin le propriétaire du singe, tirant de sa poche un gros bâton fort court, le jeta dans les pattes de cet animal en lui disant: « Allons, Jacquot, prends garde à toi, pense au boule-« dogue ». Le chien, dès qu'on l'eut lâché, s'élança avec la férocité d'un tigre sur le singe, mais celui-ci fit, avec une agilité inconcevable, un saut d'une verge de long, et échappa à son adversaire; il se jeta ensuite sur lui, se cramponna avec ses dents sur son cou, tandis que de sa main gauche il empoignoit une de ses oreilles pour l'empêcher de se retourner et de le mordre; dans cette posture, Jacquot frappa la tête du chien si durement et si agilement, que l'animal se mit à courir de toutes ses forces, à faire les cris les plus lamentables, et qu'on le délivra presque mort des griffes de son adversaire.

LE LORIS TARDIGRADE.

Les animaux composant l'espece des loris ont beaucoup de ressemblance avec les singes par les habitudes, les mœurs, ainsi que par la conformation de leurs jambes; ils ne different des singes que par la longueur de cette partie de leur corps et par la structure de leur tête, qui se rapproche de celle du renard. Le loris tardigrade est à-peu-près de la grosseur d'un petit chat; son corps est d'un brun pâle, et son nez est un peu effilé. Il a les yeux proéminents et entourés d'un petit cercle d'un brun foncé; une bande de la même couleur parcourt le milieu de son dos. Ce quadrupede a dans ses mouvements une lenteur remarquable qui lui a fait donner le nom qu'il porte, et qui a même déterminé quelques naturalistes à le classer parmi les *paresseux*, quoiqu'à nul égard il ne participe de ce genre. C'est un animal nocturne qui reste sans mouvement pendant la plus grande partie du jour; il habite l'isle de Ceilan et différentes contrées de l'Inde Orientale. Une description très intéressante de ce loris a été donnée par feu sir Williams Jones dans le quatrieme volume des Recherches Asiatiques. Nous allons en donner un extrait.

« Cet animal avoit constamment les mœurs fort douces, si ce n'est dans l'hiver, saison où son na-

turel paroissoit entièrement changé; il supportoit si difficilement le froid, auquel il doit être souvent exposé, même dans les forêts dont il est originaire, que l'auteur de la nature lui a sans doute donné, à raison de cette extrême sensibilité, une fourrure épaisse que l'on voit rarement aux animaux dans les contrées voisines du Tropique. Il témoignoit en tout temps beaucoup de reconnoissance et d'attachement pour moi, qui non seulement lui donnois la nourriture journaliere, mais qui le baignois deux fois par semaine dans de l'eau accommodée aux différentes saisons de l'année, et il me distinguoit de toute autre personne; mais lorsque je le dérangeois de sa place dans l'hiver, il montroit toujours de l'humeur et sembloit me reprocher le malaise qu'il éprouvoit, quoique je prisse les précautions nécessaires pour le tenir dans un degré de chaleur convenable. Il aimoit en tout temps qu'on le frappât doucement sur la tête ou sur la gorge, et même il me laissoit souvent toucher à ses dents aiguës, mais il se montroit toujours d'un naturel facile à irriter; et lorsque je le dérangeois à contre-temps de sa position, il me témoignoit un peu de ressentiment par un murmure ou un grognement sourd, semblable à celui de l'écureuil, et exprimoit un plus grand déplaisir encore par un cri de méchanceté, surtout dans l'hiver, où il étoit quelquefois aussi farouche, quand on l'importunoit, que les bêtes les plus sauvages des forêts.

« Son sommeil duroit sans interruption depuis une demi-heure après le lever du soleil jusqu'à

une demi-heure après son coucher; il dormoit roulé en boule, à l'instar des hérissons. Aussitôt qu'il se réveilloit, il se léchoit et faisoit sa toilette comme le chat, opération que la flexibilité de son cou et de ses membres lui permettoit de faire très complètement. Il prenoit alors un léger déjeûner, après lequel il faisoit un petit somme; mais quand le jour avoit fait place entièrement à la nuit, il reprenoit toute sa vivacité.

« Sa nourriture ordinaire se composoit de bananes et sa boisson de lait; quelquefois cependant il se contentoit d'eau pure : en général il n'étoit pas vorace, mais on ne pouvoit pas le rassasier de sauterelles, et il passoit les nuits entieres à leur faire la chasse. Quand une sauterelle ou quelque autre insecte se montroit à sa portée, ses yeux étinceloient en se fixant sur sa proie, et, après s'être reculé en arriere pour mieux prendre son élan, il saisissoit sa victime avec ses pattes de devant, et la tenoit dans l'une d'elles tandis qu'il la dévoroit. Il se servoit indifféremment de tous ses pieds comme de mains pour saisir sa nourriture, et quelquefois il empoignoit avec un d'eux la partie la plus élevée de sa cage, tandis que les trois autres touchoient au fond; mais la posture dans laquelle il paroissoit le plus se complaire étoit celle où il restoit accroché avec ses quatre pattes au grillage du haut de cette cage, tandis que son corps étoit renversé. Le soir il se tenoit debout pendant quelques minutes, jouant sur les fils de laiton avec ses doigts, et balançant avec rapidité son corps de côté et d'autre comme s'il eût trouvé que cet

exercice lui étoit salutaire dans son état de captivité.

« Un peu avant le jour, lorsque mes occupations du matin me fournissoient l'occasion de l'observer, il sembloit solliciter mon attention, et si je lui présentois mes doigts, il les léchoit ou les mordoit avec beaucoup de ménagement, mais il prenoit avec avidité des fruits lorsque je lui en offrois, quoiqu'il fût toujours très sobre à son premier repas; lorsque le soleil étoit couché, ses yeux sembloient perdre leur vivacité et leur éclat, et il se délassoit par un sommeil de dix à onze heures. Tout bien considéré, ce petit animal étoit fort intéressant; lorsque je le trouvai sans vie dans la posture qu'il prenoit ordinairement pour dormir, je me consolai en me persuadant qu'il étoit mort sans éprouver beaucoup de douleur, et qu'il avoit vécu aussi heureux qu'il étoit possible de l'être dans l'état de captivité. »

Thévenot nous apprend qu'il a vu deux de ces animaux qu'on avoit amenés de Ceilan. Lorsqu'on les considéroit, ils se tenoient debout sur leurs pieds de derriere, tenoient leurs pattes de devant croisées, et promenoient leurs regards sur les spectateurs sans témoigner la moindre crainte.

M. d'Obsonville fait l'observation qu'un de ces animaux, qu'il avoit acheté d'un Indien, étoit mélancolique, silencieux, et malingre; ses mouvements étoient si lents, que lorsqu'il vouloit aller vîte il parcouroit à peine six à huit toises dans une minute. Sa voix tenoit d'une espece de sifflement qui n'étoit nullement désagréable; lorsqu'on

cherchoit à lui enlever sa proie, son maintien prenoit une apparence sombre ou chagrine, et il poussoit quelques sons aigus et tremblotés; il dormoit ordinairement pendant le jour avec sa tête reposée sur ses mains, et ses coudes placés entre ses cuisses; mais au milieu de son sommeil, quoique ses yeux fussent fermés, il étoit excessivement sensible à toutes les impressions extérieures, et ne négligeoit jamais de se saisir de toute espece de proie qui étoit à sa proximité. Quoique la clarté du soleil parût l'incommoder beaucoup, on ne s'appercevoit jamais que les pupilles de ses yeux éprouvassent la moindre contraction.

On le tint, pendant les premiers mois, avec un cordon attaché autour de son corps; et, quoiqu'il n'essayât aucunement de le délier, il le soulevoit quelquefois en faisant paroître des signes de douleur; M. d'Obsonville en eut soin lui-même, et il en fut mordu quatre ou cinq fois sans avoir cherché à le déranger ni à le prendre; mais un léger châtiment le corrigea bientôt de ces petits emportements, et il lui donna ensuite la liberté de courir dans la chambre à coucher; à l'approche de la nuit, le petit animal se frottoit les yeux, puis, regardant attentivement autour de lui, il grimpoit sur les meubles, et plus souvent sur des cordes qu'on avoit tendues exprès.

Quelquefois son maître attachoit un oiseau dans la partie de la chambre qui étoit en face de lui, en l'invitant à approcher; il s'avançoit en effet à pas lents et avec défiance comme une per-

sonne qui marche sur la pointe des pieds pour en surprendre une autre ; quand il se trouvoit à une petite distance de sa proie, il se levoit tout debout et s'approchoit à bas bruit en alongeant sa patte pour saisir sa victime, ce qu'il faisoit avec une dextérité remarquable.

Il se montroit sensible aux caresses, et témoignoit son affection pour M. d'Obsonville en prenant le bout de ses doigts qu'il tenoit pressés, tandis qu'il fixoit ses yeux à demi-ouverts sur ceux de son maître.

LE MANICOU.

OU ESPECE DE DIDELPHE.

Cet animal est à-peu-près de la grosseur d'un chat moyen, mais son poil, qui se dresse au lieu d'être couché, le fait paroître beaucoup plus gros ; sa couleur générale est un blanc terne ; il a une tête longue, qui se termine en pointe, et la gueule fort large ; sa queue, de près d'un pied de long, est prenante et couverte de poils à six pouces de son origine, mais ensuite revêtue d'une peau écailleuse qui la fait ressembler à un serpent. Le manicou a les jambes courtes et d'un gris foncé ; les deux doigts intérieurs du pied sont plats et arrondis ; ils ont des ongles comme ceux des singes ; les autres sont armés de griffes fort pointues : mais ce qui caractérise particulièrement le manicou femelle c'est une poche abdominale destinée à protéger et conserver ses petits.

Quelques unes de ces poches ont deux ou trois cavités, qu'elle peut fermer et ouvrir à volonté.

Cet animal, lorsqu'il est à terre, paroît n'avoir aucunes défenses, la forme de ses mains l'empêchant de courir ou même de marcher avec vîtesse; mais, malgré ce défaut, il est en état de monter sur des arbres avec autant de facilité que la plupart des autres quadrupedes grimpeurs. Il fait avec beaucoup d'activité la chasse aux oiseaux et à leurs nids, et c'est un grand destructeur de volaille, dont il suce le sang sans manger la chair. Il se nourrit aussi de fruits sauvages, de raisins, etc.

Lorsqu'il est poursuivi et arrêté, il contrefait le mort, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger pour lui. Dupratz assure que, quand on le saisit dans cet état, il ne donne aucun signe de vie, alors même qu'on le place sur un fer rouge; et lorsqu'il y a des petits renfermés dans la poche de la femelle, elle préfere se laisser rôtir avec eux, à les livrer. Ces animaux ne font jamais aucun mouvement que leur ennemi ne se soit éloigné d'eux à une certaine distance, ou qu'il ne se tienne caché; alors ils s'enfuient avec toute la vîtesse dont ils sont capables dans le premier trou ou le premier buisson qui leur offre un asile.

Quelque temps avant l'époque où la femelle met bas, elle choisit, dans d'épaisses broussailles, au pied de quelque arbre, un endroit pour mettre bas; avec le secours du mâle, elle ramasse une certaine quantité de feuilles qu'elle charge sur

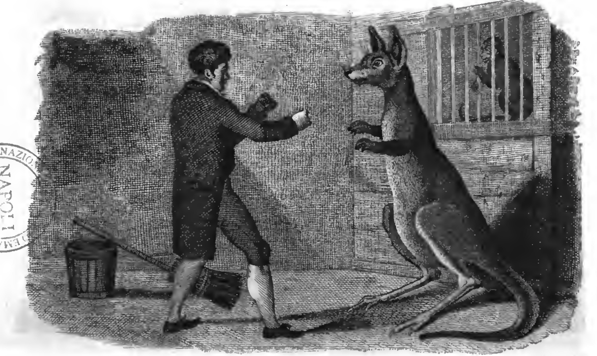
son ventre, et le mâle la traîne par la queue avec son fardeau jusqu'au nid. Elle produit à-la-fois quatre ou six petits, qui naissent aveugles et sans poils, et ressemblent à de petits fœtus. A peine sont-ils nés, qu'ils se retirent aussitôt dans la poche dont nous avons parlé, et s'attachent fortement aux tétines de la mere, auxquelles ils continuent de rester adhérents et comme inanimés jusqu'à ce qu'ils jouissent de la lumiere, qu'ils aient acquis de la force, et que leur corps soit couvert de poils. Après cette époque, ils ne se servent plus de cette bourse que comme de retraite. La mere les porte avec la plus grande affection au fond de cette poche, dans laquelle on les voit jouer, et où ils se réfugient comme dans un sûr asile. On prétend que, lorsqu'ils n'ont pas le temps de se fourrer dans ce refuge, ils s'attachent à la queue de la mere, et s'efforcent de s'échapper avec elle. Cet animal paroît avoir beaucoup de courage, et il a la vie tellement tenace que, dans la Caroline septentrionale, cette expression est passée en proverbe : « Si un chat possede neuf vies, « le manicou en possede dix-neuf ». La chair de ce quadrupede est blanche et a le goût de celle du cochon de lait ; les sauvages filent et teignent son poil, dont ils font des ceintures et autres objets d'ornements.

LE CAYOPOLLIN.

AUTRE DIDELPHE.

Cet animal a été décrit, la premiere fois, par Sybillas Mérian, artiste allemand, d'après lequel quelques auteurs l'ont appelé Opossum-Mérian; mais Séba nous en a donné depuis le dessin. D'après cet écrivain, il a les yeux brillants et entourés d'un petit cercle de poils noirs; ses dents sont fort aiguës, et il a au-dessus de la mâchoire supérieure et des yeux, de longues soies en forme de moustaches; ses oreilles, dépourvues de poils, ressemblent à celles de la chatte. Son corps est couvert d'un poil lisse d'un rouge jaunâtre sur le dos, et d'un blanc vif sur le museau, le front, le ventre, et les pieds. On apperçoit sur la queue du mâle, qui est nue et d'un rouge pâle, des taches brunes, qui ne sont pas visibles sur celle de la femelle. Les pattes de devant ressemblent à celles d'un singe, en ce qu'elles ont quatre doigts et un pouce distinct, avec de petits ongles arrondis, tandis que le grand orteil du pied de derriere est plat et d'une forme obtuse, et son extrémité armée de griffes aiguës.

Lorsque les petits sortent de leur bourse, soit pour jouer, soit pour chercher leur nourriture, ils vont au loin courir avec leur mere; et lorsqu'ils se sont assez repus ou qu'ils redoutent quelque danger, ils grimpent sur son dos, enlacent





leur queue autour de la sienne, et sont ainsi emportés par la mere avec sûreté et célérité.

LE KANGURO.

Ce singulier animal habite la nouvelle Galles du sud, où il a été découvert en l'année 1770 par le capitaine Cook; il a quelquefois près de neuf pieds de long depuis l'extrémité du museau jusqu'au bout de la queue, et on a vu des individus de cette espece qui pesoient jusqu'à cinquante livres; son pelage est court et mollet, d'un gris rougeâtre, qui s'éclaircit sur les flancs et sous le ventre; il a la tête petite et alongée, les oreilles larges et droites, et le nez fourni de moustaches; son cou et ses épaules sont petits. Cet animal augmente graduellement de volume vers les hanches et le bas ventre. Les jambes de devant des plus grands kanguros ont environ dix-huit pouces, celles de derriere trois pieds sept pouces de longueur; les premieres servent à ce quadrupede à gratter la terre pour former son terrier et à porter les aliments à sa bouche; il se meut entièrement sur les jambes de derriere en faisant des bonds de sept à huit pieds de haut. On ne lui compte à chaque pied que trois doigts, dont celui du milieu excede considérablement en longueur et en force les deux autres; mais l'interne est d'une structure remarquable: en l'examinant de près, on remarque qu'il est réellement divisé dans

le milieu et même à travers l'orteil qui lui appartient, de maniere qu'ils paroissent avoir été séparés par un instrument tranchant.

La queue du kanguro est longue, épaisse à son origine, et se termine en pointe; il s'en sert pour sa défense, et porte avec cette arme des coups si violents, qu'ils seroient capables de casser la jambe d'un homme. Les habitants du pays considérerent d'abord cette queue comme son unique moyen de défense; mais ayant depuis chassé le kanguro avec des lévriers, ils ont reconnu qu'il se sert de ses griffes et de ses dents. Lorsqu'il est atteint et gueulé par les chiens, il se retourne, et, les saisissant avec ses pattes de devant, il les frappe avec celles de derriere qui sont extrêmement fortes, et les déchire à un tel point, que les chasseurs sont souvent obligés de les ramener au chenil pour les faire panser de leurs blessures. Les chiens de la nouvelle Galles chassent et tuent le kanguro; mais ces animaux sont beaucoup plus forts et beaucoup plus féroces que nos lévriers.

Le kanguro se repaît ordinairement, à la maniere des autres quadrupedes, en se tenant sur ses quatre pattes; il boit en lappant; dans l'état de captivité, il s'amuse à faire des bonds en avant, et à frapper la terre avec beaucoup de violence de ses pieds de derriere; dans cette circonstance, il paroît comme appuyé sur la base de sa queue. Il est une particularité qui distingue surtout cet animal, c'est la faculté qu'il a de séparer à une distance considérable les longues dents incisives de sa mâchoire inférieure : cette singularité néan-

moins s'apperçoit aussi dans le *mus maritimus*, animal d'une espece distincte.

La femelle a une poche abdominale, semblable à celle du manicou, dans laquelle elle nourrit ses petits et les met à l'abri de toute espece de danger. Dans l'état naturel, les kanguros paissent par bandes de trente ou quarante, et l'un d'entre eux se place à une certaine distance des autres pour faire le guet. D'après Labillardiere, il y a tout lieu de croire que ce sont des animaux nocturnes; ils ont l'œil fourni de membranes clignotantes situées à son angle interne, et susceptibles de s'étendre au gré de ces quadrupedes, de maniere à couvrir tout l'orbite; ils vivent dans des terriers.

On prétend que la chair du kanguro est fort grossiere; Banks, néanmoins, la compare à d'excellent mouton, mais il convient qu'elle n'est pas aussi délicate que celle qu'il a souvent vue au marché de Leadenhall.

Les kanguros peuvent être considérés maintenant comme à-peu-près naturalisés en Angleterre; plusieurs de ces animaux ayant été long-temps gardés dans les domaines royaux de Richemond, leurs femelles y ont mis bas, et ce sera, suivant toutes les apparences, une acquisition très importante pour ce pays.

On voit maintenant (1806) dans les salles d'exposition à Exeter-Change un couple de très beaux kanguros; ils ont été amenés du port Jackson dans la nouvelle Galles du sud, et sont en la possession de M. Pidcok depuis six à sept ans; le

mâle, quand il est debout, a plus de six pieds de haut; c'est un animal d'une force prodigieuse. J'allai voir la ménagerie il y a quelques mois, et j'y fus témoin d'une lutte de ce beau quadrupede avec son gardien, pendant l'espace de dix à quinze minutes; il montra beaucoup d'intrépidité et de sagacité : il se tournoit en tous sens pour faire face à son adversaire; épiant avec soin l'occasion de le toucher, et quelquefois le colletant avec ses pattes de devant, tandis que celles de derriere étoient occupées à lui frapper les cuisses; la lutte terminée, le kanguro se présenta de nouveau pour renouveler l'attaque, et ne retourna dans sa loge que lorsqu'on eut amené sa femelle pour le déterminer à rentrer. La femelle, quoique beaucoup plus petite que le mâle, est un bel animal; elle a eu cinq petits, dont quelques uns sont empaillés, et conservés parmi les autres curiosités de la ménagerie.

On voit encore dans cette ménagerie un autre kanguro qui est venu en Angleterre dans la frégate lady Barlow, et une très belle variété, quoique fort petite, appelée le kanguro à poil argenté, qui a été amenée en Angleterre par le capitaine Woodraffe, dans la frégate Le Calcutta; cet animal a près de trois ans, et est dans la possession de M. Pidcok depuis le mois d'août 1804.

On présume que la nourriture de ces quadrupedes, dans leur état sauvage, se compose principalement d'herbages; mais on donne à ceux de la ménagerie, du pain, du son, du foin, de l'orge et des choux.

LE BEC D'OISEAU.

Ce quadrupede a été récemment découvert dans la nouvelle Galles du sud. Sir Joseph Banks posséda deux individus de cette espece, qui lui furent envoyés par le gouverneur Hunter, et il n'en est encore arrivé qu'un ou deux en Angleterre. La longueur de ce curieux quadrupede, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, est de treize pouces, dont le bec occupe à-peu-près la huitieme partie; sa tête est petite, et sa bouche a beaucoup de ressemblance avec le bec de certains canards; de sorte que ce n'est qu'après un examen très réfléchi, qu'on peut se persuader qu'il soit le museau d'un quadrupede. Son corps est déprimé, et ressemble en quelque sorte à la miniature d'une loutre; il est couvert d'un poil épais et doux, dont la couleur est brunâtre sur le dos, et d'un blanc argenté sur les flancs; ses jambes sont courtes et se terminent par une large membrane qui s'étend à une distance considérable au-delà des griffes; les pieds de devant sont munis chacun de cinq ongles très forts et très pointus; les pieds de derriere en ont six recourbés; celui du milieu est beaucoup plus élevé que les autres, et ressemble à un fort éperon très aigu.

Les individus de cette espece, envoyés jusqu'à ce jour en Angleterre, avoient été privés de leurs intestins, et étoient en général mal conservés;

M. Home cependant en a examiné un qui appartenoit à sir Joseph Banks, et qui, pour avoir été mis dans de l'esprit de vin, s'étoit maintenu entier; il découvrit que, quoique le bec, lorsqu'on le considéroit légèrement, eût une ressemblance si frappante avec celui d'un oiseau, qu'on pourroit en inférer qu'il étoit destiné à remplir les mêmes fonctions, cependant, lorsqu'on l'observoit avec attention, on reconnoissoit qu'il en différoit dans beaucoup de points; il paroît en effet que ce bec n'est pas la bouche de l'animal, mais seulement une appendice qui s'étend au-delà; l'intérieur de cette bouche est comme celui des autres quadrupedes, il contient de chaque côté deux dents molaires à la mâchoire inférieure et à la mâchoire supérieure; mais cet amphibie n'a pas de dents incisives; les os du palais et du nez, qui en tiennent lieu, se prolongent en avant en alongeant ses narines, et forment la partie supérieure du bec; deux parties de la mâchoire inférieure, au lieu de se terminer comme dans les autres quadrupedes, se projettent aussi en avant, et constituent la partie inférieure du bec.

Cette structure est très différente de celle du bec de tous les oiseaux, puisque, dans ces derniers, la cavité des narines ne se prolonge pas au-delà de son origine; que les bords des parties basses qui correspondent avec la mâchoire inférieure des quadrupedes, sont durs et font le service des dents, et qu'il y a au milieu un espace creux pour recevoir la langue. Dans l'animal appelé *bec d'oiseau*, au contraire, les deux lames

minces et osseuses sont au centre, et les parties qui les entourent se composent d'une peau et d'une membrane. Les dents n'ont pas de racines qui soient implantées dans la mâchoire comme dans la plupart des autres quadrupedes, mais elles sont enchâssées dans les gencives et assujetties par des avancements des bords inférieurs et extérieurs de la mâchoire ; la langue n'a qu'un demi-pouce de long, et sa partie mobile n'a pas plus d'un quart de pouce. L'animal peut la retirer toute entiere dans sa bouche, et quand elle est étendue, elle s'avance à-peu-près d'un quart de pouce dans le bec. Ce bec lui-même est recouvert d'une peau douce et lisse qui s'étend au-delà des os, latéralement et de front, et forme une levre mobile si forte, que lorsqu'on la fait sécher ou durcir dans de l'esprit de vin, elle paroît entièrement roide; quand, au contraire, on l'humecte d'eau, elle devient très flexible, et suivant toutes les apparences, d'une structure musculaire. La partie intérieure du bec a une levre aussi large que la partie supérieure; ce bec a un rebord taillé en forme de scie, qui manque à la mandibule supérieure ; mais cette scie ne se fait remarquer qu'à la partie tendre ou cartilagineuse.

Un pli transversal de la peau noire qui recouvre le bec forme saillie sur toute sa circonférence, exactement à son origine.

Ce pli, suivant toutes les apparences, est destiné à empêcher que le bec n'enfonce plus avant que cette partie dans le limon où la proie de cet animal peut se réfugier. Les nerfs qui servent

aux fonctions du bec sont à-peu-près pareils à ceux des oiseaux, et la cavité du crâne a beaucoup plus de ressemblance avec celle du canard qu'avec celle d'un quadrupede.

L'organe de l'odorat differe de celui des oiseaux et des quadrupedes; l'ouverture en est placée près de l'extrémité du bec, d'où partent deux cavités qui s'étendent le long de la longueur de ce bec, et s'y trouvent surabondamment ajoutées.

La largeur de l'œil est extrêmement petite en comparaison de la grosseur de l'animal; et le trou extérieur de l'oreille est tellement exigu, qu'on ne le découvre qu'avec beaucoup de difficulté.

On suppose, d'après la conformation générale de ce quadrupede, qu'il creuse son terrier sur les bords des rivieres, et que sa nourriture se compose de plantes aquatiques et d'animaux; mais sa structure est telle qu'il ne doit pas pouvoir étreindre assez fortement sa proie; lorsque ses deux levres se réunissent, l'animal peut avoir une force de succion très considérable, et c'est probablement de cette maniere qu'il attire sa nourriture à sa bouche.

LE PHOQUE.

Cet animal a le corps alongé et couvert d'un poil très court, luisant, et de différentes couleurs, la tête large et ronde, le cou rétréci; chaque côté de la gueule est muni de fortes moustaches; ses yeux sont grands; sa langue est bifide ou four-

chue à son extrémité ; il n'a pas d'oreilles extérieures, et le sens de l'ouïe est très obtus chez lui ; ses jambes sont courtes, et celles de derriere tellement reculées, qu'elles ne peuvent lui être d'aucune utilité, si ce n'est en nageant ; ses pieds ont des membranes, et sa queue est courte. La voix d'un phoque, parvenu à sa croissance, peut se comparer à l'aboiement d'un chien ; celle des jeunes phoques, aux miaulements du chat.

Ils s'établissent ordinairement, l'été, dans des grottes ou des excavations souterraines, auprès de gros fragments de rochers. C'est dans cette saison que nos compatriotes font la chasse à ces amphibies. Si les phoques sont assez heureux pour leur échapper, ils se traînent à la mer, en jetant derriere eux des pierres et de la boue, et en témoignant par des cris plaintifs la crainte qu'ils éprouvent ; mais quand ils sont pris, ils font une vigoureuse défense avec leurs pieds et leurs dents. Ils sont très agiles dans les eaux qui sont assez profondes pour les contenir, plongent avec une rapidité extrême, et paroissent aussitôt à la distance de quarante ou cinquante verges ; on en a vu un, il y a quelques années, près de la côte de Cornouailles, poursuivre un mulet ; ce phoque le relança à plusieurs reprises dans l'eau, comme un chien le fait d'un lievre sur terre, et le mulet vit bientôt qu'il ne lui restoit d'autres moyens de se sauver, qu'en nageant dans de basses eaux ; le phoque l'y suivit, et le mulet, pour se soustraire plus sûrement au danger, se coucha sur le côté ; s'élançant dans une

eau moins profonde qu'il ne l'eût pu faire sans cela, il parvint à se soustraire à son ennemi.

Les phoques, en nageant, portent toujours la tête hors de l'eau, et lorsqu'ils se tiennent au soleil sur des rochers, ils sont très défiants et ne dorment pas plus d'une minute sans s'éveiller. Ils levent alors la tête, et s'ils ne voient rien d'extraordinaire, ils se recouchent. On assure que ces animaux aiment beaucoup l'orage, et que, dans les tempêtes, ils se tiennent sur les rochers, contemplant avec un plaisir extrême ces convulsions de la nature.

Il est un fait généralement reconnu; c'est que le phoque, quand il est pris jeune, est très facile à apprivoiser, et qu'on lui apprend à suivre son maître, comme un chien. Un écrivain, digne de foi, nous apprend qu'il y a quelques années un jeune phoque fut ainsi amené à l'état de domesticité.

« Il fut pris, dit notre auteur, à une petite dis-« tance de la mer, et on le tenoit constamment « dans un vaisseau d'eau salée; mais quelquefois « on lui permettoit de se traîner dans la maison, « et même d'approcher du feu, et on lui procu-« roit régulièrement la nourriture qui lui étoit na-« turelle; on le jetoit tous les jours à la mer, il « nageoit autour du canot d'où on l'y avoit jeté, « et se laissoit constamment reprendre; il vécut « pendant plusieurs semaines de cette maniere, et « auroit fourni une carriere beaucoup plus lon-« gue, s'il n'eût pas quelquefois été trop durement « traité.

« Dans l'année 1754, on fit voir à Londres un

« phoque qui obéissoit au commandement de son « maître, prenoit du pain de sa main, et s'éten« doit tout de son long par terre; il alongeoit son « cou autant que cela étoit possible, et paroissoit « saluer les spectateurs quand on lui donnoit l'or« dre de le faire. Ce phoque alloit à la mer, et en « revenoit autant de fois qu'on le desiroit. »

Un fermier d'Aberdowr étant allé, il y a quelques années, pêcher en mer autour de quelques rochers, apperçut un jeune phoque d'environ deux pieds et demi de long, qu'il apporta à sa maison. L'animal dévora le potage et le lait qu'il lui présenta, et continua à être nourri de cette maniere pendant trois jours, au bout desquels la femme du fermier, regardant cet animal comme une occasion de dépense inutile pour la maison, ne voulut plus le garder. Le fermier, s'étant fait aider de sa femme et de plusieurs autres personnes, le jeta à la mer; mais, malgré tous leurs efforts, il revint auprès d'eux. Il fut alors convenu que le plus grand de ces hommes marcheroit dans l'eau le plus avant qu'il pourroit le faire, et que, lorsqu'il auroit jeté l'animal dans la mer, ils se cacheroient tous derriere un rocher, à une certaine distance de l'eau. Cela fut fait comme on l'avoit projetté; mais le phoque, dont rien n'égaloit l'affection pour ses hôtes, sortit de l'eau et découvrit bientôt l'endroit où ils s'étoient retirés. Cette marque singuliere d'attachement détermina le fermier à lui accorder sa protection, et il le ramena de nouveau dans son domicile; mais, las enfin de le nourrir, il le tua pour en avoir la peau.

La saison de prendre les phoques est en général le mois d'octobre et le commencement de novembre ; les chasseurs, munis de fourches et de bâtons, pénetrent vers le minuit à l'entrée des cavernes où ces animaux se retirent, et s'enfoncent avec leurs bateaux le plus avant qu'ils peuvent dans ces grottes ; ils débarquent alors, et, choisissant un poste favorable, ils se mettent à faire beaucoup de bruit, pour jeter l'épouvante parmi les phoques et les ramener en pleine mer ; dans cette circonstance, les chasseurs doivent éviter avec le plus grand soin la foule de ces animaux qui, en s'enfuyant, se presseroient sans cela contre eux avec beaucoup d'impétuosité ; mais, lorsque la premiere affluence est passée, il est un très grand nombre de petits phoques traînards que l'on tue facilement en leur donnant un léger coup sur le nez.

Les habitants du Groënland retirent les plus grands avantages de la pêche du phoque, attendu que ces animaux sont d'une nécessité indispensable à leur existence. La chair leur fournit une nourriture très agréable et très substantielle ; la graisse leur donne de l'huile pour leurs lampes ainsi que pour leur foyer, et beaucoup de moyens d'échange pour les différents besoins de la vie. Les filandres des nerfs sont beaucoup plus utiles pour coudre que le fil et la soie. Les vessies servent de flotteurs aux harpons pour pêcher ; et l'on fait de la peau, des tentes, des vêtements, et des couvertures pour les lits et les canots, ainsi que des courroies et des lanieres de toute espèce.

Le sang même n'en est pas perdu, car les naturels du pays le font bouillir avec d'autres ingrédients, pour en faire de la soupe. L'art de prendre des phoques fait l'étude favorite des Groënlandais; ils l'apprennent dès l'âge le plus tendre, et se mettent à même de se procurer, par ce moyen, leur subsistance, de mener une vie aisée, et de devenir des membres utiles à la société.

La pêche du phoque, dans la Finlande, commence à la fonte des glaces; et lorsqu'elles sont amoncelées par les vagues, quatre ou cinq paysans s'embarquent dans un canot découvert, et restent quelquefois plus de cinq semaines absents de leurs maisons, s'exposant à tous les dangers que l'on court dans les mers du nord, n'ayant qu'un petit feu qu'ils allument sur un âtre de briques, et se nourrissant de la chair des phoques qu'ils tuent. Le récit suivant fera connoître les périls attachés à cette profession.

Deux Finlandais s'embarquerent, il y a quelques années, dans un frêle esquif; ayant découvert plusieurs phoques sur une petite isle de glace flottante, ils sortirent de leur canot et grimperent sur cette espece de pyramide, marchant sur leurs mains et sur leurs genoux pour n'être pas apperçus de ces animaux; ils avoient eu la précaution auparavant d'attacher leur canot à l'isle de glace sur laquelle ils étoient débarqués; mais, tandis qu'ils étoient à la poursuite des phoques, un coup de vent rompit la chaîne de leur esquif et le détacha; il fut bientôt brisé par les glaces, et disparut

sous les ondes; les chasseurs se trouverent alors sans secours, sans aucune ressource, et même sans le moindre rayon d'espérance, sur un fragile appui, où ils restèrent environ quinze jours; la châleur, qui diminuoit graduellement son volume ainsi que l'élévation de sa surface, rendoit, de moment en moment, leur situation plus affreuse. Enfin, après avoir souffert toutes les horreurs d'une faim dévorante, et s'être trouvés réduits à ronger la chair de leurs bras, ils s'embrasserent, et prirent la détermination de se précipiter dans les flots, pour mettre fin à leur infortune. Cette funeste résolution venoit d'être arrêtée quand ils apperçurent une voile. L'un d'eux ôta sa chemise et la suspendit au bout de son fusil : ce signal fut apperçu de l'équipage du vaisseau qui appartenoit à un pêcheur de baleines; il mit en mer un canot pour voler à leur secours; et cette rencontre providentielle les arracha à une mort inévitable et prochaine.

Les femelles des phoques produisent deux ou trois petits par portée; elles les déposent dans les cavités de la glace, et le mâle fait auprès d'eux un trou qui leur procure une communication très prompte avec la mer; les petits plongent dans l'eau au moment où ils apperçoivent un chasseur, et par fois même ils s'y précipitent de leur propre mouvement, pour chercher de la nourriture. Lorsque ces femelles sortent de la mer, elles bêlent comme des brebis, pour appeler leurs petits; et, quoiqu'elles passent quelquefois devant des milliers d'autres phoques tout jeunes, avant d'arriver à leurs nour-

rissons, elles ne veulent se laisser traire que par leur progéniture.

Les jeunes phoques, quinze jours après leur naissance, sont instruits par elles à nager et à chercher de quoi vivre; et lorsqu'ils sont fatigués, ces meres, à ce que l'on assure, les placent sur leur dos: leur croissance est si rapide, que deux jours et demi après qu'ils sont nés, ils deviennent aussi agiles que les vieux. La chair du phoque étoit autrefois admise sur les tables des grands, comme il est facile de le voir d'après le menu d'un repas splendide donné par l'archevêque Neville, sous le régne d'Edouard IV: la peau en est aussi très estimée, et forme une très belle espece de cuir. Ces amphibies se trouvent sur la plupart des côtes de la Grande Bretagne et de l'Irlande, qui sont parsemées de rochers. On en voit aussi endeçà du cercle arctique, dans les mers d'Europe et d'Asie.

L'OURS MARIN.

Cet animal se trouve principalement dans les isles du Kamtschatka, depuis le mois de juin jusqu'à celui de septembre, intervalle de temps pendant lequel les femelles mettent bas et élevent leurs petits. Ils quittent alors, dit-on, leur position, et retournent les uns aux côtes asiatiques et les autres aux côtes américaines, se tenant en général entre le cinquantieme et le cinquante-sixieme degré de latitude.

La longueur ordinaire des mâles est d'environ huit pieds, mais celle des femelles est beaucoup plus petite ; leur corps est épais, et va en diminuant de grosseur jusqu'à la queue ; la couleur de leur poil est en général noire, mais celle des vieux est mélangée de gris, et la plupart des femelles sont d'une couleur cendrée ; leur nez avance comme celui d'un doguin, et leurs yeux sont larges et saillants ; leurs jambes de devant ont environ deux pieds de long, et leurs pieds sont formés de doigts qui sont recouverts d'une peau nue, et ont en quelque sorte l'apparence de ceux de la tortue ; les jambes de derriere sont plus courtes, et ont cinq doigts séparés par une membrane.

La voix de ces ours marins varie dans plusieurs circonstances ; lorsqu'ils se délectent sur le rivage de la mer, ils beuglent comme des vaches ; lorsqu'ils sont engagés dans quelques combats, ils poussent des hurlements affreux ; s'ils sont vaincus ou s'ils ont reçu quelques blessures, ils miaulent comme des chats, et leurs accents de triomphe ressemblent en quelque sorte aux cris aigus des grillons.

Ces animaux vivent en familles séparées les unes des autres, quoiqu'ils se trouvent quelquefois par milliers sur les côtes qu'ils habitent ; ils nagent aussi par tribus lorsqu'ils sont en mer. Chaque mâle a un sérail composé de huit à dix femelles, qu'il observe et qu'il garde d'un œil jaloux. Ces mâles sont très attachés à leurs petits ; et si quelqu'un cherche à leur en enlever un, ils se tiennent hardiment sur la défensive, tandis que la femelle

l'emporte dans sa gueule. S'il arrive à celle-ci de le laisser tomber, le mâle quitte aussitôt son ennemi, se jette sur elle, et la frappe contre des pierres jusqu'à ce qu'il l'ait laissée pour morte : aussitôt qu'elle est revenue à elle-même, elle se traîne de la maniere la plus suppliante à ses pieds, et les baigne de ses larmes, tandis qu'il insulte brutalement à son malheur, et se pavane devant elle de la maniere la plus impertinente ; mais si son petit lui a été enlevé, il éprouve la plus grande affliction, verse des larmes, et laisse appercevoir qu'il éprouve une douleur poignante.

Il arrive quelquefois que les ours marins vieux ou débiles sont abandonnés par les femelles ; dans ce cas, ils se retirent de leur société, deviennent excessivement cruels, et si attachés à leur poste, qu'ils aiment mieux mourir que de l'abandonner ; si un autre animal les approche, ils sortent aussitôt de leur état d'indolence, provoquent l'usurpateur, et lui livrent combat. Dans cette lutte, il leur arrive d'empiéter insensiblement sur le poste de leur voisin, qui prend alors part à la querelle ; de sorte que la discorde gagne de proche en proche, et finit par s'étendre tout le long de la côte, au milieu des hurlements les plus affreux. M. Steller et les gens de son équipage, voulant éprouver l'obstination de ces animaux, en attaquerent un à outrance, lui creverent les yeux, et irriterent quatre ou cinq de ses voisins, en leur jetant des pierres. Ceux-ci l'ayant poursuivi, M. Steller se retira derriere l'animal aveugle, qui, entendant approcher les autres ours

marins, tomba sur eux avec une extrême fureur. M. Steller alors se sauva sur une hauteur voisine, d'où il observa cette scene sanglante, qui dura pendant plusieurs heures. L'ours marin aveugle n'épargna ni ennemi, ni ami. Enfin tout le troupeau se mettant contre lui ne lui laissa de repos ni sur la côte, ni en mer, que lorsqu'il eut succombé sous leur nombre.

Lorsque deux de ces animaux se battent ensemble, ils se reposent par intervalles, et se couchent l'un et l'autre, puis ils se levent tous les deux à la fois, et renouvellent l'attaque: ils se battent en tenant la tête droite, et la détournant pour éviter les coups. Tant que la victoire reste indécise, ils n'emploient que leurs pieds de devant; mais du moment que l'un d'eux est affoibli, l'autre le saisit avec ses dents, et le jette contre terre. Leurs blessures respectives ont beaucoup de profondeur, et ressemblent à des coups de sabre. L'on assure même qu'au mois de juillet il est peu d'ours marins qui ne portent des marques de cette espece. A la fin d'un combat, ceux auxquels il reste assez de force se jettent à la mer pour nettoyer les traces de sang dont ils sont encore couverts. Ils ont aussi la vie très tenace, et survivent plus de quinze jours à des blessures qui seroient mortelles pour tout autre animal.

L'un d'eux, dit Martens, vivoit encore quoique nous lui eussions enlevé une grande partie de sa graisse; et malgré tous les coups que nous lui avions portés, il continuoit toujours de se jeter sur nous et de nous mordre. Je passai plusieurs

fois à travers le corps d'un de ces amphibies mon épée, à laquelle il paroissoit ne faire aucune attention. A la fin il se leva, courut plus vîte que je ne pouvois le faire, se précipita lui-même d'un monceau de glaces dans la mer, où il descendit aussitôt à fond.

Lorsque les ours marins sont en mer, ou lorsqu'ils plongent dans les ondes, ils font la pirouette à l'instar de quelques animaux marins, après avoir repris haleine, et tournent comme une roue; ils coupent les vagues avec beaucoup de rapidité, et parcourent quelquefois plus de sept ou huit milles par heure; souvent ils nagent sur le dos, et si près de la surface, que leurs pieds de derriere sont entièrement secs. Lorsqu'ils viennent à bord, ils se secouent, et se polissent le poil avec leurs pieds de derriere; appliquant ensuite leurs levres à celles des femelles, ils paroissent les embrasser : ils s'étendent pour se chauffer au soleil, ou se roulent en pelottes, et restent ensuite ensevelis dans un parfait repos. Leurs petits sont aussi folâtres que de jeunes chiens; ils ont entr'eux des combats simulés, et tombent fréquemment les uns sur les autres, tandis que le pere les regarde d'un air de complaisance, les leche et les baise, en paroissant marquer beaucoup plus d'affection pour le vainqueur que pour le vaincu.

On prétend que ces animaux se trouvent en si grand nombre dans l'isle de Béring, qu'ils en couvrent entièrement la côte. Les voyageurs sont obligés alors, pour leur propre sûreté, de s'éloigner des sables et des bas-fonds, et de longer les

collines. Il est à remarquer néanmoins que ces amphibies n'habitent que cette partie de la côte qui avoisine le Kamtschatka. Dans les premiers jours du mois de juin les femelles se retirent au midi de l'isle pour mettre bas, et reviennent vers la fin d'août.

La chair des petits passe pour être excellente; mais celle des vieux mâles a une odeur forte. La couleur de ces animaux est noire; ils sont couverts d'une espece de fourrure à poil long et grossier, sous lequel est un feutre fort doux ou un duvet d'un rouge brun.

LE PHOQUE A NEZ DE BOUTEILLE.

Le mâle de cette espece est très gros, et porte quelquefois de quinze à vingt pieds de long; on le distingue aussi de la femelle par un long chanfrein qui avance de cinq ou six pouces au-delà de la mâchoire supérieure: ses pieds sont fort courts, et si membraneux qu'ils ressemblent à des nageoires. La couleur générale de son poil est le gris-de-fer. La graisse des phoques de cette espece a une épaisseur de dix à douze pouces entre cuir et chair; c'est ce qui fait que quand ils marchent ils ressemblent à des pots d'une grosseur énorme remplis d'huile. On voit flotter cette huile au-dessous de la superficie de la peau. Ils ont aussi une si grande quantité de sang, que si on leur fait de profondes blessures dans une douzaine d'endroits

à la fois, il jaillit par chacune d'elles à une distance considérable. Leur voix ordinaire est un fort grognement, ou plutôt une sorte de hennissement semblable à celui du cheval dans sa pleine vigueur.

Ils sont d'un naturel léthargique, et il est très difficile de les réveiller quand ils dorment ; leur temps est également partagé entre leur séjour maritime et leur séjour terrestre : ils restent dans l'eau pendant l'été, et viennent à terre au commencement de l'hiver. Ils se nourrissent d'herbes et de verdure qui croissent sur les bords des ruisseaux ; et lorsqu'ils ne sont pas occupés à manger, ils dorment en troupes dans les endroits les plus fangeux qu'ils peuvent trouver. Chaque troupeau semble être sous la surveillance d'un gros mâle, que les matelots appellent par plaisanterie le pacha, à raison de ce qu'il a soin d'écarter les autres mâles d'un certain nombre de femelles dont il s'empare. Ce pacha ne parvient pas néanmoins à un tel degré de supériorité sans avoir livré un grand nombre de combats sanglants, qu'attestent de profondes cicatrices. Des gens de l'équipage du lord Anson chasserent un jour dans l'isle de Juan Fernandez des animaux qu'ils trouverent différents de tous ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors ; mais en approchant de plus près, ils reconnurent que c'étoient deux de ces phoques, qui s'étoient déchirés l'un et l'autre à coups de dents au point qu'ils étoient tout couverts de sang.

Il n'est pas difficile de tuer ces amphibies ; car leur propension au sommeil, leur indolence, et

la lenteur de leurs mouvements, en font une proie facile pour leurs ennemis ; cependant ils leur opposent quelquefois une résistance vigoureuse ; et l'on assure qu'au moment où un matelot étoit un jour occupé à dépouiller de sa peau un jeune phoque, la mere à laquelle il l'avoit enlevé fondit sur lui à l'improviste, lui serra la tête entre ses dents, et lui perça si profondément le crâne qu'il mourut quelques jours après.

D'après la relation des voyages du lord Anson, la chair du phoque ressemble à celle du bœuf, et son cœur, ainsi que sa langue, font un excellent manger. Ce quadrupede se trouve principalement dans les mers voisines de la nouvelle Zélande, dans l'isle de Juan Fernandez, et dans les isles Falkland. La femelle met bas dans l'hiver, et donne deux petits par portée. Ces petits, quand ils naissent, sont de la grosseur d'un phoque commun parvenu à toute sa croissance.

LE LION MARIN.

La tête et les yeux de cet animal sont très grands ; son nez est relevé ; il a les oreilles droites et coniques, et le cou du mâle est couvert d'une longue criniere ondoyante, à-peu-près semblable à celle du lion : le poil des autres parties du corps est court et rouge ; celui de la femelle, jaunâtre ; mais

quand elle est parvenue à un certain âge, il grisonne. On prétend qu'un mâle d'une bonne grosseur porte seize à dix-huit pieds de long, et qu'il pese environ seize cents livres; mais les femelles sont infiniment plus petites.

Si un être humain quelconque est apperçu de ces animaux, ils prennent aussitôt la fuite; et quand on les surprend dormants, ils sont saisis de frayeur à leur réveil, et poussent des soupirs très profonds, en cherchant à s'échapper; la plus grande confusion se répand alors parmi eux, et ils éprouvent un tremblement si fort qu'ils peuvent à peine se soutenir; mais s'ils sont serrés de près, et s'ils se voient dans l'impossibilité de se sauver, ils se jettent sur leurs assaillants avec une fureur extrême, et se battent en désespérés: quand ils s'apperçoivent, au contraire, qu'on n'a pas l'intention de leur faire du mal, ils cessent entièrement d'être timides. Steller, pendant son séjour dans l'isle de Béring, vécut dans une chaumiere, entouré de lions marins, pendant l'espace de six jours: devenus en peu de temps familiers avec lui, ils examinerent avec beaucoup de calme ce qu'il faisoit; ils se coucherent auprès de lui, lui laisserent même prendre leurs petits et jouer avec eux. Ce voyageur eut occasion alors de voir leurs combats, et fut témoin d'un duel entre deux mâles, qui dura trois jours, et dans lequel l'un de ces lions marins reçut plus de cent blessures. Les ours marins qui étoient parmi eux ne prenoient jamais aucune part à leurs différends, et

avoient le plus grand soin de s'éloigner du théâtre de la guerre.

Chacun des mâles a de deux à quatre femelles, qu'il traite avec beaucoup de douceur, et il paroît être fort sensible à leurs caresses. Mais il est un fait digne de remarque, c'est que le pere et la mere ne témoignent aucune affection pour leurs petits, que souvent ils les écrasent de leurs pieds, faute de prendre des précautions en marchant, et qu'ils les laissent même tuer sous leurs yeux avec la plus grande indifférence. Leurs petits ne folâtrent pas comme ceux des autres animaux, et il semble que le sommeil les rende entièrement stupides. Le mâle et la femelle les portent à l'eau, et leur apprennent à nager. Quand ils sont fatigués, ils montent sur le dos de leur mere; mais le mâle les en fait tomber, comme pour les obliger de se fortifier dans l'exercice de la natation.

Les vieux lions marins beuglent comme des taureaux, et les jeunes bêlent comme des moutons. Ils vivent principalement de poissons et de différents animaux marins; mais pendant deux mois de l'été les vieux mâles s'abstiennent presque entièrement de toute nourriture, et se livrent au repos ou à l'indolence, avalant par intervalles de grosses pierres pour maintenir leur estomac distendu. A l'expiration de cet intervalle de temps, ils sont excessivement maigres.

Les Kamtschadales regardent la chasse de ces amphibies comme une occupation fort honorable. Lorsqu'ils en trouvent d'endormis, ils s'en ap-

prochent en marchant contre le vent, le frappent à la poitrine d'un épieu attaché à une longue corde, et s'enfuient avec la plus grande précipitation : l'autre bout de la corde, qui est arrêté à un poteau, empêche l'animal de s'échapper au loin ; et ils achevent de le détruire en lui lançant des javelots, ou en lui décochant des fleches empoisonnées. L'animal va aussitôt se plonger dans la mer ; mais incapable de supporter la douleur que lui cause l'eau saumâtre qui entre dans sa plaie, il revient sur le rivage, en proie aux plus cruels tourments ; là ses ennemis le percent de lances, ou le laissent mourir de ses blessures.

Des personnes très dignes de foi ont assuré que ce peuple à demi sauvage regarde comme un déshonneur de laisser derriere eux aucun des animaux qu'ils ont tués, et que souvent ils en chargent tellement leurs canots, qu'ils les font chavirer, et sont engloutis dans les ondes avec leur proie.

Ces animaux se trouvent en grand nombre sur les côtes orientales du Kamtschatka, où ils s'établissent entre des rochers : ils ne quittent pas ce séjour ; mais ils paroissent avoir des stations d'hiver et d'été.

La chair des jeunes lions marins est un mets excellent, et leur graisse est aussi bonne que la moëlle de bœuf.

LE MORSE.

Les formes de cet animal sont peu élégantes, en ce qu'il a la tête petite, le cou très court, le corps trapu, les jambes basses, et les levres épaisses; celle de dessus est bifide, et garnie de plusieurs soies à demi transparentes : ses yeux sont singulièrement petits, et au lieu d'oreilles externes il a deux orifices semi-circulaires; sa mâchoire supérieure est armée de deux longues défenses recourbées et inclinées vers la terre. Ces cornes pesent de dix à trente livres, et servent aux morses à arracher les coquillages qui s'attachent aux rochers au fond de la mer. Leur cuir est épais, et garni par intervalles d'un poil court et brunâtre. Ils ont à chaque pied cinq doigts réunis par des membranes; ceux de derriere sont beaucoup plus larges que ceux de devant. Leur queue est extrêmement courte. Quelques uns de ces amphibies ont dix pieds de long, et dix à douze de circonférence.

Cet animal a le naturel fort doux, quand il n'est pas attaqué ou irrité; mais dans ce dernier cas il devient furieux et excessivement vindicatif. Lorsque les femelles sont surprises dormant sur les glaces, elles commencent à pourvoir à la sûreté de leurs petits, en les jetant à l'eau, ou en les portant à des distances en mer, où ils n'ont plus

rien à redouter, puis elles reviennent venger l'insulte qu'elles ont reçue : elles cherchent quelquefois à accrocher leurs défenses après les bateaux pour les couler à fond, ou à se lever sous ce bateau, en grand nombre, pour tâcher de le renverser, en poussant en même temps des hurlements affreux, ou en faisant craquer leurs dents avec beaucoup de violence. On en a vu attaquer un canot par pur caprice, et exposer les gens qui le montoient aux plus grands dangers.

En 1766, des gens de l'équipage d'un sloop qui faisoit voile au nord pour commercer avec les Eskimaux, furent attaqués dans leur canot par un grand nombre de morses; et malgré tous leurs efforts pour éloigner ces animaux, l'un d'eux, plus hardi que les autres, grimpa dans le canot par-dessus la poupe, s'assit sur son derriere, les regarda en face pendant quelque temps, puis plongea dans la mer pour aller rejoindre ses compagnons. Dans ce moment, un autre morse d'une grosseur extraordinaire chercha à monter sur l'avant du canot; et tout autre moyen pour le repousser dans l'eau étant devenu inutile, le pilote prit un fusil chargé à chevrotines, en introduisit le bout dans la gueule de l'animal, et le tua. Il tomba au fond de l'eau, et y fut suivi par tous ceux qui l'accompagnoient. L'équipage du canot se hâta alors de rejoindre le sloop, et l'atteignit à l'instant où ces animaux se disposoient à livrer un nouvel assaut, qui, suivant toutes les apparences, eût eu des suites beau-

coup plus fâcheuses, attendu qu'ils paroissoient furieux de la mort de celui qui venoit de périr.

L'attachement que ces quadrupedes ont les uns pour les autres est très fort, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour mettre en liberté leurs compagnons, lorsqu'ils sont atteints par les harpons. On a vu un morse blessé plonger au fond de la mer, remonter aussitôt à sa surface, et amener avec lui une multitude de ces amphibies pour attaquer le canot d'où l'insulte étoit provenue.

Aux approches du printemps ces amphibies se portent régulièrement aux isles Madeleines, qui semblent particulièrement appropriées à leurs besoins, parcequ'elles abondent en gros coquillages, et qu'elles sont d'un abord facile. A leur arrivée ils gravissent en grand nombre sur les rochers de la côte, et y restent pendant quelques jours, quand le temps est beau, sans manger; mais à la premiere apparence de pluie ils se retirent précipitamment dans la mer.

Les habitants les laissent s'amuser sur la côte jusqu'à ce qu'ils aient acquis un certain degré de hardiesse; car à leur arrivée ils sont d'une timidité extrême, et s'enfuient quand on les approche. Dans la saison favorable pour la chasse, les marins cherchent pendant la nuit à séparer ceux qui sont les plus éloignés de la mer, en les pourchassant de différents côtés: c'est ce qu'ils appellent couper un troupeau; et cette entreprise est en général regardée comme très dangereuse, attendu qu'il est impossible de faire prendre à

ces animaux une direction quelconque, et qu'il est souvent fort difficile de les éviter. L'obscurité de la nuit néanmoins les prive de tous moyens de se diriger vers l'eau, de sorte qu'ils s'égarent, et que les chasseurs les tuent à leur gré, quelquefois même au nombre de quinze à seize cents. Ils les dépouillent de leur peau, et leur enlevent les couches de graisse dont leur corps est entouré, et les font dissoudre dans de l'huile. Leur cuir, qui se coupe en lanieres de trois pouces de largeur, s'exporte en Angleterre et en Amérique.

Lorsque les Groënlandais ont découvert un troupeau de morses sur la glace, ils en approchent dans leurs canots, et lancent leurs harpons au moment où ces animaux effrayés se précipitent dans la mer, des monceaux de glace sur lesquels ils étoient couchés. Ils saisissent cette occasion de les tuer, parceque ces animaux distendant leur peau pour rouler avec plus d'aisance et de légèreté, il est bien plus facile de les blesser à mort que quand ils sont sur la côte, et que leur peau est molle et flasque.

Le capitaine Cook vit un jour un troupeau de morses sur un monceau de glaces flottantes dans les parties septentrionales du continent de l'Amérique. Voici la description qu'il en donne: « Ils se couchent, dit-il, par centaines sur les glaces, se pressent les uns contre les autres comme des cochons, et poussent de si longs rugissements, que, dans la nuit ou par un temps de brouillard, ils nous avertissent de la proximité des glaces avant que nous puissions les voir. Nous n'avons

jamais trouvé de troupeau entier qui fût endormi; il y avoit toujours quelques morses qui faisoient le guet : ceux-ci, à l'approche des canots, réveilloient ceux qui étoient près d'eux, et l'alarme se communiquant par degrés, tout le troupeau se réveilloit au même moment; mais ces amphibies ne s'empressoient jamais de fuir qu'on n'eût tiré sur eux; ils plongeoient alors les uns sur les autres, avec la plus grande confusion, dans la mer; et si nous ne parvenions pas à tuer de la premiere décharge ceux que nous ajustions, nous les perdions, quoiqu'ils fussent mortellement blessés. Ils ne nous parurent pas être des animaux aussi dangereux que quelques auteurs nous les avoient dépeints, même lorsqu'ils sont attaqués; ils le sont plus en apparence qu'en réalité. Des quantités prodigieuses de ces animaux nous suivoient, et se pressoient contre nos canots; mais il suffisoit de brûler une amorce ou de les mettre en joue pour les obliger de se cacher au fond des eaux. Les femelles défendent leur progéniture jusqu'à la derniere extrémité, soit dans l'eau, soit sur la glace, et les petits ne quittent pas leur mere après sa mort; de sorte que si l'une d'elles est tuée, ils deviennent infailliblement la proie du chasseur. La femelle, quand elle est dans l'eau, tient son petit entre ses nageoires de devant.

On emploie les défenses du morse comme un ivoire d'une qualité inférieure; mais ces animaux sont principalement estimés pour la qualité de leur huile, dont chaque morse produit un ou deux barils. On obtient aussi de leurs peaux un

cuir très fort et très élastique, dont on fait en Amérique des harnois de carrosses.

Ces animaux se trouvent dans les mers du nord, et principalement sur les côtes des isles Madeleine, dans le golfe de Saint-Lambert. Ils vivent entièrement de plantes marines et de coquillages; mais on les a vus souvent attirer à eux sur la surface de l'eau du gibier de mer avec leurs longues défenses, et le jeter en l'air pour s'amuser.

CHAPITRE VI.

Far diff' rent there from all that charm'd before,
The various terrors of that horrid shore;
Those blazing suns that shed a downward ray,
And fiercely shed intolerable day;
Those matted woods where birds forget to sing,
But silent *bats* in drowsy clusters cling.

GOLDSMITH.

LA CHAUVE-SOURIS.

Ce singulier animal differe de tous les autres quadrupedes en ce qu'il est pourvu d'ailes, et on peut le regarder, dans la chaîne de la création, comme l'anneau qui unit deux classes d'êtres opposés. Quelques naturalistes ont douté dans laquelle des deux classes il devoit être placé; mais comme il est lié à la race des quadrupedes par sa conformation interne et externe, et qu'il ne se rapproche de celle des volatiles que par la faculté qu'il a de s'élever dans les airs, il doit nécessairement appartenir à la premiere.

La chauve-souris commune est un peu plus petite que la souris, avec laquelle elle a les plus grands rapports dans son ensemble, mais sa couleur est plus foncée; ses ailes ne sont que des membranes qui ressemblent à une peau fort mince, et qui

s'étend depuis les pieds de devant jusqu'à la queue. On dit, avec raison, que la chauve-souris a l'extérieur d'un animal imparfait; car, lorsqu'elle marche, ses pieds semblent embarrassés dans ses ailes, et elle traîne son corps sur la terre d'un air fort gauche; ses mouvements dans l'air paroissent tourmentés, pénibles, et mal dirigés; de sorte qu'on diroit qu'elle ne fait que papillonner.

La chauve-souris donne, par chaque portée, deux petits, qu'elle allaite et que quelquefois elle porte à ses mamelles en voltigeant. Linnée fait observer qu'elle ne construit pas de nids comme font la plupart des autres animaux pendant leur gestation, mais qu'elle se contente du premier trou qu'elle rencontre, et que, se fixant aux côtés de sa demeure avec ses ongles crochus, elle laisse ses nourrissons s'attacher à ses mamelles pendant le premier ou le second jour de leur naissance; enfin, lorsqu'elle juge nécessaire d'aller chercher de la nourriture, elle les détache de son sein et les accroche contre le mur de la maniere dont elle s'y étoit elle-même suspendue, et ils y restent jusqu'à son retour; ces petits sont d'abord sans duvet et d'une couleur noire.

Les chauves-souris sont des animaux nocturnes, qui dorment pendant le jour, et commencent à voler au crépuscule du soir; ils fréquentent les lisieres des bois et les allées couvertes; on les voit aussi raser la surface des étangs et des rivieres pour chercher des insectes; vers la fin de l'été, elles se retirent dans des caves, des souterrains, des bâtiments en ruines, des creux d'arbres, où

elles restent pendant cette saison dans un état d'engourdissement complet, la plupart de leurs fonctions étant tellement suspendues qu'on peut à peine les distinguer.

Cet animal est susceptible d'être apprivoisé jusqu'à un certain degré, et M. White nous apprend qu'il fut un jour fort surpris à la vue d'une chauve-souris privée qui prenoit des mouches dans la main d'une personne en ramenant ses ailes devant sa bouche, penchant et couchant sa tête à la maniere des oiseaux de proie quand ils mangent; l'adresse, dit notre auteur, qu'elle montroit à couper les ailes des mouches qu'elle rejette toujours, étoit digne de remarque et me plaisoit infiniment; les insectes paroissoient être pour elle le mets qui lui plaisoit le plus, quoiqu'elle ne refusât pas la viande crue quand on lui en offroit; de sorte que ce que l'on a dit de ces animaux, qu'ils descendent le long des cheminées pour ronger des quartiers de lard, ne paroît pas un conte fait à plaisir.

Tandis que je m'amusois à considérer cet étonnant quadrupede, je le vis plusieurs fois détruire, dans mon esprit, cette opinion vulgaire que les chauves-souris, quand elles se trouvent sur une surface plane, ne peuvent plus s'envoler, par la facilité avec laquelle elle savoit se relever du parquet pour s'échapper dans les airs. Je remarquai qu'elle couroit sur ses jambes avec beaucoup plus de célérité que je ne m'y étois attendu, mais qu'elle le faisoit d'une maniere ridicule et grotesque.

D'après des expériences répétées, faites par

M. Spallanzani sur différentes variétés de ces animaux, il paroît qu'ils possedent quelque sens additionnel qui les met à même, lorsqu'ils sont privés de la vue, d'éviter les obstacles à leur passage aussi promptement que quand ils étoient pourvus de cet organe. Lorsque les yeux des chauves-souris sur lesquelles l'expérience en a été faite étoient couverts ou entièrement crevés, elles n'en voloient pas moins dans une chambre obscure, sans heurter contre la muraille, et suspendoient naturellement leur vol avec beaucoup de précaution lorsqu'elles arrivoient à un endroit où elles pouvoient se percher.

Au milieu d'un égoût fort obscur, qui formoit un coude à angles droits, elles faisoient, avec beaucoup d'adresse et de précision, un détour en volant, quoiqu'à une distance considérable du mur; si l'on suspendoit des branches d'arbres dans une chambre, elles les évitoient avec le plus grand soin, et voloient entre des brins de fil perpendiculairement suspendus au plafond, quoique ces fils fussent si près les uns des autres qu'elles étoient obligées de contracter leurs ailes pour en traverser les espaces. M. Jurieu, dans son journal de physique de 1798, présume que la cause qui les met à même de faire ces inexplicables déviations réside dans les nerfs épanouis du nez; mais les membranes par lesquelles il se termine n'existent pas dans l'espece en question, ni dans beaucoup d'autres. Quelques naturalistes ont en conséquence supposé que cette faculté d'éviter les obstacles dans l'obscurité dépendoit principalement de

l'ouïe, que les chauves-souris avoient très fine, attendu que, quand leurs oreilles étoient bouchées, elles donnoient en volant contre les murs de la chambre où on les avoit enfermées, et paroissoient ne pas savoir où elles alloient. On se procura plusieurs oreillards pour cette expérience, et ils furent conservés dans une boîte pendant plus d'une semaine ; quand il faisoit clair ils aimoient beaucoup la retraite et l'obscurité, et tant qu'ils étoient renfermés dans la boîte, ils ne cherchoient ni à se mouvoir ni à sortir pendant le jour; si on les étendoit sur un tapis, ils restoient tranquilles pendant quelques moments, puis ils se mettoient à regarder autour d'eux, et se traînoient lentement dans un coin obscur ou dans quelque crevasse de la muraille. Sur la brune néanmoins chacun d'eux faisoit ses efforts pour s'échapper de la boîte, et à peine le couvercle en étoit-il levé, qu'ils s'empressoient de s'esquiver, soit en fuyant sur-le-champ, soit en courant légèrement à un endroit convenable pour prendre leur essor.

Lorsqu'on prit ces chauves-souris, plusieurs des femelles avoient des petits suspendus à leurs mamelles et occupés à teter; l'une d'elles voloit avec la plus grande vélocité, quoiqu'elle en eût deux fixés contre son sein et qu'elle allaitoit. On prend quelquefois ces animaux en jetant en l'air des têtes de bardane blanchies avec de la farine; les chauves-souris, en prenant les calices de cette plante pour une proie, ou en donnant contre eux,

se trouvent accrochées par leurs paillettes recourbées (1) qui les entraînent à terre. Les chauves-souris habitent la plupart des contrées de l'Europe.

LE VAMPIRE.

Cet animal est très dangereux ; c'est le fléau des hommes et des animaux dans le pays où il abonde. En général, il a un pied de long, et son envergure est de quatre pieds ; quelquefois elle est encore plus large, et on en a vu de cinq à six pieds.

Sa tête a la forme de celle d'un renard, son nez est long et effilé, et il a les oreilles nues, noirâtres, et pointues ; la couleur générale de son corps est un brun rougeâtre foncé. Cette espece de chauve-souris vole depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, et reste pendant le jour dans des creux d'arbres. Les vampires rasent la surface des ondes avec beaucoup de facilité tout en se livrant à leurs jeux folâtres, et quelquefois même ils plongent dans l'eau. Différents écrivains assurent que leur nombre ressemble quelquefois à un essaim d'abeilles qu'on trouve suspendues en pelotons à des arbres les unes à côté

(1) La bardane ou glouteron est une plante à calice globuleux, imbriqué d'écailles nombreuses lancéolées et terminées par un petit crochet (*Note du traducteur.*)

des autres; M. Forster en a vu cinq cents au moins d'accrochés, les uns par leurs pieds de devant, les autres par leurs pieds de derriere, à un gros arbre dans l'une des isles des Amis; et l'on prétend qu'à Rose-Hill, dans la nouvelle Galles méridionale, plus de vingt mille de ces animaux ont été vus dans l'espace d'une demi-lieue.

Finch affirme que, près de Surate, les chauves-souris se tiennent suspendues par leurs ongles aux branches d'arbres en si grand nombre, et qu'elles font un bruit tellement insupportable, que, suivant lui, il seroit nécessaire de balayer ces arbres avec deux ou trois pieces de canon pour délivrer le pays d'une peste aussi dangereuse.

Dampierre rapporte qu'il vit un jour avec ses compagnons de voyage, dans l'une des isles Philippines, un nombre incroyable de chauves-souris, dont l'envergure étoit si grande qu'aucun d'eux ne pouvoit atteindre à l'extrémité de leurs ailes en alongeant les bras autant qu'il pouvoit le faire; ces ailes étoient couleur de poil de souris, et avoient leurs jointures armées de griffes crochues; il dit aussi qu'au coucher du soleil ces animaux voloient par essaims du côté d'une isle voisine vers laquelle on les voyoit faire route jusqu'à ce que l'obscurité les dérobât aux regards des spectateurs; ils employoient tous les jours l'intervalle qui sépare le crépuscule du matin du lever du soleil, à revenir à leur point de départ, et continuerent de faire de même pendant tout le

temps que le vaisseau resta en station devant l'isle.

Le vampire est le plus adroit phlébotomiste de la nature, attendu qu'il insinue sa langue pointue dans une veine, et suce ensuite le sang jusqu'à ce qu'il en soit gorgé, ayant soin en même temps d'éventer avec ses ailes sa victime en agitant l'air avec tant d'adresse et d'une maniere si agréable qu'il l'ensevelit dans un profond sommeil. Il est par conséquent très dangereux de dormir dans les pays où se trouvent ces animaux, attendu que les personnes attaquées par les vampires sont souvent exposées à passer d'un agréable sommeil à un repos éternel.

Le capitaine Stedman, pendant son séjour à Surinam, fut surpris par un vampire tandis qu'il dormoit, ainsi qu'on peut le voir par l'extrait suivant de sa relation. « En m'éveillant, dit-il, sur les quatre « heures du matin dans mon hamac, je fus alarmé « de me voir baigné dans du sang caillé, sans « éprouver aucune peine; je me levai sur mon « séant, et sonnai le chirurgien, qui reconnut que « j'avois été piqué par un vampire ou spectre de « la Guyane, appelé *chien volant* de la nouvelle « Espagne, et nommé par les Espagnols *perro-* « *volador*. Ce n'est autre chose qu'une chauve- « souris d'une grosseur monstrueuse, qui suce le « sang des hommes et des bestiaux tandis qu'ils « sont profondément endormis, et même quel- « quefois jusqu'à ce qu'ils meurent; et comme « la maniere dont elle s'y prend est étonnante,

« je vais essayer d'en rendre un compte exact.
« Ces animaux, sachant, comme par instinct, que
« la personne qu'ils veulent attaquer est plongée
« dans un profond sommeil, descendent, en vo-
« lant, auprès de ses pieds, où ils continuent de
« battre continuellement des ailes pour la rafraî-
« chir; ils enlevent ensuite de son orteil un mor-
« ceau de chair, si petit à la vérité que la tête
« d'une épingle pourroit à peine y pénétrer; la
« plaie par conséquent n'est pas douloureuse; ce-
« pendant ils sucent le sang par cette ouverture
« jusqu'à ce qu'ils soient obligés de le dégorger;
« ils recommencent de nouveau à sucer et à dé-
« gorger jusqu'à ce qu'ils éprouvent de la peine à
« s'envoler. Les vampires mordent ordinairement
« le bétail à l'orteil, et toujours dans des endroits
« où le sang coule abondamment. Après avoir ap-
« pliqué à ma blessure des cendres de tabac,
« comme le meilleur remede à employer dans
« cette circonstance, je vis différents grumeaux
« de sang répandus par terre, et le chirurgien en
« les examinant jugea que j'en avois perdu douze
« à quatorze onces pendant la nuit. »

L'odeur de ces chauves-souris est plus dés-agréable que celle du renard; cependant les sauvages assurent que sa chair est un excellent manger. Dans la nouvelle Calédonie les naturels du pays emploient les poils de ces animaux pour faire des cordons ou ornements de leurs massues en les entremêlant de fils du *cyperus squarrosus*.

Ces animaux se trouvent dans les différentes

parties de l'Inde, et dans les isles indiennes, dans la nouvelle Galles du sud, dans les isles des Amis, dans l'Amérique méridionale; ils sont susceptibles d'être apprivoisés, car quelques uns de ces vampires ayant été pris près du port Jackson, ils s'accoutumerent bientôt à leur état de captivité, et mangerent du bouilli et d'autres aliments dans la main. Le gouverneur Philippes avoit une femelle de vampire qui restoit accrochée par une jambe pendant une journée entiere, et qui, dans cette position, ayant la poitrine presque totalement couverte d'une de ses ailes, mangeoit dans la main ce qu'on lui présentoit.

LA TAUPE.

L'apparence extérieure et les habitudes particulieres de cet animal suffisent seules pour le distinguer des autres quadrupedes, et sa conformation a été admirablement appropriée par l'auteur de la nature à sa maniere de vivre. Son corps, qui en général a cinq ou six pouces de longueur, est épais et rond; il se termine par une queue fort déliée et fort courte; son museau est long et pointu comme celui du cochon; son cou est si court, qu'on croiroit que sa tête est attachée à ses épaules; il a en outre les jambes si basses, qu'il paroît poser à terre sur son ventre.

Ses pieds de devant sont entièrement nus et se

composent de mains larges, presque semblables, par leur forme, à celles de l'homme, fournies chacune de cinq doigts terminés par de forts ongles. Les pieds de derriere sont beaucoup plus petits.

La peau de ce quadrupede est couverte d'un poil très court, très doux et très luisant. La couleur de la taupe est en général noire, mais il s'en trouve de tachées de blanc, et l'on en a vu de tout-à-fait blanches, mais elles sont très rares.

Les yeux de cet animal sont si petits, que beaucoup d'écrivains n'ont pas su décider s'ils étoient destinés à lui procurer une perception distincte des objets, ou seulement à lui donner assez de sensibilité à l'approche de la lumiere, pour l'avertir suffisamment du danger auquel il se trouve exposé. Le docteur Derham néanmoins a découvert dans la taupe, à l'aide d'un microscope, toutes les parties de l'œil observées dans les autres animaux. Il a été reconnu aussi que ses yeux sont pourvus de muscles, au moyen desquels elle peut, pour sa propre sûreté, retirer ou exercer ces organes. On prétend aussi que ce petit animal est doué, à un degré éminent, de la faculté de l'ouïe, et que toutes les fois qu'il sort, il a l'oreille si fine, qu'il disparoît à la moindre approche du danger.

Les femelles donnent quatre ou cinq petits à la fois, et mettent bas, en général, vers le mois d'avril. « Le domicile où elles font leurs petits, dit « M. de Buffon, mériteroit une description par-« ticuliere. Il est fait avec une intelligence singu-

« liere ; elles commencent par pousser, par éle-
« ver la terre, et former une voûte assez élevée ;
« elles laissent des cloisons, des especes de pi-
« liers de distance en distance ; elles pressent et
« battent la terre, la mêlent avec des racines et
« des herbes, et la rendent si dure et si solide
« par dessous, que l'eau ne peut pas pénétrer la
« voûte à cause de sa convexité et de sa solidité ;
« elles élevent ensuite un tertre par dessous, au
« sommet duquel elles apportent de l'herbe et des
« feuilles, pour faire un lit à leurs petits. Dans
« cette situation, ils se trouvent au-dessus du ni-
« veau du terrain, et, par conséquent, à l'abri
« des inondations ordinaires, et, en même temps,
« à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre
« le tertre sur lequel ils reposent. Ce tertre est
« percé tout autour de plusieurs trous en pente,
« qui descendent plus bas, et s'étendent de tous
« côtés, comme autant de routes souterraines par
« où la mere taupe peut sortir et aller chercher la
« subsistance nécessaire à ses petits ; ces sentiers
« souterrains sont fermés et battus, et s'étendent
« à douze ou quinze pas, et partent tous du domi-
« cile comme des rayons d'un centre : on y trouve,
« aussi-bien que sous la voûte, des débris d'oi-
« gnons de colchique, qui sont apparemment la
« premiere nourriture qu'elle donne à ses petits.
« On voit bien, par cette disposition, qu'elle ne
« sort jamais qu'à une distance considérable de
« son domicile, et que la maniere la plus simple
« de la prendre avec ses petits, est de faire autour
« une tranchée qui l'environne en entier et qui

« coupe toutes les communications ; mais comme « la taupe fuit au moindre bruit, et qu'elle tâche « d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre « hommes qui, travaillant ensemble avec la bêche, « enlevent la motte toute entiere, ou fassent une « tranchée presque dans un moment, et qui en« suite les saisissent ou les attendent aux issues. »

* La taupe creuse rarement à plus de cinq ou six pouces au dessous de la superficie du sol. Dans cette opération, elle gratte la terre d'un côté devant elle, jusqu'à ce que les déblais deviennent trop considérables pour qu'elle puisse continuer son travail avec facilité ; elle souleve ensuite la surface, puis, poussant avec sa tête et ses mains nerveuses la terre qui la gêne, elle produit par degrés ces monticules ou taupinieres si communes dans nos champs. Après s'être débarrassée de cette terre, elle reprend son travail ; et le nombre des taupes contenues dans un espace de terrain peut facilement s'appercevoir, si l'on compte les taupinieres nouvellement faites, qui n'ont aucune communication les unes avec les autres.

Ces animaux vivent par couples ; et tel est l'ardeur de leur mutuel attachement, qu'ils semblent dédaigner toute autre société. Ils goûtent, dans leurs retraites ténébreuses, les douces habitudes du repos et de la solitude ; ils ont aussi le talent de se mettre à l'abri de toute insulte, de se faire, en très peu de temps, un asile ou une habitation, et de se procurer une nourriture abondante, sans être obligés de sortir ; ils ferment l'entrée de leurs retraites, et ne les abandonnent que lorsqu'ils y

sont forcés par la filtration des eaux, ou la démolition accidentelle de ces demeures.

On rencontre principalement les taupes dans les endroits où la terre est meuble ou cultivée, et abonde en vers et en insectes. L'été, elles descendent dans les plaines, pour y établir leur résidence ; si le temps se maintient sec, elles l'établissent vers le bord des rivieres, près des fossés, ou de quelques endroits contigus à une haie ; elles montrent beaucoup de talent à écorcher des vers, opération qu'elles font toujours avant de les manger ; mais en les cherchant la nuit, elles sont souvent elles-mêmes attaquées et dévorées par des hiboux.

Lorsque des taupes se trouvent prises, pour la premiere fois elles poussent un cri aigu, et se défendent en exerçant la force de leurs griffes et de leurs dents. Elles passent pour des animaux très féroces, et quelque contentes qu'elles puissent être ensemble sous terre, quand elles se trouvent sur sa superficie, elles se déchirent les unes les autres.

Une taupe, qu'on avoit enfermée sous une cloche de verre avec un crapaud et une vipere, tua ces deux autres animaux, et en dévora une grande partie.

Le fait curieux que nous allons rapporter est cité par M. Bruce dans le troisieme volume des Transactions linnéennes. « En allant me promener, dit-il, « sur les bords du lac de Clunie, ce que je faisois « souvent, j'y apperçus une petite isle ; elle étoit « située à environ cent quatre-vingts verges de la « terre. Le lord Airly, propriétaire de cette isle,

« y avoit un château et un petit bosquet; j'y reconnus souvent l'apparence de taupinieres ou monticules fraîchement pratiquées : les ayant prises pendant quelque temps pour l'ouvrage de la souris d'eau, je demandai un jour au jardinier ce que c'étoit que cet animal ; il me répondit que c'étoit une taupe, et qu'il en avoit pris quelques jours auparavant deux. Depuis cette époque il s'est passé près de deux ans entiers sans qu'il en apperçût ; mais une fois, comme il venoit à terre, à la brune, par une belle soirée d'été, il vit, avec le sommelier du lord Airly, à une très petite distance, sur la surface des eaux qui étoit fort unie, certains animaux qui nageoient à quelques verges de l'isle; ils allerent au devant de ces foibles passagers, et trouverent que c'étoient des taupes ordinaires, dirigées, par le plus étonnant instinct, pour prendre possession de cette isle abandonnée. Elle avoit été, à cette époque de ma visite, délivrée, pendant l'espace de dix-huit mois, de tous habitants souterrains ; mais les taupes y ont reparu il n'y a pas plus d'un an, et j'ai été témoin de leurs travaux. »

La profondeur de ce lac est de six, dix, quinze, et dans quelques endroits, de trente à quarante pieds tout autour de l'isle.

Le dommage causé par ces petits animaux dans les champs et dans les jardins, est presque incroyable. En 1742, ils devinrent si nombreux dans quelques parties de la Hollande, qu'un seul fermier en prit cinq à six mille ; et leurs dégâts,

chez les anciens étoient si considérables, qu'un temple fut élevé par eux à Apollon Sminthien, destructeur des taupes. (1)

Quelques auteurs ont assuré que la taupe passe l'hiver dans un état de torpeur ; M. de Buffon fait observer cependant que cette assertion est tellement dénuée de fondement, que les gens de la campagne disent proverbialement : *La taupe pousse, le dégel n'est pas loin.* Ces animaux recherchent, à la vérité, les endroits chauds, et les jardiniers en prennent souvent autour de leurs couches, aux mois de décembre, janvier et février.

La description suivante des habitations des taupes, et le récit des moyens employés pour prendre ces animaux, ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs. « Les taupes, dit le docteur Darwin dans « sa *Phitologia*, ont des cités souterraines qui se « composent de maisons ou nids ; là elles mettent « bas et allaitent leurs petits. Ces habitations com- « muniquent à des rues larges, pratiquées pour les « courses perpétuelles des mâles et femelles qui « ont des petits, ainsi qu'à beaucoup d'autres ga- « leries, avenues et passages qu'ils creusent jour- « nellement, à l'effet de se procurer de la nourri- « ture pour eux et pour leurs nourrissons. Ces ani- « maux sont plus actifs au printemps qu'en toute

(1) L'histoire dit qu'Apollon fut appelé Sminthien, pour avoir tué les rats de la ville de Smintha ; mais il est permis de croire que ces animaux étoient des rats-taupes. (*Note du traducteur.*)



« autre saison. Quoiqu'en général, on présume « qu'ils sont aveugles, ils semblent néanmoins « avoir quelque perception de la lumiere, même « dans leurs habitations souterraines, car ils com« mencent leur travail aussitôt qu'il fait jour, et « par conséquent avant que la chaleur du soleil « puisse être supposée pouvoir les affecter.

« Aussi le moyen infaillible de les détruire, « est de les épier de bonne heure, avant le lever « du soleil. A cet instant on voit la terre ou l'herbe « se mouvoir au dessus d'eux, on leur coupe la « retraite avec une bêche légere, en l'enfonçant « derriere eux et on les ramene aussitôt à la surface.

« La taupe met bas quatre ou cinq, et quelque« fois six petits, qui sont placés beaucoup plus « profondément dans la terre que leurs habita« tions, et, par conséquent les taupinieres qui les « entourent sont plus grandes et en général d'une « couleur différente des autres ; il faut détruire « ces nichées après avoir intercepté le chemin éta« bli entre elles et les taupinieres voisines, pour « couper la retraite à tout ce qui les habite.

« Le point essentiel ensuite, est de découvrir « quelles sont les rues fréquentées, et quels sont « les passages détournés qu'elles ont établis. Cette « opération se fait en imprimant une trace sur « chaque nouvelle taupiniere, par une légere « pression du pied, en remarquant, le lendemain « matin, si une taupe a passé par ce chemin sous « terre, et effacé la marque du pied. Ceci doit se « pratiquer deux ou trois matinées de suite ; il ne « faut pas que ces traces de pieds soient trop pro-

« fondément imprimées, de peur que l'animal ne « prenne l'alarme à son retour, et qu'il ne se dé- « termine plutôt à creuser un nouvel embranche- « ment de chemin, qu'à ouvrir celui qui est obstrué.

« On établit ensuite des trappes dans les rues « fréquentées, et on les dispose de maniere qu'elles « s'ajustent parfaitement au boyau ; ces trappes « consistent en un demi-cylindre de bois creux, « muni à son extrémité de deux anneaux ou cer- « cles taillés dans le bois, dans lesquels sont pla- « cés des nœuds coulants de crin de cheval arrê- « tés d'une maniere lâche par une cheville placée « à leur centre, et tendus au dessus de la terre par « un bâton courbé ; quand la taupe est à demi- « passée à travers ces nœuds coulants, et lorsque « dans sa marche elle écarte la cheville du centre, « le bâton courbe se releve par son élasticité, et « l'étrangle. »

Agricola nous informe qu'il a vu des chapeaux très beaux et très fins, faits de peaux de taupes; « et M. Bewik assure, dans son intéressante his- « toire des quadrupedes, qu'un M. Burn, chape- « lier de Newcastle-sur-Tyne, a récemment dé- « couvert une méthode d'après laquelle la fourrure « extrêmement fine de cet animal, jusqu'ici mé- « prisée, est sur le point de devenir d'une grande « importance et d'une grande utilité publique.

« Incorporée avec d'autres matieres, elle forme « une étoffe d'une beauté et d'une force toute par- « ticuliere. Cette étoffe est propre à faire des cha- « peaux en qualité supérieurs à ceux qui ont été

« fabriqués jusqu'à ce jour ; M. Burn a, pour cette « découverte, obtenu un brevet d'invention. »

Il existe plusieurs variétés de ces animaux, dont les principales sont, la taupe de Sibérie, qui est d'une couleur verte et dorée, et dont les nuances changent à la lumiere ; la taupe de Virginie, qui est d'un noir mêlé de pourpre foncé ; et la taupe du Canada, dont le museau est bordé de muscles charnus et très déliés, qui out l'air d'autant d'épines, et qui ont la faculté de se rapprocher et de s'écarter comme le calice d'une fleur.

LE PARESSEUX.

Cet animal a les formes très grossieres ; son corps est rond ; ses jambes de devant sont courtes, et celles de derriere beaucoup plus longues ; il a des pieds fort petits, mais armés d'ongles crochus, qui le mettent à même de gravir sur les arbres, dont sa voracité le porte à manger les fruits et les feuilles. Sa face est courte et dépourvue de poil ; il a les yeux petits, noirs et languissants, et son extérieur annonce qu'il est malheureux et souffrant. Son poil, sur le sommet de la tête, est droit et hérissé, ce qui lui donne un air grotesque. Sa fourrure est en général d'un brun grisâtre, longue et fort épaisse, principalement sur le dos et sur les cuisses. La femelle ne donne, par ventrée, qu'un petit qu'elle porte quelquefois sur son dos. Il y a deux variétés de cet animal, qu'il est facile de dis-

tinguer par le nombre de leurs doigts ; l'une en ayant trois fort longs à chaque pied, et l'autre n'en ayant que deux. Kircher a donné des détails très curieux de la premiere de ces especes, appelée *aï*, sur l'autorité d'un provincial des jésuites dans l'Amérique méridionale, qui avoit plusieurs de ces animaux en sa possession : d'après cet écrivain, l'aï est à-peu-près de la grosseur d'un chat; il a l'extérieur fort laid, et ses griffes ressemblent à des doigts. Il rampe en marchant, et se meut si lentement, qu'il parcourroit à peine la portée d'un arbalête en quinze jours : c'est ce qui lui a fait donner le nom de paresseux. On le trouve principalement sur le sommet des arbres, au haut desquels il monte en deux jours, et dont il descend dans un pareil espace de temps. La nature l'a doublement armé contre ses ennemis ; d'abord, en lui donnant une telle force dans les pieds, qu'il tient fortement avec ses griffes tout ce dont il se saisit, et qu'il ne s'en détache jamais, aimant mieux mourir de faim que de quitter prise ; secondement, en imprimant un air si touchant à ses regards, que quand il tient ses yeux fixés sur une personne qui a l'intention de lui faire du mal, il ne manque jamais d'émouvoir sa compassion ; il verse aussi des larmes, et convainc tous ceux dont il est apperçu, qu'il est un être trop abject et trop dépourvu de défense, pour être tourmenté.

Le provincial avoit un jour apporté un de ces animaux au college de Carthagene, pour le soumettre à quelques expériences. Il mit sous les pieds de cet

aï une longue perche qu'il ne voulut jamais lâcher; il plaça ensuite horizontalement sur deux piliers cette perche à laquelle l'animal se tenoit ainsi volontairement suspendu, et il y resta pendant quarante jours sans manger, tenant toujours ses yeux fixés sur les personnes qui le regardoient, et qui ne pouvoient le considérer sans prendre en pitié son état de misere; enfin on le mit par terre, et on lâcha un chien sur lui, mais l'aï le saisit entre ses griffes, et le tint serré si long-temps, qu'ils moururent de faim tous les deux.

En gravissant sur un arbre, il étend nonchalemment une patte, et fixe sa longue griffe à la hauteur qu'il peut atteindre : il souleve alors pesamment son corps, et accroche par degrés l'autre griffe, continuant ainsi de grimper avec des mouvements d'une lenteur extrême : quand il a pris possession d'un arbre, il ne l'abandonne qu'après en avoir dévoré toutes les feuilles et les boutons; et l'on prétend que, pour n'avoir pas le pénible embarras de descendre, il se laisse tomber par terre; la dureté de sa peau et l'épaisseur de sa fourrure le préservant de toute espece de danger dans sa chûte.

Ces animaux sont plus actifs dans la nuit; ils poussent alors un cri plaintif qui semble parcourir, en montant et en descendant, six notes de la gamme. Woodes Rogers rapporte que la premiere fois que les Espagnols débarquerent en Amérique, et entendirent ce bruit extraordinaire, ils s'imaginerent être auprès d'un peuple qui avoit appris la musique de l'Europe.

Dans l'état de captivité, l'aï ne reste jamais à terre, mais il grimpe toujours après quelque perche ou quelque pilier. Si, lorsqu'il est à terre, on lui présente une perche, il la saisit avec ses griffes, grimpe à son faîte et y reste adhérent, sans qu'on puisse l'en détacher.

LE PORC-ÉPIC.

Cet animal porte environ deux pieds et demi de long de la tête à l'extrémité de sa queue; son corps est couvert de piquants fort durs et fort pointus, dont quelques uns ont de neuf à quinze pouces de long. Ces piquants sont alternativement colorés d'anneaux blancs et noirs, et un grand nombre d'entre eux ne tiennent à sa peau que par un filet ou un pédicule délié, et tombent aisément. L'animal a la faculté de les dresser ou de les abaisser à volonté, et lorsqu'il marche ils sonnent les uns contre les autres; la tête, le ventre, et les jambes du porc-épic sont couverts de piquants d'une couleur brune, entremêlés de poils soyeux; sur la tête, ces piquants sont très longs et recourbés en arriere. Le porc-épic établit ordinairement son séjour dans des retraites souterraines qu'il divise en plusieurs compartiments, en ayant soin de laisser deux ouvertures, l'une pour rentrer, et l'autre, en cas de nécessité, pour s'enfuir. Il dort pendant le jour, et à l'approche de la nuit il sort pour aller chercher des fruits,

des racines, et des plantes potageres. Quoiqu'il puisse aisément supporter la faim pendant un temps considérable et sans paroître en souffrir, il mange toujours avec un appétit vorace. Ces animaux font beaucoup de dégâts dans les jardins aux environs du cap de Bonne-Espérance; mais comme ils passent toujours par la même ouverture, aussi long-temps qu'elle reste libre, les habitants ont fréquemment l'occasion de les détruire: lorsqu'ils apperçoivent une brêche faite dans une haie, ils placent un fusil de maniere que l'extrémité du canon se trouve à bout portant de la poitrine de l'animal pendant qu'il est occupé à dévorer une carotte ou un navet qui communique à la détente de l'arme à feu par un cordon.

Le porc-épic n'a nullement le naturel méchant, et n'est jamais agresseur; lorsqu'il est poursuivi, il grimpe sur le premier arbre qui se trouve à sa portée, et y reste jusqu'à ce que son ennemi perde patience à l'attendre.

Dans l'état de captivité, il mange du pain ou des racines dans la main, et se laisse conduire en laisse. Un porc-épic, qui étoit dans la ménagerie royale de la tour, souffroit que son gardien le prît sous son bras, mais, pour le faire sans danger, il étoit obligé de rabattre les piquants de l'animal en passant son bras sur son corps. Ce quadrupede mourut en 1802; il est maintenant empaillé, et dans la possession de ce gardien.

Feu sir Ashton Lever en avoit un qu'il laissoit souvent aller sur le gazon jouer avec un léopard

privé et un gros chien de l'isle de Terre-Neuve. Aussitôt que ces animaux étoient lâchés, le léopard et le chien se mettoient à poursuivre le porc-épic, qui cherchoit d'abord à leur échapper en fuyant, mais, n'y pouvant parvenir, il enfonçoit sa tête dans quelque coin, poussant un fort grognement et hérissant ses dards; ses adversaires qui, en voulant le saisir, se piquoient le museau, finissoient par prendre querelle entre eux, et fournissoient ainsi au porc-épic l'occasion de s'échapper.

Cet animal, lorsqu'on l'offense ou qu'on l'irrite, trépigne des pieds, et vient en s'enflant présenter ses piquants qu'il hérisse et secoue; mais sa maniere la plus ordinaire de se défendre est de se pencher d'un côté, et lorsque l'ennemi s'est approché d'assez près, de se relever fort vîte et de le piquer de l'autre; quand il rencontre des serpents, avec lesquels il est toujours en guerre, il se met en boule, cache ses pieds et sa tête, et se roule sur eux avec ses piquants jusqu'à ce qu'il leur ait ôté la vie, et cela sans courir le risque d'être blessé.

Il paroît que les dards du porc-épic ont une qualité venimeuse, car M. Vaillant assure qu'un de ses Hottentots, qui avoit reçu une blessure d'un porc-épic à la jambe, en fut malade pendant plus de six mois; et qu'un particulier du Cap reçut, en tourmentant un de ces quadrupedes, une piqûre à la jambe, qui faillit lui occasionner la perte de ce membre; malgré les plus grands soins que l'on prit pour le traiter, il fut

très indisposé pendant quatre mois, l'un desquels il passa dans son lit.

Dans le temps de la mue, les porc-épics secouent leurs piquants avec tant de violence qu'ils volent à la distance de plusieurs verges, et qu'ils pénétrent dans toutes les substances contre lesquelles ils frappent: cette circonstance peut avoir donné lieu à la supposition que ces animaux lancent ces dards contre le premier ennemi qu'ils rencontrent.

Le professeur Thumberg, dans son second voyage à l'isle Matura dans l'Océan Indien, nous apprend que les porc-épics ont une méthode fort curieuse d'aller chercher de l'eau pour leurs petits; les pointes ou tuyaux de leur queue, dit-il, sont creux et percés à leur extrémité, et ces animaux ont la faculté de les faire plier pour les remplir d'eau et les décharger ensuite dans leur terrier au milieu de leurs nourrissons.

On trouve souvent dans leur estomac des bézoarts, qui se composent de poils très fins, et forment une concrétion avec les sucs gastriques; ils présentent des couches disposées les unes sur les autres, et semblent consister en plusieurs cercles de couleurs différentes. Thumberg, dans la description qu'il donne de ces bézoarts, dit qu'ils ont en général la forme d'un œuf ordinaire, et sont arrondis par un bout, mais il assure en avoir vu un de la grosseur d'un œuf d'oie, d'une forme parfaitement ronde, et d'une couleur brune.

La femelle du porc-épic donne un ou deux petits à-la-fois, qu'elle allaite pendant environ l'espace d'un mois; elle les défend contre toute

attaque avec le plus grand courage, et se laisse plutôt tuer que de souffrir qu'on les lui enleve.

On prétend que la chair des porc-épics est très délicate, et qu'on la sert sur les meilleures tables du cap de Bonne-Espérance. Leurs dards sont employés par les sauvages à différents ornements, dont l'élégance ne le cede en rien aux ouvrages des artistes les plus distingués; ils les teignent de différentes couleurs, les fendent en plusieurs parties, et s'en servent pour broder leurs paniers, leurs ceintures ou baudriers, et beaucoup d'autres objets de parure. Ces quadrupedes habitent l'Inde, la Perse, la Palestine, et les isles de l'Océan Pacifique; ils sont aussi fort communs dans toutes les parties de l'Afrique, et on les trouve quelquefois en Italie et dans la Sicile.

LE HÉRISSON.

Cet animal paroît, au premier abord, avoir une parfaite ressemblance avec le porc-épic; mais quand on les examine attentivement, on trouve qu'il existe entre eux une différence extrême, tant dans la structure de leurs dents que dans la grandeur et les formes de leurs piquants. La longueur du hérisson varie depuis six jusqu'à dix pouces; il a la tête et les côtés couverts de dards; mais le nez, la poitrine, et le ventre, sont revêtus d'un poil très doux et très fin; ses jambes sont courtes et

presque nues; mais ses doigts sont à chaque pied au nombre de cinq, longs et séparés. Sa queue, qui a environ un pouce de longueur, est tellement cachée par ses piquants qu'on a de la peine à la distinguer. Cette espece de quadrupede habite ordinairement dans de petits buissons, et se nourrit de fruits tombés, de racines, et de scarabées; il aime beaucoup la viande cuite ou rôtie. Les hérissons sortent ordinairement la nuit, et restent cachés dans leurs trous pendant le jour.

M. White dit que la maniere dont cet animal mange la racine de plantain est très curieuse; avec sa levre supérieure, qui est beaucoup plus longue que l'inférieure, il creuse sous la plante et en emporte le pied qu'il a rongé, en laissant intacte la touffe de feuilles. Sous ce point de vue, il rend de grands services à raison de ce qu'il détruit une racine très incommode, mais les petits trous ronds qu'il pratique dégradent beaucoup les allées des jardins.

On a prétendu que si les hérissons peuvent parvenir à entrer dans un verger, ils grimpent sur les arbres et en descendent avec des poires, des pommes ou des prunes fichées à la pointe de leurs piquants; mais M. de Buffon assure qu'ils ne peuvent pas monter sur des arbres : c'est aussi mal-à-propos qu'on les accuse de traire les brebis et de leur blesser les mamelles; la petitesse de leur bouche rend cette opération impraticable.

« Le hérisson, dit le Pline français, sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer; n'ayant que peu de force et nulle agilité pour

fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, piquantes, et qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et se resserre; il se défend encore par l'effet même de la peur; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité se répandant sur tout son corps, achevent de les dégoûter; aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer, et ne se soucient pas de le saisir. Cependant il y en a quelques uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout, en se piquant les pieds et se mettant la gueule en sang; mais il ne craint ni la fouine, ni la martre, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie. »

Le hérisson peut, jusqu'à un certain point, être apprivoisé, et il a été souvent introduit dans la demeure de l'homme pour en chasser les grillons, insectes importuns que ce quadrupede poursuit avec beaucoup d'âpreté. Chez les Tartares calmoucks, cet animal tient lieu du chat, et tout le monde a entendu parler en Angleterre d'un hérisson qui avoit appartenu à un aubergiste de Northumberland, et qui couroit dans toute la maison avec une extrême familiarité; il jouoit même le rôle de ces chiens qui servent de tourne-broches.

M. de Buffon cependant leur impute des traits que l'on n'auroit pas dû attendre de leur naturel et de leurs habitudes. « J'en ai voulu, dit-il, élever quelques uns; on a mis plus d'une fois la mere et les petits dans un tonneau avec une abon-

dante provision; mais au lieu de les allaiter, elle les a dévorés les uns après les autres; ce n'étoit pas par le besoin de nourriture, car elle mangeoit de la viande, du pain, du son, des fruits, et l'on n'auroit pas imaginé qu'un animal aussi lent, aussi paresseux, auquel il ne manquoit rien que la liberté, fût de si mauvaise humeur et si fâché d'être en prison. Il a même de la malice, et de la même sorte que celle du singe; un hérisson, qui s'étoit glissé dans la cuisine, découvrit une petite marmite, en tira la viande, et y fit ses ordures. »

Dans l'hiver, les hérissons s'enveloppent dans un nid de mousse, d'herbes, et de feuilles desséchées, et passent ainsi les rigueurs de la saison à dormir; on les trouve quelquefois tellement entourés d'herbages qu'ils ressemblent à des feuilles seches, mais lorsqu'on leur ôte cette enveloppe, et qu'on les place devant le feu, ils sortent aussitôt de cet état de torpeur.

La femelle donne à-la-fois de trois à cinq petits, qui sont blancs dans les premiers temps, et l'on voit seulement sur leur peau la naissance de leurs piquants.

Indépendamment de l'espece de hérisson que nous venons de décrire, il y en a six autres especes, dont aucune d'elles ne se trouve en Europe. Le hérisson de Guyane a ses épines plus courtes, plus petites, et plus droites que le premier. Il est d'une couleur très pâle, et n'a pas à l'extérieur la moindre apparence d'oreilles; le hérisson de Sibérie a des oreilles longues, ovales, nues, et bordées de brun; ses narines sont découpées. Le hérisson de Ma-

laga se distingue à ses longues épines et à ses oreilles pendantes; le tendrac est à-peu-près de la grosseur d'un rat et couvert de petites épines sur tout le corps, à l'exception du nez et du ventre, qui sont garnis d'une espece de poil fin, d'une couleur blanchâtre. Le tanrec de Madagascar a cinq bandes longitudinales de noir et de blanc sur le corps; les parties noirâtres sont couvertes d'un poil hérissé, et les blanches d'épines. Le tendrac et le tanrec sont en général très gras, et leur chair, quoique grasse et insipide, est mangée par les sauvages.

LA BELETTE.

La longueur de ce petit animal plein de vivacité est de sept pouces, depuis le museau jusqu'à l'insertion de la queue, et sa hauteur n'a pas plus de deux pouces et demi : la couleur qui domine sur le dos, les côtés et les jambes est le rouge-brun pâle; mais le ventre et la poitrine sont blancs. On remarque au-dessous de chaque coin du museau de ce quadrupede une tache brune; ses oreilles sont petites et arrondies, et sa bouche est garnie de moustaches, comme celle du chat. Quand il dort, ses muscles sont si souples et si flasques qu'on peut prendre cet animal par la tête, et lui faire imiter le jeu d'un pendule cinq ou six fois avant qu'il s'éveille. Il se loge principalement dans des trous, sous les racines des arbres, et sur

les bords des ruisseaux, d'où il s'élance sur sa proie.

La belette est d'une grande utilité pour le fermier, qu'elle délivre des rats, des souris et même des taupes, que souvent elle parvient à détruire dans leurs habitations souterraines; mais elle est aussi le fléau de la volaille, des pigeons, des lapins, et de quelques autres animaux de basse-cour, et se saisit des œufs avec la plus grande avidité : dans cette opération, elle commence par faire à une des extrémités de l'œuf un petit trou, par lequel elle aspire le jaune, et laisse la coque; tandis que les rats et quelques autres animaux entraînent les œufs hors du nid, et y font un grand trou, s'ils ne les brisent pas en plusieurs parties. Cette circonstance peut faire distinguer facilement la présence de la belette dans une ferme.

On prétend que l'aspect de ce petit animal effraie le lievre à un tel point que ses forces l'abandonnent, et qu'il se livre sans faire la moindre résistance à son ennemi, en poussant les cris les plus plaintifs.

Les belettes sont si farouches et si sauvages, que M. de Buffon regardoit comme une chose impossible de les apprivoiser; mais une foule d'exemples prouvent qu'il est facile de les rendre traitables.

Mademoiselle Delaistre, dans une lettre écrite à ce sujet, donne un détail fort agréable de l'éducation et des mœurs d'une belette dont elle avoit pris soin, qui souvent mangeoit dans sa

main, et préféroit cette maniere de se nourrir à toute autre.

« Le hasard, dit mademoiselle Delaistre, m'a « procuré une jeune belette de la petite espece : « sollicitée par quelqu'un à qui elle faisoit pitié, « et sa foiblesse m'en inspirant, je lui donnai mes « soins. Les deux premiers jours, je la nourris de « lait chaud; mais jugeant qu'il lui falloit des ali- « ments qui eussent plus de consistance, je lui « présentai de la viande crue, qu'elle mangea avec « plaisir; depuis elle a vécu de bœuf, de veau ou « de mouton indifféremment, et s'est privée au « point qu'il n'y a point de chien plus familier.

« J'ose vous assurer que ce petit animal ne pré- « fere pas la victuaille corrompue; il ne se soucie « pas même de celle qui est hâlée; c'est toujours « la plus fraîche qu'il choisit: à la vérité il mange « avec avidité, et s'éloigne; mais souvent aussi il « mange dans ma main et sur mes genoux; il pré- « fere même de prendre les morceaux de ma main. « Il aime beaucoup le lait: je lui en présente dans « un vase; il se met auprès, et me regarde; je le « lui verse peu-à-peu dans ma main, il en boit « beaucoup; mais si je n'ai pas cette complaisance, « à peine en goûte-t-il. Lorsqu'il est rassasié, il va « ordinairement dormir; mais il fait des repas « plus légers qui ne troublent point ses plaisirs. « Ma chambre est l'endroit qu'il habite. Par des « parfums j'ai trouvé moyen de chasser son odeur. « C'est dans un de mes matelas, où il a trouvé « moyen de s'introduire par un défaut de la cou-

« ture, où il dort pendant le jour; la nuit je le « mets dans une boîte grillée; toujours il entre « avec peine, et sort avec joie. Si on lui donne la « liberté avant que je sois levée, après mille gen- « tillesses qu'il fait sur mon lit, il y entre, et vient « dormir dans ma main ou sur mon sein. Suis-je « levée la premiere, pendant une grande demi- « heure il me fait des caresses, se joue avec mes « doigts comme un jeune chien, saute sur ma « tête, sur mon cou, tourne autour de mes bras, « de mon corps avec une légereté et des agréments « que je n'ai vus à aucun des quadrupedes. Je lui « présente les mains à plus de trois pieds, il saute « dedans sans jamais manquer.

« Il a beaucoup de finesse, et singulièrement de « ruses pour venir à ses fins, et semble ne vouloir « faire ce qu'on lui défend que pour agacer; dès « que vous ne le regardez plus, sa volonté cesse. « Comme il ne semble jouer que pour plaire, seul « il ne joue jamais; et à chaque saut qu'il fait, à « chaque fois qu'il tourne, il regarde si vous l'exa- « minez; si vous cessez, il va dormir. Dans le « temps qu'il est le plus endormi, le réveillez-vous, « il entre en gaieté, agace, et joue avec autant de « grace que si on ne l'avoit pas éveillé. Il ne « montre d'humeur que lorsqu'on l'enferme ou « qu'on le contrarie trop long-temps; et par de « petits grognements très différents les uns des « autres, il montre sa joie et son humeur.

« Au milieu de vingt personnes, ce petit animal « distingue ma voix, cherche à me voir, et saute

« par-dessus tout le monde pour venir à moi. Son « jeu avec moi est plus gai, ses caresses sont plus « pressantes; avec ses deux petites pattes il me « flatte le menton avec des graces et une joie qui « peignent le plaisir. Je suis la seule qu'il caresse « de cette maniere; mille autres petites préfé- « rences me prouvent qu'il m'est réellement at- « taché. Lorsqu'il me voit habiller pour sortir, il « ne me quitte pas : quand avec peine je m'en « suis débarrassée, j'ai un petit meuble près de « ma porte, il va s'y cacher; et lorsque je passe, « il saute si adroitement sur moi, que souvent je « ne m'en apperçois pas.

« Il semble beaucoup tenir de l'écureuil par la « vivacité, la souplesse, la voix, le petit grogne- « ment; pendant les nuits d'été, il crioit en cou- « rant, et étoit en mouvement presque toute la « nuit; depuis qu'il fait froid, je ne l'ai pas en- « tendu : quelquefois le jour, sur mon lit, lorsqu'il « fait soleil, il tourne, se retourne, se culbute, et « grogne pendant quelques instants. Son penchant « à boire dans ma main, où je mets très peu de « lait à-la-fois, et où il boit toujours en prenant « les petites gouttes et les bords où il y en a le « moins, sembleroit annoncer qu'il boit la rosée. « Rarement il boit de l'eau, et ce n'est qu'au grand « besoin et à défaut de lait; alors il ne fait que « rafraîchir sa langue une fois ou deux; il paroît « même craindre l'eau. Pendant les chaleurs, il « s'épluchoit beaucoup. Je lui fis présenter de « l'eau dans une assiette; je l'agaçai pour l'y faire

« entrer ; jamais je n'y pus réussir. Je fis mouiller « un linge, et le mis près de lui ; il se roula dedans « avec une joie extrême.

« Une singularité de ce charmant animal est sa « curiosité. Je ne puis ouvrir une armoire, une « boîte, regarder un papier, qu'il ne vienne re- « garder avec moi : si, pour me contrarier, il « s'écarte ou entre dans quelques endroits où je « crains de le voir, je prends un papier ou un « livre, je regarde avec attention ; aussitôt il ac- « court sur ma main, et parcoure ce que je tiens « avec un air de satisfaire sa curiosité.

« J'observerai encore qu'il joue avec un jeune « chat et un chien, l'un et l'autre déja gros, se « met autour de leur cou, de leurs pattes, sur « leur dos, sans qu'ils se fassent de mal, etc. »

La meilleure maniere d'apprivoiser ces animaux est de les frapper doucement sur le dos, de les menacer, et même de les battre lorsqu'ils cherchent à mordre.

La marche de ces quadrupedes se compose de sauts, de bonds inégaux, et dans l'occasion ils savent s'élever à plusieurs pieds de terre, rampent et grimpent le long des murs avec tant de facilité, qu'il n'est aucun endroit où ils ne puissent atteindre. La morsure de la belette est ordinairement fatale à sa victime, attendu qu'elle saisit sa proie à la tête, et qu'elle fixe ses dents aiguës dans une partie où toute blessure est mortelle. La plaie est si petite, que la place où ses dents ont entré est à peine visible. Mais

un lievre, un lapin, ou tout autre animal mordu de cette maniere n'en guérit jamais.

On assure qu'un aigle ayant pris un jour une belette s'éleva dans les airs avec cet animal, et qu'on le vit au haut de la nue fort embarrassé. Sa victime s'étoit dégagée de sa serre au point de pouvoir le mordre au cou. La morsure fut si profonde, que l'oiseau se trouva forcé de descendre à terre, et que la belette parvint à s'échapper.

Cet animal a une forte prédilection pour toutes les substances putrides. « Un paysan de ma campagne, dit M. de Buffon, prit un jour trois belettes nouvellement nées dans la carcasse d'un loup qu'on avoit suspendu à un arbre par les pieds de derriere; le loup étoit presque entièrement pourri, et la mere belette avoit apporté des herbes, des pailles et des feuilles pour faire un lit à ses petits dans la cavité du thorax. »

Les belettes sont bien connues en Angleterre, et se trouvent dans tous les pays tempérés de l'Europe; mais on les voit rarement dans les climats septentrionaux où il fait un froid noir; la femelle met bas au printemps, et donne ordinairement quatre ou cinq petits par portée. Elle leur fait un lit de mousse, de feuilles et d'herbages, et quand elle craint pour leur sûreté, elle les porte dans sa gueule, de place en place, jusqu'à ce qu'elle leur ait trouvé un asyle assuré.

L'ICTIS OU LE BOCAMEL.

Cet animal est une belette, qui se nourrit de miel, et qui a environ deux pieds de longueur depuis le nez jusqu'à la queue; son dos est d'un gris cendré; il a les côtés marqués d'une bande gris cendré, et le ventre noir, ses jambes sont courtes, et ses griffes appropriées à l'habitude qu'il a de creuser des terriers; ce quadrupede exhale une odeur si fétide qu'on l'a nommé *le blaireau puant.*

L'ictis semble avoir été formé par la nature pour faire la guerre aux abeilles; il s'introduit en ennemi dans leurs habitations, à raison de ce qu'il possede par excellence le talent de les découvrir et la faculté de les attaquer dans leurs retranchements. On prétend que vers le coucher du soleil il s'attache à leur poursuite, qu'alors il s'assied sur son derriere, et met une de ses pattes devant ses yeux pour tempérer l'éclat des rayons du soleil, et s'il voit voler quelques abeilles, persuadé qu'elles vont à leurs demeures, il s'emprese de suivre la direction qu'elles prennent; il a en outre la sagacité de suivre un petit oiseau qui vole avec beaucoup de lenteur en modulant des airs mélodieux, et qui le guide vers l'endroit où des abeilles ont établi leurs ruches.

Les essaims établis dans des trous d'arbres sont à l'abri des déprédations de cet animal; mais,

dans les premiers transports de sa rage, furieux de ce qu'il ne peut pas les atteindre, il mord et entame avec ses dents le tronc de ces arbres, et les traces qu'il laisse derriere lui sont pour les habitants du pays des indications certaines qu'il s'y trouve du miel.

La peau de ce quadrupede est si épaisse et si dure qu'il est presque impossible de le priver de la vie sans lui donner un nombre considérable de coups sur le nez; c'est pour cette raison que les Hottentots le tirent à coups de fusil, ou lui plongent un couteau dans le corps. Les jambes de l'ictis sont courtes et ne lui permettent pas d'échapper à la poursuite des chiens, mais il se débarrasse quelquefois de leurs griffes, en les mordant et les égratignant d'une maniere affreuse. D'un autre côté, sa peau est si peu tendue et si flasque qu'il ne craint pas les atteintes de leurs dents, car lorsqu'un chien cherche à le mordre, la partie de sa peau qu'il saisit se détache du corps ou de la chair de l'animal; et si on le saisit par le derriere du cou et même très près de la tête, il tourne, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans sa peau, et mord le bras de celui qui le saisit. On assure que les meutes de chiens, qui sont collectivement en état de mettre en pieces un lion d'une taille moyenne, sont quelquefois obligées de laisser, sans pouvoir l'entamer, le bocamel, qui n'est mort qu'en apparence. Il est possible en conséquence que la nature, qui semble avoir destiné cet animal à la destruction des abeilles, ne lui ait accordé une

peau supérieure en dureté à celle des autres quadrupedes de l'espece des belettes, que pour le défendre des piqûres de ces insectes.

Le bocamel habite l'Afrique, et se trouve principalement au cap de Bonne-Espérance.

LA CIVETTE.

Cet animal a un peu plus de deux pieds de longueur sans y comprendre sa queue, qui est à-peu-près longue d'un pied. Son poil est grossier et se hérisse tellement sur le dos qu'il forme une espece de criniere; sa couleur est un fauve mêlé de taches brunâtres; trois bandes noires partent de chaque oreille et se terminent à la gorge et aux épaules.

La civette se nourrit de petits animaux, particulièrement d'oiseaux, qu'elle saisit par surprise, et quand elle peut s'introduire furtivement dans la cour d'une ferme, elle y commet de très grands dégâts parmi la volaille; elle est naturellement vorace, et se roule quelquefois pendant l'espace d'une minute ou deux sur sa nourriture avant de s'en repaître.

Un de ces quadrupedes, que M. Barbot avoit à la Guadeloupe, fut un jour laissé, par la négligence d'un domestique, sans nourriture; le lendemain matin l'animal brisa avec ses dents les barreaux de sa loge, pénétra dans la chambre où

M. Barbot étoit à écrire ; et, après avoir promené çà et là ses regards, il fit un bond de cinq à six pieds, et ayant atteint un perroquet perché sur un morceau de bois enfoncé dans le mur, il lui arracha la tête, et se mit à le dévorer.

Le parfum, appelé civette, est produit par cet animal ; c'est une sécrétion qui se forme dans un double réservoir inguinal, situé à une petite distance au-dessous de sa queue, et que ce quadrupede vide spontanément. « On nourrit, dit M. de Buf« fon, un grand nombre de ces animaux en Hol« lande, où l'on fait commerce de leur parfum. « Pour recueillir ce parfum, les Hollandais met« tent l'animal dans une cage étroite où il ne peut « se tourner ; ils ouvrent la cage par le bout, tirent « l'animal par la queue, et le contraignent à de« meurer dans cette situation en mettant un bâton « à travers les barreaux de la cage, au moyen du« quel ils lui gênent les jambes de derriere ; ensuite « ils font entrer une petite cuiller dans le sac qui « contient le parfum ; ils raclent avec soin toutes « les parois intérieures de ce sac, et mettent la ma« tiere qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent « avec soin. Cette opération se répete deux ou trois « fois par semaine ; la quantité de l'humeur odo« rante dépend beaucoup de la qualité de la nourri« ture et de l'appétit de l'animal ; il rend d'autant « plus qu'il est mieux et plus délicatement nourri : « de la chair crue et hachée, des œufs, du riz, « des petits animaux, des oiseaux, de la jeune vo« laille, et sur-tout des poissons, sont les mets

« qu'il faut lui offrir, et varier de maniere à entre-« tenir sa santé et exciter son goût.

« Le parfum de ces animaux est si fort qu'il se « communique à toutes les parties de leur corps; « le poil en est imbu et la peau pénétrée au point « que l'odeur s'en conserve long-temps après leur « mort, et que de leur vivant l'on ne peut en sou-« tenir la violence, sur-tout si l'on est enfermé « dans le même lieu. Lorsqu'on les échauffe en les « irritant, l'odeur s'exhale encore davantage; et « si on les tourmente jusqu'à les faire suer, on « recueille la sueur, qui est aussi parfumée, et « qui sert à falsifier le vrai parfum, ou du moins « à en augmenter le volume. »

Les habitants de Darfur ont un singulier moyen d'augmenter le produit de la civette; ils mettent dans le sac une petite quantité de beurre ou de graisse, ensuite ils secouent violemment l'animal et l'irritent en le battant; ce moyen accélere étonnamment la sécrétion, et le beurre ou la graisse enveloppée dans ce sac est imprégnée de tant de parfum, que les femmes s'en servent pour leurs cheveux.

Quoique naturellement féroce, la civette est susceptible de s'apprivoiser et de devenir très familiere; elle dort roulée en cercle et ne change de position ni le jour ni la nuit pendant son sommeil.

LA MARTE.

Cet animal est le plus beau de toute la race des belettes; il a environ dix-huit pouces de long, sans compter sa queue, qui porte ordinairement dix pouces de hauteur; sa tête est petite et élégamment formée; il a les oreilles larges, arrondies et ouvertes, les yeux d'une vivacité singuliere. Une fourrure très garnie et d'un brun foncé couvre son corps. Il a la tête d'une couleur brune mêlée de roux; sa gorge et sa poitrine sont blanches, et son ventre est de la même couleur que son dos, à la différence près cependant qu'il a plus de poil; ses ongles sont aigus et propres à lui faciliter le moyen de gravir.

La marte vit dans les bois, et établit ordinairement son séjour dans le creux d'un arbre, à une telle hauteur, et avec de telles précautions, qu'elle y peut vivre en pleine sécurité. Elle préfere, en général, pour cette retraite le nid d'un écureuil, et en dépossede l'ingénieux architecte, qu'elle tue: elle agrandit ensuite les dimensions de cette nouvelle demeure, et la garnit de substances douces et légeres pour y déposer ses petits.

Le courage de ce quadrupede est si étonnant, qu'il attaque des animaux beaucoup plus forts et beaucoup plus gros que lui; il s'adresse quelquefois à des lievres, à des moutons; et si la nécessité l'y force, il combat avec le chat sauvage, qui,

quoique beaucoup plus fort, est toujours défait, et perd souvent la vie dans cette lutte. Malgré ce caractere, la marte semble susceptible de s'apprivoiser; car Gessner nous apprend qu'il en a gardé une qui étoit fort enjouée et fort amusante. Elle avoit pris de l'attachement pour un chien avec lequel elle avoit été élevée, et jouoit avec lui à la maniere du chat, en se couchant sur le dos, et en affectant de vouloir le mordre. Elle visitoit aussi les maisons du voisinage, et revenoit régulièrement au logis quand elle avoit besoin de manger.

La marte a une odeur de musc qui plaît à beaucoup de personnes, et elle est absolument exempte de ces émanations fétides qui dégoûtent si fort dans les autres animaux de son espece. Son cri est aigu et perçant, mais elle ne le fait jamais entendre que lorsqu'elle éprouve de la douleur, ou qu'elle se trouve dans la détresse. Sa nourriture ordinaire se compose principalement de rats, de souris, et d'autres petits quadrupedes, ainsi que de volaille et de gibier, et elle est singulièrement friande de miel.

La femelle de cet animal produit trois ou quatre petits, qu'elle nourrit d'œufs et d'oiseaux vivants : elle les accoutume ainsi de bonne heure à une vie de carnage et de déprédation. Aussitôt que les petits sont en état de quitter le nid, elle les mene dans les bois, où ils pourvoient eux-mêmes à leur subsistance. On fait la chasse dans le nord aux martes, à cause de leurs fourrures qui sont très estimées, et forment un article considérable de commerce.

LA ZIBELINE.

La longueur de ce petit animal agile et pétulant est d'environ dix-huit pouces; il a la tête effilée, et son pelage est d'un brun foncé très luisant. Cette fourrure differe de toutes les autres, en ce qu'elle obéit également en quelque sens qu'on la presse, au lieu que celle des animaux, prise à rebours, fait sentir quelque roideur par sa résistance.

La zibeline fréquente les bords des rivieres, et les endroits les plus ombragés des forêts; elle fait pour l'ordinaire son nid sous terre ou dans des creux d'arbres. L'été elle se nourrit de chair d'oiseaux, d'écureuils et de lievres; mais l'hiver, elle subsiste des bois de différents arbustes. La femelle met bas au printemps, et donne de trois à cinq petits à la fois.

Les naturels du Kamtschatka ont une méthode fort simple de prendre cet animal; ils le suivent chaussés de raquettes, jusqu'à ce qu'ils aient découvert son refuge, qui est ordinairement un terrier. Aussitôt que ce petit animal apperçoit les chasseurs, il se cache dans quelque trou d'arbre qu'ils entourent aussitôt d'un filet; ou bien ils coupent l'arbre; quelquefois ils forcent la zibeline, par le feu et la fumée, à quitter son asile, et alors elle devient leur victime; souvent aussi ils entourent l'arbre dans lequel la zibeline s'est retirée, de chiens dressés à cet effet; et faisant un

nœud coulant à une corde, ils cherchent à faire entrer dans ce lacs la tête de l'animal, qui ensuite devient une proie facile. On prend aussi ce petit quadrupede avec des trappes et des assommoirs.

La saison de lui faire la chasse est depuis le mois de novembre jusqu'à celui de février. Les peaux de zibelines sont plus estimées que celles de tous les autres animaux; il en est qui se vendent de dix à quinze livres sterling la piece. Les ventres de ces quadrupedes sont de la longueur de deux doigts et liés en paquets de quarante chacun; les quéues se vendent au cent.

Il est des zibelines qui ont passé en quelque sorte à l'état de domesticité. M. Gmélin en a vû deux qui, quand elles appercevoient un chien, se levoient sur leurs pattes de derriere pour se préparer au combat. Elles sont très inquietes et très actives dans la nuit : pendant le jour, au contraire, et sur-tout après avoir mangé, elles dorment une demi-heure ou une heure; on peut alors les prendre et les secouer sans qu'elles se réveillent.

Les zibelines se trouvent dans le nord de l'Amérique, dans la Sibérie, le Kamstchatka et la Russie asiatique.

LA MANGOUSTE OU L'ICHNEUMON.

Cet animal est ordinairement de la grosseur d'un chat, mais un peu plus long de corps, et plus court des jambes ; ses yeux sont d'un rouge écla-

tant; ses oreilles, presque nues et arrondies ; il a le nez rond et fluet ; la queue très épaisse à sa base, et allant en diminuant jusqu'à son extrémité; sa couleur est d'un gris rougeâtre pâle, à raison de ce que chacun de ses poils est tacheté de brun. Il a une petite voix douce, tenant d'une espece de murmure, et son cri ne devient aigre que lorsqu'on le frappe et qu'on l'irrite.

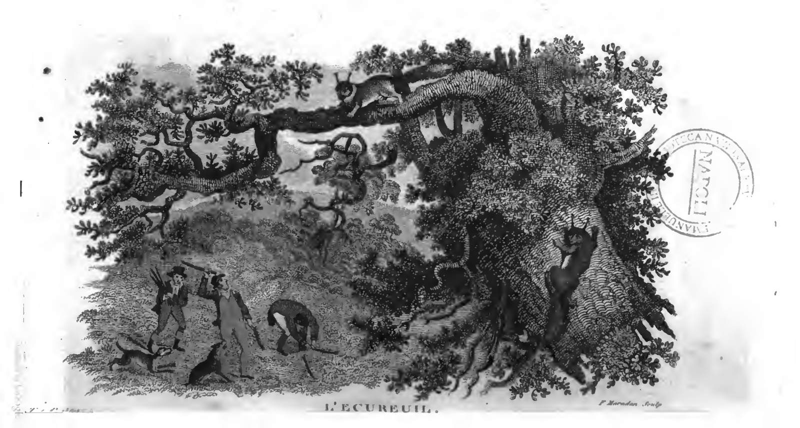
La mangouste étoit anciennement rangée parmi les divinités d'Egypte, et elle est à présent domestique dans ce pays, où on la considere comme le plus utile et le plus précieux des animaux, en ce qu'elle se montre l'ennemi implacable des couleuvres, et autres reptiles venimeux qui infectent le voisinage de la zone torride ; elle attaque les plus redoutables des serpents, et l'on prétend que quand elle est mordue par eux, elle va chercher d'une certaine plante qui lui sert d'antidote contre leur venin, après quoi elle renouvelle le combat, dont elle sort presque toujours victorieuse. Cet animal est plus utile que le chat pour purger les maisons des rats et des souris, et c'est un grand destructeur des œufs de crocodiles, qu'il va déterrer dans le sable.

« Fouché d'Obsonville avoit élevé dans l'Inde « une mangouste qui commençoit à peine à ou- « vrir les yeux ; il la nourrit d'abord avec du lait, « ensuite avec de la viande mêlée avec du riz. Cet « animal, qui fut coupé à l'âge de quatre mois, « devint plus privé qu'un chat ; il obéissoit à la « voix de son maître, et le suivoit dans la cam- « pagne. On lui apporta, un jour, une petite cou-

« leuvre d'eau, vivante ; son premier mouvement « parut être celui d'un étonnement accompagné « de colere ; son poil se hérissa d'abord, mais un « instant après, se glissant derriere le reptile, il « sauta tout-à-coup sur sa tête avec une prestesse « singuliere, la saisit et la brisa entre ses dents: « ce coup d'essai réveilla dans cette mangouste « le goût du sang et de proie inné et naturel à « l'espece; jusque là elle avoit vécu, au milieu d'une « nombreuse basse-cour, sans faire attention aux « volailles; mais un jour elle les étrangla pres- « que toutes ; elle en mangea peu, mais elle avoit « sucé le sang de quelques unes. »

Ces animaux se trouvent dans la Barbarie, au Cap de Bonne Espérance et dans l'Égypte, où ils fréquentent les bords des rivieres ; et dans les temps du débordement du Nil, ils se portent sur des terrains élevés, et dans des endroits inhabités, pour y chercher leur proie. On assure qu'ils nagent, qu'ils plongent dans les rivieres par intervalles, à la maniere de la loutre, et qu'ils restent sous l'eau pendant un temps considérable.

Il existe maintenant (1806) une mangouste à la ménagerie d'Exeter-Change; elle y a été amenée du Grand Caire, et il y a deux ans que M. Pidcok l'a en sa possession. Le gardien m'a dit qu'on la nourrissoit entièrement d'issues de volaille, et qu'il ne lui en falloit que deux ou trois onces pour sa pitance journaliere.



L'ECUREUIL.

F. Moradan Sculp

CHAPITRE VII.

Her chariot is an empty hazel-nut
Made by the joiner *squirrel*, or old grub,
Time out of mind the fairies' coach-makers.

SHAKESPEARE.

L'ÉCUREUIL.

Ce petit animal se fait admirer par l'élégance de ses formes et la vivacité de son humeur; quoique naturellement sauvage, il est aisé à apprivoiser, et malgré son extrême timidité il devient bientôt familier. Voici comme M. de Buffon parle de ce petit quadrupede.

« Sa nourriture ordinaire sont des fruits, des amandes, des noisettes, de la farine et du gland. Il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine, le corps nerveux, les membres très dispos. Sa jolie figure est encore rehaussée par une fort belle queue en forme de panache, qu'il releve jusque par-dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est pour ainsi dire moins quadrupede que les autres animaux; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main pour porter à sa bouche : au lieu de

se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts, en sautant d'un arbre à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que lorsqu'il faut la passer il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé; et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours en hiver à ces provisions; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant.

« On entend les écureuils, pendant les belles nuits d'été, crier en courant sur les arbres les uns après les autres. Ils semblent craindre l'ardeur du soleil; ils demeurent pendant le jour à l'abri dans leur domicile, dont ils sortent le soir pour s'exercer, jouer, faire l'amour, et manger : ce domicile est propre, chaud, impénétrable à la pluie; c'est ordinairement sur l'enfourchure d'un arbre qu'ils l'établissent; ils commencent par transporter des bûchettes, qu'ils mêlent, qu'ils entrelacent avec de la mousse; ils la serrent ensuite, ils la foulent, et donnent assez de capacité et de solidité à leur ouvrage pour y être à l'aise

et en sûreté avec leurs petits ; il n'y a qu'une ouverture vers le haut, juste, étroite, et qui suffit à peine pour passer ; au-dessus de l'ouverture est une espece de couvert en cône, qui met le tout à l'abri, et fait que la pluie s'écoule par les côtés, et ne pénetre pas. Ils produisent ordinairement trois ou quatre petits ; ils entrent en amour au printemps, et mettent bas au mois de mai ou au commencement de juin. »

L'écureuil est un animal toujours aux écoutes, toujours aux aguets ; on assure que si l'on touche seulement au pied de l'arbre où il se trouve, il quitte aussitôt son nid et parcourt ainsi une grande étendue de la forêt qu'il habite, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement hors de danger. Après s'être éloigné de cette maniere pendant quelques heures, à une distance considérable, lorsque l'alarme est passée, il revient à son gîte par des chemins impraticables pour tout autre quadrupede. En général, il saute de branches en branches, en franchissant de grands intervalles ; et si par fois il est obligé de descendre d'un arbre, il va grimper au plus prochain, et le fait avec une prodigieuse facilité.

Dans les pays septentrionaux les écureuils changent de couleur à l'approche de l'hiver, et deviennent parfaitement gris. Il est à remarquer que ce changement s'effectue dans ces climats mêmes lorsque ces animaux sont tenus dans des endroits échauffés par des poëles. Les écureuils se trouvent dans presque tous les pays ; mais ils sont plus

nombreux que par-tout ailleurs dans les contrées du nord et dans les pays tempérés.

L'ÉCUREUIL GRIS.

Cette espece est environ de la grosseur du lapin, et ressemble beaucoup, par ses formes et ses manieres, à l'écureuil ordinaire ; son poil est d'un gris mêlé de noir, et chaque côté de l'animal est marqué d'une raie rouge, qui s'étend sur toute sa longueur. Ces écureuils changent souvent de demeure, et quelquefois on ne peut pas en rencontrer un seul pendant un hiver entier dans des endroits où il y en avoit par milliers l'année précédente. Dans leur migration d'un pays à l'autre, ils se trouvent quelquefois obligés de traverser un lac ou une riviere, et ils le font en pleine sécurité par un temps calme ; mais si le vent est fort, et s'il s'éleve des vagues, il en périt de trois à quatre mille à la fois dans la traversée.

« Ces écureuils, dit M. de Buffon, causent beaucoup de dommages dans l'Amérique septentrionale, et sur-tout dans les plantations de maïs ; ils montent sur les épis, et les coupent en deux pour en manger la moëlle : ils arrivent quelquefois par centaines dans un champ, et le détruisent souvent dans une nuit ». Dans l'état de Maryland chacun des habitants étoit obligé, il y a quelques années, de fournir par an quatre écureuils, dont les têtes, pour prévenir toute espece de fraude, étoient livrées à l'inspecteur général du pays.

Dans les autres provinces toute personne qui tuoit un écureuil recevoit deux pences du trésor public.

La Pensylvanie seule a payé depuis janvier 1749 jusqu'à janvier 1750, une somme de huit mille livres sterling en récompenses données pour la destruction de ces animaux.

Ils font ordinairement leurs nids dans les trous des arbres avec de la paille, de la mousse, et autres substances légeres, et se nourrissent de glands, de pommes de pin, de maïs, ainsi que de différentes espèces de fruits, qu'ils déposent dans des trous sous les racines des chênes, et dans d'autres endroits. Il est très difficile de les tuer, à raison de ce qu'ils changent si lestement de place sur les arbres, qu'ils éludent le coup de fusil du plus adroit chasseur. Il est des gens qui en mangent la chair, et qui la trouvent très délicate. Leurs peaux servent en Amérique à fabriquer des souliers pour les dames, et s'importent quelquefois en Angleterre, où l'on en fait des doublures et des revers de mantes.

L'ÉCUREUIL VOLANT.

Cet animal se distingue particulièrement par une membrane velue qui s'étend presque tout autour de son corps, et l'aide à sauter d'un arbre à l'autre, quelquefois à la distance de vingt ou trente verges : sa tête est petite et ronde, sa lèvre supérieure fendue ou bifide ; ses yeux sont saillants

et noirs, ses oreilles petites et nues; il a la partie supérieure de son cou d'un brun cendré, et le ventre d'un blanc mêlé de fauve.

Les écureuils volants se réunissent toujours par bandes; on en voit plusieurs sur le même arbre, qu'ils ne quittent jamais volontairement pour courir à un autre, et où ils se tiennent constamment sur une de ses branches. Ils dorment pendant le jour, mais à l'approche de la nuit ils sont très vifs et très pétulants. En sautant à une distance considérable, ils écartent leurs jambes de derriere, et étendent leur membrane latérale, qui leur fait présenter plus de surface à l'air, et les rend plus légers. Malgré ce soutien, ils ont toujours besoin des branches inférieures de l'arbre sur lequel ils sautent, attendu que leur poids les empêche de se maintenir dans une ligne horizontale. Parfaitement instruits de cet effet de la gravitation de leur corps, ils ont soin de monter assez haut dans l'arbre sur lequel ils sont pour se préserver de tomber par terre en sautant; leurs membranes, quand elles sont étendues, agissent alors sur l'air à-peu-près de la même maniere que le cerf volant, et non pas par coups répétés comme les ailes d'un oiseau. A raison de ce que ces animaux sont naturellement plus pesants que le fluide atmosphérique, ils doivent nécessairement descendre; la distance à laquelle ils peuvent sauter dépend donc entièrement de la hauteur de l'arbre sur lequel ils se tiennent.

Catesby nous apprend que la première fois qu'il vit un troupeau de ces quadrupedes, il s'imagina

que c'étoit des feuilles d'arbres emportées par le vent; mais il fut bientôt désabusé en en appercevant un grand nombre qui se suivoient les uns les autres dans la même direction.

La femelle de l'écureuil produit de deux à quatre petits, qu'elle nourrit avec la plus grande tendresse, et qu'elle préserve du froid en les couvrant de ses membranes volantes. On les apprivoise facilement, et ils deviennent bientôt familiers. Cet animal aime la chaleur, et se plaît à se fourrer dans la manche ou dans la poche de son maître. Si celui-ci le pose à terre, il manifeste à l'instant le déplaisir que cela lui cause, en remontant aussitôt se nicher dans ses vêtements. Il se nourrit des mêmes aliments et fait ses ordures de la même maniere que les autres variétés de l'espece des écureuils.

On trouve ces animaux dans toutes les régions du nord de l'ancien et du nouveau continent; mais ils sont plus nombreux en Amérique qu'en Europe.

LE GERBO.

Le gerbo est un peu plus petit que le rat, et a beaucoup de ressemblance avec le lapin; mais il est singulièrement remarquable par la construction de ses jambes: celles de devant n'ont qu'un pouce de hauteur, et lui servent de mains pour porter sa nourriture à sa bouche; celles de derriere sont longues, nues, et formées comme celles

d'un oiseau, n'ayant chacune que trois doigts : sa queue est beaucoup plus longue que son corps, et se termine par une grosse touffe de poil. Le pelage de cet animal est long et soyeux, d'une couleur rougeâtre sur les parties supérieures du corps, et blanche sous le ventre. On trouve les gerbos en Egypte, en Barbarie, dans la Palestine et les déserts orientaux de la Sibérie. Ces animaux ont coutume de creuser des terriers dans des terrains durs et argilleux; ils forment avec beaucoup de célérité leurs habitations souterraines, non seulement avec leurs pieds de devant, mais encore à l'aide de leurs dents, et rejettent la terre avec leurs pieds de derriere, de maniere à en former un amas à l'entrée. Ces terriers ont plusieurs verges de longueur, et sont tracés en zigs-zags; mais ils ne sont pas creusés à plus de deux pieds au-dessous de la surface de la terre : ils se terminent par un grand espace ou nid où ces animaux déposent des herbes choisies. Ces souterrains n'ont ordinairement qu'une entrée; mais les gerbos, par une sagacité merveilleuse, pratiquent dans leurs nids à une très petite distance de la superficie de la terre un autre passage, que dans un cas de nécessité ils peuvent facilement percer pour se procurer le moyen de s'évader.

« Les sables et les décombres qui environnent « l'Alexandrie moderne, dit M. Sonnini, sont « très fréquentés par les gerbos; ils y vivent en « troupes, et ils y pratiquent des terriers qu'ils « creusent avec leurs ongles et leurs dents. L'on

« m'a dit qu'ils perçoient même la pierre tendre « qui est sous la couche de sable. Sans être pré- « cisément farouches, ils sont très inquiets; le « moindre bruit ou quelque objet nouveau les fait « retirer dans leurs trous avec précipitation. On « ne peut les tuer qu'en les surprenant. Les Arabes « savent les prendre vivants, en bouchant les « issues des différentes galeries de leurs terriers, « à l'exception d'une seule, par laquelle ils les « forcent de sortir. Je n'en ai jamais mangé, mais « leur chair ne passe pas pour un fort bon mets; « cependant le peuple d'Egypte ne le dédaigne « pas. Leur peau, dont le poil est doux et luisant, « est employée à des fourrures communes.

« J'ai nourri pendant quelque temps en Egypte « six de ces animaux dans une grande cage de fil de « fer: dès la premiere nuit ils en avoient entière- « ment déchiqueté les montants et les traverses de « bois, et je fus obligé de faire garnir l'intérieur de « la cage avec du fer blanc. Ils mangeoient du blé, « du riz, des noix, et de toutes sortes de fruits; ils « se plaisoient beaucoup au soleil; aussitôt qu'on « les mettoit à l'ombre, ils se serroient les uns « contre les autres, et paroissoient souffrir de la « privation de la chaleur.

« On a dit que les gerbos dormoient de jour et « jamais de nuit. Pour moi, j'ai vu tout le con- « traire: dans l'état de liberté, on les rencontre « en plein jour à l'entour de leurs habitations sou- « terraines; et ceux que j'ai nourris n'étoient « jamais plus vifs ni plus éveillés que quand ils « étoient au grand soleil. Quoiqu'ils aient beau-

« coup d'agilité dans leurs mouvements, la dou-
« ceur et la tranquillité semblent former leur
« caractere. Les miens se laissoient aisément tou-
« cher; il n'y avoit entre eux ni bruit, ni querelles,
« lors même qu'il s'agissoit de prendre leur nour-
« riture : ils ne témoignoient du reste ni joie, ni
« crainte, ni reconnoissance; leur douceur n'étoit
« point aimable, n'étoit point intéressante; elle pa-
« roissoit être l'effet d'une froide et complete indif-
« férence, qui approchoit de la stupidité. Trois de
« ces gerbos périrent successivement avant mon
« départ d'Alexandrie ; j'en perdis deux autres
« pendant une traversée un peu rude jusqu'à l'isle
« de Rhodes, où le dernier, par la négligence de
« celui qui en étoit chargé, sortit de sa cage et
« disparut. Je le fis chercher exactement quand on
« déchargea le vaisseau, mais sans succès; il avoit
« été sans doute dévoré par les chats.

« Ces petits animaux paroissent difficiles à con-
« server en captivité, encore plus à transporter
« dans nos climats. Il est bon, au reste, d'avertir
« ceux qui tenteroient d'en amener en Europe,
« des précautions qu'il est indispensable d'em-
« ployer pour les conduire dans les vaisseaux ;
« elles sont les mêmes que celles que l'on prend
« pour apporter les agoutis, les accouchis et les
« autres quadrupedes à dents rongeantes de l'A-
« mérique : on les enferme dans des cages ou dans
« des tonneaux, d'où ils ne puissent pas sortir.
« Leur naturel les portant à tout dévorer, ils oc-
« casionneroient, dans le cours d'un voyage, des
« avaries considérables; et pouvant même ronger

F. Maradan Sculp.

LE LIEVRE.

« le bois le plus dur, ils mettroient les vaisseaux « en danger. »

LE LIEVRE.

Cet animal timide et sans méchanceté se trouve dans toutes les parties septentrionales du globe, et il est si généralement connu, que nous nous dispenserons d'en donner ici une description particuliere. Il est bon de remarquer néanmoins, qu'à raison de ce qu'il se trouve dépourvu de tous moyens de défense, la nature lui a généralement donné des formes appropriées à ses dangers et à son genre de vie. Ainsi, la grandeur et la saillie de ses yeux le mettent à même d'appercevoir les objets de tous les côtés ; ses oreilles longues et tubulées, peuvent se mouvoir en tous sens avec beaucoup de facilité, et accueillent les sons les plus éloignés ; enfin, la force musculeuse de ses jambes de derriere lui donne le pouvoir de devancer tous ses ennemis. La couleur de son corps, qui ressemble à celle du chaume ou d'un terrain en friche, contribue évidemment aussi à la sûreté de ce quadrupede. On assure que dans les contrées septentrionales, ils deviennent d'une blancheur éclatante, lorsque les neiges commencent à tomber ; singularité qui les met en état d'arrêter, jusqu'à un certain point, les poursuites du chasseur. On a vu des lievres blancs dans le midi de l'Angleterre ; et l'on prétend, qu'en 1797, on en tua un, dans le comté de Shrop, qui pesoit neuf li-

vres. La femelle a moins de force et d'agilité que le mâle, et elle est par conséquent plus timide; mais on dit qu'elle sait multiplier davantage ses ruses et ses détours.

Comme les lievres se tiennent le plus souvent en rase campagne, leurs pieds sont garnis de poil en dessus et en dessous; le soir, quand il fait clair de lune, c'est un plaisir de les voir jouer, courir, folâtrer ensemble et se poursuivre les uns les autres; mais ils prennent facilement l'alarme, et, au moindre bruit, ils fuient de différents côtés. Leur pas est une espece de galop, ou une rapide succession de sauts; ils sont extrêmement vîtes.

En général, les lievres se nourrissent le soir, et dorment au gîte pendant le jour; l'hiver, leur instinct les porte à chercher un gîte exposé au midi, pour qu'ils puissent recueillir toute la chaleur possible de la saison; et en été, lorsqu'ils sont incommodés par lès ardeurs du soleil, ils changent leur gîte pour en prendre un autre placé au nord; mais, dans ces deux cas, ils ont toujours soin de choisir un endroit où les objets qui les environnent soient de la couleur de leur poil.

Les lievres varient considérablement par la grosseur et par le poids: on prétend que les plus petits habitent l'isle d'*Ilai*, et les plus gros l'isle de *Man*. M. de Buffon assure que plus le pays où ils se trouvent est froid, plus ils sont gros et pesants. Leur extrême timidité et leur crainte perpétuelle du danger, les empêchent d'engraisser; mais, dans l'état de domesticité, ils prennent beaucoup d'embonpoint. « Ils se nourrissent principa-

« lement, dit le Pline français, d'herbes, de ra-
« cines, de feuilles, de fruits, de grains, et pré-
« férent les plantes dont la séve est laiteuse ; ils
« rongent même l'écorce des arbres pendant l'hi-
« ver, et il n'y a guere que l'aune et le tilleul aux-
« quels ils ne touchent pas. »

On a observé que ces animaux pulluloient en tout temps, à l'exception seulement de deux mois dans les grands froids de l'hiver. La femelle porte un mois, et donne, par portée, deux ou trois petits, qu'elle allaite pendant trois semaines ; mais au bout de ce terme, ils se séparent pour chercher leur nourriture, et établissent leur gîte à environ soixante ou quatre-vingts pas les uns des autres.

Le révérend pere Daniel cite pour exemple de leur fécondité, qu'une paire de lievres, mâle et femelle, furent renfermés dans un jardin, pendant l'espace d'un an, au bout duquel on trouva que le produit de cet accouplement avoit donné cinquante-sept lievres des deux sexes, y compris les premiers pere et mere.

Les putois, les belettes et différents oiseaux de proie sont les ennemis naturels du lievre ; le chien aussi le poursuit par instinct ; et l'homme, qui est beaucoup plus formidable pour lui que ces animaux, emploie toutes sortes de ruses pour s'emparer de ce quadrupede, qui fait les délices de sa table. Quelquefois on se sert du faucon pour le prendre, et on emploie à cet effet le faucon d'Islande, mais ce raffinement de cruauté offre un spectacle affligeant, car le lievre alors est tellement convaincu de la supériorité de son ennemi, qu'il

ne bouge pas de sa place s'il n'est relancé par un lévrier qui le fait lever; et aussitôt il devient la proie du faucon.

Les Druides et les Bretons de la plus haute antiquité traitoient d'impiété l'action de manger la chair de cet animal. Les Romains cependant la regardoient comme un mets très délicat; et elle est aujourd'hui généralement estimée par les Européens, à raison de son fumet.

Les détours que fait le lievre lorsqu'il est poursuivi sont surprenants et curieux. Les différents stratagêmes auxquels il a recours pour échapper à son ennemi, annoncent un degré prodigieux d'instinct et de sagacité. Quand un de ces animaux a été chassé de près pendant un temps considérable, il lui arrive quelquefois d'expulser un autre lievre de son gîte, et de prendre sa place; s'il il est vivement poursuivi, il se mêle avec des troupeaux de moutons ou grimpe sur un vieux mur, et se cache sur son faîte dans l'herbe; ou, enfin, il traverse une riviere à plusieurs reprises, et à de petites distances les unes des autres. « J'ai vu, dit Fouilloux, un lievre si malicieux, que depuis qu'il oyoit la trompe, il se levoit du gîte, et eût-il été à un quart de lieue de là, il s'en alloit nager en un étang, se relaissant (c'est-à-dire, s'arrêtant et se couchant sur le ventre) au milieu d'icelui sur des joncs, sans être nullement chassé des chiens. »

« Mais c'est là, dit M. de Buffon, le plus grand effort de l'instinct des lievres, car leurs ruses ordinaires sont moins fines et moins recherchées; ils se

contentent, lorsqu'ils sont lancés et poursuivis, de courir rapidement, et ensuite de tourner et revenir sur leurs pas. En général, tous les lievres qui sont nés dans le lieu même où on les chasse, ne s'en écartent gueres, ils reviennent au gîte. »

Ces animaux sont très doux, et susceptibles d'éducation; il arrive quelquefois cependant qu'on ne peut pas parvenir à les accoutumer à la domesticité; car souvent même, quand on les a pris jeunes, qu'on les a élevés chez soi, et qu'on a eu pour eux toutes sortes de soins et d'attentions, ils ne sont pas plutôt parvenus à un certain âge, qu'ils saisissent la premiere occasion de recouvrer leur liberté.

Le docteur Townson, étant à Gottingue, prit tant de peine pour éduquer un très petit levraut, qu'il réussit à le rendre plus familier que ne l'est ordinairement cet animal. Il devint bientôt si folâtre, qu'il grimpoit et couroit sur son sopha et sur son lit; quelquefois, dans ses jeux, il sautoit sur lui, et le frappoit avec ses pattes de devant; ou lorsqu'il étoit à lire, il lui faisoit tomber son livre des mains; mais toutes les fois qu'un étranger entroit dans l'appartement, il manifestoit des signes d'alarme.

M. Borlase assure avoir vu un lievre si familier, qu'il mangeoit dans la main, qu'il couchoit sur une chaise dans la chambre où tout le monde se tenoit, et qu'il paroissoit, sous tous les rapports, aussi à son aise et aussi content dans sa situation que l'eût été un chien de compagnie. Quelquefois il alloit dans le jardin; mais après s'être

repû, il rentroit dans l'appartement et prenoit sa place d'habitude. Sa compagnie ordinaire consistoit dans un levrier et un chien épagneul, tous deux si éperdument épris de la chasse, que quelquefois ils y alloient seuls ; le lievre passoit toute la soirée avec ces animaux, et dormoit sur le même tapis, et quelquefois ils reposoient les uns sur les autres.

Les écrivains les plus respectables ont cité des exemples de lievres qui ont été adoptés et nourris par leur ennemi naturel, le chat.

« Mon ami, dit M. White dans son histoire na« turelle de Selborne, avoit un très jeune levraut, « qu'on lui avoit apporté, et que les domestiques « éleverent à la cuiller avec du lait; dans le même « temps sa chatte mit bas, et ses petits furent as« sommés et enterrés dans le jardin. Le levraut se « trouva perdu à cette époque, et on supposa que « quelqu'un l'avoit tué. Une quinzaine après néan« moins, comme le maître de la maison se reposoit « sur une chaise dans son jardin, il vit la chatte qui « accouroit vers lui, la queue relevée, en miau« lant d'une voix étouffée, comme font ordinaire« ment ces animaux quand ils appellent leurs pe« tits. Il apperçut, un moment après, quelque « chose qui bondissoit derriere lui; c'étoit le jeune « levraut que la chatte avoit allaité, et qu'elle con« tinua de nourrir avec la plus grande affection.

« Cet étrange attachement, continue notre au« teur, provenoit, suivant toutes les apparences, « d'un sentiment de tendresse maternelle que la « perte de ses petits avoit éveillé dans cette bête,

« ainsi que du soulagement qu'elle avoit éprouvé « en laissant tetter ses mamelles trop gonflées par « le lait; et l'habitude ensuite lui avoit inspiré au- « tant d'amour pour cet animal étranger, que s'il « eût été un de ses chats. »

Le docteur Darwin rapporte dans sa Zoonomie, qu'un ecclésiastique d'Elford près de Lichtfield, ayant emporté les petits d'une hase qu'il avoit tuée, il les donna à une chatte à laquelle on avoit tout récemment enlevé ses nourrissons. Cette bête les emporta aussitôt, leur donna à teter, et les éleva comme si elle eût été leur propre mere.

On peut donner pour preuve de la docilité de cet animal, l'exemple d'un lievre que l'on voyoit, il y a quelques années, à Saddler's Wells (1), et qui battoit du tambour avec ses pattes de devant, tandis qu'une personne faisoit le tour du théâtre avec cet instrument. Il est impossible de concevoir comment un animal aussi timide a pu être amené à soutenir la présence d'une assemblée qui le couvroit d'applaudissements, et un éclat de lumieres auquel il n'étoit nullement accoutumé ; mais le fait est incontestable (2).

La fourrure du lievre est d'une grande utilité à la fabrication des chapeaux, et c'est pour cette raison que plusieurs milliers de peaux de ces qua-

---

(1) Endroit à une lieue de Londres, où jouent des théâtres dans le genre de ceux de la Gaieté et de l'Ambigu-Comique. (*Note du traducteur.*)

(2) Un lievre aussi familier se voit aujourd'hui (1810), en public, à Paris, sur les boulevards. (*Note du trad.*)

drupedes sont annuellement importés de la Russie en Angleterre.

LE LAPIN.

Cet animal, quoique très ressemblant par la forme et le caractere à celui qui le précede, constitue cependant une espece distincte; et lorsqu'on l'enferme avec le lievre, il en résulte un combat affreux, dans lequel l'un des deux succombe.

La fécondité du lapin est encore plus considérable que celle du lievre, attendu que la femelle du premier met bas sept fois par ans, et qu'elle donne sept à huit petits par chaque portée. En supposant donc que ces portées soient régulieres pendant l'espace de quatre ans, au bout de cet intervalle de temps, la progéniture d'une seule paire de ces animaux s'élevera à près d'un million et demi de lapins.

Leurs ennemis cependant sont si nombreux qu'ils empêchent que leur accroissement ne devienne nuisible à l'espece humaine; car les lapins, indépendamment qu'ils nous servent de nourriture, sont encore dévorés par des bêtes de proie de toute espece. Malgré tous ces obstacles à leur propagation, ces animaux, du temps des Romains, devinrent cependant un fléau tellement redoutable dans les isles Baléares, que les habitants furent obligés d'employer le secours de la force militaire, et de se servir de furets qui

surent bientôt arrêter les progrès de cette calamité.

« Quelques jours avant de mettre bas, dit « M. de Buffon, les hases se creusent un nou« veau terrier, non pas en ligne directe, mais en « zig-zag, au fond duquel elles s'arrachent, sous le « ventre, une assez grande quantité de poils dont « elles font une espece de lit pour recevoir leurs « petits. Pendant les deux premiers jours, elles ne « les quittent pas ; elles ne sortent que lorsque le « besoin les presse, et reviennent dès qu'elles ont « pris de la nourriture : dans ce temps, elles man« gent beaucoup et fort vîte ; elles soignent et al« laitent leurs petits pendant plus de six semaines. « Jusqu'alors le pere ne les connoît point ; il n'entre « pas dans le terrier qu'a pratiqué la mere ; souvent « même, quand elle en sort et qu'elle y laisse ses pe« tits, elle en bouche l'entrée avec de la terre dé« trempée de son urine ; mais lorsqu'ils commencent « à venir au bord du trou, et à manger du sene« çon et d'autres herbes que la mere leur présente, « le pere semble les reconnoître ; il les prend entre « ses pattes, il leur lustre le poil, il leur leche les « yeux ; et tous, les uns après les autres, ont éga« lement part à ses soins. Dans ce même temps, « la mere lui fait beaucoup de caresses, et sou« vent devient pleine peu de jours après. »

La fourrure de cet animal est la principale matiere de la fabrication des chapeaux ; on la mêle avec une certaine quantité de poil de castor.

CHAPITRE VIII.

In silent horror o'er the boundless waste
The driver Hassan with his *camels* past;
One cruse of water on his back he bore,
And his light scrip contain'd a scanty store;
A fan of painted feathers in his hand,
To guard his shaded face from scorching sand.
The sultry sun had gain'd the middle sky,
And not a tree, and not a herb was nigh;
The beasts, with pain, their dusty way pursue,
Shrill roar'd the winds, and dreary was the view.
COLLINS.

LE CHAMEAU.

Les différentes qualités du cheval, de la vache et de la brebis semblent être réunies dans cet animal. « Les Arabes, dit M. de Buffon dans ce « genre de style qui n'appartient qu'à lui, regar- « dent le chameau comme un présent du ciel, un « animal sacré avec lequel ils peuvent mettre en « un seul jour cinquante lieues de désert entre « eux et leurs ennemis. Toutes les armées du mon- « de périroient à la suite d'une troupe d'Arabes; « aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. « Qu'on se figure un pays sans verdure et sans « eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des « plaines sablonneuses, des montagnes encore

« plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le re-
« gard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun
« objet vivant, une terre morte et pour ainsi dire
« écorchée par les vents, laquelle ne présente que
« des ossements, des cailloux jonchés, des rochers
« debout ou renversés, un désert entièrement dé-
« couvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous
« l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui
« rappelle la nature vivante. Solitude absolue, mille
« fois plus affreuse que celle des forêts; car les
« arbres sont encore des êtres. Pour l'homme qui
« se voit seul, plus isolé, plus dénué, plus perdu
« dans ces lieux vuides et sans bornes, il voit par-
« tout l'espace comme son tombeau. La lumiere
« du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne
« renaît que pour éclairer sa nudité, son impuis-
« sance, et pour lui présenter l'horreur de sa si-
« tuation, en reculant à ses yeux les barrieres du
« vuide, en étendant autour de lui l'abyme de l'im-
« mensité qui le sépare de la terre habitée, im-
« mensité qu'il tenteroit en vain de parcourir; car
« la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent
« tous les instants qui lui restent entre le déses-
« poir et la mort. »

Les noms de chameau et de dromadaire n'indiquent pas deux especes différentes, mais spécifient deux variétés, dont la premiere a deux protubérances sur le dos, tandis que la derniere n'en a qu'une. La hauteur du chameau est d'environ six pieds, et son corps est couvert d'un poil brun ou châtain; il a la tête courte, les oreilles petites, et

un cou long incliné. Ce quadrupede est encore remarquable par une forte callosité au bas du poitrail, une à chaque genou, et une dans l'intérieur de chaque jambe; ses pieds sont plats et revêtus d'une semelle dont l'intervalle n'est marqué que par un sillon peu profond, ce qui procure à cet animal la faculté de parcourir les sables brûlants de l'Arabie sans être sujet à avoir des crevasses à ses sabots.

Les chameaux sont domestiques dans différentes contrées du Levant, et servent à porter de lourds fardeaux, à traverser des déserts sablonneux, travail que des chevaux ne pourroient pas faire. Le sable paroît être leur élément naturel, car à peine l'ont-ils quitté pour toucher la terre qu'ils ne peuvent plus se tenir sur leurs pieds, et que les chûtes fréquentes qu'ils font leur deviennent très funestes.

La faculté qu'ils ont de s'abstenir de boire les met en état de cheminer sans interruption pendant sept, huit, et même quinze jours, dans des contrées absolument dépourvues d'eau, sans avoir besoin d'aucun liquide; ils jouissent de la propriété de découvrir une source à la distance d'une demi-lieue, et après une longue abstinence, ils dirigent leurs pas vers cette source long-temps avant que leurs conducteurs puissent se douter de l'endroit où elle est. Ils font un voyage de plusieurs journées, ayant pour toute nourriture quelques dattes seches ou quelques boules de farine d'orge, ou enfin quelques misérables plantes épineuses qu'ils rencontrent dans les déserts. M. De-

non nous apprend que dans tout le cours de son voyage en Egypte, les chameaux de la caravane n'avoient par jour qu'une simple ration de pois qu'ils s'occupoient à mâcher soit en marchant soit en restant couchés sur le sable brûlant, sans témoigner la moindre marque de mécontentement : la faculté étonnante qu'ils ont de s'abstenir de boire paroît, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, être l'effet de leur structure interne.

Le second estomac étant chez ces animaux formé de nombreuses cellules de plusieurs pouces de profondeur, et dont l'orifice paroît susceptible d'une contraction musculaire, il est probable que le chameau, lorsqu'il boit, a le pouvoir de diriger l'eau dans ces cellules ou augets, et de l'empêcher de passer dans le premier estomac; que par ce moyen une certaine quantité d'eau se trouve séparée des aliments, et qu'elle sert quand il en est besoin à les humecter dans leur passage au véritable estomac.

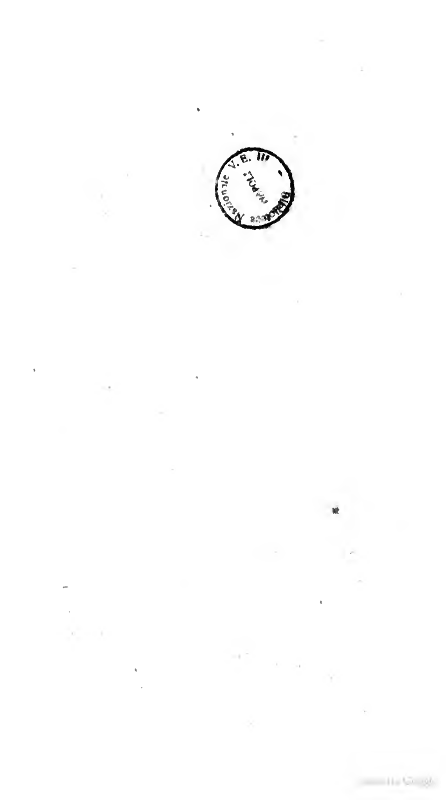
Lorsque les gens qui voyagent dans l'Arabie éprouvent une grande disette d'eau, ils prennent le parti de tuer un chameau pour obtenir celle qui est contenue dans son estomac, et qui est toujours salubre et douce.

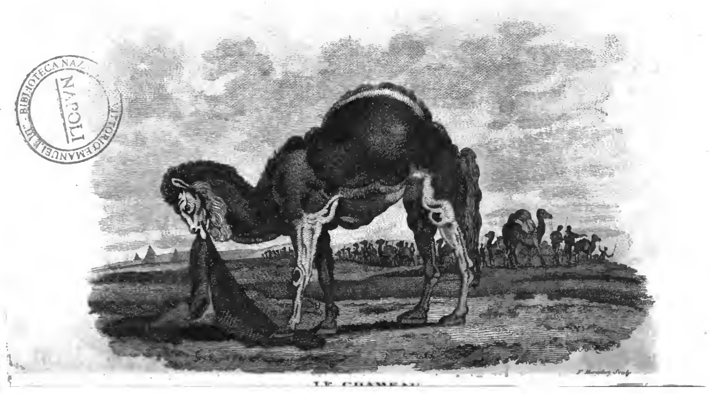
La charge ordinaire des chameaux est de 1000 à 1200 livres, et avec ce fardeau ils traversent le désert en faisant dix à douze lieues par jour. Lorsqu'on est sur le point de charger ces animaux, ils plient aussitôt le genou au commandement de leur conducteur; quand il leur arrive de se montrer désobéissants, on les corrige à coups de bâ-

ton ou en leur tirant le cou, et alors, comme s'ils se sentoient oppressés, ils poussent un gémissement sourd, s'accroupissent contre terre, et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'on leur ordonne de se relever. Ils traversent, malgré leurs pesants fardeaux, les rivieres les plus profondes et les plus rapides, et il est très rare qu'il leur arrive quelque accident, ainsi qu'aux personnes qui les montent; si on les surcharge, ils donnent des coups de tête aux gens qui les oppriment, et poussent quelquefois les cris les plus lamentables.

Les chameaux, quoique fort doux et fort traitables, sont excessivement sensibles aux injustices et aux mauvais traitements, et conservent le sentiment d'une injure jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de se venger; quelque prompts qu'ils soient néanmoins à satisfaire leur ressentiment, ils n'en conservent aucun quand une fois ils se sont fait justice, et il leur suffit même, dans ce cas, de croire avoir satisfait leur vengeance. Lors donc qu'un Arabe a excité la fureur d'un chameau, il jette à terre ses vêtements dans un endroit où il soupçonne que l'animal doit passer, et les dispose de maniere à faire croire qu'ils couvrent un homme endormi; l'animal reconnoît les habits, les saisit entre ses dents, les secoue avec violence, et les foule aux pieds dans un transport de rage: quand sa colere est appaisée, il les laisse, et le propriétaire de ces vêtements peut se montrer en toute sécurité.

« Les dromadaires, qui sont une variété du « chameau, lassés de l'impatience de leurs cava-


Nazionale V.E. III



LE CHAMEAU

« liers, s'arrêtent quelquefois tout court, dit « M. Sonnini, se tournent pour les mordre en « jetant des cris de rage ; le seul parti à prendre « dans cette circonstance est de les flatter et de « leur donner le temps de se remettre. »

Comme les éléphants, ces animaux ont des accès de fureur périodiques, dans lesquels on les a souvent vus serrer un homme entre leurs dents, le renverser par terre et le fouler aux pieds. Lorsqu'on laisse ces quadrupedes dans un gras pâturage, ils mangent, dans l'espace d'une heure, de quoi ruminer toute la nuit et se nourrir le lendemain ; il leur arrive très rarement néanmoins de rencontrer de pareils herbages ; cette nourriture au surplus ne leur est pas nécessaire, car ils préferent les épines, les orties, le genêt, la cassie, et autres végétaux dont les tiges sont piquantes, aux plantes les plus douces.

Voici comme M. de Buffon s'exprime sur ce quadrupede. « Le chameau est plus anciennement, plus « complètement, et plus laborieusement esclave « qu'aucun des autres animaux domestiques. Il « l'est plus anciennement, parcequ'il habite les cli- « mats où les hommes se sont le plus anciennement « policés ; il l'est plus complètement, parceque dans « les autres especes d'animaux domestiques, telles « que celles du cheval, du chien, du bœuf, de la bre- « bis, du cochon, etc., on trouve encore des in- « dividus dans leur état de nature, des animaux « de ces mêmes especes qui sont sauvages, et que « l'homme ne s'est pas soumis ; au lieu que dans « le chameau l'espece entiere est esclave ; on ne

« le trouve nulle part dans sa condition primitive « d'indépendance et de liberté ; enfin il est plus « laborieusement esclave qu'aucun autre, parce- « qu'on ne l'a jamais nourri ni pour le faste, comme « la plupart des chevaux, ni pour l'amusement, « comme presque tous les chiens, ni pour l'usage « de la table, comme le bœuf, le cochon, le mou- « ton ; que l'on n'en a jamais fait qu'une bête de « somme, qu'on ne s'est pas même donné la peine « d'atteler ni de faire tirer, mais dont on a regar- « dé le corps comme une voiture vivante qu'on pou- « voit tenir chargée et surchargée même pendant le « sommeil, car lorsqu'on est pressé on se dispense « quelquefois de leur ôter le poids qui les accable « et sous lequel ils s'affaissent pour dormir, les « jambes pliées et le corps appuyé sur l'estomac ; « aussi portent-ils toutes les empreintes de la ser- « vitude et les stigmates de la douleur. »

Quelques jours après la naissance d'un chameau, l'Arabe auquel il appartient plie ses membres sous son ventre, le contraint à rester par terre et le charge dans cette situation d'un fardeau assez pesant, dont il ne le délivre jamais que pour le charger d'un plus fort. Au lieu de servir à manger à l'animal quand il a faim, et de lui donner à boire quand il a soif, il regle ses repas, et le force par degrés à faire de longs voyages et à se soumettre en même temps à une diminution de pitance. Lorsque l'animal a acquis un peu de force, il le dresse à la course, et son émulation est excitée par l'exemple des chevaux qui, avec le temps, le

rendent fort agile, et même plus qu'il ne le seroit devenu sans cette espece de rivalité.

L'allure du chameau étant le grand trot, celui qui le monte est obligé de se servir d'une selle qui est percée dans le milieu et munie à chaque arçon d'un morceau de bois placé en ligne droite ou horizontale; M. Denon dit que la premiere fois qu'il monta sur un de ces animaux, il craignit beaucoup que le balancement de son allure ne le jetât par-dessus sa tête, mais il fut bientôt désabusé; car, une fois en selle, il trouva qu'il n'y avoit qu'à obéir aux mouvements du chameau, et qu'il étoit impossible d'être plus agréablement placé pour un long voyage, attendu sur-tout qu'il n'y avoit d'autre attention à donner à l'animal que celle de le faire changer de direction.

Les conducteurs des chameaux ont chacun un bâton dont ils se servent avec beaucoup de ménagement et seulement lorsque le cas l'exige, et les personnes qui montent ces animaux les excitent avec une longue courroie de cuir en les stimulant en même temps d'un léger sifflement de la langue, comme font les Européens de leurs chevaux.

On a fait différents essais pour introduire ces quadrupedes dans nos isles occidentales, mais ces tentatives n'ont obtenu aucun succès; les gens du pays ignoroient absolument les habitudes de ces animaux et la maniere de les nourrir; cet inconvénient, joint aux piqûres des insectes appelés chigos, qui s'insinuent dans les plantes de leurs pieds et y causent des inflammations et des ulceres, a rendu

les chameaux absolument inutiles dans ces contrées.

La chair de ces quadrupedes, quoique seche et dure, est tellement estimée par les habitants de l'Egypte, qu'il n'y a pas encore long-temps qu'au Caire et à Alexandrie il étoit défendu d'en vendre aux chrétiens. Dans la Barbarie, on en sale et fume la langue pour la transporter en Italie et dans d'autres contrées. Non seulement le poil du chamau est un objet de commerce, mais on fait du cuir de sa peau, et toutes les parties de son corps occupent une place dans la pharmacopée de la Chine.

LE BISON.

Cet animal a des cornes rondes et courtes, dont la pointe est tournée en dehors, le front très large, l'œil d'une expression féroce et étincelant, une protubérance sur les épaules aussi forte que celle du chameau, et une longue criniere onduleuse qui forme une espece de barbe sous son menton. Il a les parties inférieures de son corps excessivement fortes et ramassées, et celles du train de derriere comparativement plus foibles.

Les bisons errent par nombreux troupeaux et pâturent dans les savannes. Le matin et le soir, pendant les grandes chaleurs du jour, ils se reposent près le cours des rivieres et des ruisseaux, laissant une empreinte si profonde de leurs pieds dans les terrains humides, à raison de l'énorme

pesanteur de leur corps, que les Indiens suivent facilement leurs traces, et parviennent à les tuer. Cette chasse néanmoins exige les plus grandes précautions ; attendu que ces quadrupedes ont le flair très fin, que du moment qu'ils sentent un ennemi, ils prennent la fuite, et que lorsqu'ils sont légèrement blessés ils entrent en fureur et écrasent à coups de cornes et de pieds leurs adversaires. Les chasseurs approchent de très près de ces animaux, qui ne les poursuivent pas à raison de ce qu'ils sont presque rendus aveugles par les longs crins qui leur couvrent les yeux; en les couchant en joue, les Indiens les ajustent au défaut de l'épaule, et les tuent du premier coup.

La chasse des bisons est l'occupation constante des sauvages; ils forment entre eux un grand bataillon carré, et commencent par mettre le feu à l'herbe qui, dans certaines saisons, est très longue et très seche; à mesure que le feu se propage ils s'avancent en serrant les rangs; ces animaux, effrayés par la lueur des flammes, fuient en désordre de tous les côtés, et pas un seul d'eux n'échappe.

Dans la Louisiane, les gens qui chassent ces quadrupedes sont montés sur des chevaux et armés de longues lances dont le fer a la forme d'un croissant; ils approchent sous le vent, et aussitôt que ces animaux les sentent, ils s'enfuient avec la plus grande précipitation; mais la vue des chevaux calme leur frayeur, et la plupart d'entre eux, à raison de la nourriture abondante dont ils sont repus, sont, à certaines époques de l'année, si

gras et si puissants qu'ils sont obligés de ralentir leur marche; aussitôt que les chasseurs les ont atteints, ils cherchent à leur porter un coup au-dessus du jarret, de maniere à en diviser le tendon et à pouvoir plus facilement se saisir de leur proie.

Dans différentes parties de l'Amérique méridionale, la chasse de ces animaux commence par une espece de fête, et finit par un repas dont un des plus gros fait entièrement les frais; aussitôt qu'un troupeau de bisons est apperçu dans la plaine, les meilleurs cavaliers se disposent à le charger, et se rangent sur un demi-cercle très étendu; alors ils le chassent sur tous les points; au bout de quelque temps ces quadrupedes sont si las qu'ils paroissent excédés de fatigue; mais les chasseurs continuent de les forcer à fuir en poussant des cris effroyables; ces animaux alors quittent la plaine, et ceux qui ne sont pas assez lestes pour s'échapper sont massacrés.

Pour donner une idée de la force prodigieuse des bisons, il suffit de faire observer qu'en fuyant à travers les bois ils abattent des arbres beaucoup plus gros que le bras d'un homme, et qu'ils courent à travers la neige la plus épaisse avec plus de rapidité qu'un Indien ne pourroit traverser sa surface congelée avec des chaussures en raquettes.

« J'ai été témoin de cette particularité, dit « M. Hearne, et j'eus un jour la vanité de croire « que je pourrois courir de front avec eux; mais, « quoique j'eusse alors la réputation d'être très

« alerte à courir sur la neige avec des raquettes, « j'eus bientôt l'occasion de reconnoître que je « n'étois pas de force à suivre ces animaux, quoi- « qu'ils enfoncent si profondément dans la neige « que leur grosse corpulence y pratique une tran- « chée aussi large que si on y eût traîné plusieurs « sacs d'une grosseur énorme. »

Les bisons montrent beaucoup de sagacité à se défendre contre les loups; lorsqu'ils ont éventé une bande de ces bêtes féroces, leur troupeau forme un cercle, au milieu duquel il place les plus foibles d'entre eux, tandis que les plus forts se rangent à sa circonférence, présentant ainsi un front impénétrable de cornes; si néanmoins les loups parviennent à les attaquer par surprise, un grand nombre de ceux qui sont les plus foibles ou les plus puissants sont victimes de ces ennemis carnassiers.

Les différentes parties du bison sont employées à plusieurs objets utiles. On fait des fourniments de ses cornes; sa peau sert aux Indiens à faire des vêtements et des souliers; et l'on fabrique avec son poil des gants, des bas, et des jarretieres.

Le suif de cet animal forme un objet de commerce très important, et la chair qui se trouve sur ses épaules est, dit-on, très délicate; on a essayé d'amener à l'état de domesticité quelques uns de ces quadrupedes en les prenant jeunes et en les mêlant avec des bœufs de l'espece ordinaire; mais lorsqu'ils prenoient de l'âge ils devenoient toujours intraitables, et avec le secours de leur force irrésistible ils brisoient les clôtures

les plus solides, prenoient la fuite, et excitoient le reste du bétail à les suivre. M. Pidcock, d'Exeter-Change, a eu un de ces animaux pendant deux ans, qui, dit-on, a conservé toujours sa férocité naturelle; sa peau est maintenant empaillée et exposée dans la ménagerie.

LE BUFFLE.

Cet animal a, dans l'ensemble de sa forme, une grande ressemblance avec le bœuf; mais il en diffère par les cornes, et par quelques autres particularités dans sa structure interne; la longueur du bufle, d'après Sparrman, est d'environ huit pieds, et sa hauteur de cinq pieds et demi. Les membres de ce quadrupede sont, proportionnellement à sa grosseur, plus robustes que ceux du bœuf, et ses fanons descendent beaucoup plus bas; ses oreilles pendantes, qui ont environ un pied de longueur, sont couvertes en grande partie par les extrémités inférieures de ses cornes, qui décrivent une courbe, dont la partie convexe penche vers la terre, et les extrémités sont relevées: ces cornes sont singulieres par leur forme et par leur position; leur base a treize pouces de largeur; et elles ne sont éloignées l'une de l'autre que d'un pouce, par un canal ou sillon qui les sépare; elles prennent alors une forme sphérique, et s'étendent sur une grande partie de la tête.

Le poil de ces animaux est d'un brun obscur,

p. 331.



LE BUFFLE.

et leur queue est courte, et touffue à son extrémité ; ils aiment à se vautrer dans la fange, et traversent à la nage les plus grands fleuves avec beaucoup de facilité. Leur bosse n'est pas, comme l'ont prétendu certains auteurs, une grosse loupe de chair, mais elle est occasionnée par des os qui obligent les articulations des épaules à prendre plus d'alongement que n'en ont celles des autres animaux.

Les buffles se trouvent le plus ordinairement dans les contrées brûlantes de l'Inde et de l'Afrique ; mais ils ont été introduits dans quelques parties de l'Europe, où ils se sont naturalisés. Ils sont fort communs dans toutes les contrées orientales du globe, ainsi que dans l'Italie ; et on en voit de nombreux troupeaux qui traversent, tous les matins, le Tigre et l'Euphrate. Ils marchent en se tenant serrés, et le bouvier qui les mene, et qui est monté sur l'un d'eux, se tient parfois debout, et parfois couché; et si quelqu'un de ceux qui sont sur les côtés se dérange, il marche légèrement de dos en dos pour le faire avancer et rentrer dans les rangs.

Une circonstance relative à ces animaux, et digne d'attention, se trouve rapportée par les personnes qui ont achevé le voyage autour de l'océan Pacifique, commencé par le capitaine Cook. Lorsque ces voyageurs furent arrivés à Pulo Condore, ils se procurerent huit buffles, qu'on devoit amener à leurs vaisseaux avec des cordes passées à travers leurs narines et autour de leurs cornes : mais lorsque ces animaux furent en vue de l'équipage,

ils devinrent si furieux, que quelques uns d'entre eux arracherent les cordages de leurs naseaux et se mirent en liberté; d'autres déracinerent les buissons auxquels on avoit jugé nécessaire de les attacher. Tous les moyens, en un mot, qu'on employa pour leur embarquement eussent été inutiles, sans le secours de quelques enfants, dont ils se laisserent approcher, et qui parvinrent à calmer leur furie.

Lorsque ces buffles furent dans la rade, ce fut par l'entremise de ces mêmes enfants, qui aiderent à enlacer des cordes autour de leurs jambes, que l'on parvint à les renverser par terre et à les hisser ensuite dans les vaisseaux. Il est aussi très digne de remarque, qu'après un séjour de vingt-quatre heures à bord, ils devinrent apprivoisés. Ces animaux sont si communs dans les plaines de la Caferie, qu'on en voit souvent paître cent cinquante ou deux cents à l'approche de la nuit; mais le jour ils se retirent dans les broussailles.

Le caractere du buffle est sauvage et perfide: on le voit souvent se cacher dans les bois, et attendre l'approche de quelque malheureux passager, qui n'a d'autres moyens de lui échapper que de monter sur un arbre, s'il s'en trouve à sa proximité; la fuite lui deviendroit inutile, car il seroit promptement atteint par cet animal furieux, qui, non content de terrasser et de tuer sa victime, se plaît à rester pendant un long intervalle de temps sur son corps, qu'il foule avec ses sabots, et qu'il froisse avec ses genoux. Non seulement il la déchire avec ses cornes et ses dents, mais il la dépouille de sa

peau, à force de la lécher. Le buffle n'exerce pas tous ces actes de cruauté sans y mettre des intervalles; il s'éloigne de temps en temps à une certaine distance, puis il revient avec une barbare férocité pour satisfaire de nouveau son caractere atroce.

Le professeur Thumberg nous apprend qu'au moment où lui et ses compagnons de voyage entroient dans un bois de la Cafrerie, ils apperçurent un gros buffle couché seul dans un terrain dépourvu de buissons; l'animal n'eut pas plutôt vu le guide qui étoit à leur tête, qu'il s'élança sur lui en poussant un mugissement affreux. L'homme détourna aussitôt la bride de son cheval, et se mit derriere un gros arbre. Le buffle se jeta alors sur le cavalier qui étoit le plus proche du guide, et donna un coup de corne si furieux dans le ventre de son cheval, qu'il en mourut quelques instants après; ces deux cavaliers grimperent aussitôt sur des arbres, et l'animal furieux courut vers le reste de la société, dont le professeur faisoit partie, et qui s'avançoit, mais à une certaine distance; ils étoient précédés par un cheval sans cavalier. Aussitôt que le buffle l'apperçut, il devint plus terrible qu'auparavant, et attaqua avec tant fureur cet animal, que non seulement il lui plongea ses cornes dans le poitrail, mais qu'elles le percerent de part en part traverserent même la selle. Ce cheval fut en même temps lancé contre terre avec tant de violence, qu'il expira sur-le-champ, et qu'il eut plusieurs os fracassés. Le professeur arriva dans ce moment; mais comme le sentier qu'il suivoit étoit fort peu spacieux, et qu'il n'y avoit pas de place

pour se retourner, il se trouva fort heureux de chercher un refuge sur un arbre passablement élevé. Cette précaution néanmoins lui devint inutile, car, après avoir tué le second cheval, le buffle prit aussitôt la fuite.

Quelque temps après, notre auteur et sa société découvrirent un grand troupeau de buffles qui paissoient dans la plaine ; suffisamment instruits alors du naturel de ces animaux, et dans la certitude où ils étoient qu'ils n'attaquoient personne dans un endroit découvert, ils s'avancerent à quarante pas d'eux, et firent feu sur le troupeau. Les buffles, déconcertés par le feu de l'amorce et par la détonation du fusil, se réfugierent dans les bois. Ceux d'entre eux qui avoient été blessés se séparerent du reste du troupeau, dans l'impuissance où ils étoient de marcher de front avec les autres. Parmi ces blessés étoit un vieux buffle qui s'élança avec furie sur les voyageurs. Ceux-ci savoient qu'à raison de la position des yeux de ces animaux, ils ne pouvoient gueres voir en d'autre sens qu'en ligne droite, et que, dans une plaine découverte, si un homme se détournoit de leur route, et se jetoit par terre à plat ventre, le buffle continueroit de courir devant lui, sans s'appercevoir qu'il avoit manqué son but. La connoissance de ces particularités les préserva de toute espece de mal. Telle étoit néanmoins la force de ce quadrupede, que quoique la balle lui eût entré par la poitrine, et eût pénétré une grande partie de son corps, il galoppa plusieurs centaines de pas sans tomber.

Dans la Cafrerie, les buffles sont ordinaire-

ment tués à coups de javelots, que les habitants savent lancer avec beaucoup de dextérité. Lorsqu'un Cafre a découvert l'endroit où plusieurs buffles se sont réunis, il souffle dans un flageolet qui se fait entendre à une distance considérable. Dès que ce signal a été reconnu par ses camarades, ils accourent tous sur les lieux, et forment par degrés un cercle autour de ces quadrupedes. Ils lancent alors leurs javelots, et le font avec tant d'adresse, qu'il en échappe rarement un seul : quelquefois les buffles, en s'enfuyant, estropient et tuent quelques uns des chasseurs, mais ce danger n'effraie pas les Cafres. Lorsque la chasse est terminée, ils coupent la chair de l'animal tué, et la partagent entre eux par portions égales.

Kolbe rapporte qu'un buffle ayant été chassé par des Européens, au cap de Bonne Espérance, s'élança sur un de ceux qui le poursuivoient, et qui avoit une veste rouge; celui-ci, pour sauver sa vie, courut à la riviere, se jeta à l'eau, et s'enfuit en nageant; l'animal cependant le suivit de si près, qu'il ne lui resta d'autre alternative que celle de faire le plongeon ; l'eau lui passa par conséquent par dessus la tête, et le buffle, l'ayant perdu de vue, se dirigea en nageant vers la rive opposée. Il l'auroit néanmoins infailliblement atteint s'il n'avoit été tué d'un coup de fusil, qui lui fut tiré d'un vaisseau amarré à quelque distance de là. Les gens de l'équipage firent présent de la peau de ce buffle au gouverneur, qui la fit empailler, et lui donna une place dans la collection de ses curiosités.

Les parties les plus précieuses du buffle sont ses cornes et sa peau. La substance de ses cornes est tellement compacte, qu'elle est susceptible du plus beau poli, et sa peau est employée dans tous les ouvrages qui exigent un cuir très fort et très solide. Ce cuir est si épais et si dur, qu'on en fait des cuirasses et des boucliers à l'épreuve du coup de fusil. Il faut, par conséquent, pour tuer le buffle, employer des balles dans la composition desquelles il entre un mélange d'étain ; et encore se trouvent-elles souvent aplaties par la résistance qu'elles éprouvent.

La chair des buffles passe pour faire un excellent manger ; et celle des jeunes est, dit-on, délicieuse ; les Hottentots, qui ne se donnent jamais beaucoup de peine pour préparer leurs viandes, la coupent en tranches, puis ils la fument, et la font griller à moitié sur des charbons. Souvent ils la mangent quand elle est passée à un état de putridité complete.

LE ZEBRE.

Cet animal a la tête forte, et les oreilles à-peu-près semblables à celles de la mule. Son corps est rond, charnu et bien formé ; ses jambes sont fines et délicates, et la beauté de son extérieur semble encore rehaussée par le lustre éclatant de sa peau, et par l'étonnante régularité des bandes disposées sur toutes les parties de son corps. Dans le mâle, ces

raies sont brunes sur un fond d'un blanc jaunâtre ; et dans la femelle , noires sur un fond blanc. Les zebres habitent les contrées méridionales de l'Afrique, où leurs vastes troupeaux récréent agréablement l'œil du voyageur. Ils s'assemblent de jour dans les plaines de l'intérieur du pays , et font, par la beauté de leurs robes , l'ornement de ces solitudes. Tel est néanmoins leur naturel défiant, qu'ils ne se laissent jamais approcher.

Tous les efforts employés jusqu'à ce jour pour apprivoiser cet animal, et le rendre utile à l'homme, ont été infructueux; farouche et porté à l'indépendance, il ne paroît pas fait pour la servitude et la contrainte; si cependant, lorsqu'on l'a pris jeune, on avoit un soin particulier de son éducation, il seroit très possible qu'on l'accoutumât à la domesticité.

Un très beau zebre mâle, que l'on montroit, il y a quelque temps, au lycée dans le strand, étoit si doux, qu'on voyoit souvent son gardien mettre des enfants à cheval sur son dos, sans qu'il cherchât en aucune maniere à leur faire du mal ; et un jour, une personne alla sur ce quadrupede depuis le lycée jusqu'à Pimlico. Cette docilité extraordinaire dans un quadrupede naturellement vicieux peut se concevoir, si l'on considere que celui-ci étoit né en Portugal, de pere et de mere qui euxmêmes avoient été privés.

Cet animal, qui, dit-on, avoit coûté trois cents guinées à celui qui le faisoit voir, fut brûlé dans sa loge par le feu qui prit à sa litiere.

La nourriture ordinaire des zebres est le foin. Leur voix est regardée, par quelques personnes, comme ayant une ressemblance avec le son du cor des postillons de certains pays ; mais elle est d'une nature si singuliere, qu'il est impossible de la décrire avec précision. M. Vaillant la compare au bruit que font des pierres lancées avec violence sur la glace : ce quadrupede la fait entendre plus fréquemment lorsqu'il est avec d'autres animaux de son espece.

Le zebre femelle que l'on voyoit, il y a quelques années, à la tour de Londres, avoit été amené du cap de Bonne Espérance par le lieutenant-général Dundas, et acheté par M. Bullok, directeur de la ménagerie royale. Cet animal permettoit quelquefois à son gardien de le monter, le portoit avec assez de complaisance ; mais il se montroit bientôt rétif, et le forçoit de descendre : son maître avoit la plus grande peine à le gouverner, à raison de l'irritabilité de son naturel, et de la grande distance à laquelle il pouvoit faire des ruades en tous sens : les étrangers ne pouvoient pas l'approcher sans s'exposer à un danger imminent : il saisit un jour, par le pan de son habit, son gardien, qu'il jeta par terre ; et s'il n'avoit pas été très prompt à se relever et à s'éloigner de ses atteintes, il l'eût indubitablement assommé. Cette femelle de zebre mourut au mois de juin, 1805.

LA GIRAFFE ou LE CAMÉLÉOPARD.

Ce quadrupede extraordinaire ne se trouve que dans les déserts de l'Ethiopie et autres parties intérieures de l'Afrique; encore a-t-il été vu si rarement par les voyageurs de l'Europe que souvent son existence a été mise en question, avant les relations intéressantes et détaillées des voyageurs modernes. Sa tête ressemble à-peu-près à celle du chameau, mais elle est pourvue de deux cornes étroites d'environ six pouces de long; chacune de ces cornes est émoussée ou comme tronquée à son extrémité et couverte d'une peau velue, terminée par un pinceau de poil noir fort grossier. Ses oreilles sont très longues, ses yeux grands, vifs, et fort beaux. La giraffe, lorsqu'elle se tient parfaitement droite, porte seize à dix-huit pieds de hauteur, depuis le sabot jusqu'à l'extrémité de ses cornes, et sa longueur depuis le bout de son chanfrein jusqu'à l'extrémité de sa queue est d'environ vingt pieds. La robe du mâle est d'un blanc sale et marquée de différentes taches de rouille; les taches de la femelle sont d'un fauve pâle.

Ces animaux paroissent être fort doux et d'un naturel timide; lorsqu'ils sont poursuivis, ils prennent un trot si rapide qu'un bon cheval a de la peine à les suivre, et ils continuent long-temps de courir sans avoir besoin de repos. Quand ils sautent, ils levent ensemble les deux pieds de de-

vant et ensuite les deux de derriere comme un cheval qui auroit les deux jambes attachées. Ils se nourrissent principalement de feuilles d'arbres, sur-tout de celles d'une espece particuliere de *mimosa*, fort commune dans le pays qu'ils habitent, et d'une hauteur appropriée à celle de leurs jambes et de leur corps; mais ils broutent avec beaucoup de difficulté, en ce qu'ils sont obligés, pour le faire, d'écarter les jambes à une distance considérable.

On s'imaginoit autrefois que la giraffe n'avoit ni le moyen ni l'intention de se défendre contre les attaques des autres animaux; mais M. Levaillant nous assure que, par ses ruades précipitées, elle fatigue, décourage, et parvient enfin à éloigner le lion; elle ne se sert pas néanmoins de ses cornes comme d'armes offensives.

D'après différentes relations, qui sont venues jusqu'à nous, la giraffe paroît avoir été connue des anciens; et Héliodore, évêque grec de Sicca, nous a donné de cet animal une description qui paroît plus fidelle que celle de la plupart des anciens auteurs.

« Les ambassadeurs d'Ethiopie, dit Héliodore, « amenerent un animal de la grandeur d'un cha- « meau, dont la peau étoit marquée de taches « vives et de couleurs brillantes, et dont les par- « ties postérieures du corps étoient beaucoup « trop basses, ou les parties antérieures beau- « coup trop élevées; le cou étoit menu, quoique « partant d'un corps assez épais; la tête étoit « semblable, pour la forme, à celle du chameau,

« et pour la grandeur elle n'étoit guère que du « double de celle de l'autruche ; les yeux parois« soient teints de différentes couleurs ; la démar« che de cet animal étoit différente de celle de tous « les autres quadrupedes, qui portent, en mar« chant, leurs pieds diagonalement, c'est-à-dire « le pied droit de devant avec le pied gauche de « derriere ; au lieu que la giraffe marche l'amble « naturellement en portant les deux pieds gauches « ou les deux droits ensemble ; c'est un animal si « doux qu'on peut le conduire par-tout où l'on « veut avec une petite corde passée autour de la « tête. »

Un de ces quadrupedes paroît avoir été amené, en l'année 1507, au grand Caire en Egypte, car Baumgarten nous dit que, le 26 d'octobre, en regardant par sa fenêtre il apperçut la giraffe, le plus grand animal qu'il eût jamais vu ; sa peau étoit dans toute son étendue d'une couleur blanche et brune, son cou avoit une coudée de long, sa tête étoit aussi longue d'une coudée, et ses yeux paroissoient vifs et sémillants ; il avoit la poitrine droite et le dos ravalé ; il mangeoit du pain, des fruits, et tout ce qu'on lui présentoit.

Les Hottentots font la chasse à ces animaux principalement à cause de la moëlle de leurs os, qu'ils regardent comme un mets très délicat. On prétend aussi que la chair de la giraffe fait un excellent manger.

LE NIL-GHAU.

Cet animal semble tenir le milieu entre le cerf et le bœuf; mais, s'il est beaucoup plus gros que l'un, il est beaucoup plus petit que l'autre. Le nil-ghau a quatre pieds de hauteur, à partir des épaules; et ses cornes, qui diminuent de grosseur par degrés, et sont émoussées à leur extrémité, ont sept pouces de longueur.

Voici la description que donne de cet animal M. de Buffon : « Le train de derriere, dans le « mâle, « est plus bas que celui de devant, et l'on « voit une espece de bosse ou d'élévation sur les « épaules. Cet endroit est garni d'une petite cri- « niere qui prend du sommet de la tête, et finit « au milieu du dos. Sur la poitrine se trouve une « touffe de longs poils noirs. Le pelage de tout le « corps est d'un gris d'ardoise; mais la tête est « garnie d'un poil plus fauve mêlé de grisâtre, et « le tour des yeux d'un poil fauve clair, avec une « petite tache blanche à l'angle de chaque œil; les « oreilles sont fort grandes et larges, rayées de trois « bandes noires vers leurs extrémités; le sommet « de la tête est garni d'un poil noir mêlé de brun, « qui forme, sur le haut du front, une espece de « fer à cheval; il y a sous le cou, près de la gorge, « une grande tache blanche. Le ventre est gris

« d'ardoise comme le corps. Les jambes de devant « et les cuisses sont noires sur la face extérieure, « et d'un gris plus foncé que celui du corps sur la « face intérieure; le pied est court, et ressemble « à celui du cerf; les sabots en sont noirs. Il y a « sur la face extérieure des pieds de devant une « tache blanche, et sur l'interne deux autres taches « de même couleur. Les jambes de derriere sont « beaucoup plus fortes que celles de devant; elles « sont couvertes de poils noirâtres, avec deux « grandes taches blanches sur les pieds, tant en « dehors qu'en dedans; et plus bas il y a de grands « poils châtains qui forment une touffe frisée. La « queue est d'un gris d'ardoise vers le milieu, et « blanche sur les côtés; elle est terminée par une « touffe de grands poils noirs; le dessous est une « peau nue; les poils blancs des côtés de la queue « sont fort longs, et ne sont point couchés sur la « peau comme ceux des autres parties du corps; « ils s'étendent, au contraire, en ligne droite de « chaque côté. »

Le docteur Hunter donne les détails suivants sur cet animal, dans les Transactions philosophiques (1) : « Quoique le nil-ghau passe, en général, « pour être très difficile à gouverner, celui dont la « garde m'étoit confiée étoit fort doux; il parois- « soit satisfait de toutes les libertés que je prenois « avec lui; il léchoit ma main, soit qu'elle le

(1) Le volume où ce passage se trouve n'avoit pas encore été traduit. (*Note du traducteur.*)

« frappât légèrement, ou qu'on lui présentât à « manger, et jamais il ne tenta de se servir offen- « sivement de ses cornes.

« On eût dit qu'il se reposoit beaucoup sur l'or- « gane de l'odorat, et il éventoit avec beaucoup « de vigueur, en faisant un très grand bruit, toutes « les fois qu'une personne se montroit à sa vue : « il faisoit la même chose quand on lui apportoit « à manger ou à boire, et se trouvoit tellement « offensé de toute odeur qui lui étoit étrangere, « qu'il ne vouloit pas toucher à un morceau de « pain qu'on lui avoit présenté d'une main qui « avoit touché de l'essence de térébenthine ou de « l'esprit de vin. »

« Sa maniere de se battre, dit M. de Buffon, « est fort singuliere. Milord Clive l'a observée sur « deux mâles qui avoient été enfermés dans une « petite enceinte, et il me l'a racontée comme il suit :

« Etant encore à une distance considérable l'un « de l'autre, ils se préparerent au combat en tom- « bant sur leurs genoux de devant, et s'avancerent « l'un vers l'autre d'un pas assez rapide, en tor- « tillant toujours et agenouillés de cette maniere ; « et quand ils furent arrivés à quelques pas de « distance, ils firent un saut, et s'élancerent l'un « contre l'autre.

« Pendant tout le temps que j'en eus deux dans « mon écurie, je remarquai que toutes les fois « qu'on vouloit les toucher ils tomboient sur leurs « genoux de devant, ce qui leur arrivoit même « quelquefois lorsque je m'avançois devant eux ;

« mais, comme ils ne s'élançoient jamais contre « moi, j'étois si loin de penser que cette posture « annonçoit leur colere, ou une disposition au « combat, que je la regardois au contraire comme « une expression de timidité, ou d'une grande « douceur, ou même d'humilité. »

La force et l'intrépidité avec laquelle ces animaux s'élancent contre un objet peut se concevoir d'après les circonstances que je vais rapporter.

Un nil-ghau d'une grosseur remarquable paissoit dans un enclos non loin d'un pauvre journalier, qui, ne sachant pas que cet animal étoit près de lui, monta par-dessus les palissades. Le nil-ghau vint, avec la rapidité de l'éclair, s'élancer si violemment contre ce pâlis, qu'il le mit en pieces, et rompit une de ses cornes près de son origine. Ce trait d'impétuosité fut regardé comme la cause de sa mort, qui arriva quelque temps après.

On tire souvent les nil-ghaus des parties intérieures de l'Asie, pour en faire des présents aux nababs ou autres grands personnages des établissements européens dans l'Inde. Dans quelques contrées de l'orient, ils sont regardés comme gibier royal, et ne sont chassés que par les princes ou par des personnes de la premiere distinction.

On voit aujourd'hui (1806) un de ces quadrupedes à la ménagerie d'Exeter-Change; il a environ six ans, et il y en a plus de trois qu'il est dans la possession de M. Pidcock. C'est un bel animal; mais les étrangers ne peuvent pas en approcher.

Lorsqu'il se prépare à une attaque, il est dans l'habitude de s'agenouiller, et heurte de la tête avec beaucoup de force. Le gardien m'a dit qu'il vivoit entièrement de foin et de froment.

FIN DU TOME PREMIER.







